
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

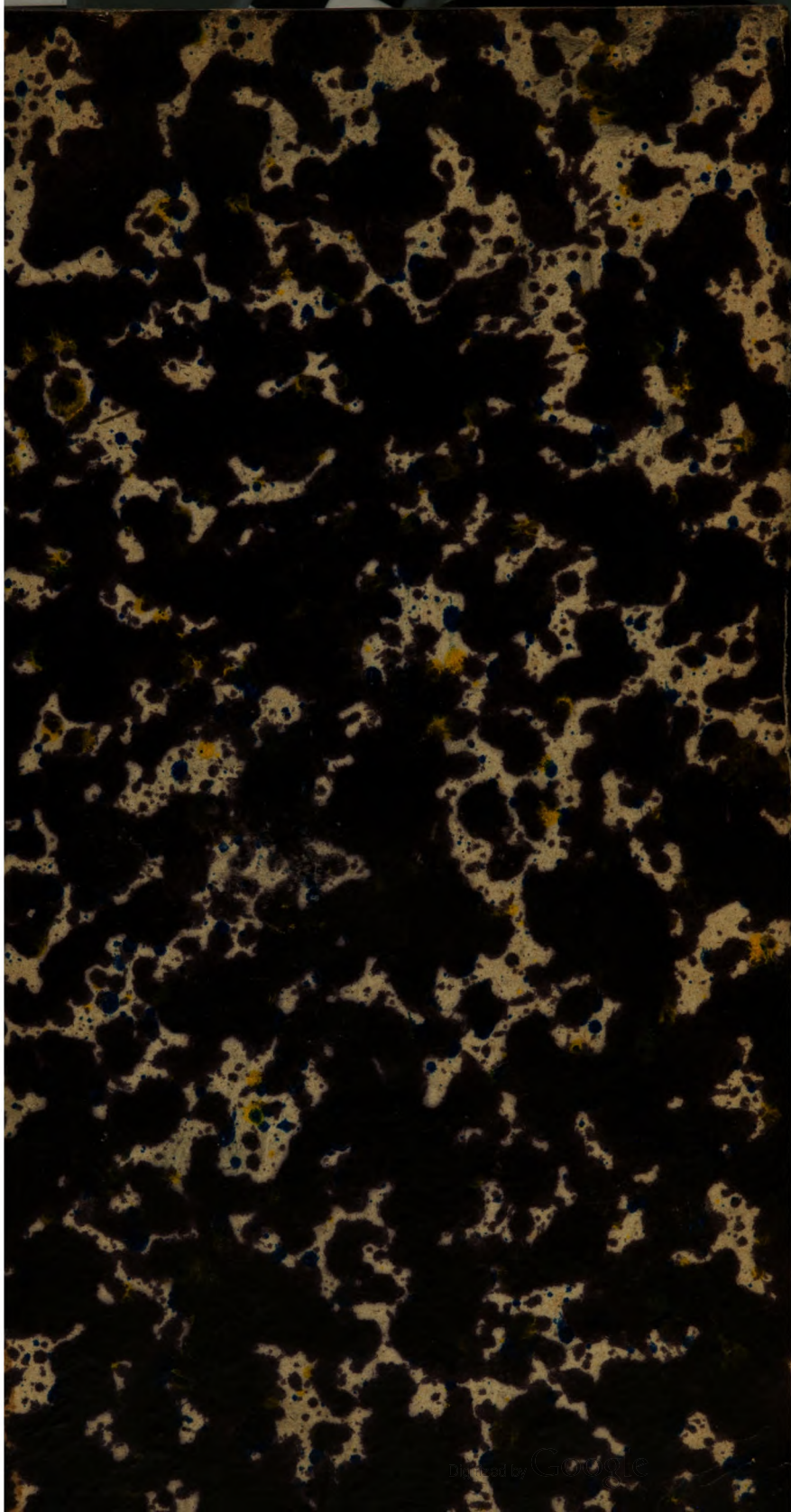
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE LIBRARY
OF THE



PERIODICAL ROOM

CLASS 054

BOOK R32173

1931 63

REVUE

DU MIDI.

3^e Série. — Tome Second.

IMPRIMERIE DE BOEHM.
BOULEVARD JEU-DE-PAUME.

REVUE
.
DU MIDI.



2^e Série. — Tome Second.

Montpellier.
CHEZ GRAS, SALONS LITTÉRAIRES,
GRAND'RUE, 21 ; RUE BARRALIERIE, 1.
1844.

UNIVERSITY OF

BRITAIN

LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

Théorie de l'orgueil moderne.

(Suite et fin.)

CHAPITRE. V. — *Modestie, Timidité, Impuissance, Esprit faux.*

La modestie est le contraire de l'orgueil, de même que le froid est le contraire du chaud ; mais , comme le physicien a découvert du calorique dans la glace , il ne serait pas impossible que le moraliste trouvât , dans la modestie , un peu d'orgueil à l'état latent.

La modestie est une heureuse exception que je ne prétends pas nier. Si l'exception devient commune , si son domaine paraît s'étendre , c'est qu'il gagne , avec une habile industrie , les lais et relais de l'orgueil ; mais , à la moindre tempête que les passions soulèvent , cet immense océan fait sentir sa puissance , reconquiert ce qu'il paraissait avoir abandonné , et l'on s'aperçoit qu'on avait concédé le titre de modeste à beaucoup de degrés inférieurs de la fierté, de la vanité, de l'égoïsme. Un riche s'abstient du faste ; lui en ferez-vous un mérite , si vous le reconnaissez esclave de l'avarice ? Un athlète a le caractère paci-

II. 2^e Série.

1

507-100

JUL 24 '81 NIJHOFF

fique ; mais il sait que les gens comme il faut ne se battent pas à coup de coup de poings. Un homme a des mœurs ; mais a-t-il des désirs , ou bien ne sait-il pas mettre en balance avec eux les périls du scandale ? Un grand a la contenance humble , d'accord ; mais il se fie à l'éclat de son nom et au faste de ses habits.

La modestie ne cesse pas d'être une vertu rare et méritoire , pour être un calcul habile et la plus honnête de toutes les politiques. Se connaître un mérite et ne se l'exagérer ni à soi ni à autrui , voilà sa vraie définition. Avoir un mérite et ne pas le savoir , comme on le définit ordinairement , est une absurdité dangereuse. Si le soldat porte une épée , il faut qu'il le sache pour être responsable , de la générosité , s'il ne la tire pas contre un ennemi faible , de la bravoure , s'il résiste à un ennemi plus fort. Où est la responsabilité si l'épée est inconnue au soldat lui-même ? Cette manière d'entendre la modestie est le secret de beaucoup d'humbles qui s'abstiennent de l'action ou de la pensée par un sentiment de faiblesse ou par crainte de la responsabilité. Ceux-là aperçoivent une excessive présomption dans le caractère de Malesherbes lui-même ; mais évidemment ces gens-là se flattaient , en se croyant modestes ; ils ne sont que justes : il y a , en France , trente-cinq millions d'individus modestes de cette façon. Nous ne les appellerons pas nuls , puisqu'ils ne se sont pas classés , mais seulement neutres. Chez un centième à peine de cette masse , par l'essai général des forces et le déploiement des prétentions , les nuances apparaissent et permettent le classement selon les quatre chefs suivants :

L'individu se croit faible et le laisse deviner ;

Il se croit fort et le laisse voir ;

Il se croit faible et veut paraître fort ;

Il se croit un peu fort et veut le paraître beaucoup.

Le premier cas est celui de tous les commençans dans toutes les carrières. Quelle que soit l'aptitude , elle a d'abord à lutter contre les difficultés du métier. On connaît le mot de cet homme simple à qui l'on demandait s'il jouait du violon : Je n'en sais rien , dit-il , je n'ai jamais essayé. Un violon mis entre ses

doigts aurait bientôt levé les doutes. Il se serait trouvé même au-dessous du ménétrier de son village , et serait convenu sans peine que sa première ambition devait être de l'égaliser. Que , plus tard , cet homme devienne un Paganini , irez-vous lui faire une modestie rétroactive en réveillant cet ancien aveu ? Walter-Scott a fait cet avantage à ses biographes. La préface de la première édition de *Waverley* énonçait simplement la prétention de continuer le roman , tel que l'avaient compris et exploité deux ou trois bas-bleus de cette époque. Quand même Walter-Scott eût eu dès-lors en porte-feuille *Ivanhoé* , la déclaration eût été de bonne guerre ; car il ne pouvait savoir qu'*Ivanhoé* serait révolution dans l'histoire , après que *Waverley* et *les Puritains* l'auraient opérée dans le roman. Mais Walter-Scott, homme cauteleux à tout âge , ignorait certainement le succès et probablement la valeur de sa première œuvre de prose ; il était sincère en croyant continuer simplement le genre nouvelle ; prudent , en s'abritant sous l'anonyme. Ajoutons , en passant , que l'anonyme , long-temps respecté par lui , était facile à supporter ; car , après le succès des œuvres , ce demi-mystère était un attrait de plus pour la curiosité publique. Il finit pourtant par être compris par le demi-dieu lui-même , comme tant d'autres anonymes moins brillans et moins longs. Le seul anonyme irrévocable et impénétrable est celui d'un auteur outrageusement sifflé. Toujours calcul , prudence et non pas modestie.

Le second et le quatrième cas ne sont point , autant qu'ils le paraissent , étrangers à la modestie. Avoir les prétentions , conséquence des forces qu'on s'est trouvées , est quelque chose de naturel et de respectable : c'est , en définitive , avoir le courage de ses opinions ; c'est faire blanc de son épée , quand on s'est senti une épée pendue à la ceinture. En vivant dans l'intimité de quiconque travaille pour le public , on apercevra toujours cette foi intime et ses manifestations , cortège de la manifestation principale. Toute biographie d'artiste , écrite par un ennemi , commence uniformément par cette phrase : « Cet homme avait un amour propre incommensurable ; » ce qui prouve que l'ini-

mitié trouble l'esprit au point de l'empêcher de remarquer que tous les hommes ont un amour propre pareil, à peu près comme tous ont un nez et des yeux. Dans la vie pratique la question n'est donc pas d'avoir ou non de l'amour propre, mais de le manifester plus ou moins naïvement et d'une façon plus ou moins blessante pour les autres. Si l'on peut prendre sur soi de taire ses prétentions, il faut ou moins accepter toutes les prétentions du prochain, du rival; ce sera bien mieux encore, si l'on peut caresser ces prétentions, louer avec exagération ses œuvres connues ou inconnues, se sacrifier soi-même, déprécier les œuvres qu'on aura produites. Cette diplomatie et cette hypocrisie ont donné la fortune et le renom de modestes à beaucoup de gens.

Cette abnégation est bien difficile à l'homme qui se sent un mérite appuyé sur des titres réels, mais contestés; qui se trouve perplexe entre la gloire et la faim : alors, ce serait de l'hypocrisie héroïque. A l'homme, au contraire, dont la carrière a été heureuse, dont les succès ont toujours devancé les œuvres, la magnanimité est facile et commode. Sa haute position le rassure toujours contre l'apparente humilité; il se retranche habilement dans cette position, toutes les fois que le protégé pourrait prendre la louange au sérieux. Que de savans grands seigneurs dont le monde a vanté la modestie autant que le labeur, ont tendu une main généreuse à leurs élèves tant qu'ils restaient élèves, en ont fait des panégyriques pompeux, quand une mort prématurée les ravissait à la Science! Que ne peuvent-ils comprendre que leurs derniers jours avaient été empoisonnés par la tiédeur publique et les dénigremens secrets de ce même professeur et maître, commençant à redouter un rival!

Un de ces Mécènes s'était engagé un jour, à faire insérer dans un Journal le compte-rendu d'un ouvrage composé par un de ses élèves. Le rédacteur de l'article avait qualifié l'auteur de *savant distingué*, le Mécène y substitua *laborieux philologue*. A la vérité, son jansénisme croyait avoir le droit d'être sévère pour autrui, autant que pour lui-même. Il avait toujours le soin

d'attacher un contre-poids modeste à tout acte pouvant sentir l'orgueil. Il rappelait l'humble et pauvre baron de S., quand il transcrivait son nom et ses titres en lettres orientales ; dans un testament où il avait paraphrasé le *exegi monumentum*, il finissait en disant : Je ne suis qu'indigence et misère. Signé le Baron S. de S., pair de France, grand-officier de la Légion d'honneur, etc. C'est sans doute à son exemple que Sismondi s'est proclamé homme du peuple, dans un testament où il rappelle le cri de guerre de ses nobles aïeux.

Reconnaissons encore quelque chose comme la modestie, dans certains actes d'orgueil commis avec la certitude intime ou la presque certitude de l'obscurité. Un éditeur glisse ses propres vers dans les œuvres inédites d'un auteur célèbre ; une paysanne substitue son propre enfant à l'enfant d'un riche qu'on lui avait confié pour l'allaiter ; un journaliste-gérant fait de l'économie et de la critique sous un pseudonyme encore plus obscur que son nom. Qu'un prédicateur adoré par le public proclame, comme son vœu le plus ardent, l'espoir de mourir curé de village, il espère n'être pris au mot ni par l'auditoire, ni par le sort. Mais les autres font un sacrifice absolu : ils jettent aux Euménides les joies de la paternité ; les Euménides ne leur donnent en retour que le droit de se moquer des opinions du monde.

Le troisième cas a de très-intimes rapports avec le premier : il lui est fort souvent comme le revers à la médaille. Tous les inexpérimentés ont commencé par se croire faibles et par le laisser paraître ; nous l'avons dit, les premiers fruits de l'expérience sont de leur montrer les inconvénients de la faiblesse ou plutôt de sa manifestation extérieure. Bientôt après, ils s'aperçoivent tant chez les autres que chez eux-mêmes, que cette manifestation n'est pas toujours en proportion obligée avec sa cause interne. Certaines éducations, certaines positions privilégiées diminuent, effacent même entièrement l'apparence de la faiblesse. Il est donc possible de tromper l'étranger, de se vaincre soi-même ! Qui sait si on n'aurait pas été la première et la plus grande dupe d'un premier sentiment ? Si on n'aurait pas

eu tort de se croire faible , le tort plus grand de le laisser voir ? Ces ondulations sont les phases diverses d'un mal qu'on appelle timidité.

Un enfant parle et agit avec une assurance parfaite ; un adolescent est embarrassé et balbutiant : il est pourtant plus expérimenté que l'enfant. Le premier est ignorant , renfermé dans un petit cercle de sentimens et d'idées ; l'autre , en élargissant le cercle , a rencontré le doute , a reconnu qu'il savait peu , qu'il ignorait davantage. Mais , le premier est présomptueux et tranchant ; le second se défie de lui-même. Cette humilité lui fait désirer d'apprendre , mais trouble et obscurcit ce qu'il vaut réellement ; l'enfant multiplie par l'assurance l'éclat du très-peu qu'il possède. Beaucoup d'hommes conservent , dans la maturité , cette différence de caractère et de position.

Tout homme peut être complet , pourvu qu'il ne s'agite que dans les limites de ses capacités ; mais , de belles dispositions même sont obscurcies , effacées et rendues inutiles , dès que cette garantie vient à manquer. Ce malheur arrivera de plus en plus ne nos jours , où les exigences quotidiennes surpassent toute mesure , et où chacun tend à l'universalité : universalité d'ambition , après universalité d'études et de prétentions , double et abondante source de mécomptes.

N'est-ce pas là le secret de la tristesse amère des jeunes gens de notre époque ? Et ce secret n'en cacherait-il pas un autre plus inattendu ? Oui , ce sentiment étayé dans le dédain et la fierté , a la timidité pour ressort principal. Un philosophe d'Athènes apercevait l'orgueil par les trous du manteau de Diogène ; moi , je devine l'inquiétude et le découragement sous vos mines hautaines , sous vos chevelures de brigand ! J'entrevois l'économie sous votre faste , le mal au cœur sous la fumée de votre cigare , le noviciat du cœur sous vos frasques de don Juan , la curiosité et le désir sous votre satiété de blasé. Vous avez déjà reconnu , quoi que vous en disiez , que , dans un salon , le premier rôle appartient à celui qui parle bien et à propos , et non à celui qui boude dans un coin , ou pose devant la cheminée dans

une dignité silencieuse. Vous ne marchanderiez pas tant vos saluts à vos égaux et à vos supérieurs, si vous aviez des inférieurs sur qui verser la politesse des princes, la plus prévenante et la moins rogue de toutes. Vous vous êtes aperçus que toutes les carrières se valent, puisque toutes mènent à la fortune et à la députation. Pourquoi vous classer dans celles qui se recrutent de tous les blessés et des mécontents de toutes les autres ? Maintenant, il faudra rester paria ou émeutier, quelque talent qu'on y porte, quelque esprit, quelque courage qu'on y déploie. Il sort plus de riches notaires de la classe des clercs de notaires, que de députés ou de nécessiteux de la classe des journalistes. Les gens d'esprit demeurent journalistes et aident à la fortune des actionnaires et des entrepreneurs de journal. Et encore, avant d'être classé et appointé journaliste, quelle protection à subir, quel surnumérariat à faire !

Dans toutes les petites assemblées délibérantes, tapis verts d'actionnaires, académies de province, athénées, petits instituts émules du grand, chambres en miniature, succursales et échelons de la Chambre par excellence, la terreur de l'officiel est égale à l'amour de l'officiel. Notre éducation parlementaire est si jeune en France ! Que de fois j'ai vu des causeries charmantes, des paroles assurées, des talens pleins de netteté et de mordant subitement convertis en lieux communs boiteux, en langage filandreux, en tremblotantes et minutieuses déclamations. Un mot magique avait produit ce désenchantement ; le président, agitant sa sonnette avait dit : Messieurs, la séance est ouverte !

En face de la tribune parlementaire, combien de gens de bon sens et d'esprit sont paralysés par un sentiment pareil ! L'homme le plus versé dans le droit administratif, le plus habile physiologiste des assemblées délibérantes, l'écrivain doté de la plus magnifique impertinence de pamphlétaire, Timon Cormenin, n'a jamais parlé que dans les bureaux. Michaud, l'historien des Croisades, avait peur de compromettre, par une phrase boiteuse ou par une allocution décousue, son titre d'aca-

démicien et membre de la Chambre des députés. Il ne prononça jamais que des discours écrits. Châteaubriand a dit à ses amis : Si j'avais à demander la clôture, je l'écrirais sur un papier et je ne monterais à la tribune que pour lire : « Messieurs, je demande la clôture ! » Demandez aux Rois, aux Princes, aux Ministres, si, même dans une simple audience particulière, ce que dit le solliciteur n'est pas très-souvent à côté de ce qu'il voulait dire ! Et pourtant les Princes et les Ministres n'imposent pas aujourd'hui comme les Louis XIV et les Richelieu.

Puisque la timidité est si commune, la modestie pourrait l'être aussi : rien ne serait plus facile que de convertir le défaut en vertu. Le moyen infailible de sortir de sa médiocrité, serait de s'y résigner davantage ; on atteindrait plus loin en visant moins haut. L'embarras qu'on éprouve serait à moitié discipliné, du moment qu'on aurait modéré le désir excessif de bien faire. C'est un thème dont la Religion a tiré un parti merveilleux, et les annales des cloîtres montreraient de nombreux et heureux exemples d'hommes qui, dégoûtés du monde par les mécomptes de cet amour propre en souffrance, se sont relevés apôtres courageux, prédicateurs admirables, en ayant assis l'enthousiasme militant sur l'humilité chrétienne !

De 25 à 35 ans, le monde offre aussi des épreuves capables de révéler l'énergie du ressort long-temps comprimé : l'adolescent imprime enfin la virilité à tous ses actes. Que de gens, au contraire, demeurent toujours enfans précisément par la continuation de la sérénité et de la satisfaction d'eux-mêmes qu'ils éprouvaient au premier âge. Au collège c'étaient, comme chez leurs parens, de petits prodiges, remportant tous les prix. Plus tard ils ont été lauréats des Académies, qu'ils ont inondées de flasques vers et de prose poétique, de mémoires savans ou de compilations d'histoire. Enfermés dans une spécialité, ils y portent une lumière molle, ils en rétrécissent les limites ; à cheval sur deux spécialités qu'ils appliquent l'une à l'autre, ils passent pour les chefs de cette école d'application, et sont, en réalité, les plus faibles écoliers des deux sciences respectives. Ils sont

les premiers metteurs en œuvre des systèmes faibles et faux , dont , à la vérité , ils ne sont pas les inventeurs ; ils sont , par excellence , appelés hommes de goût. Leur mémoire est prodigieuse , leur esprit est souple comme le caoutchouc ; avec un peu plus d'imagination créatrice , ils auraient eu du génie dans le XVIII^e siècle , dont ils sont les continuateurs par leurs procédés intellectuels parfaitement stériles et leur style d'une limpidité rarement troublée par une idée.

Dans les autres carrières , la même complexion produit des résultats analogues. Dans l'administration , deux arrêtés successifs se contre-balancent , deux ordonnances rapprochées se neutralisent. En politique , on élucubre des rapports qui ne concluent rien ; on applique aux douleurs sociales des remèdes qui laissent le mal tout entier. En philologie , on s'enivre d'étymologies , en ayant posé pour règle que toutes les lettres des alphabets se permutent les unes dans les autres ; ce que l'on regarde surtout dans les textes , ce sont les mots. En littérature , on traduit de l'anglais ou du latin les livres qu'on compose ; on fait des contes fantastiques avec des songes ; en ethnographie , on ne sort pas des Saxons et des Normands , des Galles et des Kimrys ; en philosophie , on ne sort pas de l'éclectisme.

Il y a , comme on voit , une force très-incertaine , mais enfin une certaine force dans les actes que nous venons de décrire , comme preuve d'enfance ou d'impuissance. Nous avons trouvé un peu de vanité dans la modestie , une lutte courageuse dans la timidité , de la force dans l'impuissance. Les impuissans sont plus nombreux que les modestes et plus heureux que les timides ; ils se posent de bonne heure , car ils ont pour amis les hommes dont ils se font l'ombre , pour patron les routines qu'ils viennent continuer. On ne jalouse que très-peu leurs places , parce que leur talent n'inspire aucune jalousie , et plus encore , parce que leur caractère gagne le contentement d'autrui dans le contentement de soi.

Nous avons surpris le modeste et le timide connaissant leurs forces ou les cachant. Il ne manquerait à l'impuissant qu'un

peu de notion de lui-même pour être encore plus méritant , car ses œuvres ont étalé sa faiblesse au grand jour. Quel service les impuissans se seraient rendu à eux-mêmes par un peu plus de paresse ou de prudence ! Quel charitable conseil leur eussent donné leurs amis , en leur persuadant de se contenter d'un nom illustré par des aïeux , rendu notable par de grandes fonctions ! Tant de gens classant si arbitrairement le plus et le moins , s'imaginent que qui peut être directeur-général ou conseiller d'État , ministre , peut , à plus forte raison , faire un livre passable. Le livre publié et trouvé pire que médiocre , a produit sur la réputation de l'auteur un effet rétroactif. On a soupçonné que , fonctionnaire public , il avait été léger , inconsidéré , mauvais logicien , mauvais juge des hommes , parce qu'on trouvait ces graves défauts dans ses romans , dans ses souvenirs d'exil , dans ses impressions de voyage.

Nous préférons de beaucoup une nullité calme et enfermée dans des spécialités littéraires , chimiques ou physiques , à un éclectisme actif qui discerne toujours à faux. Le monde est plein de gens qui opinent sur toutes les questions au contre-pied de l'opinion générale. Il ne faut pas croire que ce soit seulement pour le plaisir que donne le paradoxe , par l'air d'originalité et de courage qu'on gagne en étant de l'avis du petit nombre , en soutenant , comme Caton , les vaincus contre les vainqueurs et les Dieux ; non : l'erreur a été choisie avec un tact rapide et toujours infaillible , quand il s'agit d'éviter le mal.

Ces hommes peuvent avoir leur utilité au milieu des masses qui doutent et qui , en évitant leur avis , atteindront plus tôt la salutaire certitude. Dans une cause récente , la première pièce du procès du vol des diamans , la lettre écrite à Madame de Léotaud , partagea la France en deux camps très-inégaux. L'un , immense , accepta la culpabilité de vol et même celle de l'empoisonnement , sur la simple lecture de cette pièce infernale. L'autre rang , mille fois plus petit , fit une héroïne et une victime de la coupable , et s'enamoura de ses mensonges , de ses chuchoteries , de sa sensiblerie. Le faux sympathisait pour le

faux : rien de mieux ; mais le faux jugement, le faux enthousiasme disputait un grand criminel à son infamie , à son châtiement, et ceci est autrement grave.

Quand ces grandes épreuves , ces vives clartés manquent à la société pour classer les esprits , il reste encore assez de sujets secondaires , assez de lumignons , où les esprits faux viennent , papillons imprudens , brûler leurs petites ailes. Dans toute réunion , n'assignez pas de jugement définitif sur chacun des habitués , avant d'avoir entendu agiter à leurs oreilles quelque-une de ces questions très-mystérieuses ou très-claires de la science et de la morale : le magnétisme , le pressentiment , la seconde vue , les songes , les envies des femmes grosses , les remèdes secrets , le mariage , la famille , la religion. Vous serez tout étonné d'avoir à retirer votre estime à l'esprit de telle personne à qui vous l'aviez avancée sur la foi de sa réserve habituelle , ou d'un parlage , simple répétition des dires d'autrui. Aujourd'hui , pour la première fois , cet esprit a vécu sur son propre fonds. C'est ainsi qu'à Bedlam ou à Charenton , un visiteur a pris , plus d'une fois , pour un employé raisonnable , un individu avec lequel il avait causé des heures entières. A la fin de la visite , le soi-disant employé trahit sa qualité véritable par une grimace ou par un accès de fureur.

EUSÈBE DE SALLES ,

Professeur à l'École des langues orientales de Marseille.

SOUVENIRS D'ÉGYPTE.

HERBORISATIONS AU DÉSERT.

Expliquer pourquoi le peuple Egyptien , qui avait été servilement soumis au gouvernement Turc et long-temps opprimé par celui des Mamelouks qu'il ne regrettait point , ne cessa , lorsque la bannière des Français était pour lui celle de la protection et de la paix , de nous environner de dangers , est au-dessus de ma tâche. Ignorans à l'excès , les Égyptiens ne se doutaient pas qu'ils eussent été conquis autrefois par les Grecs et les Romains. La guerre nous avait amenés chez eux ; ils nous regardaient comme des ennemis. Nous les traitions, il est vrai , avec douceur et justice ; mais leurs mœurs et leur religion étaient inévitablement hostiles. Nous ne nous livrions pas inconsidérément à eux. Les villages , les cantons , les provinces étaient régulièrement administrés , avec le moins de déviation possible des anciennes coutumes. La justice y était rendue par les chefs (*cheiks*) du pays , religieusement respectés sous l'autorité française , qui les faisait reconnaître , les accueillait et même les fêtait. Les impôts étaient perçus conformément aux anciennes réparti-

tions par les Coptes, chrétiens indigènes, auxquels le sultan Sélim, au xvi^e siècle, et ses successeurs, concédèrent l'administration financière en dédommagement de la spoliation du territoire.

Quant à nous, associés, sous la protection de l'armée, à la mission scientifique dont les travaux ont été conservés, nous ne possédions rien que pour le pays. Notre sécurité reposait sur le génie de Bonaparte, qui veillait aux destinées de l'expédition dont il avait conçu le plan. Guide prévoyant, astre tutélaire, il répandait l'éclat d'un phare radieux qui nous prémunissait au loin contre les dangers.

L'agitation politique incessante, créée par les Turcs, ennemis du nom chrétien, troublait seule l'Égypte, et soulevait des nuées d'Arabes dont les émissaires ou les complices nous tenaient de tous côtés sur le qui-vive.

Quoique les paysans, en général, fussent sans armes, sans désirs guerriers; quoique réduits, par l'extrême pauvreté, à travailler comme des bêtes de somme, il n'a jamais été possible, en aucun temps de l'expédition, de parcourir en sûreté la campagne, de s'éloigner des postes français. Il fallait voyager en caravanes escortées de troupes, ou suivre le départ de quelque compagnie ou bataillon sur la voie qui lui était commandée.

Voici maintenant quelques particularités qui me sont personnelles.

Je partis du Caire, en novembre 1800, pour visiter, du mieux que je pourrais, le pays dans les cantonnemens, à l'est du Nil, du côté de la Syrie, auprès de la Méditerranée. Je suivis un faible détachement de troupes qui se rendait à Sahlehyeh, pour y relever partie de la garnison avec laquelle j'aurais à revenir. Un homme, un peu marcheur, peut ordinairement fort bien suivre à pied une caravane où il y a des chameaux. Leur allure est continue et rassurante sans être vive. L'expérience m'avait appris que toutes les fois que j'avais marché en compagnie de piétons, je n'avais heureusement jamais été des traitnards, et il est douloureux de songer que, dans presque tout

groupe d'hommes , il s'en rencontre dont la position , par défaut de santé , sous un climat étranger , devient fort affligeante. Nous marchions sur la limite des sables et des terres cultivées. Le seul événement qui m'arriva , dès le début de mes herborisations , ce fut de rencontrer sous ma main , en cueillant une plante , une énorme céraste d'une nature fort dangereuse. Ce serpent rougeâtre , à écailles un peu épaisses et étroites , se glissait dans un buisson , tandis que j'y cherchais quelques échantillons pour mon herbier. Je ne le tourmentai point , et il s'enfuit sans qu'aucun accident en résultât pour moi.

Le début printanier de la végétation m'offrait quelques petites plantes qui me faisaient un plaisir extrême , parce que je tenais beaucoup à compléter mes collections , à retrouver ce que les voyageurs qui nous avaient précédés avaient découvert , et à rapporter les nouveautés que les circonstances favorables devaient nécessairement m'offrir. Le pays de Sahlehyeh est renommé , en Égypte , pour l'abondance de ses dattes. Les palmiers y sont cultivés en bois fort étendus , que l'on traverse sous un frais ombrage. C'est le seul pays où je les aie vu cultiver en amoncelant la terre en cône à la base du tronc , jusqu'à environ deux mètres , pour recouvrir les radicules adventives qui sortent communément des dattiers rapprochés en groupes dans les plaines du Nil. L'humidité y règne le matin , en hiver , sous la forme nuageuse d'un brouillard , et enveloppe les troncs pendant plusieurs heures , jusqu'à la hauteur à laquelle l'infiltration lente , mais répétée , provoque la naissance de ces radicules.

Les puits , vers Sahlehyeh , ne sont pas profonds. Le plus grand travail de l'agriculture étant d'arroser , il y en a beaucoup , et à plusieurs sont adaptées de petites roues à chapelets , que les hommes les plus misérables , de tranquilles aveugles , font mouvoir des pieds et des mains , en étant assis , et en tirant ou en appuyant sur des traverses qui soutiennent les cordes auxquelles pendent les godets qui montent l'eau.

La caravane campa , à la nuit , dans un endroit un peu éclairci d'un grand bois de dattiers. Je ne manquais point de bagage.

Un chameau , surveillé par mon domestique , qui était un jeune Égyptien intelligent et fort utile , portait ma tente de campement et le nécessaire assez compliqué du moindre voyage à la méthode arabe , des provisions et du café. L'attirail de ménage du plus petit groupe d'Arabes en marche , nécessite , au désert , d'allumer du feu , de cuire du pain sans levain sous la cendre , de brûler du café , et de répartir , dans la troupe , la cuiller en fer pour le griller , le mortier en terre cuite pour le pulvériser finiment , une cafetière , et le pilon , qui est une longue massue dont la grosse extrémité est tenue en l'air , tandis que le bout le plus fin est celui qui écrase et moule le grain dans le vase en terre solide et de petite dimension.

Mon domestique , qui craignait beaucoup que nous ne fusions en retard , abattit la tente et me mit dans la nécessité de me lever au plus vite , pour l'aider à charger mon chameau et nous disposer à partir. Je fus bientôt debout , mais tombant , pour ainsi dire , de sommeil. J'étais averti de ne pas me recoucher pour n'être pas oublié. Je dormais debout , pendant que les chameliers faisaient leurs préparatifs et rangeaient les chameaux en file. Je me décidai à m'étendre en travers de la route , pour être sûr d'être réveillé quand le convoi partirait. Le sommeil le plus complet s'était emparé de moi. Tout à coup je me sentis brisé. Je reconnus que l'on me retirait de dessous la charge d'un chameau qui ne m'avait pas écrasé , parce que les ballots m'avaient heureusement refoulé entre la lourde carcasse de l'animal et sa charge , comme sous une voûte. Les chameliers , tous Arabes fort bruyans , me reprochaient mon imprudence , que j'expiais par la sensation d'avoir été comme battu à outrance ; je retombais à tout moment par terre , et il fallait qu'on me soutînt. « Comment , me disaient les Arabes , tu voyages sans connaître ce que tu fais. Vois un peu : un chameau va toujours d'instinct s'abattre à sa commodité sur ce qu'il rencontre de doux. » Et , pour me convaincre , tandis que je finissais par ouvrir les yeux , un des chameliers jeta son manteau à quelques pas , à l'écart , auprès de chameaux libres avec leur corde pendante à

leur cou , en attendant qu'on les mît en file. L'un des chameaux se détourna bientôt et alla s'agenouiller sur le manteau , d'où on le fit lever en le qualifiant d'impur , méchant , diabolique.

Je pensais , avec ma résolution de faire de bonne grâce mon apprentissage arabe , que j'aurais d'autres occasions d'éprouver les chameaux. Ces précieux animaux rendent les plus grands services quand on les gouverne bien. On imite assez souvent pour les faire obéir , le grognement plaintif qui leur est habituel , quand ils sont près de s'agenouiller pour être chargés.

Ils font alors un bruit de bouillonnement singulier de la gorge , bruit que tout possesseur de chameaux imite pour faire plier les genoux à sa monture et la décider à s'abaisser tout-à-fait. On donne aussi de légers coups sur les jambes de ces animaux pour qu'ils s'accroupissent ; mais avec un chameau bien dressé , il n'y a nulle peine à prendre.

J'accompagnai dans le désert de Suez quelques-uns de MM. les Ingénieurs des ponts et chaussées chargés de lever des plans du pays , et qui étaient escortés de cent hommes montés sur des chameaux de course que l'on nomme Dromadaires. Rien n'était plus singulier que le grommèlement des chameaux mêlé à la voix des cavaliers , après le commandement de mettre pied à terre.

Le chameau-dromadaire ou tout simplement le dromadaire , en arabe *hagin* , est le même animal , la même espèce que le chameau commun , en arabe *gemel*. Seulement le dromadaire est léger et dressé pour la course. Le chameau , au contraire , est épais et destiné à de pesants transports et à n'aller qu'au pas. J'en ai possédé de fort beaux , et il m'avait été garanti qu'il entraînait au nombre des qualités essentielles du chameau , d'avoir une suffisante épaisseur , soit de la bosse , soit du ventre , afin qu'il pût , dans les voyages pénibles , supporter la famine aux dépens de la provision grasseuse qui le nourrit , tandis que les maigres succombent. Cette remarque des Arabes est juste et tout-à-fait hippocratique. Les besoins de l'armée pour la formation d'un corps d'élite de cavaliers dromadaires , avaient nécessité de pron-

dre pour ce service qui manquait d'animaux dressés, les chameaux accoutumés aux fardeaux et qui ne répondaient pas toujours bien aux intentions des cavaliers.

Le chameau-dromadaire est une monture parfaite. Il est fort doux au pas, au trot, et plus estimé encore à l'amble. C'est une erreur que de parler du galop du chameau, pour exprimer qu'il va vite. Il peut galoper, il est vrai, mais c'est une allure qu'il ne soutient pas, et par laquelle il est si violemment secoué, qu'elle ne lui convient nullement; si par hasard il la prend, c'est pour faire quelques bonds en désordre et bientôt s'arrêter, ou pour courir au trot.

La selle est fort solide sur un dromadaire; elle est susceptible d'être rembourrée comme on veut. Elle encaisse, comme ferait un bonnet, la bosse du dromadaire et ne vacille point. Elle perche le cavalier un peu haut, en sorte qu'il a la tête aussi élevée que peut l'être celle de l'animal au long cou. La charpente d'une selle se compose de deux fourches renversées, à branches écartées, et assemblées de traverses qui les fixent à une juste proportion: c'est précisément entre ces barres de bois garnies de feutre, rembourrées, que se loge la bosse de l'animal. Il n'y a pas de crainte que la selle tourne. On a d'ailleurs une manière de sangler les animaux fort solidement. On se sert de sangles dont chacun des bouts est garni d'un anneau de fer. On passe d'un anneau dans l'autre plusieurs tours successifs d'une lanière de cuir souple et glissante; et en tirant sur les anses de cette lanière, plus ou moins fortement, des unes aux autres, on serre au degré que l'on veut.

Un sac en forte toile, à deux poches, placées l'une de droite, l'autre de gauche, se pose sur la selle, et est plein de fèves pour la ration de l'animal; le voyageur, qui ne s'oublie pas, y met en magasin ce qui lui platt. Pour ma part, j'avais soin de tenir tout bien lié sur ma selle et je montais par-dessus une couverture pliée, qui m'exhaussait un peu le jour, et que la nuit je déployais pour me coucher.

Nous avons pu prendre nos précautions, et nous avons chargé

quelques chameaux de nos plus gros bagages et de nos tentes pour ne pas dormir à la belle étoile. Nous partîmes du Caire dans l'après-midi, et nous gagnâmes en une heure l'entrée de la vallée de l'Égarement, qui s'ouvre au-dessus du vieux Caire, d'une part, à l'ouest sur le Nil, et, d'autre part, à l'est sur la Mer Rouge. Nous déployâmes nos tentes près du campement des Arabes Têrabins qui sont en possession de l'exploitation de ces déserts, et auxquels nous avions emprunté un guide et nos chameaux de louage. Le lendemain, nous étions en route par le plus magnifique lever de soleil. Notre marche était parfaite ; tout était calme dans l'espace. En approchant de l'heure que notre guide nous avait indiquée comme celle de la halte que nous ferions auprès d'une source pour déjeuner, nous aperçûmes, parmi des buissons bien secs, quelques moutons et une jeune fille fort effrayée. Notre guide fit alors grands efforts de gestes et d'éloquence, réclamant pour les moutons poursuivis et pour la bergère inquiète, la sauvegarde de la tribu en paix et amie. La discipline sous l'autorité du capitaine Poncet qui commandait, prévint tout désordre ; notre cohorte protectrice fut applaudie par les notabilités du voyage, par M. Girard, inspecteur des ponts et chaussées, membre de l'Institut d'Égypte, qui dirigeait la marche, et par un chef de bataillon d'artillerie, M. Berthe, qui se trouvait avec nous.

Les cavaliers portés gravement sur leurs dromadaires, les faisaient cheminer à un pas régulier. Messieurs les Ingénieurs s'arrêtaient pour de très-courts momens, de distance en distance. Ils miraient fort loin au-devant d'eux un point fixe avec une longue vue, et étaient munis d'une boussole et d'un niveau d'eau. Ils relevaient parfaitement la direction de la route, et comptaient les distances par le temps employé à les parcourir au pas réglé du chameau.

Ma besogne, tout autant que celle des Ingénieurs, était des plus actives. Je n'étais cependant pas de la force de M. Devilliers, l'un d'eux, que le corps des ponts et chaussées possède encore heureusement, et que nous appelions alors le *Colosse*. Pour

ceux de nos autres camarades qui nous accompagnaient dans cette excursion , ils sont tous morts aujourd'hui sans exception. Amis absents à jamais , vous , Girard , qui écrivîtes sur l'agriculture de l'Égypte et qui contribuâtes , de retour en France , à l'assainissement de Paris , par les avantages du canal de l'Ourq ; vous , Berthe , chef de bataillon d'artillerie , qui étiez revenu sain et sauf des assauts de Jaffa et de St-Jean-d'Acre ; vous Rozière , savant minéralogiste , qui nous fîtes remarquer dans notre excursion , un monticule de l'espèce de grès compacte dont est faite la statue brillante de Memnon autrefois sonore , nous vous regrettons encore !.....

Dans ses courses , la caravane ne s'arrêtait point ; je lançais mon dromadaire au trot en avant de la colonne qui allait au pas , et quand je jugeais être assez éloigné pour qu'on ne me perdît pas tout-à-fait de vue , je faisais accroupir mon dromadaire , je mettais pied-à-terre , et je lui nouais avec bien du soin le genou , pour qu'il ne s'échappât point par avidité d'aller à quelque puits écarté. Je courais à la hâte à l'ouverture des ravins cueillir des plantes pour mon herbier. Quelle conquête que celle de ces plantes sur un sol ingrat , dans ce désert du Nil à la Mer Rouge , où campent les tribus nomades , Térabins et Abaddéhs , et qui , en voyage , déterrent chaque soir assez de morceaux de racines ou amassent assez d'épines pour cuire du pain sous la cendre ou pouvoir brûler du café ! Ce désert , de Coptos à Bérénice , ne produit , dit Théophraste , *que l'épine qui a toujours soif*. De temps à autre , je reçois encore d'Égypte quelque plante nouvelle , découverte au désert par M. Figari , professeur de botanique à l'École de médecine du Caire , et c'est toujours quelque espèce qui vient de fort loin , du Darfour et même du Sénégal et de l'Arabie. Par contraste de cette vie difficile des êtres organiques disséminés au désert , mis en parallèle avec l'abondante production aux bords du Nil riches en grasses pâtures , je prenais un vif plaisir à considérer la moindre herbe ; il en résultait qu'au lieu de me presser de rejoindre l'escorte , je me retardais , et que , lorsque je me voyais

seul , notre caravane avait défilé , à tel point que je ne la voyais quelquefois plus.

Ce manège de passer en tête de l'escorte , pour la rejoindre ensuite par-derrière et la dépasser perpétuellement de nouveau , me réussissait et me mit une seule fois dans l'embarras. Nous passions un défilé qui devait bientôt aboutir à une vaste plaine , ouverte sur la Mer Rouge. Je choisis cette gorge de montagne , où l'on pourrait construire un barrage et où l'on voyait que l'eau avait coulé , pour y cueillir des rameaux d'un grand arbuste assez curieux , sans feuilles , créé pour la sécheresse et le désert , où presque tout est épine , et plutôt grisâtre et cotonneux que verdoyant. Cet arbrisseau , *Cynanchum pyrotechnicum* , porte ce nom parce que son bois est celui que les Arabes emploient quand ils manquent d'autre moyen de se procurer du feu. Ils enflamment par frottement deux morceaux de ce bois , de la même manière que , dans les Cours de physique , on fait la démonstration de ce que l'on appelle *le briquet des Sauvages*.

J'avais fini de butiner à loisir , et me comportant comme d'habitude , dénouant le genou de mon dromadaire , je remontai sur ma selle , mais l'animal ne voulut plus bouger. Je renouvelai patiemment d'abord , à petits intervalles , mes efforts sans succès. J'avais l'idée de le tuer , pour ne pas le laisser à des Arabes qui auraient pu s'en servir contre nous. Je me bornai à l'abandonner , en prenant sur mes épaules tout ce que je pus de sa charge , et je marchai sur la trace de notre escorte. Je l'aperçus stationnaire , prête à camper dans la plaine , et me sentis tout-à-fait robuste. Plusieurs cavaliers vinrent promptement à moi pour ne me laisser rien perdre. Je retournai sur mes pas avec eux. Ils descendirent de leurs dromadaires pour essayer de faire lever le mien , qui résistait à tout opiniâtement , et qui , de lui-même , se leva capricieusement l'instant d'après ; quand il vit les autres dromadaires , qui étaient demeurés accroupis , se dresser pour partir.

Le troisième jour , après avoir quitté les bords classiques du Nil , nous cotoyâmes le rivage de la Mer Rouge , et nous entrâ-

mes à Suez ; nous nous dirigeâmes vers les sources de Moïse , accomplissant ainsi un modeste pèlerinage à ces lieux révévés. La violente fatigue du passage et la surexcitation me forcèrent à demeurer couché plus de vingt-quatre heures.

Au bout de peu de jours , je recommençai un voyage à dromadaire dans le désert de Suez. Je n'eus , cette fois , que ma monture et ma personne à soigner , et point de bagage. Nous primes le trot immédiatement dans la plaine , et nous le continuâmes lestement pendant plusieurs heures. Nous formions un groupe d'environ cent hommes , tous bien valides. Nous fîmes halte à la nuit dans le lit sablonneux d'un ancien canal ou d'un torrent , qui pouvait encore , quoique comblé presque au niveau de la plaine , nous abriter un peu du vent fort , vif et froid. Je me couchai , comme je vis faire les cavaliers-dromadaires du régiment , le long du flanc de mon dromadaire sous le vent , de sorte que j'y étais abrité comme au bas d'une muraille. Je fus prêt avant le jour , au signal de réveil et de départ qui se fit en silence pour ne pas attirer l'attention d'Arabes ennemis-toujours errans. Tous les cavaliers montaient en selle et leurs dromadaires quittaient leur position agenouillée , accroupie , et se dressaient pour marcher. Je mis le pied gauche dans l'étrier de mon dromadaire et me dressai sur les poignets tenant les pommeaux de la selle , lorsque tout d'un coup mon perfide animal se mit debout avec l'élasticité d'un ressort , et me lança en l'air , me faisant faire une prodigieuse pirouette. Je tombai avec un bruit sourd , le dos sur le sable ordinairement propice au pied tendre du chameau , et qui amortit un peu ma chute , dont je me relevai tout étourdi.

De tels accidens , qui faisaient rire notre caravane , étaient fréquens ; mais ce qui nous amusait moins , c'étaient les périls que nous faisaient courir les hôtes errans et hostiles du désert. Il y avait beaucoup de Français assassinés par les Arabes aux ordres des Turcs , qui descendaient de Syrie , faisaient couper les têtes , les salaient et les emportaient. Quelquefois aussi les hasards de la guerre et le danger portaient le soldat à user de

représailles. Une famille arabe, sur notre chemin, étant tombée dans l'embuscade de notre camp, deux de ses membres furent tués, mais une femme et deux enfans demeurèrent saufs. « Citoyen, me dit alors avec fierté un de nos cavaliers : le soldat français respecte les femmes (1). »

Pour moi, simple Herboriste, envoyé de la science et non du Dieu de la guerre me proposant partout d'imiter le samaritain qui panse les plaies ; c'est bien à contre cœur que j'assistais quelquefois à des actes de sévérité rendus nécessaires. En voyant le résultat des lois de la guerre, j'éprouvais une tristesse pareille à celle qu'a si bien dépeinte M. Cadet de Gassicourt, à l'occasion d'un acte du même genre qui se passa au campement de l'armée française en Allemagne, lorsqu'il vit mettre à mort un paysan, pour avoir été trouvé dans l'enceinte des postes militaires. Hélas ! le code de la guerre semble se résumer en une seule parole : *Vae victis !*

Ces excursions et diverses autres pendant lesquelles je recueillis une foule de plantes peu connues jusque-là, durèrent au moins six semaines, et je revins au Caire reprendre mes fonctions de directeur du Jardin d'Agriculture.

A. RAFFENEAU-DELILE,

Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier ; Correspondant de l'Académie royale des sciences ; ancien Membre de l'Institut d'Égypte.

(1) Ce soldat disait vrai. Voici ce que le général Andréossy écrivait en 1799 (*Courrier d'Égypte*, imprimé au Caire, N° 41) : « Les femmes arabes, soit instinct, soit réflexion, pensent se garantir de la fureur du soldat, et ralentir sa marche, en se couvrant, en quelque sorte, de leurs enfans, et elles vont les placer en avant d'elles. Cet obstacle n'arrête point nos braves : tout en courant ils ramassent ces pauvres créatures, les portent, les déposent près de leurs mères, et continuent à poursuivre leurs ennemis. »

Des Amphithéâtres Antiques

ET SURTOUT

DE CELUI DE CAPOUE.

(Suite et fin.)

A Nismes , la précinction (*plebeia*) existe entière ; elle se compose de 10 gradins et la subdivision de 5 , elle présente cette particularité que les places y sont marquées par des entailles sur les sièges mêmes , ce qu'on n'avait pas cru nécessaire d'indiquer dans les précinctions inférieures où l'éducation faisait la police plutôt que le *designator*.

De même qu'au Colysée , il s'est trouvé dans les fouilles de l'amphithéâtre de Capoue , une grande quantité de colonnes en marbre d'ordre corinthien , qui n'ont que 0^m, 50 de diamètre L'on a jugé que , dans l'un et l'autre édifice , elles avaient servi à supporter la couverture de ce portique , que Vitruve place à l'extrémité de l'édifice , qu'on nommait *cathedra* , exclusivement destiné aux dames. Cette partie n'existait pas à Nismes ; car le 34^e et dernier gradin s'appuie immédiatement contre l'attique qui couronne l'édifice.

Par une longue et minutieuse étude faite sur les lieux , on pourrait peut-être parvenir à déterminer le plan des étages supérieurs de l'amphithéâtre de Capoue ; mais son état de dégradation rendrait ce travail fort suspect , et notre but n'est point de restaurer , mais seulement de décrire. Il est facile de concevoir que , dans cet édifice , comme dans tous les autres de même nature , le plan du premier étage comprenait un système de distribution de corridor et d'esca-

liers conduisant aux divers vomitoires par lesquels chacun arrivait à la place que lui assignait son rang, ou la tessère dont il était porteur.

Pour faciliter les moyens d'atteindre cette place en dérangeant le moins possible les personnes déjà assises, on avait eu le soin, devant chaque vomitoire, de tailler l'épaisseur des gradins en deux marches, pour former un petit escalier de 0^m, 80^c de large, descendant en droite ligne dans le sens des rayons de l'ellipse, jusqu'au gradin le plus bas de la précinction où il était situé.

Par la disposition de ces petits escaliers appelés en latin *viæ, itineræ, scalaræ*, les précinctions se trouvaient divisées transversalement en un certain nombre de trapézoïdes, compris entre deux escaliers et les extrémités supérieures et inférieures de la précinction; l'amas de gradins, que comprenait chacun d'eux, était appelé *cuneus*, nom tiré de la figure cunéiforme de leur réunion.

D'après Vitruve, l'architecte devait avoir soin de ne pas faire correspondre ces *cunei* dans les précinctions différentes; mais de les faire alterner les uns sur les autres.

Il résulte des indications ci-dessus, que la masse entière des sièges à laquelle les Romains donnaient le nom de *cavea*, se trouvait divisée horizontalement en précinctions et gradins, et transversalement en *cunei* et places séparées; c'est par cette division que l'on explique les quatre chiffres que portent les tessères ou billets d'entrée de métal ou d'ivoire, trouvés à Herculaneum et Pompéi: le premier indiquait la précinction; le second, le *cuneus*; le troisième, le gradin, et le quatrième, la place; on conçoit facilement que la manière de compter étant une fois déterminée, on n'avait pas beaucoup de peine à trouver sa place dans un lieu qui renfermait cependant cent mille sièges.

Il serait absurde de supposer que l'amphithéâtre de Capoue ne fut pas recouvert d'une tente, puisque c'était chez les Campaniens que ce luxe avait pris naissance, et qu'il fut introduit dans tous les monuments semblables. Martial annonce à ses amis qu'il ira ce soir au Colysée la tête couverte, parce que le vent contrariera le service de la tente :

Nam ventus populo vela negare solet.

L'album de Pompéi porte encore une affiche annonçant un combat de gladiateurs, pendant lequel *vela erunt*.

On se plaint de ce que les auteurs anciens ne nous ont rien ap-

pris sur la disposition et la manœuvre de cette tente ; c'est peut-être une erreur de laquelle on reviendrait, si l'on voulait lire attentivement leurs ouvrages dans le but de chercher la solution de ce problème. Le vers que nous venons de citer, ne nous dit-il pas déjà que le *velaria* était mobile ? Plus loin, le même auteur écrit que son mouvement avait lieu sur des cordes : *Vela per funes iniere* ; et il fallait que cette manœuvre fût organisée de manière à s'opérer avec une grande rapidité, puisque, d'après Suétone, Caligula prenait plaisir à faire retirer instantanément la tente, si la chaleur était bien intense au moment le plus intéressant du combat, afin de forcer les spectateurs à quitter leurs places. Un bas-relief, existant au musée de Naples, représente l'action d'hommes occupés à faire exécuter ce mouvement ; mais, lors même que ce bas-relief n'existerait pas, nous pouvons conclure de ce que dit Suétone, que cette tente devait se replier du côté de l'Attique, puisque, en sens inverse, une partie des spectateurs aurait pu se trouver couverte par son ombre, ce qui eut été contraire au but de Caligula. L'auteur de la vie de Commode nous dit qu'il y avait un si grand rapport entre la manœuvre de cette tente et celle des voiles de vaisseaux, que ce service était fait par des marins ; deux vers de Lucrèce nous apprennent qu'on la fixait à des poteaux, et les consoles qui couronnaient le Colysée, l'amphithéâtre de Pola et surtout celui de Nîmes, nous font connaître de quelle manière ils étaient établis.

C'est par la combinaison de ces données diverses et de bien d'autres que l'on trouverait sans doute encore, que l'antiquaire Carli a expliqué d'une manière fort simple et très-satisfaisante tout le système relatif au *velaria* des amphithéâtres ; nous renvoyons à l'excellent ouvrage de MM. Grangent et Durand, ou au modèle que nous avons exécuté, les personnes qui désireraient connaître le mécanisme de cette tente.

D'après Pline, ce fut un certain Lentulus Spinter qui fut le premier à les introduire au théâtre dans les jeux Apollinaires. Ces tentes, dit-il, étaient en lin, le plus souvent en laine de la Pouille, comme la plus belle ; elles étaient ordinairement couleur de fer, jaunes ou rouges. Néron poussa le luxe jusqu'à la faire exécuter en soie pourpre, relevée d'étoiles d'or ; au milieu, il s'était fait représenter lui-même sur un char, guidant de fougueux coursiers.

Nous avons cherché vainement dans tous les théâtres et amphi-

théâtres existans encore, ces tuyaux qui s'élevaient à travers les murs et les statues dont les précinctions étaient décorées, pour porter, jusqu'au sommet de l'édifice, des vapeurs odorantes de safran qui tombaient en pluie fine sur les spectateurs. Cependant, ce luxe est mentionné par tant d'auteurs différens, qu'il est impossible de ne pas l'admettre comme un fait incontestable. Apulée, Martial, Sénèque, Lucain, Properce, Lucrèce en parlent d'une manière positive; cette vapeur odorante s'élevait quelquefois du milieu de l'arène où se trouvait un autel consacré à Jupiter ou à Pluton. Adrien fit répandre ce parfum en abondance sur les gradins du théâtre, dans des jeux à l'honneur de Trajan. On voit au musée de Naples quelques statues percées sur toute leur hauteur, qui semblent confirmer les diverses citations que nous venons de faire.

Nous ne saurions dire de quelle manière s'opérait cette vaporisation, seulement Pline et Ovide nous enseignent que le safran était infusé dans du vin.

En annonçant que la tente sera mise, l'affiche de Pompéi nous dit par là qu'elle ne l'était pas toujours, et c'est, en effet, ce qui avait lieu pendant l'hiver, afin de ne pas priver les spectateurs des rayons du soleil; mais il y avait, pour cette saison, un costume adopté par les personnes d'un certain rang qui assistaient au spectacle: c'était une veste en grosse laine descendant jusqu'au-dessous du genou, à laquelle on donnait le nom de *Lacerne*. Au sujet de ce vêtement, Martial fait une plaisanterie à propos d'un certain Horace, qui, étant en deuil, assistait aux jeux de l'amphithéâtre avec une lacerne noire, au lieu de l'avoir blanche, comme le réclamait sa position; mais, le ciel s'obscurcissant tout à coup, il tomba une si grande quantité de neige, que le sieur Horace reprit le costume prescrit par l'usage, car sa lacerne fut bientôt blanche de noire qu'elle était d'abord.

Dans les climats méridionaux, la chaleur se trouvant quelquefois très-forte, même en hiver, les spectateurs avaient soin de se munir de parasols pour se parer des rayons du soleil; ils étaient, comme aujourd'hui, de couleurs variées; quelquefois aussi on se servait de grands chapeaux de Thessalie qu'on appelait *causæ*.

Le champ du combat était appelé arène, parce qu'on le couvrait de sable, afin que le sang qui coulait des blessures des gladiateurs fut immédiatement absorbé, et pour que le corps des athlètes se détachât sur un fond clair et qu'aucun de leurs mouvemens n'échappât

à l'œil du spectateur, ce sable était fait avec du marbre blanc pilé. Caligula et Néron, voulant renchérir sur le luxe de leurs prédécesseurs, employèrent à cet usage le minium.

Parmi les esclaves commis au service des jeux, il y en avait dont l'emploi consistait à retourner le sable pour faire disparaître les traces du sang. Martial raconte que deux malheureux jeunes gens tranquillement occupés à cette opération, furent déchirés par un lion qui sortit à l'improviste d'une caverne.

Dans l'amphithéâtre de Capoue, la surface des souterrains comprend tout le dessous de l'arène jusqu'à l'aplomb de son mur d'enceinte et à 5 mètres au-dessous de son niveau.

Sur le petit axe de l'ellipse et à travers l'épaisseur des constructions, deux corridors voûtés, d'un mètre de largeur, s'élèvent en pente rapide et semblent d'abord avoir servi de communication entre ces souterrains et l'extérieur du monument vers lequel se dirige leur pente; mais l'irrégularité du roc qui forme le sol de ces corridors, annonce qu'ils ne servirent jamais de passage; mais plutôt d'écoulement aux eaux pluviales. Sur le grand axe, au contraire, ces souterrains se prolongent sur une largeur de 4 mètres jusqu'à un point encore indéterminé, mais fort au-delà de l'enceinte extérieure du monument, à en juger par les fouilles opérées sous la porte méridionale, où l'on a découvert, à droite et à gauche, un petit escalier pour descendre de cette entrée principale dans les souterrains.

128 arceaux, en grosses briques, basés sur une large assise de travertin, forment l'espèce de charpente qui soutient la vaste place de l'arène; ils sont établis de manière à opérer, par leur disposition, le tracé du plan que nous allons décrire.

A 3^m,47 en dedans du mur d'enceinte et parallèlement à lui, se trouve une galerie circulaire, non voûtée, de 2^m,35 de largeur; le terre-plein elliptique compris entre le mur du *podium* et cette galerie, est divisé au-dessous en 44 chambres voûtées, ouvertes sur la galerie circulaire par autant d'arcades, dont la grandeur varie entre 2 et 3 mètres d'ouverture, selon leur rapprochement ou leur éloignement du sommet de l'ellipse. Nous avons déjà parlé de la direction des 4 qui sont sur les axes; les 40 autres, fermées sur trois côtés, ont un banc adossé au mur du fond, et sur l'un des autres, indifféremment, est une console en saillie de 0^m,4^c à 2 mètres de hauteur du sol.

Une grande galerie de 4^m,10 de largeur, également sans voûte, partage l'arène dans le sens de son grand axe, pour se joindre, par ses extrémités, à la galerie circulaire; les deux demi-ellipses qu'elle laisse à droite et à gauche, se divisent chacune en 4 galeries de 2^m,45 de largeur, situées parallèlement à la grande et disposées des deux côtés, ainsi que nous allons l'indiquer pour un seul.

La première, en allant du centre à la circonférence, est couverte d'une voûte à plein-cintre percée de 15 trapes, espacées uniformément, ayant 1^m,75 de longueur sur 1^m,25 de largeur.

La seconde est sans couverture comme celle du milieu; mais elle ne vient pas, de la même manière, se joindre à sa surface avec la galerie circulaire; mais son ouverture forme au-dessus un rectangle de 42^m,62 de longueur sur 2^m,40 de largeur.

La troisième est voûtée et percée de 11 trappes symétriquement espacées.

La quatrième, enfin, est construite d'une manière semblable, mais elle n'a que 5 trappes, dont celle du milieu est plus grande que les autres.

A l'aplomb de ces 62 trappes, on voit une grosse pierre fixée dans le sol des souterrains, portant au milieu un trou propre à établir un mât.

Toutes les galeries découvertes, de même que les trappes, sont bordées, au niveau de l'arène, d'un cadre en grosses pierres de travertin portant une rainure de 0^m,40^c de profondeur, dans laquelle s'encastrait une forte couverture en bois, lorsque des combats de gladiateurs ou de tout autre genre demandaient que l'arène présentât une surface parfaitement unie.

Les murs des souterrains, au lieu d'être pleins, sont disposés en arcades de 2^m,55 d'ouverture, dont les pieds-droits ont 4^m,15 de largeur sur 1^m,12 d'épaisseur; chacun des côtés de la galerie centrale à 9 de ces arcades, et celles des autres galeries sont disposées de manière à correspondre parfaitement avec celle-là. Par ce système, l'intérieur de ces souterrains, outre la galerie circulaire et les 44 chambres dont nous avons parlé, se trouve encore divisé en 18 galeries en ligne droite, dont 9 dans le sens du grand axe et autant parallèlement au petit, ce qui donne à cet ensemble l'aspect d'un véritable labyrinthe, dont le plan nous parut d'abord d'une exécution si difficile et si longue que nous fûmes sur le point de renoncer à le lever;

heureusement *l'omnia vincit labor* ne fut pas sans effet, et notre persévérance nous mit à même de pouvoir vous indiquer aujourd'hui, sans le secours d'Ariane, les huit issues par lesquelles pouvait se sauver l'imprudent Thésée qui s'engagerait dans ce nouveau dédale.

Des consoles qui ont 0^m,40 de saillie sont placées à 3 mètres du sol, sur les pieds-droits de la galerie circulaire; il y a aussi, dans cette même galerie, ainsi que dans la grande du milieu, un canal d'un mètre de profondeur, ménagé en contre-bas du pavé pour conduire, hors de l'amphithéâtre, les eaux pluviales et les immondices.

A propos d'un bas-relief de l'amphithéâtre de Nîmes, nous avons eu l'occasion d'entrer dans quelques détails sur les divers combats de gladiateurs, et nous sommes convaincu que les *retrarii*, *sentores*, *mirmiliones*, *samnites*, *essedarii*, *audabatae*, distingués par leurs costumes et leurs armes, n'avaient besoin, pour leurs exercices à pied, à cheval ou sur des chars, que d'une vaste surface couverte de sable, telle que nous nous représentons l'arène de nos amphithéâtres; elle devait suffire également aux divers combats d'animaux entre eux, *venationes*, tels que ceux que décrit Martial, où l'on vit un rhinocéros, ne témoignant d'abord aucune surprise de se trouver en face d'un tonneau, au milieu de tant de spectateurs, mais qui, excité par le fer des bestiaires, se précipita avec fureur sur le tonneau qu'il perça de part en part de sa formidable corne, sur laquelle il l'agitait comme une poupée. Ces éléphants funambules, que l'on vit sous Néron; ces Carter de l'époque qui présentèrent aux yeux du public, des lions, des tigres et des panthères rendus dociles comme des agneaux, firent sans difficulté leurs exercices dans la même enceinte.

Quel pouvait donc être l'objet de l'immense labyrinthe que nous venons de décrire, sur lequel nous nous plaignons que les anciens ne nous fournissent aucuns renseignemens?

Ce reproche n'est peut-être pas mieux fondé que celui que nous leur adressions relativement au *velaria*. Mais ces renseignemens nous furent-ils nécessaires lorsque nous voulûmes appliquer leurs monumens à nos usages? La basilique ne fût-elle pas immédiatement transformée en église chrétienne? Et les jeux que la belle saison ramène annuellement dans nos amphithéâtres, ne prouvent-ils pas que nous n'avons pas eu besoin des leçons de nos ancêtres, pour adapter ces édifices à cette partie de leurs amusemens que nos mœurs conservent encore?

Dès-lors, n'est-il pas naturel de penser que s'il existe, sous l'arène de Capoue, des souterrains dont la destination soit encore un problème pour nous, ce n'est pas parce que les historiens ne nous en indiquent pas l'usage ; mais plutôt parce que ces constructions ont rapport à des exercices qu'ils nous font bien connaître, mais qui, n'étant plus dans nos mœurs, n'ont provoqué de notre part, aucunes recherches tendant à découvrir les moyens dont on se servait pour les exécuter.

Eh bien ! abouchons ensemble un machiniste et un architecte habiles ; dégageons-les d'abord des entraves que peut opposer au talent le gouvernement représentatif par son cahier de charges, ses limites dans la dépense, qu'autrefois comme aujourd'hui, l'*aræ civium* était toujours là pour solder, et chargeons-les d'organiser l'arène de manière à ce que nous puissions jouir, dans son enceinte, de tous les spectacles dont les auteurs anciens font mention ; ils trouveront certainement dans l'amphithéâtre de Capoue tous les élémens nécessaires à la solution du problème. Ses souterrains, remplis d'eau jusqu'à l'arène, satisferont à tous les exercices nautiques ; des nymphes, aux formes gracieuses, nageront à leur surface, d'adroits joueurs montreront leur habileté, en dirigeant de mille manières leurs galères sur ces divers canaux. Des malheureux, jouant le triste rôle d'Icare, s'élèveront jusqu'à la tente où l'empereur, sous l'image d'Apollon, détachera leurs ailes pour les précipiter dans les flots, si le hasard favorise leur chute, ou dans les griffes de l'ours affamé qui attend la victime pour la dévorer, si le destin a résolu sa perte.

Introduisons dans ces mêmes eaux des hippopotames, des veaux-marins, des crocodiles, des phoques, et des combats extraordinaires viendront procurer des sensations nouvelles à une population insatiable de spectacles. Que sera-ce, lorsqu'au milieu de cette lutte, une barque fermée s'ouvrira instantanément pour submerger des hommes vivans, destinés à servir de proie à ces monstres marins, ou des taureaux avec lesquels va s'engager un de ces combats insolites que Talpurnius appelle *amphibies* ?

Hier des gladiateurs, des jeux nautiques aujourd'hui. Quel sera demain le spectacle nouveau que réserve l'éditeur à cette foule immense dont il mendie la faveur par ses libéralités ?

L'habile machiniste n'a eu besoin que d'une seule nuit pour transformer l'arène en une épaisse forêt, au milieu de laquelle s'élève un

mont couvert de tout le luxe de la végétation ; des grottes , des cavernes , des précipices ont remplacé les divers canaux où nageaient hier encore des monstres marins envoyés à grand frais par les proconsuls d'Égypte.

Le troisième jour , au lever de l'aurore , les gradins de l'amphithéâtre sont déjà couverts de spectateurs ; car , depuis trois jours aussi , beaucoup d'entre eux n'ont point quitté leurs places dans la crainte de se trouver *excuneati*. La décoration semble annoncer des exercices scéniques. En effet , un jeune enfant , égaré dans la forêt , est sur le point d'être dévoré par un ours , inopinément sorti d'une caverne ; mais un Dieu protège cette innocente créature , et l'enfant s'envole dans les Cieux au moment où l'animal s'élance sur lui. Ce Dieu , c'est Hercule , et l'ours est bientôt terrassé. D'autres travaux l'attendent encore : un brigand qui se faisait appeler le fils de l'*Ætna* , avait été long-temps la terreur de la Sicile ; pris et condamné à être dévoré par les bêtes , c'est aujourd'hui qu'il doit subir sa peine en devenant l'acteur principal du drame qui se déroule. Caché dans un antre sur la montagne qui simule l'*Ætna* , Hercule le cherche , parvient à le découvrir , et , le saisissant d'un bras vigoureux , il le précipite dans une caverne , où le peuple a la satisfaction inexprimable de le voir déchirer par des lions et des tigres affamés qui attendent leur proie. Ces travaux accomplis , le demi-dieu s'élance sur un faureau qui l'emporte dans les Cieux , aux applaudissemens de la foule émerveillée.

Pendant ce temps des chasseurs ont paru sur la montagne , ils se divisent pour surprendre le daim , le cerf ou l'autruche qu'on voit paraître sur divers points de la forêt , dont le nombre s'accroît en même temps que celui des chasseurs. Le peuple , attentif , les excite par ses cris , applaudit à leur adresse , rit de leur désappointement ; mais un sentiment de terreur remplace bientôt l'expression de la joie , lorsque , de ces mêmes grottes d'où viennent de s'échapper tant de timides bêtes fauves , on voit paraître des lions , des tigres , des panthères , des léopards et même des éléphants. Tour à tour bourreaux et victimes , les chasseurs , épouvantés , escaladent la montagne , grimpent sur les arbres , poursuivis ou déchirés par les animaux féroces qui se présentent à eux de tous côtés ; l'intérêt , l'anxiété , la frayeur sont peints sur tous les visages , et cependant ce ne sont là que des jeux ordinaires. Des émotions d'une nouvelle nature atten-

dent encore les assistans. Au moment du plus grand désordre, un horrible craquement se fait entendre; la terre tremble, la montagne s'écroule, la forêt disparaît sous les flots qui surgissent de toute part, et les spectateurs immobiles gardent un effrayant silence au milieu des cris et des hurlemens des victimes de toute espèce. Mais ce silence, fruit d'une émotion vive et inattendue, n'est que le précurseur du triomphe de l'éditor. Le peuple, satisfait d'un spectacle qui vient de le rendre témoin d'un de ces cataclysmes qui engloutirent Herculanium et Pompéi, s'écrie spontanément sous l'impression de son enthousiasme, *ô Procurator, felicitat!* Et le lendemain, le gouvernement d'une province, ou les fonctions de premier magistrat de Rome, sont la récompense de celui qui n'a peut-être d'autre mérite que de posséder quelques sesterces de plus que ses concitoyens.

Les moyens d'exécution des différens jeux que nous venons de décrire, étaient organisés de manière à ce que leur effet fût instantané. Dion raconte que Néron les réunit tous en un seul jour. Ils débutèrent par une chasse; après que les animaux eurent été tués, il fit spontanément introduire les eaux pour représenter un combat naval, après lequel, l'eau étant de nouveau expulsée, on vit un combat de gladiateurs qui furent eux-mêmes engloutis par les eaux au moment où le combat était le plus vivement engagé. Cette fête se termina par un somptueux banquet offert à la population entière.

Doit-on s'étonner maintenant que des spectacles si variés, si merveilleux, si féconds en sensations différentes, eussent tant de charmes pour les peuples de l'antiquité; et saint Augustin n'est-il pas fondé à dire que, si de pareils jeux excitaient l'admiration de ceux qui y assistaient, ils seraient regardés comme fabuleux par les peuples à venir?

L'usage des vastes souterrains de l'amphithéâtre campanien nous semble suffisamment expliqué par ce que nous venons de décrire; les décorations, les machines, les apparitions subites que nécessitaient tant de jeux divers, la grande quantité d'hommes commis au service de pareilles manœuvres, exigeaient un local en harmonie avec leur importance; le grand canal du centre et la galerie circulaire avec laquelle il communique, nous paraissent destinés aux exercices nautiques; de grands mâts, dans quelques-unes des trappes, pouvaient facilement seconder les enlèvemens dans les airs, et des rochers, artistement arrangés, transformer les autres en grottes ou cavernes,

desquelles on faisait sortir à volonté toutes sortes d'animaux préalablement amenés du *vivarium* dans ces souterrains. Les grands canaux intermédiaires devaient servir à la manœuvre des machines plus considérables, et à seconder surtout ces bouleversements de terrain dont parle Calpurnius.

Les 40 chambres voûtées au fond desquelles sont des sièges et qui semblent former une ligne d'enceinte à ces souterrains, nous paraissent, par cette disposition même, avoir été destinées par l'architecte à loger les nombreux machinistes qu'ils devaient renfermer et dont la présence était nécessaire sur tous les points; c'était aussi, pour eux, des espèces de casemates sous lesquelles ils se mettaient à l'abri du danger au moment où le sol de l'arène s'effondrait. C'est par là qu'ils trouvaient également une planche de salut, lorsque les souterrains étaient envahis par les eaux; car c'était dans ces chambres qu'aboutissaient les 8 escaliers dont nous avons parlé. Nous trouverons aussi l'utilité de la console que renfermait chacune d'elles, en la destinant à supporter des lampes d'une utilité indispensable, quand des combats de gladiateurs exigeaient que la surface de l'arène fût parfaitement unie.

Il doit paraître étonnant que ni l'histoire ni les inscriptions ne nous apprennent rien sur l'époque à laquelle ont été construits les divers amphithéâtres que le temps a respectés, et que le Colysée soit le seul dont l'âge n'est un problème pour personne. Ce silence et cette exception nous semblent confirmer l'opinion émise par certains antiquaires, que, dans les provinces, ces monumens étaient construits aux frais des villes et des colonies, et que, ne se rattachant ainsi, d'une manière particulière, à l'histoire d'aucun empereur, mais seulement à un goût général pour les spectacles, tant dans les provinces qu'à Rome, il n'y a pas lieu d'être surpris que les historiens n'en fissent aucune mention, tandis que le Colysée, devenu l'œuvre gigantesque de deux empereurs, était, dans la vie de ces princes, un épisode que l'histoire devait consigner.

Si nous savons, en effet, par Tacite et Suétone, que, sous Tibère, un certain Attilius fit construire, à ses frais, l'an 27 de notre ère, un amphithéâtre à Fidène, ce n'est point pour nous en transmettre la date que ces auteurs nous en ont parlé, mais pour nous faire part de l'écroulement de cet édifice dans lequel périrent vingt mille personnes. En signalant l'amphithéâtre de Plaisance comme le

plus beau de toute l'Italie, le même auteur avait pour but de consigner qu'il fut détruit par un incendie, pendant la guerre d'Othon et de Vitellius. C'est également par un semblable motif que nous connaissons l'âge des amphithéâtres qui existaient à Bologne et à Crémone ; car ce furent les soldats de la ^{xiii}^e légion qui voulurent eux-mêmes les construire dans le seul but de divertir Vitellius, fait que l'histoire a dû enregistrer, parce qu'il fait partie de la vie de ce prince.

On peut cependant trouver dans l'histoire certaines données qui, jointes aux études archéologiques, peuvent fixer l'âge d'un édifice dans des limites assez restreintes, pour que notre curiosité à ce sujet soit à peu près satisfaite.

L'origine étrusque des amphithéâtres doit nous faire penser que ceux de Capoue, Cumes, Pouzzoles, Pompéi doivent être mis en première ligne dans l'ordre chronologique ; en rapportant aux temps qui précédèrent la seconde guerre punique, l'amphithéâtre de Capoue, nous n'avons pas entendu rapporter à cette époque les décorations dont il était orné. Inséparable de la fortune de cette malheureuse ville, ce monument dut être soumis à toutes les vicissitudes que le joug de fer des Romains lui imposa, après la défaite d'Annibal. Pour la punir d'avoir abandonné l'alliance romaine en faveur des Carthaginois, ses habitans furent vendus à l'encan, ou condamnés à gémir sous l'oppression d'un préfet, chargé d'exercer sur eux toute sorte de vengeances. On conçoit bien que, à cette époque fatale, les monumens destinés aux jeux publics durent rester long-temps fermés, et souffrir beaucoup de l'état d'abandon où ils furent laissés pendant cette période déplorable.

Des architectes distingués et d'habiles antiquaires ont mis sous les yeux du public les produits successifs de leurs intéressantes recherches sur les amphithéâtres ; chacune de leurs dissertations est pleine de remarques savantes et curieuses. Nous avons profité des lumières des autres, pour donner à cette notice tout l'intérêt que peut mériter le sujet que nous venons de traiter. Elle laisse, sans doute, encore beaucoup à désirer ; mais nous avons mis le plus grand soin à ne rien omettre de ce qui est curieux ou intéressant à recueillir, relativement à ces monumens de l'antiquité.

AUG. PELET (*de Nîmes*),

Inspecteur des monumens antiques du Midi.

DÉTAILS

SUR

LE SIÈGE DE GIRONNE ,

en 1843 ,

PAR LE GÉNÉRAL PRIM.



On se souvient qu'en 1843 , le signal du soulèvement universel de l'Espagne fut donné en Catalogne par un jeune député , aujourd'hui comte de Reus et général , alors le colonel Prim. Le fort Montjouch eut beau menacer de réduire en cendres Barcelone , seconde , peut-être même véritable capitale du royaume , la milice barcelonaise n'en persista pas moins dans son entreprise contre le *soldat heureux* , qui , déjà Régent , n'eut pas le temps d'être Roi. Rejeté par le général Concha vers la mer d'Andalousie , Espartero dut bientôt quitter à jamais sa quasi royauté pour l'exil , et ses palais espagnols pour la cabine d'un vaisseau anglais. Mais , les victoires d'un parti ne finissent rien en Espagne ; jusqu'alors elles n'avaient fait que préparer celles d'un parti contraire. Aussi les vainqueurs se virent-ils eux-mêmes attaqués sur la terre de leurs premiers succès ; Gironne se souleva. Les hommes qui avaient le plus souffert du bombardement de Barcelone , firent craindre le même sort à

cette autre cité. Toutefois, soit mollesse et inhabileté de la part de Prim, comme disaient ses ennemis, soit prudence et calcul sage, le siège traina en longueur, et les négociations firent tard, mais avec épargne du sang espagnol, ce qu'aurait pu faire plus rapidement une prise de vive force en le répandant à flots : Gironne se rendit.

Pendant que ces événemens s'accomplissaient, un de nos collaborateurs et amis, magistrat distingué d'une ville de la frontière, se trouvait à peu de distance de Gironne, où l'avaient appelé des relations et des intérêts de famille ; il écrivit alors jour par jour, et, pour ainsi dire, heure par heure, le récit qu'on va lire. Ce travail n'était pas destiné à l'impression ; mais, comme il nous a paru présenter un assez grand intérêt à divers points de vue, nous le donnons dans son entier, moins quelques noms propres et quelques détails personnels.

29 *Septembre* 1845. — Les nouvelles se succèdent. On apprend que Gironne se fortifie intérieurement ; elle élève des barricades dans les rues. On s'attend à une attaque de Prim, qui était hier, à 3 lieues, à la Granotte. Ametller était déjà à Gironne depuis quelques jours. Il y était entré de nuit, avec quelques cavaliers qui l'avaient suivi, après sa défaite à St-Andreu-de-Palomar. On dit que Martell s'avance de son côté, pour y secourir Ametller. On dit encore que les troupes de ce dernier ont été battues à Mataro, où elles ont laissé 500 morts. Il serait difficile de garantir l'exactitude de ce chiffre ; mais il est certain qu'un combat long et acharné a eu lieu dans les rues de Mataro, et que Prim a eu l'avantage, puisqu'il s'avance sur Gironne, chef-lieu du corrégiment et siège de la Junte centrale, dont d'ailleurs Ametller a fait le pivot de ses opérations.

Un ordre de cette Junte centrale met en réquisition les chevaux. Tous les propriétaires qui n'auront pas fait leur déclaration, seront dénoncés à la Junte qui agira à leur égard comme elle l'entendra. Elle promet, du reste, de tenir compte à chaque

propriétaire de la valeur donnée à son cheval, sur le prix de ses contributions, mais pour le quart seulement, ou, à son choix, sur les droits à payer à la douane. C'est là sans doute une faveur qu'on a voulu faire au commerce.

30 *Septembre*. — Le matin, vers 9 heures, j'étais allé avec un de mes parens me promener vers Colomès, en suivant le ruisseau de Moulin, lorsque nous avons vu venir derrière nous une quinzaine d'individus armés, qui précédaient un homme à cheval, ayant un paletot-sac et un de ces bonnets ronds sans visière, avec deux galons en or, tels que les militaires ont l'habitude d'en porter : du reste, aucun insigne. Je crois même qu'il ne portait pas d'armes. Nous nous sommes rangés pour leur ouvrir le passage, et chacun d'eux en passant près de nous, nous a salués en catalan. L'homme à cheval était gros, le teint animé, la figure assez ouverte, quoique sérieuse. Il m'a paru âgé de 40 à 50 ans. Les renseignemens que je pris, m'ont fait connaître que ce pouvait être Maranges, l'un des membres (*vocal*) de la Junte centrale de Gironne. Ce Maranges est de la Escala. Il suivait la route qui va de cette ville à Gironne. A leur arrivée à Colomès, nous les avons perdus de vue, et je ne sais pas s'ils se sont arrêtés dans ce village, ou s'ils ont passé outre ; mais il est probable qu'ils se sont portés sur Gironne, où le danger qui les menace aura dû réunir tous les membres de la Junte. Du reste, cette opinion, qui s'est présentée la première à mon esprit, est assez naïve pour que le résultat la contredise. A Gironne est le danger ; c'est un motif pour qu'on soit ailleurs.

9 *Heures*. — Un homme de Jaffre vient de Gironne. Il parle de préparatifs de défense qui s'y font, et du refus de recevoir dans la ville les miliciens volontaires de Berges et de Torruellas. Cela semblerait indiquer de la part de la Junte, l'intention de soutenir un siège. Prim, du reste, n'était pas à la Granotte, mais à Tordère, distant de Gironne de 7 lieues environ. Il est blessé au bras.

1^{er} *Octobre*. — On annonce comme le tenant d'un homme

qui vient de Bagnols , que deux bataillons de Prim sont passés à la Junte et ont fait leur entrée à Gironne. Cela semble peu probable ; car la cause de la Junte est trop compromise pour que la troupe se rallie à elle. Puis , si cela était , nos exprès envoyés à Gironne seraient de retour et auraient apporté cette nouvelle ; en outre , les hommes de Jaffre , arrivés dans la nuit , en auraient su quelque chose.

On dit que cette nuit , vers les deux heures , il y a eu une alerte générale dans la ville. La générale a été battue , et toute la population a pris les armes. Ce qui a donné lieu à ce mouvement , c'est l'arrivée de Prim à la Granotte. Cette nouvelle a doublé la prudence de la Junte centrale , qui est sortie de la ville aussitôt. On ne sait la direction qu'elle a prise. Cependant on suppose qu'elle se sera dirigée vers Figuéras pour se renfermer dans le château. Les préparatifs de défense continuent toujours. Quatre ou cinq mille hommes sont dans la ville , mais tous sans instruction militaire : ce sont des volontaires des villes. Un seul bataillon de troupes régulières est avec la Junte. On le dit très-découragé , et n'attendant que l'arrivée de Prim pour se réunir à lui. Prim a , dit-on , 9,000 hommes d'infanterie et 800 chevaux. L'ordre est donné de ne laisser sortir personne de Gironne. Magi , pour en sortir , a dû se confier à un volontaire de Berges , qui , moyennant trois piecetes , lui a ménagé sa sortie. Il vient de repartir. Des canons ont été placés sur deux points , hors de la ville : quatre à Mont-Juich , fort ruiné ; un sur la tour de St-Jean. Les travaux de fortification intérieure étaient poussés avec activité ; hier un grand nombre de personnes y furent employées. Elles devaient les continuer aujourd'hui ; mais très-peu se sont présentées à cause de la solennité du Dimanche , et de tous les commandemens de l'Eglise , celui qui défend le travail le Dimanche est le mieux observé en Espagne , depuis Sancho jusqu'à ce jour.

On dit que les miliciens de Gironne se sont rendus chez vingt-deux membres du clergé de cette ville , et les ont obligés , le couteau sur la gorge , à livrer leur argent. On cite , entre autres , le vicaire général Hurtado.

On attribue la lenteur de Prim à se porter sur Gironne, aux difficultés que présentait pour le passage de son artillerie, un torrent à Tordère. A 4 heures nous étions sortis, Antonio et moi, pour aller à Colomès. En route nous avons trouvé un pagès (1) qui nous a appris que les miliciens qui étaient réunis à Torruellas, s'étaient portés sur Berges, au nombre de 4 à 500. Il paraîtrait qu'ils sont arrivés sur la place en criant, selon leur habitude, des *vivat* et des *muera*. Ils doivent passer la nuit à Berges. Où se dirigeront-ils demain ?

Un colporteur Français que j'ai rencontré, m'a dit qu'on continuait de se fortifier à Gironne, d'où il était sorti le matin, et qu'il n'y avait rien de nouveau dans la ville. On l'avait laissé aller sur le vu de son passe-port. Il prétend que la défense de sortir ne s'applique qu'aux miliciens, à cause du grand nombre des désertions. Un homme de Jaffre qui rentre du marché de Torruellas, dit qu'il a vu dans cette ville les miliciens, et que la modestie de leur attitude l'a étonné ; car elle n'est pas dans leur habitude. Cela prouve ou qu'ils ont pris les armes contre leur gré, ou qu'ils ont peu de confiance dans leur entreprise. Dans l'un ou l'autre cas ce sont des hommes sur lesquels il faut peu compter. Un pagès de Jaffre vient de me dire qu'il avait vu sortir de cette ville, se dirigeant sur la Bisbal, un corps de miliciens de 3 bataillons. Ils portaient des aigles sur leurs drapeaux, et étaient conduits par trois chefs tout empanachés. A peu de distance de Torruellas, au lieu dit l'Etang de *** , on aperçut quelques hommes armés. La troupe alors a rebroussé chemin, et est rentrée à Torruellas, où elle a porté cette nouvelle. Aussitôt, les influens du pays se sont réunis, et sont allés à la chapelle de San-Antonio, hors de la ville, où s'est improvisée une Junte en plein vent. Les Juntas sont en Espagne une sorte de panacée : on en a pour toutes les occasions ; mais Dieu sait ce qu'elles font et à quoi elles remédient. Celle de Torruellas aura sans doute la prétention de sauver tout le Lampourdan, et elle se

(1) Le pagès est un cultivateur exploitant son propre bien.

maintiendra jusqu'à ce que l'ombre d'un bonnet de police ennemi vienne la mettre en fuite.

11 Heures. — Prim est à Sainte-Eugénie. Il a ouvert le feu entre midi et une heure. Par les dispositions qu'il a prises, toutes les avenues de Gironne sont occupées par ses troupes dans un rayon très-étendu, jusqu'à la montagne des Angels. Il a coupé le ruisseau qui alimente les moulins de la ville. A Casa-de-la-Selva, la population s'est portée à sa rencontre pour le recevoir. Ametller, au contraire, trouve partout de la résistance. A Bagnols, son pays natal, sur lequel il comptait, personne n'a voulu se réunir à lui, et ceux qui pouvaient être entraînés comme soldats, se sont réfugiés sur la montagne. Le même fait s'est reproduit sur une foule de points. A Gironne on fait tous les préparatifs d'une vigoureuse résistance. L'un des chefs adressait l'allocution suivante à un groupe dans lequel il se trouvait : « Vous autres gens de la campagne vous êtes un tas d'ânes (*Calle de burros*). Nous voulons votre bien et vous ne le comprenez pas. Vous ne savez pas ce que c'est que la liberté. La liberté est une chose qui veut la justice pour tous, pour le pauvre comme pour le riche. » Les campagnards goûtaient peu ce raisonnement, et se défiaient surtout de l'application qui en serait faite par les hommes de ce parti.

On dit que deux cabecillas carlistes, Zorilla et Mallorca, sont avec Prim.

3 Octobre. — Les miliciens ont passé la nuit à Berges ; ils en sont partis ce matin à 6 heures, se dirigeant sur Figuéras, dont la ville et le château se sont prononcés depuis long-temps. Le château est commandé par Simonnet, ancien commandant de Miquelets, qui a rendu des services pendant la dernière guerre. Le père Falgueras, de Colomès, vient d'arriver. Il annonce qu'il a entendu ce matin, vers les 3 heures, le feu de Gironne.

3 Heures. — Nous montons à cheval, A..... et moi : lui dirigeant, moi suivant. On a fait beaucoup de difficultés pour nous laisser partir. On craignait quelque mauvaise rencontre. Nous sommes arrivés à St-George, à une heure et demie de Jaffre,

sur la route de Gironne, sans aucun accident, et nous sommes rentrés à la maison vers 5 heures 1/4. A St-George nous sommes allés dans un champ à l'extrémité du village, sur la gauche. Pendant qu'A..... compte, l'oreille contre terre, les coups de feu que Gironne envoie ou reçoit, j'admire la magnificence du paysage qui se présente à moi. C'est un vaste bassin fermé de tous côtés par les montagnes et arrosé par le Ter, qui, comme tous les torrens, se fait payer cher la fécondité qu'il donne. Ses eaux vues dans les intervalles des arbres, semblent avoir perdu leur mouvement de fuite, et renvoient au soleil tous les feux dont il les inonde. A l'Est, la végétation de la montagne est d'une richesse merveilleuse, et devant nous, au Sud, les monts se dessinent avec leurs étages sans fin et chaque étage avec la nuance qui le distingue, jusqu'à ce qu'à l'extrémité de l'horizon, ils se colorent d'un bleu plus vif que celui du ciel. Ça et là quelques villages avec leurs clochers carrés surmontés de leurs pyramides aplaties, ajoutent à la vie de ce tableau. A gauche, c'est Flassa qui se cache à demi dans les forêts. Devant nous, Servia au terroir prospère, et plus loin, Madinga qui défend l'entrée de ce riche bassin comme une sentinelle avancée, tandis que St-George qui le domine, le regarde avec orgueil. Du reste, les travaux des champs ne sont pas interrompus par les révolutions, car l'Espagne serait tout entière en friche depuis long-temps; et à voir la marche lente et solennelle des bœufs traçant leur sillon, et l'air de profonde indifférence de leurs guides, on ne se douterait pas que cette plaine a été traversée, ou le sera, par les bandes factieuses ou par le bataillons de Prim. Tous ces passages sont également funestes à ceux qui la cultivent, pauvres gens qui peuvent voir, d'un moment à l'autre, leur belle vallée se couvrir de ruines que le sang dont on les arrose ne fécondera pas. Mais c'est ainsi qu'est le peuple Espagnol dans les campagnes. Fataliste par instinct, il attend avec une muette résignation le résultat des luttes qu'il pressent ne devoir jamais tourner à son avantage. Dans les villes, c'est autre chose. Les artisans démoralisés par les doctrines et les prédications dont

les imbéciles qui les propagent ne sentent même pas la portée, aspirent à un bouleversement qui aurait pour résultat, non pas de leur ouvrir une position supérieure à côté de celles qui existent déjà; mais de les substituer à d'autres, et de faire descendre dans leurs ateliers, ceux qui étaient au-dessus d'eux. Ainsi, le peuple entend partout l'égalité. Les villes ont toujours fourni à toutes les tentatives de révolutions leur contingent de révolutionnaires; les campagnes, au contraire, ont été à cet égard d'une stérilité désespérante pour ceux qui cherchaient à les entraîner dans leur mouvement.

Juan del Bagis arrive de Torruellas. Il dit que, au départ des miliciens de cette ville, une Junte s'y est constituée en faveur de Prim. C'est toujours la même manière de procéder. Ce sont les évènements qui font les Juntas; et les Juntas non-seulement ne font pas les évènements, mais elles ne savent pas même les diriger. A la Bisbal on a reçu l'ordre de Prim de tenir prêtes 5000 rations.

10 Heures du soir. — F.... et moi nous étions sur la terrasse, et nous avons entendu un chariot qui s'est arrêté devant la maison du fermier Colom. C'est un des porteurs de bagage, qui avait été requis pour se rendre à Gironne (*Bagageros*). Il y a été retenu pendant plusieurs jours. On fait dans la ville des préparatifs considérables de défense. Tout le monde a dû travailler aux fortifications, depuis le dernier artisan, jusqu'aux cavaleros. La ville est encombrée. Elle est cernée de tous côtés par les troupes de Prim; il n'y entre plus rien. Les provisions vont manquer. Les boulangers n'ont pas de grains pour trois jours. Les soldats de Prim sont à *Santa-Eugenia*; ils n'ont pas encore répondu au feu des remparts. Sans doute ils sont occupés à construire leurs batteries. On dit que Cabrera, seul de la Junte, est resté à Gironne; Maranges est à Figuéras.

4 Octobre. — Des tondeurs de mules qui viennent de Torruellas, nous apprennent que les miliciens de cette ville qui étaient partis hier pour Figuéras, sont arrivés à la débandade et travestis pour n'être pas reconnus en route. Que sont devenues leurs armes?

Quand Prim a été près de Figuéras , l'ayuntamiento est sorti pour le recevoir , et il est entré dans la ville sans coup férir. Il s'est mis aussitôt en négociations avec le château , et a envoyé un parlementaire à Simonnet. On espère que la journée ne se passera pas sans la reddition du château. C'était là la dernière ressource des insurgés de Gironne. Le château leur offrait un point d'appui considérable. Il est d'ailleurs presque à la frontière de France , vers laquelle tous les hommes politiques de l'Espagne ont les yeux tournés , comme les Troyennes captives vers leur ville. L'hospitalité de la France devient réellement un malheur pour l'Espagne. C'est un port assuré dans toutes les tempêtes , et tous les fauteurs de troubles et leurs victimes y sont venus alternativement relâcher. N'y-t-il point là un encouragement à tout entreprendre ? Et notre hospitalité , égale et généreuse envers tous , n'est-elle pas regrettable si elle produit des fruits si amers ?

Prim s'est abouché avec Simonnet et Maranges. Ces deux derniers sont descendus de la citadelle avec le parlementaire que Prim leur avait envoyé.

1 *Heure et demie.* — F. de C. envoie son domestique qui nous confirme l'arrivée de Prim à Figuéras ; mais il ajoute à cela un détail nouveau. — La colonne partie de Berges , hier matin , se rencontra avec celle de Prim , à une petite rivière qu'on trouve avant d'arriver à Figuéras. Grand effroi parmi les miliciens , qui se sauvent en courant dans la direction de Castellon de Ampurias. Prim les poursuit ; mais , avant d'entrer à Castellon , il s'arrête et ordonne à huit cavaliers de s'introduire dans la ville le sabre à la main. Ceux-ci courent sur la place , où les miliciens étaient rangés en bataille , et avant qu'ils aient même pu intimer l'ordre de se rendre , les miliciens jettent leurs armes et se couchent par terre en signe de soumission. Je ne sais quel bandit les commandait ; mais on le dit de la Bisbal. Dans la précipitation de sa fuite , il ne songea à prendre aucune mesure et ne plaça même pas en arrivant à Castellon , de sentinelles avancées. Ce fait justifie complètement l'opinion que j'ai

déjà émise sur l'esprit et la composition de ces bataillons qu'on lève de force, qu'on arme malgré eux, et qui ne veulent pas, après tout, se faire tuer pour une cause qui n'est pas la leur. Les chefs seuls sont coupables; car ils sacrifient à leur ambition et à leur cupidité, la vie de ces hommes, souvent l'existence de leur famille; et, au jour du danger, ne sachant les protéger ni par leur habileté, ni même par leur courage, ils les abandonnent à tous les hasards d'une cause perdue. Quant à eux, ils ont souvent profité de leur commandement éphémère, pour s'enrichir par les contributions forcées, par les réquisitions de chevaux, et par les exactions que l'esprit de vol peut enfanter. Puis, ils vont jouir paisiblement à l'étranger, de la considération qui s'accorde trop facilement à une fortune dont on ne demande pas l'origine, et à tout homme qui a figuré, de quelque façon que ce soit, dans la politique.

7 Heures. — Il n'y a rien de nouveau à Gironne. Aujourd'hui on y laissait entrer et on en sortait librement. Les soldats de Prim n'interceptaient pas le passage. Que faut-il conclure de cela? Prim pense-t-il que la capitulation du château de Figuéras doive facilement amener celle de Gironne? Le château de Figuéras a-t-il stipulé pour Gironne? Dans tous les cas n'est-ce pas une imprudence à Prim, d'avoir, même pour un instant, levé le blocus? Cet instant peut suffire pour introduire dans la ville les vivres qui y manquent; et la lutte, en cas de siège, peut se trouver prolongée de quelques jours. L'événement dira si Prim a bien ou mal fait.

10 Heures. — On dit que le feu a dû commencer contre la ville dans la matinée. C'est le terme donné par Prim, qui a ramené ses troupes de Figuéras sur Gironne.

On entend, depuis deux heures au moins, une fusillade très-vive et très-suivie. De temps en temps le canon gronde. La fusillade résonne d'une manière si distincte, qu'on pourrait croire le feu plus rapproché de nous; mais le canon fait supposer qu'il est bien réellement à Gironne. Cependant Prim avait porté à Figuéras, de l'artillerie sur des mulets.

Un muletier de Berges , qui vient charger du vin , dit que , avant-hier , deux bricks ont débarqué à St-Feliu-de-Guixols , de la grenaille , des boulets et des bombes que les soldats de Prim ont immédiatement escortés jusqu'à Gironne.

Midi. — Prim est arrivé hier à Sarria , où il a établi son quartier-général. Sarria n'est séparé de Puente-Major , que par un pont sur le Ter. Prim s'était rendu à Figuéras , dans l'espoir d'entrer en accommodement avec Simonnet qu'il connaît particulièrement , et avec lequel il a servi dans la dernière guerre. Ce dernier était , dit-on , très-disposé à traiter ; mais il en a été empêché par Maranges qui s'est enfermé avec lui au château. Figuéras est entièrement dégarni de troupes. Elles se sont toutes portées sur Gironne , qu'on mitraille en ce moment. Cette absence de forces dans la ville permet au château de se ravitailler , et l'on impose aux maisons considérables de la ville , des contributions en nature qu'on porte aussitôt à la citadelle.

Il est faux , comme on l'avait dit , que les bataillons partis de Berges , ou d'autres points , se soient laissé prendre à Casteillon. Voici ce qui s'est passé. Le bataillon rendu à Casteillon se souleva contre son commandant , un nommé Coll , de la Bisbal , et il s'en fallut de peu que la troupe ne le mit à mort. A la suite de ce soulèvement , il y eut une dispersion générale , et tous regagnèrent leurs foyers , abandonnant leurs armes. Un très-petit nombre , ceux qui suivaient le mouvement par exaltation politique , alla au château de Figuéras , où l'on a porté aussi 800 fusils ramassés à Casteillon. Prim ne se dirige pas , comme on l'avait annoncé , sur cette ville , à la poursuite des miliciens. Il n'a pas bougé de Figuéras , d'où il est reparti aussitôt qu'il a vu l'insuccès des négociations entamées. Cette pointe de Prim sur Figuéras peut paraître une faute ; mais elle a eu sur le pays un excellent résultat. Les Juntas de chaque localité se sont dissoutes. L'esprit public s'est réveillé de sa torpeur. L'on a compté les ennemis , et senti la possibilité de s'en débarrasser. C'est déjà beaucoup , car le Lampourdan était sous le coup d'une terreur incroyable. C'est aussi le lieu de remarquer le procédé différent de Prim et des

Juntas. Celles-ci n'ont de ressources que dans les contributions forcées et les réquisitions, moyens qui ne peuvent que éloigner d'elles le peuple. Prim, au contraire, a pour la guerre des ressources qui lui sont propres et que le pays ne lui fournit pas; puis, de l'argent en abondance, ce qui ne s'était pas vu depuis long-temps dans une armée espagnole. Il a résolu de donner aujourd'hui l'assaut au Mont-Juich. Les menuisiers de toutes les populations voisines de Gironne, ont été occupés toute la nuit à construire des échelles, et des charrettes en étaient chargées sur la route. A Gironne on fait tous les apprêts d'une résistance sérieuse. Il y a sur les remparts 42 pièces de canon. La cathédrale, magnifique monument gothique de la belle époque, a été transformée en hôpital et l'on y a établi des batteries. Le Saint-Sacrement a été transporté à l'église des Carmes qui est au bas de la ville, tandis que la cathédrale est sur la partie la plus élevée. L'église de St-Feliu, qui est au pied de la cathédrale, est devenue un quartier de cavalerie. Cette profanation inutile ne peut qu'irriter l'esprit d'une population éminemment religieuse, et qui tient à cette église par un motif de dévotion tout spécial. C'est là qu'est la chapelle de St-Narcisse, saint qui est aussi vénéré dans la ville, que l'est, dans le reste de la Catalogne, la Vierge noire de Mont-Serrat, ou, dans la Galice, St-Jacques de Compostelle.

Prim avait, hier, déjà disposé quatre batteries contre la ville et de l'artillerie lui arrivait encore. A..... se présenta à lui hier soir, et ne l'a quitté qu'à 11 heures, après 3 heures 1/4 de conversation. Prim lui a fait un excellent accueil et l'a même engagé à souper; invitation qu'A..... a refusée, parce qu'il avait fait ce repas avant de le voir. La conversation a roulé sur la position malheureuse des propriétaires de la campagne dans ces momens de révolution, et sur les exigences des Juntas locales et la crainte qu'imprimaient les miliciens levés par elles. Prim a dit que, pour combattre de pareilles gens, il ne fallait qu'un bataillon de femmes. C'est fort bien dit; mais en l'absence d'une association de propriétaires qu'un coup de choche pourrait réunir en grand nombre dans un rayon peu étendu, et qui se-

raient décidés à se prêter sérieusement secours, un seul ne se hasarde pas à faire résistance. Il assurerait par là sa perte et celle de sa famille. Il faudrait donc, de distance en distance, établir des postes qui pourraient, à un signal donné, se réunir et grouper encore autour d'eux les hommes des campagnes levés par le Somaten. Ce serait, il me semble, le seul moyen de remédier au mal, puisque les troupes ne sont pas en nombre suffisant pour être dispersées par cantonnement. Prim a annoncé à A..... que, dans une sortie exécutée par les insurgés de Barcelone, deux membres et le secrétaire de la Junte avaient été arrêtés par les paysans eux-mêmes et livrés au capitaine général Pezuella. A l'heure qu'il est, ils n'ont plus rien sans doute à attendre des hommes, et la justice du pays est, dira-t-on, satisfaite. Au rebours de la justice civile qui se perd dans d'interminables lenteurs, la justice criminelle en Espagne a les formes les plus expéditives, dans les temps de crise surtout, et chaque chef s'attribue un droit absolu de vie et de mort. Cela nous étonne, nous qui, vivant sous un gouvernement fort et protecteur, ne sentons jamais que l'action de la loi toujours régulière dans son application et toujours respectée dans ses formes, mais, dans un pays agité, tous les quinze jours, par une révolution nouvelle, où le gouvernement constitutionnel n'a pas plus de réalité qu'une ombre, et froisse l'instinct du peuple, les hommes n'ont de valeur que par l'énergie qu'ils déploient ou le degré de puissance qu'ils s'arrogent, et les décrets d'une volonté individuelle sont accueillis avec autant de respect, d'obéissance et de résignation, qu'ils le seraient en France s'ils émanaient du pouvoir normal de la justice.

Prim raconte que le secrétaire de la Junte de Barcelone qui vient d'être pris, est le promoteur du décret qui le déclare traître à la patrie et le prive de tous ses droits et honneurs.

Prim est un homme jeune, de trente ans au plus, de taille moyenne et bien prise. Sa figure est, dit-on, d'une remarquable douceur.

6 Heures. — Mad. de *** rentre de l'église. Elle a trouvé un homme qui arrivait de Gironne, et qui lui a dit que tout l'effort

de Prim s'était porté uniquement sur le Mont-Juich. La ville a été jusqu'à présent respectée. Au moment du départ de cet homme, on avait requis les villages voisins pour porter les échelles au Mont-Juich, et emporter les blessés. Dans la ville on craignait un mouvement contre la Junte. Tous les miliciens dont on n'était pas parfaitement sûr, ont été désarmés et enfermés dans le couvent de Santo-Domingo, avec les chefs de famille qui pouvaient exercer de l'influence sur la population, et la pousser à se déclarer.

9 Heures. — Nous sommes tous réunis sur la terrasse qui regarde Colomès. Depuis long-temps le feu a cessé. La nuit est belle et calme. Le moindre bruit arriverait jusqu'à nous, beaucoup plus net et distinct que dans la journée. On n'entend rien.

6 Octobre. — Un homme venu de Colomès, annonce que, hier, le Mont-Juich a été pris d'assaut. La cessation du feu dans la soirée, et les préparatifs qui se faisaient contre le fort, donnent de la vraisemblance à cette nouvelle.

Il est près de 9 heures, et, depuis hier soir, l'air ne nous a pas porté la moindre détonation. Cependant le temps est calme, et le ciel un peu couvert, en comprimant le son contre la terre, le ferait parvenir jusqu'à nous plus clair et plus fort. Que veut dire ce silence? Mont-Juich pris, la ville s'est-elle rendue? Cette position est importante, et sa possession par les troupes de Prim, ne permet à Gironne qu'une résistance de courte durée dans l'état de délabrement où sont ses murailles, qu'une récente inondation a ouvertes sur plusieurs points et horriblement maltraitées. Si l'on ajoute à cela les divisions intérieures entre les habitants qui voudraient épargner à la ville une prise d'assaut avec toutes ses horreurs, et les étrangers qui veulent s'y défendre; l'absence d'approvisionnements, et le souvenir, qui ne s'est pas effacé, d'un siège héroïquement soutenu à une autre époque, mais rempli de calamités, on peut hardiment conclure que Gironne, si elle se défend, sera bientôt prise. Peut-être Prim, maître de Mont-Juich, a-t-il profité de son avantage pour proposer une négociation à la ville? Cela est probable; mais suspendons toute

conjecture. Ici moins qu'ailleurs , à cause de l'imprévu de tous les événemens , il n'est guère permis de prédire. Les nouvelles ne manqueront pas ce soir.

Martell qu'on disait mort , bat le pays dans la direction de la plaine de Tarragone. Il paraît fort irrité contre Amettler , duquel il s'est violemment séparé. Ils se disputaient l'un à l'autre la suprématie du commandement. Deux bataillons et 30 chevaux sont à sa poursuite.

3 Heures. — Magi , envoyé ce matin à la découverte , vient d'arriver. Il a craint de s'aventurer jusqu'à Sarria , où l'on retient tous les hommes jeunes et vigoureux , pour porter des échelles ou secourir les blessés. Il ne s'est avancé que jusqu'à la *Coste-Roige*. Là on lui a dit que les troupes de Prim avaient été trois fois attirées jusqu'aux portes de Mont-Juich , par un étendard blanc qu'on avait arboré sur la muraille , et que alors toute l'artillerie de la place ayant fait feu , les avait décimées , surtout les guides (*guias*) et les miquelets qui étaient en avant ; c'est là , sans nul doute , un de ces contes dont on berce le pays pour qu'il ne se décourage point. Ce serait supposer à un chef trop de naïveté et trop d'impéritie , que de croire aux succès d'un pareil moyen. Quoi qu'il en soit , les assiégeans ont été repoussés malgré leur courage et leur acharnement. Prim , dit-on , était à leur tête , quand on est monté à l'assaut. Si cela est vrai , c'est une impardonnable imprudence qui conviendrait à un jeune sous-lieutenant , mais non pas à un général d'armée. Il y a eu , dit-on , 150 morts et 25 blessés qui ont été portés à l'église de Sarria transformée en hôpital. C'est peu de chose relativement à la violence du feu qui s'est entendu hier toute la journée ; mais il paraît que les assiégeans se couchaient à terre quand les pièces s'allumaient. J'ai peine à comprendre cette manœuvre ; mais je rapporte ce qui est dit. Quant à la disproportion qu'il y a entre les morts et les blessés , cela s'explique par la nature même du combat. A la courte distance où l'on se trouvait , c'étaient le canon ou les coups de fusil à bout portant qui repoussaient les assaillans. Les blessures devaient presque toutes être mortelles.

Aujourd'hui et demain , trêve , à ce que Magi prétend. Trois mille hommes de plus sont arrivés à Prim , qui attend encore demain de nouvelles troupes , et réunira alors un effectif de 22 bataillons. On assure que l'ayuntamiento de Gironne doit sortir aujourd'hui ou demain de la ville , afin de conférer avec Prim. On dit encore que deux officiers insurgés et deux aides-de-camp de Prim sont partis ensemble pour Barcelone , envoyés par leurs chefs respectifs. Il serait difficile de rien prévoir sur le résultat de cette mission , dont le but même est un mystère. Cela me paraît encore être un conte.

Au château de Figuéras on s'approvisionne à grand'force. Les propriétaires de la banlieue ont été obligés de dégarnir leurs métairies de bestiaux , que les réquisitions enlèveraient. Il s'en est fallu de peu que le château ne fût livré à Prim. Simonnet qui en était gouverneur , était en conférence avec le général , comme nous l'avons déjà dit , lorsque Maranges , député par la Junte de Gironne dont il est membre , craignant le résultat de cette conférence , alla s'enfermer au château et refusa , plus tard , d'en ouvrir les portes à Simonnet ; de sorte que celui-ci n'a eu d'autre recours que de passer en France , où sans doute il ne fera que précéder Maranges de quelques jours.

En attendant, la terreur règne à Figuéras. Ses principaux habitants sont en fuite.

J'ai omis de dire que Maranges , après l'expulsion de Prim , s'est adjugé le commandement supérieur du château. Ce n'est pas qu'il ait la moindre instruction militaire : on ne doit pas l'exiger d'un homme qui n'a jamais servi ; mais cela est-il nécessaire ? Il ne s'agit que de sacrifier son parti à la joie et aux petits revenans-bons du commandement , qui , ici comme ailleurs , est le but de ces amis de l'égalité dont nous savons le désintéressement.

Après la prise de Mataro , Prim fit embarquer les miliciens faits prisonniers , pour les conduire dans l'un des présides d'outre-mer , où ils doivent passer 12 ans. Mais , quand le bâtiment eut appareillé , il donna l'ordre de porter à terre ceux des pri-

sonniers qui étaient mariés ou pères de famille, ne laissant subsister la peine que pour les célibataires. Les autres ont été dirigés sur Barcelone, où on les retiendra sans doute dans la citadelle, jusqu'à ce qu'il ait été statué à leur égard.

6 Heures. — Quelques coups de canon se font entendre, mais isolés et sourds, quoique le vent vienne de Gironne sur nous. Cette dernière circonstance semble indiquer qu'on tire dans une autre direction, ou à une distance plus éloignée; peut-être à Ostalrich, dont le château est au pouvoir des insurgés.

10 Heures. — On n'entend plus rien; mais nous venons d'apprendre que J. de P., l'un des héros de Casteillon, vient d'être blessé à Torruellas d'un violent coup de pied de cheval. Il a été transporté à la campagne, chez M^{lle} de Maranges, à laquelle il est, dit-on, fiancé. La position de J. est affreuse. Il est séparé de sa famille restée à Gironne, quoique n'ayant pris aucune couleur dans ces événements. Si l'on entre d'assaut dans la ville, n'a-t-on pas tout à craindre d'une soldatesque effrénée? Quelle imprudence et quelle apathie!

C'est un nommé Quintana, qui, à Casteillon donna le signal de la révolte contre le commandant des miliciens. Milicien lui-même, et très à contre-cœur, il dit tout haut qu'il avait de l'argent à donner à ceux qui se sépareraient de leur chef. Il n'en fallut pas davantage. Ceux qui n'auraient pas eu besoin de ce stimulant, se prononcèrent aussitôt et entraînèrent les autres.

JUSTIN DE L.

(La suite à un prochain numéro.)

LISTZ.

D'ordinaire, la *Revue du Midi* ne s'occupe ni de concerts ni de théâtre, en tant du moins que représentations et annonce. Elle laisse ce soin aux journaux qui en font leur spécialité, se contentant de servir, autant qu'il est en elle, de champs clos aux idées et à la science. Elle espère cependant qu'on lui pardonnera aujourd'hui de manquer à cette ligne de conduite, en faveur d'un artiste exceptionnel par son talent, et elle fera, en conséquence, elle aussi sa réclame, à propos de la visite prochaine à Nîmes, à Montpellier, à Toulouse, de Frantz Listz, qui obtient à Lyon, au moment où nous traçons ces lignes, un prodigieux succès. Peut-être même déjà, ce cheval de feu que rien n'arrête et qui s'appelle la vapeur, emporte-t-il le grand artiste sur les flots du Rhône et le fait-il voguer vers nous! Nous ne formons qu'un vœu, c'est qu'il arrive promptement et qu'il nous reste le plus long-temps possible.

Ce serait sans doute ici le cas de tracer une rapide esquisse de la vie de Listz, de ses succès constans en France et dans les pays étrangers. Mais ceux de nos lecteurs qui sont dillettanti, connaissent déjà ces circonstances. Nous trouvons donc plus simple de donner à nos abonnés, d'après une relation allemande publiée à Pesth, quelques détails sur le séjour de Listz en Hongrie, et sur le fameux *sabre d'honneur* qui lui fut offert par les Magnats; récompense, nous en convenons, peu usitée envers les artistes, mais qui fut à tort l'occasion de mille

plaisanteries dans les cercles Parisiens, car le don d'un *sabre d'honneur* à un pianiste Hongrois, qui pourrait au besoin lui servir, nous semble infiniment moins ridicule, que celui d'une tabatière à un chanteur, qui ne s'en servira jamais.

Tout le monde sait que, en 1839, Listz fit un voyage dans sa patrie, qu'il n'avait pas revue depuis son enfance. Arrivé à Pesth le 24 décembre, il y donna, le 4 janvier, un concert au bénéfice du théâtre Hongrois, dans le théâtre même. La salle, magnifiquement illuminée, était louée depuis plusieurs jours par des milliers de spectateurs. Les coulisses, la scène étaient envahies, et le piano lui-même avait à peine pu trouver place au milieu d'un triple rang de dames. Dire l'admirable jeu de l'artiste et les tonnerres d'applaudissemens qui suivaient chacun de ses morceaux, serait impossible. Le concert terminé, six Magnats de la plus haute noblesse et six Magistrats appartenant aux cours suprêmes, entrèrent sur la scène, revêtus de ces magnifiques costumes nationaux qui font l'orgueil de la Hongrie, et qui ont tant contribué à conserver jusqu'à présent, au fond du cœur de ses enfans, un cachet chevaleresque et militaire pareil à celui de la Pologne. Un de ces douze députés, le comte Festeticz, s'avança vers Listz qui était lui-même en costume Hongrois, mais sans armes, et après lui avoir adressé un discours concis, lui ceignit au nom de l'assemblée, *comme souvenir de sa patrie*, un magnifique sabre garni de pierres précieuses, et dont le fourreau était en vermeil ciselé à la manière antique.

Listz qui ne s'attendait à rien et qu'on avait laissé dans l'ignorance la plus complète de ce présent, fut d'abord vivement ému; l'émotion le suffoquait; mais bientôt, excité par l'enthousiasme et les trépignemens de l'assemblée, il s'approcha de la rampe et adressa au public le discours suivant :

« Mes chers compatriotes, — je garderai toute ma vie, comme la chose la plus précieuse et la plus chère à mon cœur, ce sabre qui m'est offert par les représentans d'une nation dont la bravoure et la chevalerie sont si universellement admirées.

» Cette arme, qui a été brandie vigoureusement peut-être

autrefois pour la défense de notre patrie, est remise à cette heure entre des mains faibles et pacifiques. N'est-ce pas là un symbole? N'est-ce pas dire, Messieurs, que la Hongrie, après s'être couverte de gloire sur tant de champs de bataille, demande à cette heure aux arts, aux lettres, aux sciences amies de la paix, de nouvelles illustrations? N'est-ce pas dire que les hommes d'intelligence ont aujourd'hui aussi une noble tâche, une haute mission à remplir?

» Pour nous, artistes, ce sabre est une noble image. Des pierreries, de l'or, de brillantes futilités l'entourent; mais la lame est au fond. Qu'ainsi il y ait toujours dans nos œuvres, sous ces mille formes dont se revêt notre pensée, comme la lame dans ce fourreau, l'amour de l'humanité et de la patrie qui est notre vie même.

» Et si jamais l'on osait injustement, violemment nous troubler dans l'accomplissement pacifique de notre œuvre, que nos sabres sortent encore du fourreau, comme à l'époque de Bathory, et que notre sang soit versé jusqu'à la dernière goutte, pour notre droit, le roi et la patrie. »

Quand Listz eut fini cette allocution, le théâtre faillit crouler sous les applaudissemens. Les hommes agitaient leurs chapeaux, les vieux Magnats pleuraient, et les dames jetant leurs bouquets aux pieds du grand artiste, semblaient vouloir littéralement, l'ensevelir sous des fleurs au milieu de son triomphe.

Listz laissa passer quelque temps avant de quitter la salle; mais des milliers de spectateurs l'attendaient à la sortie avec des flambeaux, et la foule était tellement compacte, qu'on ne pouvait avancer. Listz fut ainsi conduit, à pied, car il ne voulut pas monter dans la splendide voiture qu'on lui avait préparée, jusqu'à son hôtel, où des sérénades lui furent données pendant une partie de la nuit.

Nous le demandons, y a-t-il beaucoup de souverains qui soient de la sorte accueillis et fêtés? C'est qu'aussi Listz est digne de ces hommages par son caractère non moins que par son talent: Listz est le roi de l'art et il agit véritablement en roi. On porte

à plus de *trois cent mille francs* les sommes qu'il a données en Hongrie aux hôpitaux , ainsi qu'à diverses autres institutions ; et , à lui seul , il fait élever à la mémoire de Beethoven , par le plus grand sculpteur de l'Allemagne , un monument gigantesque auquel il consacre 25,000 francs par année.

Dénouez donc vos bourses , Méridionaux , quand Listz sera parmi vous ; car ce que vous donnerez au grand artiste pour goûter l'inappréciable plaisir de l'entendre , ne sera perdu , ni pour les pauvres , ni pour l'art. Voilà pourquoi nous sommes fondé à vous dire , non plus seulement comme pour un artiste ordinaire , *date hila* , mais *date obolum*. Oui , donnez , donnez ; car le premier de tous les compositeurs , l'illustre et inimitable Beethoven attend encore un tombeau , et c'est Listz qui l'a promis à sa cendre. Honorer Listz , c'est honorer l'art dont il est le divin représentant. Fêter cet homme , n'est-ce pas reconnaître et applaudir la royauté du génie ?

ACHILLE JUBINAL.

Poésie.

L'ORIENT EN 1844.

A THÉOPHILE GAUTIER.

Marseille, le 1^{er} juillet.

**Parlons de l'Orient ; c'est un sujet de mode !
La terre qui donna tant de beaux vers à l'ode ,
La terre de Memphis , de Thèbes , de Sion
Abjure son passé , change de mission ;
En face du soleil qui ne luit que pour elle ,
Elle embrasse du Nord la lointaine querelle ;
Et , que ce changement soit heureux ou fatal ,
L'Orient aujourd'hui se fait occidental.
L'Égypte d'où tu viens , et dont le noir squelette
Avait repris sa chair sous ta vive palette ,
N'est plus ce désert morne , aux orages brûlans ,
Qui , la nuit , écoutait , depuis quatre mille ans ,**

Ce drame solennel que jouait , en trois actes ,
Le Nil avec la voix de ses trois cataractes.
La main qui civilise a pétri le limon
Que le fleuve dépose aux oasis d'Ammon :
La vieille Pyramide , immense reliquaire ,
Va paver un chemin d'Alexandrie au Caire ;
L'harmonieux Memnon , le colosse Thébain
Qui se lavait au Nil , comme un géant au bain ,
Et chantait une gamme , à cinq heures précises ,
On va le diviser , au couteau , par assises ,
Équarrir chaque pierre , et bâtir un palais
De ses os , pour loger quelque consul anglais ;
Car un industriel doit arriver d'Écosse
Et fonder un comptoir sur l'orteil du colosse.
Déjà , vers Tentyris , on ne trouve plus rien
De la noble cité que bâtit Adrien ;
Deux marchands de Brighton , alléchés par le lucre ,
Ont fait de tout son marbre une usine de sucre.
Sa colonne est taillée en meules ; le marteau
Creuse une auge , à rebords , dans le vieux chapiteau ,
Afin que les chevaux puissent y boire à l'aise
Lorsque passe , en hiver , la caravane anglaise.
Dans le lointain vallon , plein d'un sable mouvant ,
Où Cambyse mourut , étouffé par le vent ,
Trois chimistes d'Oxford composent des remèdes
Avec les ossements des Perses et des Mèdes.
Ces insolens Anglais ! à la barbe du Nil
Du temple de Karnak ils ont fait un chenil !
Ils ont forcé le fleuve , aux écluses voisines ,
Ce saint fleuve ! à tourner la meule des usines !
Et puis , quand ils ont faim , ils vont dans l'oasis
Mettre le grand couvert sur les genoux d'Isis ,
Et dévorer un bœuf qui descend de la côte
D'Apis , dieu ruminant qu'adorait Hérodote
Lorsque vers Méroë , presqu'île au terrain sec ,

Passa , mourant de soif , ce philosophe grec ;
 Oui , rien n'est respecté ! Le Fellah , humble pâtre ,
 Pollue , avec son pied , les bains de Cléopâtre ,
 Ces bains délicieux que ton âme rêvait
 Sous l'aile d'un démon , riant à ton chevet !
 Pour deux ou trois sequins , comme des odalisques
 Au bazar de Louqsor on vend les obélisques ;
 On vend de graves sphynx , qui , loin du ciel natal ,
 Vont chercher , en pleurant , un frère piédestal ;
 A vingt spéculateurs , qui ne sont pas timides ,
 On vend par livraisons , les grandes pyramides ,
 Tombeaux de Pharaon et de ses successeurs ;
 Et l'on nous a donné deux gigantesques sœurs ,
 Colonnes de granit , qui , dit-on , devaient , l'une
 Accrocher le soleil , l'autre arrêter la lune ,
 Dans leur chute effroyable au jour du jugement ,
 Quand Josaphat , d'un cri , fendra le firmament .

L'Anglais n'a pas assez de continens et d'îles :
 Il lui faut le Nil jaune avec ses crocodiles ;
 Il lui faut , pour ses parcs , des sphynx infortunés ,
 Qui déjà , sous Cambyse , avaient perdu leur nez ;
 Il lui faut l'obélisque , aiguille impérissable ,
 Qui marquait midi plein sur le cadran de sable ,
 Quand le soleil montant au trône du Zénith
 Retire l'ombre aiguë à l'angle du granit .
 Que lui faut-il encore ? l'éternel scarabée
 Déployant ses couleurs sur la frise tombée ;
 Les pylônes massifs , les sévères typhons ;
 Le divin zodiaque , arraché des plafonds ;
 Les langes du caveau , la poussière du crypte
 Où dormit Israël en sortant de l'Égypte ;
 Le Canope , où fumait le lock de nénuphar
 Que buvait tous les soirs l'ardente Putiphar ;

La verge d'Aaron par Moïse égarée
 Sur l'antique chemin qui mène à Césarée ;
 Il lui faut tout enfin , depuis le Delta vert ,
 De raisins , de coton et de dattes couvert ,
 Jusqu'au désert lointain , où la fauve girafe
 Du tombeau de Cambyse a brisé l'épithaphe ;
 Jusqu'aux monts de la Lune , où le Nil , jeune enfant ,
 Ne baigne qu'à demi le pied d'un éléphant.

Déjà l'ingénieur a posé le grand axe
 Du chemin de Siam par l'Oronte et l'Araxe ;
 L'Égypte ne sera qu'un long chemin sablé
 Entre deux horizons de maïs et de blé ,
 Et l'agile wagon que la vapeur seconde
 Ira , dans quinze jours , de Dublin à Golconde.
 Les Turcs sont supprimés ; le Croissant a pâli ;
 Oui , j'ai vu le Joseph de Méhémet-Ali ,
 L'hiver passé (c'était de décembre le seize) ,
 Qui lisait , comme nous , une feuille française !
 « La presse , disait-il , la presse , en général ,
 « A son insu , Messieurs , nous fait beaucoup de mal ;
 « Elle pourrait pourtant nous être bien utile :
 « On croit que Méhémet au sultan est hostile ;
 « Erreur , nous n'avons point de sentimens si bas.
 « *Constitutionnel* , *Courrier* , *Siècle* , *Débats*
 « Partagent cette erreur ; or , c'est une injustice ,
 « Qui pourrait nous porter le plus grand préjudice.
 « Méhémet est puissant , mais il veut vivre en paix
 « Avec le Grand Seigneur , comme avec les Anglais. »
 Et voilà , sans ôter une seule syllabe ,
 Un discours tout français , tenu par un Arabe ,
 Avec un accent pur et le geste élégant
 Comme un habitué du boulevard de Gand ;
 Un discours tel enfin qu'ici je vous l'imprime :
 Je crois même , ma foi ! qu'il y mettait la rime.

Il faut donc , si déjà les Turcs parlent ainsi ,
Oter le cours d'Arabe à Garcin de Tassy.
La mode européenne en tous lieux se propage.
O progrès ! Un brick turc versa son équipage
Sur le quai , l'autre jour : quinze Turcs de Péra
Au théâtre , le soir , écoutaient l'opéra ,
Et , dans un français pur , adressaient leurs éloges
Aux dames qui brillaient comme un sérail en loges ;
Ils avaient pour voisins six Arabes de Thor :
Ces jeunes Turcs portaient le chapeau de castor ,
Le pantalon tendu , le col de crinoline ,
Chemise à larges plis , jabot de mousseline
Et redingotte noire expirant aux genoux :
O Mahomet ! Ils sont habillés comme nous !
Adieu donc pour toujours , costume poétique
Des hommes de Memphis , d'Abydos , de l'Attique ,
Manteaux pris aux toisons des soyeuses brebis ,
Turbans de cachemire , aigrettes de rubis ,
Caftans , aux boutons d'or , étoffes de l'Asie
Où l'aiguille semait ses fleurs de fantaisie ;
On ne les verra plus , à l'an nouveau , je crois ,
Que dans les cadres d'or d'Eugène Delacroix !

Enfans de Mahomet , du Bramine , du Mage ,
L'Anglais , bientôt , va tous les faire à son image :
Le rail de Manchester , au sable oriental
Fondera l'an prochain l'Appia du métal ,
Et de la Croix du sud à la polaire étoile ,
L'insecte d'Albion tramant sa longue toile ,
Sentira tressaillir sur la terre et les eaux
Cent peuples attachés au fil de ses réseaux.
Tout voile est déchiré , toute illusion morte !
Le bout de l'univers va s'asseoir à ma porte :
Plus de ces beaux pays d'un lointain fabuleux !
Adieu , le fleuve Jaune et tous les contes bleus !

Que vas-tu devenir , incroyable planète ,
Toi , qu'un père Kircher vit avec sa lunette ,
Petit monde , greffé sur le nôtre , dit-on ,
Et dont le péristyle est au port de Kanton ?
On la nommait la Chine , et pour nos rêveries ,
Elle existait , au moins , sur les tapisseries :
Fille du grand soleil , elle nous consolait
L'hiver , quand nous prenions du thé noir dans du lait ,
Derrière un paravent , et que , la tasse pleine ,
Nos doigts avec respect serraient la porcelaine ,
Riant tableau d'émail , où , sur un palanquin ,
Passait , au bord d'un lac , la femme de Nankin.
Dernier rêve de l'homme ! illusion dernière !
Laissez au fer anglais finir sa double ornière ,
Et nous allons apprendre , un jour , en nous levant ,
Qu'il faut briser les dieux de notre paravent ;
Que la chinoiserie était folle dépense ,
Que la Chine n'est pas ce qu'un vain peuple pense ,
Et qu'après sa muraille , on n'a rien découvert
Qu'un sol inhabité , sans magots ni thé vert !
Quelque prose du jour que le poète lise ,
L'Orient , dit la prose , enfin se civilise ;
Il faut , pour conquérir de glorieux destins ,
Que l'homme , rejetant des hochets enfants ,
Soit plein de gravité , car l'Égypte et l'Asie
Sont des lieux de travail et non de poésie !
Car le jour est venu de rendre à leur néant
Tous ces rêves éclos d'un esprit fainéant.
Ainsi donc qu'il soit fait selon cette parole !
Que le bel Orient commence un nouveau rôle ;
Que le pacha , le bey , le sultan et l'émir
Sur des coussins de fleurs , honteux de s'endormir ,
De l'isthme de Suez aux murs des Dardanelles ,
Se façonnent aux mœurs constitutionnelles ,
Suppriment le sérail et marchent au progrès

Avec l'élection à deux ou trois degrés !
Toi , poète , qui sais le prix du temps qui vole ,
Toi , le grave penseur , toi , le dandy frivole ,
Théophile , demande à ton sphynx complaisant ,
Quel sera l'avenir de ce triste présent ;
Quel prêtre à Mahomet donnera le baptême ?
Cependant le soleil , fidèle à son système ,
De nos humbles débats , témoin insoucieux ,
A gardé son costume et son nom dans les cieux .
Toujours il verse l'or au berceau de la terre ;
Il regarde toujours , d'un air froid , l'Angleterre ,
Et , pour les nuits d'hiver , il envoie en riant
Aux sphynx de tes chenets un tison d'Orient.

MÉRY.

CHRONIQUE.

Rien de nouveau ce mois-ci dans la littérature théâtrale qui soit digne de critique ou d'éloges. Tous les théâtres de Paris ont vidé leurs cartons, et l'on sait, même en province, que l'été, pour employer le langage dramatique, est la saison où tous les vieux ours, muselés par la crainte pendant l'hiver, font avec effronterie la parade en toute liberté sur les diverses scènes de la Capitale.

Comme littérature périodique, le feuilleton du *Siècle* a servi à ses abonnés la 6^e ou la 7^e partie des *Trois mousquetaires*, de M. Alexandre Dumas, cet homme-plume, ce Briarée à cent mains, qui écrit à la fois *Une fille du Régent* pour le *Commerce*, *Gabriel Lambert* pour la *chronique*, le *Siècle de Louis XIV* pour nous ne savons quel journal, et vingt autres ouvrages pour nous ne savons trop quels éditeurs. — Certes, M. Alexandre Dumas est un homme de beaucoup d'esprit; nous ne sommes point suspects d'hostilité à son égard, car notre Recueil a toujours reconnu et applaudi son talent dramatique comme sa verve littéraire. Nous trouvons même les *Trois Mousquetaires* fort amusants. Quant à ses autres feuilletons, nous ne les avons pas lus, et ne sommes nullement disposés à les lire; mais, nous le demandons à M. Alexandre Dumas lui-même, où un pareil gaspillage d'idées, une pareille consommation d'esprit, une telle absence de réflexion, d'étude, de travail sérieux, peuvent-elles le conduire? — A l'avortement, à l'épuisement, à la phthisie la plus complète de son imagination et de sa verve.

Nous admettons volontiers qu'un écrivain tire largement parti de ses œuvres; nous comprenons que, dans la vie de Paris surtout, on ait besoin de *gagner de l'argent*; mais, où est la nécessité qu'au détriment de son avenir, de son honneur, de son esprit, un homme de lettres élève ce gain par année au-dessus du traitement d'un ministre? Qui force nos écrivains à rivaliser de luxe avec M. de Rothschild ou le marquis de *las Marismas*? — Il y a dans une pareille conduite, dans une si fausse manière de raisonner, un peu de folie, qu'on nous passe le mot, et quelques grains d'ellébore ne messieraient point à trois ou quatre de nos fortes têtes littéraires. Pourquoi, avec un talent aussi distingué, aussi énergique que le sien, M. Dumas ne cherche-t-il point, comme MM. Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, à travailler sérieusement? Pourquoi ne médite-t-il pas avant d'écrire? Il a tellement ce qu'il faut pour un succès durable!.... Ah! nous l'en supplions au nom de l'art et dans son propre intérêt, qu'il enraie pour un moment la formidable machine à vapeur qui, sans doute, pousse sa main en avant ainsi que son esprit, et, nous en sommes sûrs, tous les amis de son talent s'en réjouiront pour lui.

Quant au *Juif errant* que publie le *Constitutionnel*, ce roman, qui doit avoir dix volumes, est trop peu avancé encore pour que nous osions le juger définitivement; mais, d'après les chapitres qui ont paru, il est facile de voir que c'est la continuation du déplorable système de basse littérature auquel on doit *Les Mystères de Paris*.

De bonne foi, M. Eugène Sue croit-il, en écrivant de pareils livres, faire une œuvre littéraire? Où est le style, où est la pensée, où est l'art en de pareilles élu-

cubrations ? Des tableaux vulgaires et communs quand ils ne sont pas grossiers et ignobles ; des personnages hideux, des montreurs d'ours qui sont au-dessous de leurs bêtes, voilà le spectacle attrayant qu'on va présenter au public pendant plusieurs années peut-être !.... O Candide ! où donc es-tu avec ta raillerie puissante ? O René ! ô Werther ! où êtes-vous avec votre saisissante mélancolie ?.... Mais qu'importe à l'auteur ? Il démoralisera peut-être davantage les abonnés du *Constitutionnel*, mais il sera lu. Il enfoncera plus avant, s'il est possible, qu'il ne l'a fait jusqu'ici, notre littérature dans la boue ; mais cette mauvaise action lui aura valu cent mille francs ; il se mettra au-dessous de Pigault-Lebrun et de Rétif-de-la-Bretonne, mais il jouira d'une immense réputation parmi les conducteurs d'omnibus et les directeurs des ménageries. Le reste ne l'inquiète pas. — Pour nous, nous disons que c'est une honte et un scandale que de semblables succès ; ils déshonorent à la fois la littérature et le public. Nous ne comprenons pas qu'il se trouve des *journaux* assez affamés d'abonnés pour se livrer à de pareilles spéculations ; car elles amoindrisent la presse ; elles abaissent son autorité ; elles transforment enfin cette tribune écrite, cette *Chambre extérieure*, comme l'a dit spirituellement M. Villemain, en une ignoble boutique ; mais nous espérons que l'esprit public se réveillera un jour, et qu'il chassera du temple, à coups de fouets, ces vendeurs qui sont à la vraie littérature ce que les marchands de chaînes de sûreté et de contre-marques sont au véritable négoce.

— L'Académie de Marseille a tenu ce mois-ci sa séance publique annuelle. M. Bonafoux, professeur de rhétorique au Collège de Marseille, et écrivain distingué, y a lu, pour sa réception, un discours fort spirituel qui a été très-applaudi. M. Barthélemy, directeur du Jardin des plantes et de la ménagerie du Muséum de Marseille, a su faire écouter, selon son habitude, avec beaucoup d'intérêt, une Notice sur les mœurs d'un des pensionnaires confiés à ses soins. Cette fois, il a tracé la *physiologie* de l'ours de Sibérie. Nos *lions* de la fashion, moins heureux, n'ont pas eu jusqu'ici un pareil historien. Le public a vivement regretté que MM. Méry, Autran ou de Flottes ne lui aient pas lu quelques-uns de ces vers qu'ils font si bien.

— Le nom de Cabanis, déjà si populaire, le devient encore davantage par la nouvelle édition du livre des *Rapports* que vient de publier M. Peisse. Le nom de l'éditeur ajoute ici un grand prix à l'édition nouvelle : sa place est trop élevée parmi les médecins philosophes et les critiques pour qu'il en soit autrement. Si à cela on ajoute une Notice historique sur Cabanis, où l'éminent critique juge, à un point de vue tout nouveau, le célèbre écrivain ; si on ajoute encore de précieuses notes disséminées à profusion, qui commentent, atténuent, le plus souvent corrigent, ce que le texte peut avoir d'obscur, d'exagéré, ou de faux, on sera bien tenté de regretter que M. Peisse n'ait pas fait avec tous ces matériaux, un livre *ex professo*, au lieu de placer modestement son esprit si délicat, sa science si sûre, son talent si ferme et si brillant sous les auspices d'un autre nom. Quoi qu'il en soit, cette édition doit compter pour deux ouvrages compris en un seul. L'abondance et la supériorité des notes de M. Peisse ne permettent pas de considérer son travail sous un aspect différent.

— Nous trouvons, dans un journal de Bordeaux, une pièce de vers pleine de sentiment, adressée par un des curés de cette ville, M. Donis, à M. Victor Hugo, sur la mort lamentable de sa fille. Voici la réponse du poète. Il nous semble impossible d'être plus bref et plus touchant : — « C'est avec le cœur que je vous remercie, Monsieur le curé. Tout l'Évangile est dans vos beaux vers. Rien n'est plus beau que ce reflet du prêtre sur le poète.

« J'ai perdu l'ange qui avait charmé ma jeunesse et qui devait soutenir mes derniers jours. Dieu m'a repris mon enfant. Je m'incline et je pleure. Vous pleurez avec moi ; vous priez pour moi ; soyez béni !

» Agréer, M. le curé, l'assurance de ma profonde gratitude.

» VICTOR HUGO. »

— La première livraison, si impatiemment attendue, des *Mémoires politiques et littéraires* de M. de Labouisse-Rochefort, dont nous avons parlé par avance dans notre dernier N^o, vient enfin de paraître. M. de Labouisse-Rochefort, en publiant ses *Mémoires*, rend aux lettres un véritable service. Nul ne connaît mieux que lui l'époque dont il a entrepris de parler. Vers la fin du XVIII^e siècle, il faisait, par sa grâce et ses lumières, le charme des salons de la Capitale. Il y coudoyait tous les jours les grands hommes d'alors. Ces grands hommes, il les a vus de près ; ils ont posé devant lui, sans façon, dans leur déshabillé de cabinet, dans leurs habitudes de familiarité et de tête à tête. Aussi, il en sait long sur leur compte. Il vous initiera aux moindres détails de leur vie ; car, de l'alpha à l'oméga, il connaît et tout ce qu'ils ont dit et tout ce qu'ils ont fait. A lui, plus particulièrement qu'à tout autre, la littérature et la politique de cette époque ont livré, bon gré, malgré, leurs secrets de coulisses. Le livre qu'il offre au public, contient les incidents remarquables qui se sont passés depuis le principe de la révolution française, jusqu'à la fin du règne de Louis XVIII. C'est un vaste panorama où les Girondins, les Montagnards, les hommes du Directoire, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration, passeront tour à tour sous les yeux du lecteur, chacun avec sa physionomie propre, imprimant son caractère indélébile à la chaîne des événements. C'est une véritable histoire de nos temps modernes, écrite dans une prose facile, élégante et ingénieuse. Ce cadre est large, comme on le voit. L'auteur n'a pu que le remplir d'une manière heureuse. Déjà de nombreuses signatures ont répondu à l'appel de ses éditeurs. Les listes de souscription s'élargissent, nous en sommes sûrs, tous les jours davantage. Car, quel est l'homme de goût qui ne voudra pas donner place, dans sa bibliothèque, à un ouvrage si curieux, si utile, et à la fois si moral (1) ?

— Si la *Revue du Midi* voulait se montrer reconnaissante, il ne se passerait pas de mois qu'elle n'eût à remercier les Journaux français ou étrangers des éloges qu'ils lui accordent. Aujourd'hui, c'est la *Revue de Paris* ; demain, la *Revue d'Édimbourg* ; plus tard, la *Revue de Boston* (O puissance de la presse ! On lit les articles de nos collaborateurs aux bords du Mississippi et aux pieds du Niagara !....), qui lui empruntent des fragmens et en louent l'esprit ou le style ; mais c'est surtout l'Allemagne qui semble goûter le plus notre vivacité méridionale et les chaudes idées dont notre Recueil s'est fait le promoteur ou l'écho. Ainsi, la *Gazette d'Augsbourg*, le *Journal de Leipsick*, le *Missonsbblatt de Tubingen*, et plusieurs autres Recueils de Francfort, d'Iéna, de Vienne, de Berlin, ont parlé fort souvent de la *Revue du Midi*, comme du meilleur Recueil de ce genre qu'on ait publié jusqu'ici en France, dans la province. Nous remercions sincèrement nos confrères de leur concours, et nous acceptons leurs éloges, ... à titre d'encouragement pour l'avenir. La grande question, pour la *Revue du Midi*, comme pour toute entreprise littéraire, c'était d'abord de vivre, c'est-à-dire, de se suffire à elle-même, sans que ses fondateurs fussent obligés de faire la guerre à leurs dépens. Or, le succès de la *Revue* dépasse aujourd'hui de beaucoup, sous tous les rapports, les espérances de ses fondateurs : ceux-ci pourront donc réaliser, avec la 3^e série de leur œuvre, qui commencera

(1) On souscrit, à Toulouse, chez M. Delsol, libraire, éditeur, et à Montpellier, chez M. Gras.

au 5^e volume de la *Revue*, plusieurs améliorations importantes qu'ils méditent depuis long-temps ; mais lors même que l'insuccès eût couronné leur tentative, le Recueil qu'ils ont fondé n'en aurait pas moins pris sa place dans toutes les bibliothèques publiques de la France et de l'Étranger, comme un assemblage plein d'intérêt de travaux personnels et collectifs tout à la fois, mis au jour par une des contrées les plus littéraires de France.

— Un de nos collaborateurs, M. Gaston de Flottes, membre de l'Académie de Marseille, dont nous avons publié des vers charmans tirés de son poème inédit sur la Vendée, vient de livrer ce poème à l'impression. Cette œuvre qui, sans doute, sera remarquée, malgré le grand nombre de vers qui se publient aujourd'hui, paraîtra très-prochainement, à Paris, chez l'éditeur Hyvert. Nous en rendrons compte alors.

— Depuis quelques années, un mouvement littéraire très-prononcé s'est manifesté à Montpellier par plusieurs tentatives de divers genres. En ce moment, un jeune poète de cette ville, M. Eugène Gay, y publie, sous forme de livraisons, un Recueil poétique dédié à la Reine. Nous n'aimons pas le titre de ce Recueil : *Épanchemens de l'âme* ; mais nous rendons volontiers justice aux sentimens de l'auteur, et nous recommandons son livre aux amis de la poésie. Ils y trouveront de la simplicité et du naturel. — On souscrit chez les principaux libraires du Midi.

— Nous avons reçu d'un des nos amis, ancien élève de la première École normale de Paris (dispersée par la Restauration), aujourd'hui directeur des études du Gymnase de Bruxelles et doyen de l'Université de cette ville, la lettre suivante. Nous donnerons, dans un de nos prochains N^{os}, l'intéressant article qu'elle mentionne.

Bruxelles, août 1844.

A M. ACHILLE JUBINAL.

Il y a long-temps, mon cher Monsieur, que je voulais vous écrire pour vous remercier de l'envoi régulier que me fait votre éditeur, de l'excellent Recueil que vous avez fondé ; mais, vous le savez, tous mes momens sont pris par mes fonctions dans l'instruction publique, et le temps jusqu'ici m'a manqué. Veuillez donc agréer mes excuses et accepter mes félicitations. Ce n'est pas petite chose que de créer et de faire prospérer un Recueil littéraire. Nous sommes payés pour ne pas l'ignorer, nous qui avons essayé, à plusieurs reprises, de fonder ici une *Revue*, que toujours nous avons été, après un certain laps de temps, obligés d'inhumier sans *de profundis*. Je ne doute pas, et notre spirituel ami André van Hasselt est de mon avis, que vos collaborateurs et vous soyez plus heureux. Je vous le souhaite au moins de grand cœur, non pour vous précisément, mais pour vos compatriotes. Un Journal n'est-il pas aujourd'hui un instrument de lumière et de diffusion ? N'est-ce pas l'image de ce puissant balancier, que nous avons, si vous vous en souvenez, contemplé ensemble à votre dernier voyage, dans la visite que vous fîtes à notre Hôtel des monnaies ? — Mû par la vapeur, ce balancier frappe éternellement. Eh bien ! mû par la pensée, le Journal, comme le balancier, frappe ausi sans interruption ; mais, au lieu de frapper l'or, il frappe la science et il la répand en billon.

Je me suis souvenu aussi que je vous ai promis, pour la *Revue du Midi*, quelque une de mes élucubrations. C'était une promesse téméraire, car je ne comprends pas très-bien comment, datés de Bruxelles, mes articles pourraient intéresser vos lecteurs. Toutefois vous l'avez voulu ! Je me suis mis à l'ouvrage, et afin de présenter à vos lecteurs quelque chose qui ait pour eux un intérêt local, je vous envoie mes Souvenirs sur Barrère, Cambon, David et autres exilés français que j'ai connus dans ce pays, lors de la résidence qu'ils y firent. C'est une page d'histoire

contemporaine assez curieuse , et il me semble qu'il y aurait quelque chose de piquant à suivre ainsi la piste à l'Étranger , de tous ceux que vos diverses révolutions ont jetés momentanément hors du sol de votre patrie , depuis 1789 jusqu'à nos jours. Quoi qu'il en soit de cette idée , agréez l'assurance de mon amitié.

A. BARON ,

Directeur de l'Université de Bruxelles.

Notre collaborateur et ami , M. Michel Chevalier , vient de publier chez Capelle , libraire à Paris , le Cours d'économie politique qu'il a professé l'année dernière au Collège de France. On sait comment écrit le savant rédacteur *des Débats* ; on sait avec quel art il rend faciles et claires les questions en apparence les plus arides ; avec quelle sûreté de jugement il les discute et les développe. Nous n'étonnerons donc pas nos lecteurs en leur disant que ce nouvel ouvrage de M. Michel Chevalier est digne , en tous points , de l'auteur qui a écrit les *Lettres sur l'Amérique* et tracé une esquisse si brillante *des intérêts matériels en France*. Nous dirons plus. La chaire , cette gymnastique puissante de la parole et de la pensée , a été pour M. Chevalier , comme elle l'est pour tous les bons esprits , un exercice profitable et fortifiant. Aussi , point de digressions dans le livre de notre collaborateur ; nul épisode oiseux ou inutile. On sent que le public qui écoute , qui juge , qui dirige tacitement celui qui parle , a passé par là , et sa présence , son action , donnent à ce livre une animation et une verdeur particulières , un cachet de force et d'énergie tout spécial. La plupart des grandes questions de ce temps-ci d'ailleurs , presque tous les grands problèmes qui ont la puissance d'agiter la foule et d'attirer l'examen , se pressent sous la plume de M. Michel Chevalier. Ainsi , de l'intervention des gouvernemens dans les travaux publics ; — de l'esprit d'association ; — de l'application de l'armée aux travaux publics sous l'empire romain et pendant le moyen-âge , comparativement à ce qui a lieu aujourd'hui ; — de la suppression possible des armées ; — de l'influence des gouvernemens par l'éducation , etc. , etc. ; telles sont les idées que M. Michel Chevalier discute et commente. De pareils sujets ont aujourd'hui un attrait immense : on ne peut pas toujours discuter des idées politiques , faire des lois politiques , bâcler des chartes politiques ; il faut bien en arriver à ce qui fera désormais la partie importante du gouvernement des hommes , nous voulons dire à la constitution du travail , au développement du bien-être et de la moralité des masses , à l'organisation enfin des intérêts matériels des états. Nous voudrions , dans l'intérêt de ces idées , citer quelque fragment du livre dont nous parlons ; mais la place nous manque. Nous n'en recommandons que plus ardemment à nos lecteurs , l'étude du *Cours* de M. Michel Chevalier.

A. J.

GRAS , *Propriétaire-gérant.*

DE

L'ÉTAT DES SCIENCES CHEZ LES JUIFS

AU MOYEN-AGE,

ET

DE L'INFLUENCE DE LEURS ÉCRITS

SUR LA RENAISSANCE DES LETTRES.



La littérature des Juifs au moyen-âge est , en général , peu connue. On ne se doute guère que les écrits des rabbins pourraient composer une bibliothèque de plusieurs mille volumes (1). Des hommes qui se sont ainsi adonnés au culte des sciences , au milieu des populations parmi lesquelles ils étaient dispersés , n'ont-ils exercé aucune influence sur le progrès des lumières ? N'ont-ils pas contribué à préparer le grand mouvement qui s'est opéré dans les esprits , lors de la renaissance des lettres ?

Pour apprécier les services qu'ils peuvent avoir rendus , nous nous proposons de jeter un coup-d'œil rapide sur leur position au moyen-âge , et sur leurs travaux scientifiques.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire ici une Histoire complète de la littérature des Juifs ; nous voudrions seulement appe-

(1) Batholoeccius , dans sa *Bibliothèque rabbinique* , 4 vol. in-f° , cite environ 2,000 noms , et la plupart de ces écrivains ne se sont pas bornés à un volume.

ler des investigations sur un sujet qui nous paraît encore peu exploré.

On se trompe lorsqu'on suppose que, avant l'ère chrétienne, les Juifs habitaient exclusivement la Judée.

Dans les temps les plus reculés, nous les voyons en contact avec tous les peuples de l'Orient : ils sont répandus chez les Mèdes, les Parthes et dans toute l'Asie. Ninive, Babylone en avaient un grand nombre avant la ruine de Jérusalem. C'est là que se forme cette École qui importe, dans la Judée, la philosophie égyptienne connue sous le nom de Cabale ou tradition⁽¹⁾. Plus tard les Ptolémées favorisent les sciences, et de nombreux Juifs accourent à Alexandrie ; c'est là que se développe cette autre École de Juifs hellénistes dont Philon est le chef, et qui, mariant les idées juives à celles de Platon, fait dire : *On ne sait si Philon platonise, ou si Platon philonise*.

A cette époque, on peut remarquer Aristobule, auteur d'un grand nombre d'écrits en grec, destinés à répandre la connaissance du mosaïsme ; l'historien Josèphe, et surtout Philon⁽²⁾.

Après la ruine de Jérusalem, les Juifs, dispersés, durent veiller à la conservation de leur foi religieuse et de leurs antiques traditions. C'est là ce qui donna naissance au *Thalmud*, un des plus remarquables monumens jetés dans le moyen-âge.

Au milieu du 11^e siècle, Judas-le-Saint rassembla, sous le nom de *Mischna* ou répétition de la loi, les traditions juives qui étaient enseignées oralement par les docteurs appelés *Tanaïm*, organes de la tradition.

A l'exemple des Pandectes qui, sous Adrien, réunissaient en

(1) Un ouvrage récent de M. Franck, intitulé : *La Cabale ou la Philosophie religieuse des Hébreux*, vient de faire connaître l'importance de cette science, dont on avait fait, jusqu'à ce jour, le patrimoine des astrologues et des magiciens, faute de l'avoir étudiée dans les sources.

(2) Les écrits de Philon sont :

De l'Amour des hommes, ou de la Charité ; De la noblesse ; Comment tout homme probe est vraiment libre ; De la vie contemplative ; Des récompenses et des peines ; De la création du monde ; Des allégories de la Genèse ; La vie du sage ; Joseph ; Les songes ; La vie de Moïse ; La Providence, etc.

corps de doctrine le droit épars des Romains , la *Mischna* contient les décisions des jurisconsultes hébreux , les monumens de la législation et de la jurisprudence ; on y trouve les opinions des rabbins sur les dogmes religieux , la morale , les cérémonies du culte. Cet ouvrage renferme en outre les *Chroniques* ou les *Légendes*.

Cette collection , à côté des principes les plus sages en législation et en morale , et des idées les plus avancées en philosophie (1) , offre des choses qui , prises à la lettre , ne peuvent être acceptées par des esprits sérieux ; cela ne détruit pas les connaissances variées et profondes qui s'y trouvent répandues.

Tandis que Judas-le-Saint colligeait cette partie du *Thalmud* hors de la Judée , le rabbin Jochanan écrivait , à Jérusalem , un ouvrage qui devait faire suite à la *Mischna*. Cette collection est connue sous le nom de *Thalmud hiérosolomitain*.

Quelques années après , et en 567 , le rabbin Assé publia , à Babylone , un Commentaire sur la *Mischna*. Ce commentaire, connu sous le nom de *Ghemara* ou complément , forme , avec la *Mischna* , le *Thalmud babylonien*.

Dès son apparition , cet ouvrage fut répandu dans toutes les synagogues d'Orient et d'Occident. C'était un guide offert aux Juifs dispersés , pour les maintenir dans les voies du judaïsme.

Le principe dominant des thalmudistes était celui-ci : Formez beaucoup de disciples et élevez une haie à la loi (2).

Ce n'était pas le prosélytisme que commandait le *Thalmud* ; la loi de Moïse était contraire à cet esprit de conquête sur la croyance des autres peuples. Le but des préceptes des thalmudistes , c'était d'ouvrir des écoles , de répandre l'instruction , de faire connaître la loi.

Moïse n'avait pas imposé la loi à son peuple ; il avait voulu

(1) Haller a fait un Traité intitulé : *Medicina ex thalmudicis*. Il ne serait pas sans intérêt de comparer les jurisconsultes hébreux , dont les décisions sont renfermées dans le *Thalmud* , aux jurisconsultes romains.

(2) *Mischna* , tom. IV. *Cap. Patrum* , cap. I , § 1.

quelle fût librement acceptée par lui (1). Les thalmutistes, tout en voulant former une haie à la loi, ne commandaient pas aux rabbins une soumission absolue à leurs préceptes : « Ne regarde pas la haie, disaient-ils, comme plus importante que la chose principale. » (*Bereschit Raba*, ch. XIX).

Ils voulaient que, dans toute décision, l'opinion d'un seul dissident fût énoncée, afin que, si cette opinion paraissait préférable, chacun fût le maître de la suivre. Ce n'était pas le nombre qu'il fallait consulter, mais le nom des docteurs, et on avait dressé une liste de ceux qui avaient autorité sur chaque matière, selon le degré de mérite.

Les rabbins respectaient les traditions ; mais ils ne défendaient pas d'en créer de nouvelles. L'opinion la mieux établie ne résistait pas à la voix publique (*Bath. col.*, la fille de la voix) ; ce qui était ouvrir une large voie au progrès, mais au progrès constaté par la raison générale (2).

Cette liberté d'examen qui ressort d'une foule de passages du *Thalmud*, a été mise en lumière par les grands esprits du judaïsme.

« Nous ne devons suivre la majorité, dit Aben-Ezra (3), qu'autant qu'elle est dans la bonne voie. »

« L'homme, dit Maimonide (4), ne doit pas être indifférent pour son opinion personnelle, ni régler toutes ses actions sur l'autorité, car il a les yeux sur la face et non sur les épaules. »

Joseph Albo enseigne que la religion n'est pas stationnaire : « Elle se développe, dit-il, avec l'humanité. »

Cette liberté de penser se manifeste encore, d'une manière plus hardie, dans le *Zohar*. (Le Recueil le plus complet des

(1) *Deutéronome*, chap. XXX, v. 15 et 19. — *Exode*, chap. XXIV, v. 47. — *Josué*, chap. XXIV, v. 14 et 15.

(2) Maimonide, *Préface de la Mischna*. — Idem, *Moré Névochim*, *Thalmud*, cap. VI, v. 2 ; cap. VII, v. 1. — Chiarini, *Théorie du judaïsme*, tom. I, pag. 324, 226.

(3) *Commentaires sur les Nombres* ; 20, 3.

(4) *Moré Névochim*.

idées cabalistiques.) Les cabalistes qui s'élevaient aux plus hautes spéculations de la philosophie , avaient besoin de secouer le joug de l'autorité ; aussi, dans la vue de n'être pas arrêtés par la lettre de la loi , ils remontaient à son esprit.

« Les récits de la loi , disaient-ils , sont le vêtement de la loi. Malheur à celui qui prend ce vêtement pour la loi elle-même !

« Les simples ne prennent garde qu'aux vêtements et aux récits de la loi ; ils ne connaissent pas autre chose , ils ne voient pas ce qui est caché sous ce vêtement. Les hommes plus instruits ne font pas attention au vêtement, mais au corps qu'il enveloppe ; enfin , les sages , les serviteurs du Roi suprême , ceux qui habitent les hauteurs de Sinaï , ne sont occupés que de l'âme , qui est la base de tout le reste , qui est la loi elle-même (1). »

C'est donc à tort qu'on représente les docteurs juifs comme courbés sous la lettre de la loi, et l'usage d'appeler : *Interprétation judaïque*, celle qui repousse l'esprit pour n'accepter que la lettre , est une vieille erreur.

Sous le rapport humanitaire , c'est une idée fausse que celle généralement répandue sur l'intolérance du judaïsme à l'égard des autres nations. Il ne faut pas confondre l'histoire du Peuple Juif avec les dogmes de la religion de Moïse. Comme nation , les Juifs ont pu commettre toutes les erreurs qui sont communes aux nations de leur temps ; cela ne saurait effacer les principes de charité clairement enseignés par les Livres saints.

« Jéhova , est-il dit, écoute aussi l'homme venu d'un pays lointain et qui n'est pas de ton peuple d'Israël ; daigne exaucer sa prière. » (Rois , VIII , 41 , 42.)

« Qu'exige de vous le Seigneur ? dit Michée. Rien de plus que d'être juste et d'exercer la charité. »

« Un jour , ajoute-t-il , tous les peuples vivront en paix ; ils marcheront invoquant chacun le nom de son Dieu ; Israël , celui de Jéhova. »

(1) Franck ; *De la Cabale* , pag. 164.

Le *Thalmud* consacre et développe ces principes , qu'il se rait aisé d'appuyer sur une foule de passages de l'Écriture.

Les hommes vertueux de toutes les nations , y est-il dit , ont part aux récompenses de la vie future. (*Pirke Abot* , ch. VI.)

Un païen demandait au rabbin Hillel en quoi consistait la religion juive. Hillel répondit : *Ne fais à ton semblable ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.* Voilà toute la religion ; le reste n'en est que la conséquence. (*Plantavit Florilegium rabbinicum* , pag. 261 , N° 1595.)

A côté de ces préceptes d'une sage morale , on trouve , dans le *Thalmud* , des pensées dignes d'être remarquées. En voici quelques-unes prises au hasard.

» L'homme ne doit pas dire : Je veux apprendre pour être appelé savant , apprendre pour être appelé rabbin , apprendre pour être vénérable et prendre place dans les Académies ; mais l'homme doit étudier pour avoir de la science , et l'honneur viendra de lui-même.

» Le rabbin Isaac dit : Respecte toujours le public ; le grand prêtre tourne la face vers le peuple et le dos au sanctuaire.

» Les sages enseignent : Toujours si ta main gauche repousse , que la droite rapproche.

» Abaï disait fréquemment : L'homme doit être pieux avec esprit , parlant avec douceur , calmant la colère d'autrui , adressant des paroles de paix à son frère , à son parent , à tout le monde , même à l'idolâtre dans la rue , afin d'être aimé là-haut , agréable ici-bas , et bien venu de tout le monde.

» Si un ignorant fait le dévot , ne demeure pas dans son voisinage.

» L'homme médiocre se pousse tête en avant.

» Accoutume ta langue à dire je ne sais pas.

» Le mauvais penchant est d'abord en passant , puis un hôte , enfin le maître. »

On pourrait multiplier ces citations , qui prouveraient que le *Thalmud* est bien au-dessus de la réputation qu'on lui a faite.

Ce qu'il importe donc de constater , c'est qu'au milieu des

calamités qui les ont dispersés sur tous les points du globe , les Juifs conservaient le dépôt de la législation la plus pure , la plus conforme à la raison humaine ; que leur tendance était tournée vers l'étude , et que leur respect pour la loi n'excluait pas la liberté de penser.

Le moyen-âge a-t-il laissé aux Juifs la faculté de déployer , dans toute leur étendue , ces heureuses dispositions ? Il faut reconnaître que les persécutions ont forcé les Juifs à se replier sur eux-mêmes , à multiplier , s'il était possible , la haie qui défendait leur loi , et à devenir observateurs fidèles des plus minutieuses pratiques.

Ce fait ne change pas les doctrines renfermées dans leur code religieux , et les principes développés par leurs docteurs.

Quelle influence ces doctrines ont-elles exercée sur les autres peuples ?

Le rôle des Juifs ne finit point à l'apparition du Christianisme.

Nous les avons vus prenant une part active aux travaux de l'École d'Alexandrie , ce dernier reflet de la civilisation grecque. C'est encore vers l'Orient que nous devons tourner nos regards , si nous voulons suivre les progrès des connaissances humaines.

Le Christianisme naissant avait enfanté un grand nombre d'ouvrages de controverse. Les lettres avaient jeté quelque éclat sous la plume des Chrysostôme , des saint Augustin , des Origène , des Tertullien et des autres Pères de l'Église , nourris , pour la plupart , des idées juives , transportant dans le Christianisme jusqu'aux traditions de la cabale (1). Mais bientôt , le Catholicisme , courbant les intelligences sous le joug de l'autorité , étendit sur l'Orient un vaste réseau , qui , secoué par intervalles , n'a été réellement rompu que lorsque l'Imprimerie et la Réforme ont brisé les entraves de la pensée.

(1) Saint Paul , Origène étaient imbus des principes des cabalistes. Il y a eu des cabalistes chrétiens comme des cabalistes juifs. *Pistorius artis cabalisticæ scriptorum collectio*.

Cependant l'Orient conservait encore le goût des sciences. Les Juifs hellénistes, joints aux nestoriens et aux nouveaux chrétiens, peuplaient les Écoles qui s'élevaient dans les diverses parties de l'Asie.

A cette époque, l'Islamisme naissant venait enlever au Christianisme une partie de ses conquêtes. Mahomet, mêlant aux idées des Arabes les principes de la loi de Moïse, dont la connaissance avait pénétré chez tous les peuples de l'Asie, envahit presque tout l'Orient.

Cette révolution, dans son principe, ne fut pas heureuse pour les sciences. La prise d'Alexandrie, par Omar, qui détruisit les richesses littéraires, péniblement ramassées par les Ptolémées, fut pour les lettres dans cette contrée, ce qu'avait été, en Occident, la ruine de l'Empire romain.

Cependant, le feu sacré ne devait pas s'éteindre pour toujours. Les Arabes, qui étaient, dans l'origine, étrangers à toutes les connaissances humaines, voulurent à leur tour cultiver les sciences. Déjà les Écoles juives étaient répandues parmi eux; celles de Sora, Nahardea, Pumbedita, comptaient un grand nombre de rabbins cultivant les lettres; ce nombre fut augmenté par les savans chrétiens et juifs venus d'Alexandrie.

Grâce à ce concours, les Arabes furent bientôt initiés aux sciences; ils connurent, par des traductions, Hippocrate, Platon et surtout Aristote, qui était destiné à jouer un si grand rôle dans les Écoles modernes.

La part que les Juifs ont prise aux travaux des Arabes, est incontestée. Dans la médecine, l'astronomie, la philosophie, l'histoire, la poésie, les Juifs sont mêlés aux Arabes, comme ils étaient mêlés aux Grecs d'Alexandrie.

Bientôt les Arabes s'établissent en Espagne, et c'est par là qu'a réellement commencé la communication de l'Orient à l'Occident.

Lorsqu'on jette les yeux sur le code des Visigoths, qui nous font connaître l'état de la civilisation en Espagne, et qu'on se reporte à la domination des Arabes, on est frappé des immenses progrès qu'avait faits cette contrée dans les sciences et les arts.

Les merveilles de Grenade et de Cordoue nous révèlent un état de civilisation, auquel peut-être il ne sera plus donné à l'Espagne d'atteindre.

Commerce, agriculture, industrie, littérature, sciences, beaux-arts, rien ne manquait à cette contrée, pour s'élever au-dessus des autres; et cela lui était d'autant plus aisé, que l'Occident était plongé dans les ténèbres de l'ignorance.

Pour se faire une idée de la supériorité des Arabes, il n'y a qu'à se reporter au temps de Charlemagne, où l'on voit toute la cour émerveillée à l'aspect d'une horloge qui lui était envoyée par le kalife Aaroun.

Du reste, les sciences, sous Charlemagne, étaient réduites à leur plus simple expression; et lorsqu'on songe qu'un accusé qui savait lire, échappait à la peine prononcée contre lui, par le privilège de clergie, on comprend combien peu était répandue l'instruction, renfermée presque exclusivement parmi les membres du clergé (1).

Il y avait un contraste frappant entre l'Espagne et les autres contrées du midi de l'Europe : la population de l'Espagne était, à cette époque, partie juive et partie musulmane; les Chrétiens avaient à peu près disparu sous la domination des Maures.

La littérature arabe nous a transmis les noms d'Avicenne, d'Averroès; les Juifs ont conservé ceux de Juda-Lévi, de Maimonide, d'Aben-Ezra, de Nachmanide, de Joseph Albo; plus tard, d'Abarbanel et d'un grand nombre d'autres écrivains (1).

(1) Il ne faudrait pas croire que, à cette époque, le Clergé possédât une grande instruction. Dans les actes du Concile de Trosly, près Soissons, il est question de plusieurs abbés qui, lorsqu'on leur représentait les règles de leur ordre, répondaient : *Nescio litteras*.

Les plus instruits parmi les curés savaient lire, écrire et chanter au lutrin. — Baluze, tom. I, coll. 234. — *Leydradi opera int. epist. Agobardi*, pag. 115.

(1) Bartholocius, *Bibliotheca rabinica*; Rossi, *Dict. des auteurs hébreux*; Juda-Levi, cet auteur du *Cosri*, ouvrage à la fois religieux et philosophique, qui a été traduit en plusieurs langues. Maimonide occupe le premier rang parmi les docteurs juifs; le *Moré Névochim* (*Guide des Devoyés*) est son ouvrage le plus remar-

Les écrits de ces hommes éminens se font remarquer par une haute indépendance, bien qu'on y trouve l'empreinte de toutes les erreurs qui avaient cours au moyen-âge, et en outre, d'un grand nombre de puérités rabbiniques.

Le *Moré Névochim*, de Maimonide, est, au XIII^e siècle, ce que Descartes est au XVII^e.

Maimonide proclame le droit de la raison contre l'autorité. Il n'admet les préceptes de la loi, qu'autant qu'ils sont conformes à la raison; et bien que les opinions d'Aristote fussent alors généralement admises, le philosophe juif ne se laisse pas enchaîner par l'autorité *du maître*.

« Si une opinion est manifestement vraie, dit-il, quoique opposée au sentiment de la majorité, on ne doit pas hésiter à l'admettre; il ne convient à aucun homme de renoncer à son sentiment lorsqu'il est juste, par la raison que les thalmudistes ont soutenu le contraire. »

« Sachez bien, dit-il ailleurs, en parlant du système de l'éternité du monde (1), que si nous ne voulons pas admettre l'éternité du monde, ce n'est pas à cause des passages de l'Écriture, où il est dit qu'il a été créé; car il y a tout autant de passages où Dieu nous est représenté comme corporel. Or, de même que nous avons expliqué ces endroits de l'Écriture, de façon à éloigner de la nature de Dieu toute matérialité, nous aurions également trouvé le moyen d'interpréter les passages sur la création dans un sens favorable à l'éternité du monde, et la chose même eût été plus facile et plus commode; mais ce qui nous a empêché d'en user de la sorte et d'admettre

quable. Aben-Ezra, dans ses *Commentaires sur la Bible*, s'est placé bien près de Maimonide. Joseph Albo a poussé peut-être plus loin les idées philosophiques; son livre intitulé : *Ikarim* (fondement) l'a fait surnommer Philosophe divin. Abarbanel est auteur des *Commentaires sur la Bible*, qui ont été plusieurs fois traduits en latin. Nachmanide est considéré comme le docteur le plus éminent parmi les cabalistes. Il a écrit un *Commentaire sur la Bible*, un *Traité* intitulé : *La loi de l'homme*, et plusieurs autres ouvrages.

(1) *Moré Névochim*; chap. XXXV, part. 2.

» que le monde est éternel , ce sont les deux raisons que voici :

» 1° Il résulte des plus claires démonstrations , que Dieu n'est pas un être corporel , et par conséquent , il est nécessaire d'appropriier à cette vérité tous les endroits de l'Écriture qui y sont littéralement contraires , puisqu'il est de toute certitude que l'interprétation littérale n'est pas véritable.....

» 2° Ma seconde raison , c'est que le principe de l'immatérialité de Dieu est conforme à l'esprit de la loi , tandis que l'éternité du monde , admise au sens d'Aristote , détruit la loi dans son fondement ; » et Maimonide réfute et rejette l'opinion d'Aristote.

C'est avec la même liberté que Maimonide aborde les questions les plus délicates.

Le *Moré Névochim* portait le germe d'une véritable réforme. Les rabbins rétrogrades , ceux qui pratiquaient le Judaïsme tel que les persécutions l'avaient fait , en furent effrayés ; aussi , plusieurs Écoles , et notamment celle de Montpellier , mirent à l'index l'œuvre de Maimonide.

Mais de nombreux et d'éloquens défenseurs s'élevèrent en sa faveur.

Les Kimchi de Narbonne , les rabbins de Béziers et ceux de Barcelone soutinrent de tout leur pouvoir les principes émis par Maimonide. Il y eut de nombreux écrits produits de part et d'autre. Ce mouvement eût eu une bien autre importance , si la presse avait pu reproduire les élémens de cette discussion.

Toujours est-il que l'empire de l'autorité était brisé parmi les Juifs, dès le ^{xii}^e siècle. Maimonide, Aben-Ezra , Joseph Albo font foi de cette vérité.

Il n'a fallu rien moins que la barrière qui existait alors entre les populations chrétiennes et les Infidèles , pour que la renaissance des lettres ne prit pas date à cette époque.

Cependant , quelle que fût cette barrière , il y avait trop près de l'Espagne aux autres contrées du Midi , pour qu'il n'y eût aucun point de contact.

Rien n'aurait attiré les Arabes dans les Gaules et dans l'Italie,

si ce n'est l'esprit de conquête ; les Juifs , au contraire , trouvaient leurs frères établis partout. Dans les Gaules , dans l'Italie et sur tous les points du globe , ils étaient , presque en même temps , initiés aux progrès qui se faisaient en Espagne et en Orient.

On conçoit que ce devait être le lien destiné à rapprocher les Arabes des Chrétiens ; nous voyons , en effet , les savans juifs affluer dans le Midi ; nous les trouvons nombreux à Narbonne , à Béziers , à Montpellier , à Lunel , et dans plusieurs autres villes du Languedoc et de la Provence.

Les deux Kimchi (1) de Narbonne, Bedraschi de Béziers , Rasci de l'École de Lunel , les médecins juifs de Montpellier , parmi lesquels on cite un régent de la Faculté naissante (2) , déposent assez de la part que les Juifs prenaient au culte des sciences.

C'était une chose remarquable , à une époque où l'instruction était si peu répandue , que ces hommes formant une classe à part , se nourrissant de leurs traditions , vivant en quelque sorte de la vie orientale , de la civilisation orientale , possédant toutes les connaissances de l'Orient , et formant ainsi , avec les populations du midi de l'Europe , un contraste tellement frappant que , dans l'exercice de la médecine , par exemple , on leur supposait un pouvoir magique (3).

L'étude de la cabale , le mysticisme dont s'environnaient les initiés à cette science , ne contribuaient pas peu à accréditer cette opinion qui présentait les savans comme des sorciers.

(1) Les deux Kimchi se sont fait un nom , l'un , par des Commentaires fort estimés sur les Écritures ; l'autre , par ses ouvrages sur la langue hébraïque. Rasci ou Isaacites , est connu par ses *Commentaires sur la Bible* ; il était , de plus , médecin. — *L'Appréciation du monde* , de Bedrachi , ouvrage plusieurs fois traduit , l'a fait surnommer le Young des Hébreux. — On a du même auteur un *Recueil de sentences*.

(2) Astruc , *Histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*. — Ce régent se nommait Profatius. Carcassonne , *De la Médecine chez les Hébreux*.

(3) Il fallut une ordonnance de Guillaume , seigneur de Montpellier , pour déclarer qu'il n'entraînait pas de la magie dans les cures opérées par les médecins arabes et juifs.

L'étude de la cabale était répandue chez les Juifs d'Orient. Les Académies de Sora et de Pumbedita, où florissaient un grand nombre de savans juifs, étaient parvenues, vers la fin du x^e siècle, au plus haut degré de splendeur.

C'est dans ces Écoles que les traditions de la cabale s'étaient développées. Saadia avait écrit, vers le x^e siècle, le *Sepher ietzira* (Livre de la création). Déjà de fréquentes émigrations avaient lieu d'Orient en Espagne. Bientôt les kalifes firent fermer les Académies juives, et un grand nombre de rabbins se réfugièrent en Occident.

Si on rapproche cet événement du mouvement qui s'opérait en Occident dans les idées philosophiques; si on considère l'apparition du *Sepher ietzira* en Espagne au x^e siècle, celle du *Zohar* au xiii^e, ces deux ouvrages renfermant des traditions déjà existantes parmi les Juifs; si l'on remarque les rapports qui existent entre le panthéisme et les doctrines des docteurs hébreux, on sera porté à croire que les idées émises par Scot Érigène, celles d'Amaury de Chartres, et de divers autres écrivains contemporains, ont dû prendre leur source dans les doctrines mal interprétées des cabalistes.

Sans doute, des idées analogues se retrouvent dans Origène et d'autres Pères de l'Église; mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est que le xii^e et le xiii^e siècle ont été signalés comme ayant une tendance au panthéisme, et c'est précisément l'époque où les doctrines de la cabale se répandent le plus parmi les Juifs d'Occident.

En Espagne cette étude donne naissance à un grand nombre d'ouvrages remarquables; en France, les cabalistes se révèlent par la réputation de magicien que leur fait un vulgaire ignorant. Ainsi, nous trouvons auprès de Charles-le-Chauve, un médecin appelé Sedecias dont on vante la science, surtout comme magicien. Sous saint Louis, le rabbin Jehiel attire l'attention par ses connaissances magiques. Sous cette enveloppe de magie qui frappait les regards du vulgaire, il est probable que se cachait l'étude des sciences philosophiques et des phénomènes physi-

ques. L'astrologie judiciaire, l'alchimie, la magie ont puisé leur source dans les études cabalistiques.

Si l'on se reporte maintenant à l'état des Juifs, nombreux et protégés sous Charlemagne, Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve, on comprendra aisément que leurs doctrines aient pu pénétrer chez le petit nombre de chrétiens qui s'occupaient de sciences.

C'est surtout dans le midi de la France, que leur position mérite d'être signalée.

Dans les Écoles de Lunel, de Montpellier, de Béziers, de Narbonne, on n'enseignait pas seulement les matières religieuses, mais on s'occupait de droit, de médecine, d'astronomie.

Le *Thalmud*, le *Zohar* offraient le germe d'une foule de connaissances.

Aussi voyons-nous les Juifs prendre part à la fondation de l'École de Montpellier, comme ils avaient pris part à la fondation de celle de Salerne, où, pendant long-temps, un cours se faisait en hébreu. Leurs doctrines ont marqué leur passage dans ces deux Écoles.

Le *Zohar*, après avoir distingué l'âme et le corps, fait mention d'un troisième principe appelé *Esprit vital* (*Rhuar Raioni*), qui préside à la combinaison et à l'organisation des éléments matériels, qui veille pendant le sommeil, etc. (1). Ce principe, connu des médecins juifs, dont la plupart étaient cabalistes, n'est-il pas la source où l'École de Salerne et de Montpellier ont puisé leurs doctrines?

L'étude du Droit occupait aussi les rabbins, et nous voyons plusieurs Traités sur diverses matières de droit, écrits par des rabbins d'Espagne, avant la résurrection du droit romain (2).

(1) Franck; pag. 225.

(2) Alphès a fait une compilation de matières judiciaires; Cophni, de Barcelone, est auteur d'un *Traité de la vente*; Judas, de Barcelone, d'un *Traité du droit des femmes, des contrats en général*; Isaac Ben-Ruben a fait un *Traité de l'achat et de la vente, des contrats de mariage*. Ces auteurs écrivaient aux x^e et xi^e siècles.

La cabale conduisait les rabbins à s'élever aux plus hautes régions de la philosophie, et la métaphysique moderne n'a rien inventé dont on ne puisse trouver le germe dans les écrits cabalistiques.

Ainsi, les cabalistes, examinant le principe de la création, enseignent que rien ne se fait de rien et que rien ne se perd dans le monde; mais, reconnaissant une puissance infinie de qui émanent toutes choses, ils spiritualisent cette puissance, et leur doctrine n'est pas la théorie de l'émanation, en tant qu'une substance matérielle émanerait d'une autre; c'est la pensée divine prise pour substance universelle, et se développant régulièrement dans tous les êtres qui peuplent le monde.

Ce n'est pas le panthéisme qu'enseignent les cabalistes. Chaque chose prise isolément n'est pas Dieu; mais rien n'existe que par la volonté divine, par le développement de la pensée divine: avant la manifestation de cette pensée, il n'y avait que le *non-être* n'ayant aucun nom, aucune forme.

« Lorsqu'on affirme, dit Abraham Ben-Dior, que les choses ont été tirées du néant, on ne veut point parler du néant proprement dit, car jamais un être ne peut venir du non-être; mais on entend par le non-être ce qu'on ne connaît ni par sa cause, ni par son essence. »

Dans un autre passage, le *Zohar*, voulant établir l'identité de la pensée divine et de ce qui existe, après avoir parcouru les divers degrés par lesquels la pensée se manifeste, ajoute: « En réfléchissant à tous ces degrés, on voit que la pensée, l'intelligence, cette voix et cette parole sont une seule chose; que la pensée est le principe de tout ce qui est, et que nulle interruption ne peut exister en elle: la pensée elle-même se lie au non-être et ne s'en sépare jamais. »

C'est ainsi que les cabalistes admettant, l'identité de l'idéal et du réel, de la pensée et de l'existence, traduisent presque litté-

Budée a donné une Traduction des *Commentaires d'Abarbanel sur les Juges*, sous le titre: *De la Jurisprudence des rabbins*.

ralement ces mots sublimes de l'Écriture : Que la lumière soit , et la lumière fut ; ce qui se réduit à dire que la pensée divine opère à l'instant même l'existence de l'objet auquel s'applique cette pensée : le système des cabalistes n'est donc pas autre chose qu'un hommage rendu à la toute-puissance divine.

Le *Zohar* traite , en outre , toutes les questions que la métaphysique a soulevées relativement à la nature de l'âme et à son immortalité. Les cabalistes admettent la préexistence des âmes ; mais ils rejettent la prédestination et enseignent qu'il est libre à l'homme de faire le bien ou le mal.

Ils enseignent , en outre , la transmigration des âmes , et présentent , à cet égard , les théories les plus ingénieuses , qui , quoique basées sur le principe de la métempsycose , en diffèrent sur plusieurs points ; leurs idées sur l'Enfer , le Paradis , sont dignes du génie du Dante , qui peut-être n'a pas ignoré leurs écrits , lorsqu'il a composé sa Divine comédie (1). (Franck , pag. 246.)

Ce sont cependant les livres qui contenaient de si profondes conceptions , qui étaient lus , étudiés , commentés par les rabbins du moyen-âge.

Sans doute , il faut reconnaître qu'il y avait dans ces écrits une infinité de choses que la raison ne saurait avouer , soit que les docteurs cabalistes voulussent , sous des formes allégoriques , cacher au vulgaire les mystères qui étaient l'objet de leurs études , soit que la superstition eût fait regarder comme des articles de foi des choses qui ne pouvaient pas être prises au sérieux.

Toujours est-il que les Écoles juives conservaient le goût des études philosophiques , et avaient une idée , quoique imparfaite , de presque toutes les sciences.

(1) Dante Aligheri était élève de Brunetto Latini , qui a écrit sur la physique , science qui n'était alors renfermée que dans les livres arabes et hébreux. Le Dante place à l'entrée de l'Enfer , parmi les sages , Avicenne et Averroès , ce qui prouve qu'il connaissait les écrivains arabes. Le rabbin Emmanuel qui vivait en Italie , au même siècle que le Dante , est auteur d'un poème intitulé : *L'Eufer et le Paradis*.

L'esprit d'observation les avait conduites jusqu'au système de Lavater : « La physionomie, est-il dit dans le *Zohar* (2^e part., fol. 75, v^o) , si nous en croyons les maîtres de la science intérieure, ne consiste pas dans les traits qui se manifestent au dehors, mais dans ceux qui se dessinent mystérieusement en nous-mêmes. *Les traits du visage varient suivant la forme imprimée au visage intérieur de l'esprit.* »

Ainsi, d'après eux, un front large et convexe est le signe d'un esprit vif et profond; un front large mais aplati annonce la folie ou la sottise; un front qui serait en même temps plat, comprimé sur les côtés et terminé en pointe, indiquerait un esprit très-borné, auquel pourrait se joindre une vanité sans mesure.

Enfin, tous les visages humains sont ramenés à quatre types, qui sont la figure de l'homme, celle du lion, du bœuf et de l'aigle. (Franck, pag. 221.)

Sur le système du monde, on trouve, dans le *Zohar*, des idées que l'on croirait avoir été émises après Copernic et Galilée.

« Dans le livre de Schamnona-le-vieux, y est-il dit, on apprend, par des explications étendues, que la terre tourne sur elle-même en forme de cercle; que les uns sont en haut, les autres en bas; que toutes les créatures changent d'aspect, suivant les lois de chaque lieu, en gardant pourtant la même position; qu'il y a telle contrée de la terre qui est éclairée, tandis que les autres sont dans les ténèbres; ceux-ci ont le jour, quand pour ceux-là il fait nuit; et il y a des pays où il fait constamment jour, ou du moins la nuit ne dure que quelques instans. » (Franck, pag. 102.)

Ces citations doivent suffire pour prouver que tout n'est pas à dédaigner dans les écrits des rabbins.

Les savans juifs, et surtout les médecins, ne se bornaient pas à l'étude de la langue hébraïque. Nostradamus (1) parle d'un

(1) *Histoire et chronique de Provence*; tom. IV, pag. 472.

savant médecin de la ville d'Arles, faisant *profession des sciences mathématiques, très-savant aux langues arabe, grecque et latine.*

Il en cite un autre de Saint-Maximin, que le roi René fit appeler auprès de lui.

Tous ces médecins si recherchés, qui vivaient auprès des Rois et des Princes, cultivaient plus d'une science.

Dans la conférence qui eut lieu à Tortose, en présence de l'antipape Benoît XIII, Joseph Albo et le rabbin Vidal se firent remarquer par l'élégance avec laquelle ils s'exprimaient en latin.

Plusieurs rabbins avaient une réputation de prédicateur. L'évêque Agobard signale ce fait, que, à Lyon, les Catholiques disaient que les rabbins prêchaient mieux que leurs curés; ce qui suppose qu'ils prêchaient dans la langue du pays.

Les rabbins avaient transporté dans leur langue un grand nombre d'ouvrages arabes, grecs ou latins. Ils avaient des traductions d'Aristote, de Platon, d'Hippocrate, d'Ésope et de Phèdre.

Bartholocius (1) cite des Traités en hébreu sur l'agriculture, la chasse, l'équitation, la botanique, l'histoire naturelle.

L'histoire du roi Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde se trouve écrite en hébreu. Est-ce une traduction, ou bien un ouvrage original? C'est un fait qu'il serait peut-être curieux de vérifier.

Les poètes hébreux n'ont rien laissé de bien remarquable, si ce n'est quelques poésies religieuses; mais sommes-nous sûrs que toutes leurs productions soient arrivées jusqu'à nous? Alcharisi (2), qui était lui-même un poète distingué, cite plusieurs poètes dont les écrits ne nous sont pas parvenus.

(1) Ces Traités sont, pour la plupart, anonymes. Voy. Bartholocius : *Vº Peloni Almoni*.

(2) Auteur du *Thachemoni*, ouvrage mêlé de prose et de vers. — Dans cet ouvrage, deux interlocuteurs se proposent divers sujets qu'ils traitent tour à tour en vers et en prose.

Juda Levi, les Aben-Ezra, Gabirol et, plus tard, le rabbin Emmanuel (1), peuvent nous donner une idée de la poésie hébraïque au moyen-âge.

Berachia Ben-Natronai est auteur d'un *Recueil de Fables*, qui a été traduit en latin (2).

Plusieurs rabbins se sont occupés de recherches historiques, et quoique leurs travaux, à cet égard, soient bien imparfaits, cependant ils sont bien supérieurs à ceux des chroniqueurs. Salomon Ben-Virga, Zacutus, Gorionide ont écrit l'histoire de leur nation; d'autres ont fait des recherches sur d'autres peuples; on trouve en hébreu, une *Histoire des Croisades*.

A une époque où il existait peu de relations de voyages, les rabbins nous offrent plusieurs ouvrages qui peuvent être consultés avec fruit. L'*Itinéraire* de Benjamin de Tudèle a été plusieurs fois traduit. — Un savant hébraïsant, M. Zunz, vient de faire connaître une relation non moins curieuse, écrite par un rabbin de Provence, au commencement du ^{xiv}^e siècle : c'est la Description de la Terre-Sainte, les mesures, monnaies et usages de la terre d'Israël, par le rabbin Estori, dont la famille était originaire de Carcassonne.

En astronomie, les écrits des rabbins sont en grand nombre; et là, ils ont rendu des services à la science. Abraham Ben-Sid, auteur des *Tables Alphonsines*, Abraham Aben-Ezra, Bonnet de Lattes, et une foule d'autres ont cultivé avec succès cette science et y ont fait des découvertes.

Les mathématiques étaient nécessaires à l'étude de l'astronomie; les rabbins avaient traduit Euclide; plusieurs d'entre eux ont laissé des écrits sur diverses branches de cette science.

Les *Dictionnaires hébreux* de Kimchi, de Narbonne, le *Mic-*

(1) Les trois premiers n'ont fait que des poésies religieuses. Abraham Aben-Ezra a fait un poème sur le jeu des échecs. Le *Keter malchut*, de Gabirol, décrit le système astronomique admis de son temps. Emmanuel est auteur de poésies sur divers sujets sacrés et profanes; certains rabbins en avaient interdit la lecture.

(2) Par Kircher et Melchior Hunel. Prague, 1652.

chlol et le *Seraschim* ont servi de base à tout ce qui a été fait , après eux , par les Pagnin et les Buxtorf.

L'ardeur pour l'étude était poussée si loin parmi les Juifs , que certains esprits attachés aux vieilles traditions en étaient inquiétés ; c'est ainsi que , au ^{xiii}^e siècle , la synagogue de Barcelone rendit une décision pour interdire aux jeunes gens l'étude des sciences jusqu'à l'âge de 25 ans , la médecine exceptée.

Le poète Gabirol et Bredraschi s'élevèrent contre cette mesure , qui tendait à empêcher le progrès des lumières.

On peut , d'après ces divers faits , juger de l'état des sciences chez les Juifs au moyen-âge , et se demander si leurs nombreux écrits , presque entièrement ignorés aujourd'hui , ne peuvent pas offrir une mine à exploiter , ne fût-ce que pour constater la marche et les progrès de l'intelligence humaine.

Loin de nous la pensée d'attribuer aux écrits des rabbins , toutes les lumières qui ont jeté un si vif éclat , en Italie et en France , au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle. Mais ce n'est pas instantanément que les lumières ont succédé à l'ignorance ; il a fallu une longue préparation des esprits ; or , il est incontestable que cette préparation est due en partie à la présence des Juifs en Occident et à leurs nombreux travaux scientifiques.

Ce ne sont pas , comme on l'a prétendu , les Croisades qui ont importé dans le midi de l'Europe les lumières de l'Orient (1).

La plupart des Croisés étaient étrangers à toute espèce de science ; ils ne pouvaient donc se mettre en contact avec les savans de l'Orient. Auraient-ils rapporté dans le Midi les manuscrits grecs ou arabes ? Aucun chrétien d'alors n'aurait su les lire. Auraient-ils amené des Orientaux avec eux ? Ce n'était pas là l'esprit des Croisés : ils détruisaient les Infidèles , mais ne les transplantaient pas dans les pays chrétiens.

(1) M. Prunelle (*Discours sur l'influence de la médecine sur la renaissance des lettres*) a prouvé combien peu les Croisades avaient contribué aux progrès des lumières. Il attribue la renaissance des lettres en grande partie à l'étude de la médecine , importée en Occident par les Arabes et les Juifs.

Il faut donc ne pas chercher au loin ce qui s'explique naturellement. La communication de l'Orient à l'Occident s'opérait par les Arabes d'Espagne qui avaient envahi une partie de la France, et avaient laissé des traces sur toutes les contrées du Midi qu'ils avaient tour à tour conquises et perdues ; elle s'opérait surtout par la présence des Juifs, qui marchaient de pair avec les Arabes.

Dans le midi de la France, les Juifs, jusqu'au ^{xiii}^e siècle, sont nombreux et protégés.

Malgré les décrets des Conciles qui, par les exclusions qu'ils prononcent contre eux, nous font connaître leur état politique, ils se maintenaient dans toutes les villes de la Gaule : Narbonne avait eu des Juifs parmi ses magistrats, Montpellier avait eu des baillis juifs (1). Au ^{xii}^e siècle, ils avaient construit à Montpellier une synagogue dont la magnificence avait excité la jalousie du clergé. Une transaction intervint à ce sujet, en 1387, entre l'Évêque de Maguelonne et les syndics de la Communauté. L'Évêque se plaignait de la grande quantité de lampes et de la richesse des ornemens, qui l'emportaient sur la pompe des églises. Malgré ces tracasseries de la part du clergé, les Juifs vivaient dans des rapports bienveillans avec les populations chrétiennes. Aussi, c'est dans cette contrée que le réveil de l'esprit se fait sentir pour la première fois.

La langue romane, formée non-seulement du latin, mais encore de mots arabes et hébreux (2), se répand dans les contrées avoisinant l'Espagne. Les poésies des troubadours, évidemment calquées sur les poésies arabes et juives pour le rythme et pour la rime, inconnue des Grecs et des Romains, font sortir les esprits de leur longue léthargie.

Les principes philosophiques des Juifs d'Espagne, connus des

(1) *Guilhelm. Monsesul. testam. coll.*; tom. IX, pag. 145 — 161. — Basnage; *Histoire des Juifs*, tom. V, pag. 1818.

(2) David Provençal, auteur du ^{xvi}^e siècle, signale plus de 4,000 mots, qui, de l'hébreu, sont passés dans le grec, le latin et l'italien. Rossi; tom. II, pag. 90.

savans du Midi , devaient nécessairement se faire jour dans ces communications journalières des Juifs avec les Chrétiens.

L'hérésie des Albigeois, embrasant le midi de la France , révèle assez l'influence de ce contact. C'est le premier essai de la pensée chrétienne, cherchant à se dégager des liens du Saint-Siège ; cette pensée se produit dans tous les écrits du temps ; les poésies des troubadours en portent l'empreinte.

Aussi , depuis le XIII^e siècle , le Catholicisme resserre chaque jour davantage les liens sous lesquels les esprits étaient pliés.

L'inquisition vient opposer une barrière à toute idée de progrès ; mais le torrent était plus fort que les digues qu'on cherchait à lui opposer.

Le moment était venu où les peuples se rapprochaient par le commerce , par les arts , par le culte des sciences.

Les villes commerçantes de l'Italie jetaient le fondement de cette prospérité , qui a concentré long-temps , dans ce pays , toutes les richesses du monde ; et , pendant que l'esprit catholique cherchait à détruire les Infidèles par la guerre et par les *auto-da-fé* , les villes commerçantes de l'Italie recueillaient et protégeaient les hommes de tous les pays.

On sait l'importance acquise par les Juifs dans le commerce ; leurs établissemens industriels en Espagne et en Italie , leurs relations commerciales avec l'Orient. Les négocians juifs étaient en grand nombre à Venise , Gènes , Livourne , et dans toutes les villes commerçantes d'Italie.

Cependant , quel que fût l'esprit exclusif du Catholicisme , tant que les Maures conservèrent une partie de la Péninsule , les rois chrétiens d'Espagne ne se départirent pas des principes d'une large tolérance.

Les rois de Castille et d'Aragon entouraient d'une protection spéciale les savans juifs.

Le kalife Haschem II avait demandé aux rabbins d'Espagne une traduction arabe du *Thalmud*. Alphonse X , roi de Castille , confie aux astronomes juifs la confection des *Tables Alphonsines* ; il les admet même aux charges nobles. Des Juifs parviennent

aux postes les plus éminens , ce qui provoque les plaintes du Saint-Siège. Le rabbin Jonas , de Girone , compose son *Traité de la crainte de Dieu*, sur la demande du Roi d'Aragon. Il n'y a pas de Roi qui ne veuille avoir un médecin Juif. Leur réputation est si bien établie, que , plus tard , François I^{er} écrit à Charles-Quint pour lui en demander un , et refuse celui qu'on lui envoie , parce qu'il apprend que c'est un Juif converti (1).

Mais cet état de choses , en Espagne , ne dure pas long-temps. A la fin du x^v^e siècle, Ferdinand et Isabelle expulsent les Maures et les Juifs ; ceux-ci, reçus un instant en Portugal , sont bientôt chassés de nouveau. L'Italie , la Hollande recueillent l'héritage que l'Espagne laisse échapper.

C'est ici que l'on doit noter une phase mémorable pour l'histoire des Juifs ; les lettres comptent parmi eux , en Italie , une foule d'adeptes : on peut citer Elias Levita , Siméon Luzzato et le célèbre Léon de Modène.

La médecine comptait alors plusieurs savans juifs , entre autres Juda Abarbanel , Porta Léon , Jacob Mantino , de Balnis et David de Pomis (2).

Les savans juifs avaient commencé par traduire en hébreu et arabe , Aristote , Platon , Hippocrate.

Aux x^v^e et xvi^e siècles , ils traduisaient en latin les écrits des Arabes.

(1) Cabanis; *Révolutions de la médecine*. — Huarte ; *Des esprits propres à l'étude de la médecine*.

(2) Bartholœcius ; *Bibliotheca rabbinica*. — Rossi , *Dictionnaire des auteurs hébreux*. Parmi les ouvrages d'Élias Levita , on peut remarquer le *Dictionnaire des paraphrases chaldaïques et rabbiniques*. — David Provençal est auteur d'un *Dictionnaire étymologique*. — Simon Luzzato est auteur d'un ouvrage philosophique intitulé : *Socrate*. C'est un dialogue où la Raison se plaint d'être l'esclave de l'Autorité , et notamment de la doctrine d'Aristote. Les ouvrages de Léon de Modène , surtout son *Istoria degli Riti ebraïci* , sont assez connus.

Les *Dialogues d'Amour* , de Judas Abarbanel , appelé *Leo hebræus* , ont été plusieurs fois traduits en latin et en français. — Porta Léon est auteur de divers écrits philosophiques. On a de lui un livre sur l'usage de l'or en médecine : *De usu auri*. — De Balnis a donné une traduction latine de Platon et de plusieurs écrits d'Averroès. — Jacob Mantino a traduit aussi Aristote , Platon et Averroès. — De Pomis est auteur d'un Dictionnaire hébreu , latin et italien , intitulé : *Germe de David*.

Ils initiaient surtout les Chrétiens à l'étude de l'hébreu.

Ainsi, Élias Levita était le professeur de Pic-de-la-Mirandole, et Abdias Sphornus enseignait l'hébreu au célèbre Reuchlin.

Ce n'était pas seulement comme écrivains que les Juifs se faisaient remarquer ; dès l'apparition de l'imprimerie, on voit des imprimeurs juifs dans les principales villes d'Italie (1).

En 1475, on cite l'imprimerie d'Abraham Gaston, à Reggio, et celle du rabbin Mesçulan ; en 1476, celle d'Abraham Conatius, à Mantoue ; en 1479, celle d'Abraham Ben-Chaim, à Ferrare, et celle d'Abraham Usqué, d'où est sortie la fameuse *Bible de Ferrare* ; en 1482, il y a des imprimeurs juifs à Bologne ; en 1484, paraît la célèbre imprimerie de Soncino, qui a produit un grand nombre d'éditions remarquables.

Naples, Fano, Pesaro, Rimini, Livourne, où florissait la famille des Romberg, Padoue, Venise avaient des imprimeurs juifs.

Les premiers ouvrages hébreux imprimés furent la *Bible*, les *Commentaires sur les Livres saints*, le *Thalmud* ; les ouvrages de Rasci, d'Aben-Ezra, Maimonide, Joseph Albo, Bedraschi, Bechai ; les *poésies* du rabbin Emmanuel, la *traduction hébraïque d'Avicennes*, un *Dictionnaire hébreu, italien et arabe*.

L'imprimerie venait de donner aux esprits une nouvelle impulsion ; on comprend combien on devait être avide de connaître les ouvrages que la presse reproduisait en quelque langue qu'ils fussent.

De là, cette tendance vers l'étude de l'hébreu qui se manifeste au *xvi^e* siècle.

Une lutte s'établit entre Reuchlin, représentant le parti des hébraïsans, et le dominicain Hocstrad (2).

Des prédicateurs catholiques, en même temps qu'il défendaient

(1) De Rossi ; *Annal. hebreæ typographiæ*, 1795, in-4°. — *De Typographiæ hebreæ origine et præmissis*, 1776, in-4°.

(2) *Epistolæ obscurorum virorum* ; Leips.

la lecture du *Nouveau Testament*, recommandaient de s'éloigner de l'hébreu ; cette langue, disaient-ils, est la mère de toutes les hérésies (1).

Cela n'empêchait pas que l'hébreu ne fût étudié avec passion. Luther, Calvin, Zuingle, Melanchton connaissaient l'hébreu. Cette langue était répandue parmi les savans. Les écrits de plusieurs d'entre eux, et notamment ceux de Rabelais, en font foi. Le clergé catholique eut aussi un grand nombre d'hébraïsans. Ce n'était pas seulement l'Écriture qui occupait les esprits ; mais on lisait les écrits des docteurs hébreux, et il n'y a pas d'ouvrage de rabbins un peu remarquable qui ne fût traduit en latin.

Le *Thalmud* a été traduit en latin par Surenhusius (Hollande, 1698, 3 vol. in-fol.) ; cette édition contient la *Mischna* et les *Commentaires* de Maimonide et de Bartenora. Wagenseil a donné également une traduction latine du même ouvrage ; le *More Névochim*, de Maimonide, a été traduit par Buxtorf, Surenhusius, Augustin Justinien et Jacob Mantino. Cet ouvrage a été traduit en allemand, espagnol et anglais : presque tous les traités de Maimonide ont eu, en outre, des traducteurs spéciaux : on peut citer Gentius, Louis de Compiègne, Louis Deveil, Prideaux, Genebrardus, Cramer, Joseph Devoisin, Hottinger et plusieurs autres.

Aben-Ezra a été traduit par Joseph Devoisin et Giggeius.

Genebrardus a traduit un des ouvrages de Joseph Albo.

Abarbanel a eu aussi un grand nombre de traducteurs : on peut citer Buxtorf, Louis de Veil, Schramm, Cramer, Budée et plusieurs autres.

L'étude de la cabale occupe une grande place dans les travaux des *xv^e* et *xvi^e* siècles. Pic-de-la-Mirandole donnait, en 1486, ses *Conclusiones cabalisticæ secundum doctrinam sapientium hebræorum* ; Reuchlin, en 1494, dans son traité *De Verbo mirifico*,

(1) Charles Villier ; *De l'influence de la Réforme.*

et en 1517, *De Arte cabalisticâ*, mettait en honneur les écrits calligraphiques des rabbins. Postel traduisait, en 1552, le *Sepher ietzira*. Livre de la création : on lui attribue une traduction du *Zohar*. Pistorius traduisait, en 1587, l'ouvrage de Joseph de Castille sur le *Sepher ietzira*. Joseph Devoisin, en 1635, a donné une traduction de divers fragmens du *Zohar* ; Rosenroth, dans la *Cabala denudata*, a recueilli plusieurs ouvrages des rabbins, dont il a donné la traduction.

La Bibliothèque rabbinique de Volf, celle du savant évêque de Lodève Plantavit, celle de Bartholoccus, et enfin la collection de Rossi révèlent quelle immensité de connaissances sont enfermées dans les écrits des rabbins.

Le dernier siècle n'a pas daigné s'occuper de toutes ces productions, qui avaient servi de pâture au monde savant au siècle de la réforme ; il a préféré avec Voltaire, qui ne savait pas un mot d'hébreu, les traiter d'inepties.

Sans doute, les ouvrages de cette multitude de rabbins portent le cachet du temps où ils ont été écrits ; ils sont empreints d'erreurs, de préjugés, d'ignorance peut-être, mais dans le nombre il en est qui mériteraient d'être médités ; et lorsqu'on exhume avec soin toutes les productions du moyen-âge, peut-être y aurait-il à glaner parmi cette masse d'écrits inconnus de nos jours.

Cette étude nous fournirait peut-être les moyens de découvrir les sources où ont puisé les philosophes modernes.

Spinoza, qui a occupé un rang si élevé parmi les penseurs, était nourri de cette philosophie judaïque, qui, sous le nom de Cabale, a eu parmi les rabbins de si nombreux adeptes.

Les écrits de Maimonide, d'Aben-Ezra, de Joseph Albo, qui, dans leur respect pour les idées religieuses, élèvent si haut l'autorité de la raison et sapent ainsi l'empire absolu d'Aristote, n'ont-ils eu aucun retentissement parmi les écrivains du xvi^e siècle, qui avaient pu lire ces écrits dans l'original ou dans les traductions ?

Peut-être y aurait-il quelque utilité à porter l'investigation

sur ces richesses oubliées, en faisant la part des imperfections et des erreurs.

Ce qui ressort de l'aperçu rapide auquel nous venons de nous livrer, c'est que la renaissance des lettres ne doit être attribuée ni aux Croisades, ni aux savans venus de Grèce, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, ou amenés par les Médicis.

L'Occident n'était pas alors si dépourvu de connaissances qu'on semble le supposer. Indépendamment des travaux des Arabes et des Juifs que nous avons signalés, les savans d'Italie n'étaient pas étrangers à la littérature latine. Le Dante était nourri de l'étude de Virgile : les manuscrits italiens n'étaient pas rares en Italie ; seulement il n'y avait qu'un petit nombre d'adeptes qui pût les lire. Il est vrai de dire que c'étaient moins les idées qui manquaient, que l'instrument pour les exprimer et les propager. C'est la formation des langues, c'est l'instruction mise à la portée d'un plus grand nombre, qui constitue, à proprement parler, la renaissance des lettres. Ce serait une erreur de croire que l'Occident fût entièrement plongé dans l'ignorance, et que la lumière ait tout à coup succédé aux ténèbres.

Sans doute, une impulsion nouvelle a été donnée, lorsqu'on a pu lire les livres grecs dans les manuscrits originaux. Sans doute, les sciences sont devenues alors accessibles à un plus grand nombre ; mais les fondemens étaient déjà posés ; certaines des productions de la Grèce étaient déjà connues par les traductions faites sur l'arabe ou l'hébreu. Déjà l'Occident était initié à toutes les sciences, soit par ces traductions, soit par les écrits des Arabes ou des Juifs, qui, tout imparfaits qu'ils étaient, ne laissaient pas que d'être une utile semence jetée au milieu de l'Occident.

A l'étude de la médecine s'était alliée l'étude du droit, qui avait attiré à Bologne de nombreux élèves (1).

(1) On peut remarquer que tous les écrivains du moyen-âge qui ont percé la foule, surtout parmi les rabbins, étaient ou médecins ou jurisconsultes, quelque-

La réforme, qui avait propagé le goût des études, chez les réformateurs pour soutenir leurs dogmes, et chez les catholiques pour les combattre, hâtait encore le développement des connaissances humaines.

Il ne manquait à l'Occident que quelques-uns de ces grands génies qui résument les époques qui les ont précédés, et qui font avancer les sciences.

Ces génies n'ont pas manqué au *xvi^e* et au *xvii^e* siècle. Gama poussait ses voyages jusqu'aux Indes ; Christophe Colomb découvrait l'Amérique ; Copernic, Kepler réformaient notre système planétaire ; Galilée prouvait que la terre tournait ; Descartes proclamait l'autorité de la raison ; Bacon appliquait l'expérience à la philosophie. Désormais l'esprit d'examen envahissait toutes les branches de connaissances, et c'est ainsi que de ce long enfantement du moyen-âge, naissait cette civilisation que rien ne pourrait plus aujourd'hui faire rétrograder, et qui ne connaît, dans la voie du progrès, d'autres limites que celles de la perfectibilité humaine.

Il faut donc rendre grâce à ces esprits patients qui, à travers des difficultés sans nombre, s'isolant en quelque sorte de leur siècle, ont consacré leurs veilles au culte des sciences. Quelque faibles qu'aient été leurs productions, chacun d'eux a apporté son grain de sable à la fondation de ce grand édifice.

Leurs écrits doivent nous être précieux, même dans leurs erreurs. Les hommes du moyen-âge refaisaient péniblement une civilisation faite trois fois peut-être en Égypte, en Grèce et en Italie, et trois fois perdue.

Aujourd'hui que nous avons reconquis toutes ces anciennes richesses, ne détournons pas nos regards de ces productions informes qui décèlent le travail de l'intelligence ; chacune d'elles a eu son utilité. Les discussions théologiques ont ouvert la car-

fois l'un et l'autre ; ce qui prouve combien l'étude de la médecine et du droit a élevé les esprits, les a portés vers le culte des sciences, et a contribué à la renaissance des lettres.

rière aux penseurs et aux philosophes, elles ont créé l'esprit d'examen ; les spéculations de l'astrologie judiciaire ont été utiles à l'astronomie. Il n'est pas jusqu'à la magie et la recherche de la pierre philosophale, qui n'aient servi aux progrès de la physique et de la chimie.

Si les travaux des Juifs doivent occuper quelque place parmi les productions du moyen-âge, c'est pour eux un beau titre de gloire, que de s'être ainsi perpétués parmi les nations, sinon comme les dispensateurs des lumières, du moins comme d'utiles instrumens de leur propagation.

BÉDARRIDE,

Avocat à la Cour royale de Montpellier.

VOYAGE EN CRIMÉE.

Dernières années de l'impératrice Catherine II.

En 1788, l'impératrice Catherine II témoigna à la Cour de France le désir d'avoir un chirurgien militaire jeune encore , mais déjà exercé au service de campagne , pour organiser les ambulances des armées qu'elle dirigeait alors contre les Turcs. L'honneur du choix tomba sur M. Jean Massot , chirurgien-major titulaire des Gardes-du-Corps de la compagnie de Villeroi. M. Massot partit donc pour la Russie ; il y passa plusieurs années , et , dans l'intervalle de ses travaux , en 1792 , il fit un voyage de simple curiosité dans la Crimée. Ce sont les notes de ce voyage que nous donnons ici , telles qu'elles ont été trouvées , à sa mort , dans ses papiers. M. Massot , originaire de Perpignan , fut l'un des enfans les plus honorables et les plus honorés du Roussillon ; à ce titre , son travail appartient naturellement à notre *Revue*. Ajouterons-nous que la Crimée est le véritable Midi de la Russie , et qu'il ne sera pas sans intérêt de comparer l'esquisse qu'en traçait un Français , en 1792 , avec les tableaux achevés qu'on en a tracés récemment , après tous les progrès que , sous l'influence première d'un Français , ce pays avait accomplis.

En 1791 , les Turcs épuisés par de nombreuses défaites , tombaient par milliers sous le fer du vainqueur. Le Grand-Seigneur , sans vaisseaux , sans armée , et tremblant dans sa capitale , renouvela des propositions de paix , et les aigles moscovites qui , jusqu'alors , avaient menacé Constantinople , se virent tout à coup arrêtées dans leur vol rapide par la force d'événemens supérieurs et de nouvelles combinaisons. J'étais alors en Moldavie. Cet instant de calme réveilla en moi le désir que je nourrissais depuis long-temps de connaître la Crimée , et j'en profitai , au-

tant pour satisfaire un sentiment de curiosité , que pour soulager mon cœur des scènes sanglantes qui le déchiraient depuis plusieurs années. La révolution que les Russes avaient opérée en Crimée , le prix qu'ils attachaient à cette conquête , les inutiles efforts des Turcs pour la leur ravir , peut-être une sorte de prévention en faveur d'un pays que la Fable et l'Histoire avaient rendu célèbre , tout me pressait de parcourir cette belle contrée. Je ne négligeai aucun des moyens qui pouvaient m'en rendre le voyage sûr et facile. Le prince Potemkim fit multiplier les relais , me donna une escorte de Cosaques , et , pour compagnon de voyage , un Officier-général chargé de pourvoir à tout ce qui me serait nécessaire.

Nous partîmes de *Cherson* , le 23 mars , à 7 heures du matin. Après avoir remonté en bateau le *Borysthène* , l'espace de deux lieues , nous débarquâmes à *Alechti*. Bientôt , à travers des sables , nous fûmes rendus à *Copenki*. A 6 heures du soir , nous nous arrê tâmes à *Kalantchak* , petit fort situé au milieu du désert. Enfin , nous découvrîmes *Pérecop* , et nous mîmes le pied en Crimée.

La Crimée , placée entre le 43° et le 45° degré de latitude , et entre le 51° et le 55° de longitude , est bornée , au nord , par le pays des Cosaques Czaporoves ; au midi et à l'ouest , par la mer Noire ; à l'est , par le Bosphore Cimmérien et la mer d'Azof. Cette presqu'île , anciennement appelée Chersonèse Taurique , forme la partie méridionale de la Petite Tartarie d'Europe. Après la chute de l'empire d'Occident et la conquête de l'Égypte par les Sarrasins , les Italiens profitèrent de la molle oisiveté des empereurs grecs , pour s'emparer de la navigation de transport. Les Génois , qui avaient fait des établissemens en Crimée , qui depuis long-temps y possédaient le port et la ville de *Caffa* , virent avec douleur la chute de Constantinople , et bientôt ils furent , par Mahomet II , chassés de *Caffa* , où ils avaient attiré une partie du commerce de l'Asie. Ce fut l'époque où la Crimée devint tributaire et dépendante du Grand-Seigneur , qui , dès lors , se mit en possession de confirmer ou de déposer à son gré les souverains de cette contrée , appelés *Kans*. Parmi ces souve-

rains , il y en eut plusieurs qui rendirent les Russes leurs tributaires. Ce fut du kan *Mamaïa* , grand homme de guerre , que ceux-ci eurent le plus à souffrir. Après la mort de ce prince , les Russes remportèrent plusieurs avantages sur ses successeurs. En 1756 , ils ruinèrent la ville de *Bacchissaraï* ; en 1738 , il saccagèrent *Pérécop*. Enfin , sur les plus légers prétextes et à différentes époques , ils n'ont cessé de ravager ce beau pays , que leur perfidie et leurs armes ont irrévocablement soumis à leur puissance.

Pérécop est une place forte , située dans le centre de la fameuse ligne que les Tartares défendirent avec courage , lors des premières attaques des Russes. Cette ligne qui sépare la mer Noire de la mer de Boue , n'est qu'un fossé large et profond , dont les parois , revêtues en maçonnerie , tombent aujourd'hui en ruine.

Le 24 mars , à 6 heures du matin , nous partîmes de *Pérécop*. Nous laissâmes , à droite et à gauche , plusieurs mauvais villages. Aux environs de *Toulsta* , nous visitâmes plusieurs salines , et nous fûmes étonnés de nous trouver à *Duramel* . En moins de 5 heures , nos chevaux nous avaient fait franchir un espace de 26 verstes. On nous avait dit que nous trouverions en cet endroit un établissement digne de nous arrêter , une retraite occupée par des invalides de la Couronne. Nos esprits étaient préparés à l'admiration. Mais , quel fut notre étonnement de voir des vieillards qui , courbés vers la terre , épuisaient les restes d'une vie languissante , pour mettre en production des terres qu'ils n'avaient reçues qu'en jouissance , et qui , à leur mort , devaient passer à des favoris et à des oisifs de Cour ! On avait pourtant grand soin de désigner cet établissemunt comme un des monumens de la munificence de l'Impératrice. C'était , disait-on avec emphase , un lieu de repos pour les vétérans , pour les braves défenseurs de la Couronne. Le voyageur distrait passe , reedit de pareils contes ; la renommée les enfle , et la postérité est ainsi trompée sur les vertus des gouvernemens et des souverains.

Nous quittâmes *Duramel* peu satisfaits. Nous traversâmes *Aibar* et *Alban*. Nous couchâmes à *Mentlerchik*, d'où nous partîmes le lendemain, à 7 heures du matin. Le temps était superbe, le soleil assez haut, la terre couverte de rosée et l'air tranquille. A travers une vapeur légère nous distinguâmes les montagnes de la Crimée disposées en amphithéâtre, et dont la chaîne irrégulière forme le plus beau spectacle. A la vue de ces montagnes j'éprouvai une espèce de saisissement; les Alpes et les Pyrénées se retracèrent à mon esprit et réveillèrent en moi des impressions de regret et de mélancolie. Je venais de passer trois années au milieu de l'uniformité des déserts; la majesté de ces montagnes me remua fortement, retraça à mon imagination le souvenir et les douceurs de ma patrie; je tombai dans une sorte de rêverie. Sans m'en apercevoir je me trouvai à *Symphéropol*. Cette ville est le siège du gouvernement. On y jouit de la vue des plus hautes montagnes de la Crimée et des agrémens de la plaine. A travers des coteaux resserrés, on suit des yeux les contours du *Salquir*, qui fertilise un long et étroit vallon. Les environs de *Symphéropol* sont riches en jardins et en prairies. Le *Salquir* y forme des cascades et des chutes d'eau variées, qu'il serait facile de multiplier et d'utiliser avec peu de dépense, au milieu de vastes jardins irréguliers, ouvrage de la nature.

Nous partîmes de *Symphéropol*, le 26 mars. Comme il entraînait dans notre plan de voyage de visiter d'abord toute la partie méridionale de la Crimée, nous prîmes la route de *Karazoubazar*. Un relai se trouva prêt à *Soya*, qui est à 21 verstes de *Symphéropol*; nous passâmes à gué la rivière de *Souya* et nous fûmes coucher à *Karazoubazar*.

Le lendemain, nous nous levâmes de très-bonne heure, pour voir la ville et parcourir ses environs. *Karazoubazar* est un marché continuel, où ne cessent d'aboutir toutes les productions du pays et les marchandises étrangères. Cette ville est située dans un vallon spacieux, entourée de montagnes; elle était autrefois une des villes les plus commerçantes de la Crimée; on y compte aujourd'hui 6,000 habitans, tant Juifs que Tartares

et Arméniens. Nous demandâmes à voir la metchette principale de la ville, dont on nous avait parlé la veille. C'est un grand bâtiment carré, dans l'intérieur et autour duquel, à la hauteur de 8 pieds, règnent des tribunes grillées destinées pour les femmes. Au-dessous de ces tribunes et de plain-pied sont de très-petites portes qui conduisent à des cellules expiatoires, où les Tartares les plus dévots vont se monter l'imagination, mâcher de l'opium, et se disposer aux convulsions. Nous partîmes à midi, pour nous rendre à *Azamat*. Notre guide nous fit apercevoir sur la gauche du chemin, une montagne très-élevée, du haut de laquelle le dernier kan, homme cruel, avait précipité une partie de sa famille.

Après nous être reposés trois jours à *Azamat*, nous partîmes le 31 mars, pour aller dîner à *Kichelan*. Nous passâmes à sec les rivières de *Bourondouk* et *Iandol*. *Kichelan* est un vallon très-spacieux, entouré de coteaux, et l'endroit de la Crimée le plus renommé pour les belles vues. Après le dîner nous partîmes pour *Soudac*. Après qu'on a laissé sur la gauche le joli village de *Karactach*, on découvre, dans le lointain, la forteresse de *Boudac*, dont les vieilles tours crénelées s'élevant avec majesté, semblent commander à la mer Noire. On marche à travers toutes sortes d'arbres fruitiers, et le voyageur attentif retrouve sur la route presque toutes les productions végétales de nos pays méridionaux. Les jardins sont entourés de haies vives et embellis de peupliers d'Italie distribués sans prétention. Il était tard; nous couchâmes dans une mauvaise cabane au milieu des jardins. Le lendemain 1^{er} avril, au point du jour, nous nous acheminâmes à pied vers la forteresse. Au moment où l'on croit la tenir, elle disparaît, pour reparaitre ensuite et se jouer ainsi de la fatigue du voyageur impatient; c'est un rocher à tourner, un ravin à franchir, une montagne à gravir, mais enfin on arrive.

Les forteresses de la Crimée se ressemblent toutes. Celle de *Soudac* ne mérite pas plus qu'une autre les honneurs d'une description. Il suffira de dire, par rapport à celle-ci, qu'elle est terminée par un donjon qui semble se perdre dans les nues. Les crédules habitants du pays racontent qu'il fut la prison d'une

princesse grecque , victime d'un tendre penchant , et que cette amante illustre mit fin à ses jours , en se précipitant dans les flots de la mer Noire qui baigne le pied de la forteresse. Nous partîmes de *Soudac* , à 9 heures du matin. Nous revîmes successivement , mais en sens contraire , les objets de la veille , ce qui nous procura de nouveaux tableaux. Nous laissâmes sur la gauche le chemin de *Kichelan* , et à midi , nous arrivâmes à la ville *Vieille-Crimée* , entourée de fortes murailles , et glorieuse de conserver les restes du fameux kan *Mamaïa*. Le gouvernement se propose d'y élever des vers-à-soie , et y a déjà commencé de grandes plantations de mûriers.

Le lendemain , 2 avril , nous fûmes dîner à la campagne du général Chits , située sur la route de *Caffa* , à 6 verstes de la *Vieille-Crimée*. Des arbres fruitiers de toute espèce , des prairies entourées de haies vives , un potager , un chalet , un massif de jeunes arbres qui termine des allées irrégulières mais bien tenues , une rivière , une chapelle , une belle maison , bonne chère , bon vin , délicieux vin , des hôtes nobles et francs , on trouve tout cela chez M. le général Chits. Il fallut nous séparer. Nous nous quittâmes avec regret de part et d'autre , et promesse de nous revoir. Je ne puis me remettre en route sans rendre hommage à M^{me} Chits. C'est une des femmes les plus respectables. Elle avait fait la guerre en Pologne , avec son mari , dans le parti des Confédérés contre les Russes ; elle servait dans un régiment de hussards , toujours à cheval , à côté de son mari , toujours aux endroits où il y avait le plus de gloire et de danger. Elle maniait le sabre comme un cavalier , et tirait admirablement du pistolet. Aujourd'hui , tout entière à la belle campagne qu'elle s'est créée , elle prodigue aux étrangers les soins de l'hospitalité , et fait le bonheur de tout ce qui l'entoure.

Nous arrivâmes à *Caffa* , à 4 heures de l'après-midi. Cette ville , aussi appelée *Théodosia* , était la plus belle , la plus riche , la plus commerçante de la Péninsule. Les Génois , qui l'avaient rendue florissante , avaient senti la nécessité de la fortifier , et l'avaient , en conséquence , entourée d'une forte muraille , d'une

fausse-braie et d'un fossé large et profond. Elle est bâtie sur la convexité d'un fer à cheval , et s'élève en amphithéâtre sur des coteaux. La mer qui baigne la concavité du fer à cheval, forme, dans cet endroit, une rade foraine, très-dangereuse à cause de ses bas-fonds. Une grande citadelle, forte sans doute dans le temps où elle fut construite, s'élève au-dessus de la ville et des faubourgs. Aujourd'hui *Caffa* n'offre plus que des ruines. Un seul monument y a été respecté ; c'est une église grecque, bâtie sur le modèle de celle de S^{te}-Sophie, à Constantinople.

Nous partîmes de *Caffa*, le 3 avril, à 9 heures du matin. Nous changeâmes de relais à *Gibone*, à *Aibele*, à *Arguine*, à *Akkos*. A 3 heures de l'après-midi, nous arrivâmes à *Kerch*, ville située dans le fond d'une rade du Bosphore Cimmérien, laquelle ne serait d'aucune défense sans les batteries rasantes que les Russes y ont ajoutées. Ce fut à *Kerch* que Mithridate, dans ses derniers revers, fut chercher un asile, qu'il mit ainsi le Bosphore entre lui et les Romains ; mais, voyant qu'il ne pouvait leur échapper par la trahison de son fils qui allait le livrer à Pompée, il se donna la mort. Ce fut donc la ville de *Kerch* qui reçut le dernier soupir et fut le tombeau de ce grand homme. Nous profitâmes du jour qui nous restait pour nous rendre à *Énikalé*, où nous étions attendus.

Le lendemain, 4 avril, nous fûmes reconnaître la ville. *Énikalé* termine la Péninsule à l'est. Elle est sur le Bosphore Cimmérien qui sépare l'Asie de l'Europe, et qui, dans cet endroit, joint la mer Noire à la mer d'Azof dont les eaux se confondent. La longueur du Bosphore est à peu près de 43 verstes ; sa plus grande largeur est de 13. — L'île de Taman est de l'autre côté du Bosphore ; on l'aperçoit seulement d'*Énikalé*, lorsque l'horizon est sans nuages.

Le 3 avril, nous parcourûmes la forteresse d'*Énikalé*, qui nous parut dans un bon état de défense. Le lendemain, on nous conduisit à un petit monticule, où la terre, continuellement humide et molle, semble cacher un gouffre, et laisse sortir en bouillonnant, une matière noirâtre, épaisse et qui coule comme

du suif fondu. C'est une source de naphte ou d'huile de pétrole.

Depuis *Caffa* jusqu'à *Énikalé*, on ne trouve pas un morceau de bois, pas une allumette. La troupe, les Tartares, tout le monde indistinctement se chauffe, fait la cuisine avec du foin et de la bouse de vache dont on fait des gâteaux, qui, séchés ensuite et allumés, donnent une braise tendre qui conserve long-temps sa chaleur. Le Bosphore a du poisson délicieux, qui, salé, séché et fumé, est un objet de commerce pour les Grecs établis dans ce canton.

Énikalé est le séjour de la Crimée le plus triste et le plus dépourvu des objets de première nécessité. La nudité de la campagne, le manque absolu de société, font de cet endroit une véritable prison. Le général Rosenberg, qui y commandait depuis huit ans, commençait à éprouver des accès de mélancolie, malgré qu'il eût épuisé tout ce qui pouvait lui rendre cette habitation supportable. Il s'était formé une faisanderie, un immense colombier, plusieurs volières où étaient les animaux les plus rares, des basses-cours abondamment fournies, des garennes forcées, des haras superbes. Mais, hélas ! ce n'étaient là que des animaux. Sa table était délicate, sa cave excellente, mais point de société. Les plaisirs des sens ne sont que des accessoires au bonheur de l'homme. Il faut à l'homme le commerce des hommes.

Le 8 avril, nous partîmes d'*Énikalé* et reprîmes la route de *Caffa*, que nous quittâmes à *Aibelle* pour aller à *Arabar*, mauvais village dont la forteresse, qui en est à 2 verstes, est située à la naissance d'une langue de terre très-étroite, terminée à son autre extrémité par une habitation appelée *Trechti*, où se fait le dégorgement de la mer de Boue dans la mer d'*Azof*. *Arabat* et ses environs sont très-malsains, à cause des marais qui forment la mer de Boue. Tous les puits sont salés, et les habitans sont obligés d'aller chercher la bonne eau à 30 verstes d'*Arabat*. D'*Arabat* nous fûmes à *Saragos*, et de *Saragos*, à la campagne du général Chits, où nous couchâmes.

Le 9 avril, nous fûmes de retour à *Arabat*, où nous avions promis de nous rendre sous huitaine.

Le 20 avril, nous fûmes dîner à quelques verstes de *Karazou-bazar*, dans une campagne qui appartient au Ministre actuel des affaires étrangères, où Catherine II, lors de ses courses en Crimée, prit quelques jours de repos. C'est bien l'endroit le plus frais, le plus pittoresque, le plus délicieux que l'imagination puisse créer. C'est un vallon de 6 verstes de longueur, étroit dans quelques endroits, un peu plus large dans d'autres, tantôt droit, tantôt coudé par la montagne dont il suit les courbures; c'est une pépinière d'arbres fruitiers, de chênes, de charmes, de platanes impénétrables aux rayons du soleil. La rivière *Bioukaras*, dont les belles eaux, mêlées à celles des fontaines, ont été séparées par divers canaux, serpente de mille manières dans ce séjour enchanté, et distribue des ruisseaux jusque dans les retraites les plus cachées. Plusieurs ponts à la tartare établissent des passages et facilitent les communications. L'herbe a mille parfums, et un gazon toujours vert y sert de duvet à la lassitude et à la volupté. Le frémissement des feuilles, le chant des oiseaux, le murmure des fontaines, tout, dans cette solitude, invite à la méditation, aux douces langueurs, aux charmes du repos. La maison, disons mieux, le palais est à une des extrémités du vallon. L'œil est choqué de la magnificence de ce bâtiment; elle est déplacée dans ce séjour champêtre, où le voyageur eût mieux aimé trouver un bâtiment commodément distribué, sous des dehors rustiques, couvert de chaume, entouré de murs tressés avec de l'osier ou du saule, à portée d'une laiterie, d'un chalet, d'une grange, d'un moulin. Les appartemens de cet énorme édifice sont peints, bigarrés, chargés de dorures et décorés de meubles précieux. C'est la folie des Russes. Ils traînent partout, dans les champs, dans les bois, jusque dans le creux des montagnes, leur faste insupportable.

Nous partîmes après le dîner, pour *Symphéropol*. Nous passâmes la rivière *Bieli*, et nous arrivâmes fort tard à cause d'un détour que nous avons été obligés de faire.

Le lendemain, 11 avril, après le dîner, nous partîmes pour *Batchissarai*, qui, dans la langue du pays, veut dire : *Maison*

des jardins. C'est là que commence notre voyage vers l'ouest et le sud-ouest de la Crimée. En sortant de *Symphéropol*, le chemin est très-agréable et très-varié. On passe les rivières *Boulganag*, *Alma*, *Bodic*. Nous fûmes coucher à 3 verstes de *Batchissarai*, où nous fûmes rendus le lendemain matin, sur les 10 heures. Cette ville est située dans une gorge de 5 verstes de longueur, enfermée entre deux montagnes arides à leur sommet, et embellies de jardins dans leur milieu et à leur base. La montagne, exposée au sud, n'est qu'un rocher sauvage. Des masses énormes, sapées par les pluies et par le temps, détachées de leur base, suspendues pour ainsi dire, menacent sans cesse la ville. *Batchissarai* est bâtie en amphithéâtre, à droite et à gauche, sur la pente de ces deux montagnes.

Les minarets, les cheminées terminées en minarets, les maisons petites, serrées, innombrables, au-dessus les unes des autres, les arbres, les jardins, forment ici le plus riche tableau. On ne conçoit pas comment il a pu venir dans l'idée des hommes de bâtir ainsi une ville entière entre deux montagnes, qui laissent à peine entre elles un étroit intervalle, qui se touchent, pour ainsi dire. *Batchissarai* n'a, à proprement parler, qu'une rue qui fait toute la longueur de la ville. A chaque pas on voit jaillir ou couler en ruisseaux, le superflu de l'eau qui a servi à arroser le jardin de chaque particulier, ou qui a été employée aux besoins domestiques dans l'intérieur de sa maison. C'est, sans doute, le grand volume d'eau rassemblé dans cet endroit, qui donna la première idée d'y bâtir la ville. Qu'on fasse peindre une double montagne, presque sans verdure, mais décharnée dans le haut par les pointes inégales d'un rocher grisâtre, dont il se détache des quartiers; qu'au-dessous de cette surface, le pinceau fasse naître des quantités d'arbres chargés de feuilles, de fleurs et de fruits; qu'il y crée ensuite des fontaines et des chutes d'eau, on aura une idée de *Batchissarai*. Des peupliers qui, du bas de la ville, s'élèvent avec hardiesse pour atteindre la cime des plus hautes maisons, achèvent l'expression pittoresque de *Batchissarai*, et en sont le dernier coup de pinceau.

Batchissarai était la résidence ordinaire du dernier kan de la Crimée. Son palais était au milieu de la ville. Rien ne l'annonce, ni monument, ni place publique; c'est un édifice immense, sans goût, ni dans son ensemble ni dans sa dimension, qui n'a que le rez-de-chaussée et un étage. Il y a bien peu de choses à dire sur ce palais. Je distinguai au rez-de-chaussée une grande pièce carrelée en marbre blanc, ornée de colonnes, et où le jour tombant à-plomb par des ouvertures vitrées, répand une lumière douce. On y voit une fontaine qui coule au pied d'une pyramide de marbre blanc, sculptée et dorée. C'est là que repose le corps de la sultane favorite d'un des derniers kans. Le malheureux avait imaginé de soulager ses douleurs, en conduisant cette source à travers les ossemens de son amie. Étrange illusion ! En buvant de cette eau, il les rendit plus amères ; il s'abreuva d'un poison qui acheva de consumer sa triste existence.

Dans ce palais, le harem (ce lieu que nous appelons improprement le sérail) est entouré d'un mur très-élevé. Les appartemens de cette partie du palais sont petits, mal peints, et ne reçoivent le jour qu'à travers des grilles. Ce sont des espèces de volières qui communiquent avec les appartemens du kan.

Si les esprits échappés de nos corps ont du plaisir à planer autour de leur dépouille, ils aiment sans doute les cimetières des souverains de l'Orient. Celui des kans de la Crimée était dans leur propre palais. C'était un jardin entouré d'une forte muraille, où se trouvaient des arbres, des arbrisseaux, du gazon et des fleurs. Les tombeaux étaient des caisses de marbre sans fond ni dessus, placées sur les corps morts, remplies ensuite de terre, et qui servaient de vases, où croissaient les tulipes et les renoncules. On aime à se représenter un jeune prince tartare, qui s'est languissamment traîné sous des berceaux de charmillie, soupirer, se pencher sur le tombeau de son amie, et y respirer, à travers les élémens d'une fleur, les émanations de l'objet chéri que le destin lui a ravi. Pourquoi des objets lugubres autour des tombeaux ? Ils inspirent l'horreur de mourir. Supprimons les tristes apprêts de la mort ; préparons nos

tombeaux au milieu des lilas et des roses , sous le gazon et à l'ombre des platanes ; avec une conscience pure , quand l'heure sonnera , nous irons rejoindre nos pères. Un grand médecin philosophe a dit que les institutions humaines avaient seules porté l'effroi dans les derniers momens de la vie.

Les tombeaux des Tartares sont des fosses surmontées d'une longue pierre , coiffée d'un turban qui indique le rang qu'avait le défunt.

Au fond de la gorge de *Batchissarai* est un énorme rocher , au sommet duquel est bâtie une ville appelée *Tchosoutkalé* , uniquement habitée par des Juifs , distingués des Tartares de la Crimée par leur bonnet qui est blanc. On ne trouve pas à *Tchosoutkalé* une seule goutte d'eau. Les habitans sont obligés , pour s'en procurer , de descendre dans le vallon , ce qui est d'une difficulté inouïe. On n'arrive à *Tchosoutkalé* que par un sentier escarpé , et on n'y entre que par une seule porte qui est à l'est. Dans une des branches de la fourche qui termine la gorge de *Batchissarai* , vis-à-vis le rocher dont je viens de parler , est un ermitage creusé dans le milieu de la montagne , à l'endroit où elle est le plus à pic. Ce sont des moines grecs , des originaux , des fainéans , qui se sont ensevelis tous vivans dans cette caverne , où ils jouent les saints personnages , et de laquelle ils ne descendent que pour remplir leur besace. Cette habitation est très-hardie. On y trouve des cellules , une chapelle , des tombeaux. Un dogue enchaîné , dont les aboiemens affreux retentissent dans le vallon , annonce à ces solitaires les approches de ceux qui viennent les visiter , et les garantit de toute insulte. Il était trois heures ; nous fûmes reprendre nos voitures que nous avions laissées au palais du kan.

Les chaleurs de *Batchissarai* sont insupportables. C'est un foyer qui brûle. Les deux montagnes qui la dominant , réfléchissent sur cette ville des rayons de feu. Les chaleurs y donnent des maladies , ainsi que le croupissement des eaux dont l'écoulement est difficile. On fait à *Batchissarai* de superbe maroquin , d'excellentes lames de couteau et de poignard.

Le 13 avril , à 8 heures du matin , nous quittâmes les environs de *Batchissarai* et nous prîmes la route de *Sebastopol*. La gauche du chemin présente des bas-fonds très-agréables ; on y voit des prairies charmantes , des champs de blé et plusieurs villages. On passe les rivières *Catcha* et *Tabarda* ou *Bilbek*. A 3 verstes de *Sebastopol* , la nature change : le sol est aride , les coteaux sont sans verdure ; on ne voit que quelques arbres solitaires. Qu'ici le voyageur précipite sa marche ; ses regards n'ont plus à s'arrêter que sur des montagnes calcinées. A 4 verstes de *Sebastopol*, on découvre la mer. Nous arrivâmes à midi.

La baie de *Sebastopol* est située entre deux chaînes de montagnes qui la garantissent des coups de vent au nord et au sud : elle a 3 verstes de longueur et une de largeur. Son entrée est défendue par de fortes batteries. La baie de *Sebastopol* se termine par un marais que domine la forteresse d'*Inkerman*. Elle fournit deux canaux considérables qui , se prolongeant dans les terres et entre les montagnes, forment l'abri le plus sûr aux escadres russes. Cent vaisseaux de ligne peuvent y être à l'aise. Jusqu'à présent, *Sebastopol* n'a été qu'un lieu de radoub et que le rendez-vous des vaisseaux russes, qui , devant se réunir en escadres , y arrivent de *Cherson* et de *Tagandroc* où ils ont été construits. Après que nous eûmes parcouru la ville , nous montâmes à cheval pour aller voir la capitale des anciens habitants de la Chersonèse Taurique, désignée aujourd'hui sous le nom de la *Vieille Cherson* , située sur le rivage et exposée , à l'ouest , sur le penchant d'un coteau aride et pierreux. Nous marchâmes longtemps à travers des murailles détruites et des tours renversées. On ne peut être attiré dans cet endroit que par une sorte de respect ; on veut voir une place sur laquelle ont marché des peuples de la plus haute antiquité : ce sont des ruines devant lesquelles on se prosterne , et qui font naître de tristes réflexions sur le néant des choses humaines.

Le 15 avril , en longeant la vallée de *Sebastopol* , et en nous dirigeant à travers la rivière d'*Inkerman*, nous fûmes visiter la forteresse de ce nom. Je suis las de parler de forteresses : je

m'éloigne avec plaisir de celle-ci , et je m'achemine plus vite vers *Balaklava* qui est à 15 verstes de *Sebastopol*. Nous fîmes un détour pour aller voir le monastère de Saint-George , bâti sur la pointe d'un rocher sauvage qui domine la mer Noire. Les Grecs et les Russes établis dans ce canton , intéressés sans doute à arrêter quelque temps le voyageur , disent , avec un ton d'assurance , que , sur ce rocher , avait existé le temple de Diane où Iphigénie , par les ordres de Thoas , sacrifiait les étrangers qui abordaient dans la Péninsule. On a l'air d'y croire ; mais on ne s'arrête qu'un instant. Nous prîmes à travers la montagne le chemin de *Karani* , dont les environs sont très-bien cultivés. Le lendemain , après avoir traversé *Katiknoi* , nous arrivâmes à *Balaklava* , dont le port est tellement à l'abri , qu'il serait impossible , lorsqu'on y arrive pour la première fois , de deviner par où les vaisseaux s'y sont introduits. Son entrée est en zigzag au milieu de rochers énormes.

Le 17 avril , à midi , nous partîmes de *Balaklava* pour *Baidar*. Le chemin est beau jusqu'à *Kamara* ; mais ensuite il devient affreux. Nous n'avions cessé de monter au pas l'espace de 15 verstes. Arrivés au sommet d'une très-haute montagne , nous eûmes l'agréable surprise de nous trouver au-dessus d'un immense et magnifique vallon , où sont les villages *Koutchoumoscopia* et *Varmanka*. Les montagnes qui ceignent ce vallon sont chargées d'arbres fruitiers et de grands arbres sauvages. Ce mélange de la nature cultivée et de la nature sauvage produisait à nos regards des effets superbes , et d'autant plus délicieux que ces contrastes étaient aperçus au milieu des fleurs que le printemps épanouissait sur tout l'espace que notre vue se plaisait à parcourir. Nous descendîmes dans le vallon , et ce beau spectacle se dissipa. Nous eûmes ensuite à monter et à tourner des montagnes escarpées ; nous nous enfonçâmes dans des gorges profondes , et bientôt nous vîmes se déployer la fameuse vallée de *Baidar*. Nous regrettâmes d'y être descendus par des chemins cachés , et qu'il ne se fût pas trouvé sur la route quelque promontoire. La campagne demande à être vue des hauteurs ; on n'est pleinement sa-

tisfait que lorsqu'on peut tout embrasser d'un coup-d'œil. Si on ne s'élève au-dessus des objets, on se prive de la magie des groupes et des illusions de l'optique; le plaisir n'est plus aussi vif pour le contemplateur. La vallée de *Baidar* forme un bassin ovale, entouré de montagnes élevées, couvertes d'arbres fruitiers et de bois de construction. C'est une prairie immense, traversée par de belles eaux et entrecoupée par des villages. Ceux de *Savatka* et *Kieli* la terminent à l'est, et celui de *Baidar* à l'ouest. On voit, dans cet endroit, une source abondante qui donne naissance à la rivière *Skiei*. L'eau de cette source remplit, au milieu de plusieurs rochers, un bassin dans lequel elle se renouvelle sans cesse, sans que l'œil le plus attentif puisse apercevoir le moindre déplacement.

Le 18 avril, à 8 heures du matin, nous partîmes de *Baidar* par un brouillard épais. Nous laissâmes à gauche le village de *Kamara*, et nous dirigeâmes notre route vers la rivière *Tchornarechka*; nous entrevîmes, sur la droite, la belle campagne de *Tchorgona*. Nous passâmes la rivière sur un beau pont, ouvrage des Génois. De *Tchornarechka* nous fûmes à *Bilbek*. La pluie tombait à seaux; elle cessa un instant et nous découvrîmes *Mekinzikoutra*, campagne délicieuse, où il nous fut impossible de nous arrêter. La pluie et le brouillard se dissipèrent entièrement. Nous ne fîmes qu'entrevoir la montagne où est perché le village de *Monkoup*, qui, comme *Tchosoutkalé*, n'est habité que par des Juifs. Nous repassâmes la rivière de *Bilbek* et puis celle de *Katcha*; enfin, nous nous retrouvâmes aux environs de *Batchis-sarai*, d'où nous ne pûmes sortir que le 21 avril, à cause du mauvais temps. Ce jour-là nous fûmes coucher à *Symphéropol*, et nous y prîmes quelques jours de repos.

Notre voyage touchait à sa fin. Nous allions dire un dernier adieu à *Symphéropol*. C'était là le moment de nous transporter à la source du *Salquir*. Le 25 avril, après le dîner, nous le remontâmes, en serpentant avec lui dans le riche vallon qu'il fertilise. Nous saluâmes *Tavel* et ses belles prairies, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu d'une colonie de Moldaves, qui, par

leur travail et leur industrie, ont fait naître dans ce canton une nature nouvelle. C'est d'un gouffre profond , entouré de rochers inaccessibles et de précipices affreux , que le *Salquir* s'échappe , furieux et bouillonnant , des entrailles de la terre. Fiers de leur liberté , ses flots écumeux , devenus plus tranquilles , prennent un cours régulier , et dociles à la volonté de l'habitant du vallon qui les conduit , ils vont développer au loin dans les campagnes , les principes de la fécondité. Nous couchâmes à *Tavel*. Le lendemain , nous montâmes jusqu'au sommet de *Tchatirdac* ; c'est le nom qu'on donne à la montagne la plus élevée de la Péninsule. Après y avoir revu en masse les objets que , jusqu'alors , nous avions parcourus en détail , épuisés de fatigue , nous redescendîmes à *Tavel*, où nous primes quelques rafraîchissemens. De là , nous revînmes coucher à *Symphéropol* , d'où nous partîmes le 30 , pour nous rendre à *Koslow* , où nous vîmes plusieurs salines. Le 1^{er} mai , nous dînâmes à *Pérécop* et nous couchâmes à *Alechti*. Le lendemain , nous fîmes embarquer nos voitures sur le *Borysthène* , et à midi , nous nous retrouvâmes à *Cherson*.

Les ports de la Crimée qui jadis étaient si fréquentés , sont aujourd'hui déserts. Les villes maritimes que les Génois avaient rendues florissantes , n'offrent plus que des ruines. Sous un gouvernement paternel , la Crimée pourrait , en se peuplant de nouveau , redevenir une source de richesses par la fécondité de son sol et l'abondance de ses productions. Le blé de *Koslow* en est le meilleur. *Soudac* fournit d'excellent vin. Le chêne , le charme , le sapin , l'orme , le platane , le genévrier sont très-communs ; le pistachier sauvage s'y fait aussi remarquer. Enfin , tous les arbres fruitiers de nos pays chauds y viennent sans beaucoup de soin. Mais les terres aujourd'hui sont très-mal cultivées. La plupart restent en friche , faute de bras et de bons cultivateurs. Les Tartares sont très-paresseux et n'entendent rien à l'agriculture. Ils étudient peu les saisons et les époques où il faut demander à la terre les objets de nos goûts et de nos besoins. Ils ne vivent que de viande , de fruits et des plantes saines qui viennent sans culture. Ils font avec le millet , partie germé , partie rôti au four ,

et avec de l'eau bouillante , une boisson qu'ils rendent , avec du miel , plus ou moins enivrante et mousseuse.

Tous les Tartares indistinctement peuvent d'ailleurs acheter des terres et faire le commerce , pourvu qu'ils se soient fait inscrire sur le rôle du district où est la ville ou le village qu'ils ont choisi pour leur résidence. On compte parmi eux trois cents gentilshommes , appelés *mouzas* dans la langue du pays. Ils sont sujets de la Couronne comme les gentilshommes russes. Ils ont des terres à eux , qu'ils font cultiver par des paysans tartares. Ceux-ci peuvent changer de maître et travaillent ordinairement pour celui qui les paie et les traite le mieux. Le Tartare qui fait valoir les terres de son maître , se paie lui-même par le dixième des fruits ; il demeure sur l'habitation à laquelle il consacre , dans la semaine , un nombre convenu de jours de travail.

Jamais le gouvernement ne recrute les Tartares pour les armées. Tous ceux que je vis me parurent tristes , taciturnes , malheureux sous les Russes , quelque soins que le gouvernement prenne pour se les attacher ; il est vrai que je les voyais dans un moment où la guerre leur causait de grands dommages.

Les Tartares ne sont pas , en Crimée , les seuls cultivateurs. Les seigneurs russes à qui le gouvernement a donné des terres , y emploient ordinairement leurs paysans , qui s'acclimatent difficilement , s'amollissent par la douce température du pays , et ont de la peine à résister aux maladies qui lui sont propres. La Crimée qui , dans ses beaux jours , était très-peuplée , puisqu'elle pouvait faire marcher 100,000 guerriers , ne renferme plus à peine que 50,000 Tartares. Ainsi , de tous les temps , les guerres , les massacres , les émigrations ont successivement changé en solitudes les plus belles parties du globe.

JEAN MASSOT.

ILLUSTRATIONS ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

M. le Baron TAYLOR.

Nous avons, dès la fondation de ce recueil, promis à nos souscripteurs de leur tracer le portrait biographique et critique des principales illustrations contemporaines, qui, dans le monde des arts, de la littérature et de la politique, attirèrent les regards de la foule. Si nous ne nous trompons, de la mise à exécution de ce projet peuvent sortir de profitables enseignemens. N'y a-t-il pas, en effet, quelque chose de sacerdotal à révéler à tous les citoyens d'une même patrie, quels sont les hommes qui les honorent, quels écrivains, quels artistes, quels poètes, se font en nos jours, comme les écrivains du siècle de Louis XIV et de l'époque qui suivit, et furent en leur temps, nos introduceurs en Europe et les soutiens de notre gloire nationale? Il nous semble que c'est là une fonction sociale, éminente, utile, qui ne peut que relever la presse et la critique. Or, l'homme dont nous voulons entretenir aujourd'hui nos lecteurs, et par lequel nous désirons commencer cette galerie de portraits, nous parait d'autant mieux choisi, qu'il est, selon nous, non-

seulement un esprit souverain et un penseur remarquable ; mais que , grâce à quelques-uns de ses travaux , il appartient d'une façon particulière à nos contrées méridionales, dont la vivacité de son imagination et son amour pour les arts l'ont, pour ainsi dire, créé fils.

En effet, le baron Taylor, aucun de nos lecteurs ne l'ignore , est auteur d'un grand ouvrage *in-folio* inachevé, mais qui avance, et qui est intitulé : *Voyages Pittoresques dans l'ancienne France*. Deux des volumes de ce magnifique recueil sont consacrés à la description graphique et artistique du Languedoc. De plus , on doit encore à sa plume aussi élégante que variée, un volume in-8°, plein de charme et d'érudition , intitulé : *Les Pyrénées*. C'est donc presque d'un enfant du Midi que nous allons rapidement tracer l'histoire. Plût à Dieu , pour ce qui nous reste de la vieille France, que la France de nos jours comptât beaucoup d'hommes aussi zélés et non moins dévoués que M. le baron Taylor , au noble culte de l'art et des plus respectables souvenirs!....

M. Taylor est né , à ce que nous croyons , en Belgique, vers 1790. Sa famille, originaire d'Irlande, prit part aux événemens politiques dont la Flandre fut le théâtre en 1789 , et l'Irlande en 1795. Un des oncles du jeune Taylor commandait , si nos renseignemens sont exacts, la garde nationale de Marseille, en 1792 , et son grand-père était conseiller de Joseph II , au moment où la Belgique , irritée de la résistance du clergé contre les réformes philosophiques tentées par l'empereur d'Autriche , se souleva.

Ce fut alors que la famille de notre grand artiste se fixa définitivement en France. Amené à Paris pour y faire ses premières études, le jeune Taylor se destina d'abord à l'école polytechnique que venait de fonder , dès son premier pas, le génie révolutionnaire. Ce projet, contrarié par les circonstances, ne put s'exécuter ; mais ce fut, grâce à ses études, que M. Taylor dut plus tard d'être admis dans le corps royal d'état-major, et il est aujourd'hui chef de bataillon. En même temps qu'il étudiait les mathé-

matiques , M. Taylor qui avait déjà pour les arts le goût le plus vif, cultivait avec passion le dessin et la peinture , dans l'atelier de Suvée , premier directeur de l'École française , à Rome , nommé par le directoire. Tout ce que M. Taylor a depuis exécuté lui-même dans ses ouvrages , prouve assez qu'il eût réussi avec la palette , comme il a réussi avec la plume , s'il eût persévéré dans l'art des Titien et des Rubens.

Mais ce n'est pas seulement dans ses ouvrages archéologiques et à une époque assez avancée de sa vie , que M. Taylor s'est fait remarquer comme écrivain. Doué d'une imagination féconde , ayant conquis dans l'étude approfondie de nos meilleurs auteurs , tous les procédés de style nécessaire à tous ceux qui se piquent de rendre leur pensée d'une manière remarquable ; possédant , par la lecture assidue de tous nos tragiques , cet art des combinaisons scéniques qui donne la vie à l'idée , et fait d'une ombre enfantée dans le silence du cabinet , un corps qui marche et agit , un être qui , par les sentimens bons ou mauvais , passionne et émeut les multitudes. M. Taylor s'ouvrit d'abord d'une manière éclatante , par des succès précoces , la carrière si chancelante et si enviable du théâtre. Ainsi , *le Délateur* , comédie en prose en cinq actes ; *Amour et Étourderie* , comédie en vers , en un acte ; *Ismayl et Mariam* , mélodrame bien sombre , comme on les faisait alors , et surtout *Bertram* ; qui a , depuis , fourni sous le titre du *Pirate* , un livret célèbre à la musique de Bellini , tels furent les succès que dès l'âge de vingt ans , M. Taylor sut obtenir.

Mais ce n'était pas assez pour lui. La gloire orageuse du théâtre charmait son cœur ; mais elle ne lui paraissait pas apporter avec elle une somme suffisante d'utilité , pour qu'un homme de science et d'idée pût autrement que dans un but de fortune personnel qui était loin des intentions de notre jeune artiste , y consacrer tout son temps et ses facultés. M. Taylor renonça donc à cette première direction , qui semble à tous les débutans littéraires devoir être irrévocablement la leur , et il conçut l'idée de son *Voyage Pittoresque dans l'ancienne France* , véritable musée des monumens de la patrie , où l'art du moyen-âge a reconquis

la place qui lui est due dans l'admiration des hommes , et que l'ignorance ou la mauvaise foi lui a si long-temps contestée avec dédain.

Il y avait dans ce but , et surtout dans l'exécution de ce livre , quelque chose d'éminemment national. Il fallait venger l'art chrétien des injures que lui prodiguaient les partisans de l'art antique ; il fallait éclairer la France sur la valeur de ses propres productions et de ses richesses monumentales ; mais , pour cela , beaucoup de temps , de sacrifices et d'argent étaient nécessaires. Vingt-cinq volumes *in-folio* , plus de six mille planches , un texte magnifiquement illustré , voilà ce que M. Taylor se promettait de donner au public. Malheureusement on était alors vers la fin de l'empire. Nos soldats chassés successivement de toutes leurs conquêtes par l'Europe et les élémens conjurés , se retournaient bien encore de temps à autre pour remporter , grâce à Dieu , une victoire ; mais les circonstances étaient peu favorables à des projets archéologiques ou littéraires , gigantesques comme ceux du jeune artiste. M. Taylor résolut alors de compléter ses études par des voyages ; d'aller contempler l'art face à face dans ses principales créations ; d'en suivre l'histoire dans toutes les contrées ; de le découvrir parmi les informes débris de toutes les ruines ; de lui arracher son dernier mot dans toutes les civilisations.

Dès-lors , l'infatigable voyageur se mit à l'œuvre. Il commença silencieusement , malgré le bruit des armes , son pacifique pèlerinage de poète et d'antiquaire , d'artiste et de philosophe.

Ce fut dans ce but que la mystérieuse Allemagne le compta au rang de ses explorateurs , et qu'elle lui dévoila de nouveau ses secrets merveilleux d'architecture et de peinture en 1816 et en 1825.

L'Italie , cette terre de poète , lui ouvrit aussi ses musées , ses églises , ses palais , une première fois en 1812 , une seconde en 1824 , et toujours elle revit M. le baron Taylor animé d'une activité dévorante et d'un zèle que rien ne lasse.

Les cathédrales de la brumeuse Angleterre et de la pittoresque Écosse se montrèrent à ce studieux touriste dans toute leur sombre majesté en 1818. L'année suivante, il interrogeait par-delà les Pyrénées, dans la patrie du Cid, les vestiges de la puissance des Maures; et, après avoir parcouru long-temps avec un crayon le sol de la Péninsule, il y retourna en 1823 avec une épée; car l'armée a long-temps compté parmi ses officiers les plus instruits celui que la France réclame aujourd'hui comme un artiste d'un haut mérite.

Ce fut au retour de son premier voyage dans la Péninsule, que M. Taylor publia sa première livraison de *l'Ancienne France*. Elle fut accueillie avec enthousiasme, car c'était à la fois un *Mémoire* de nos ancêtres, un livre d'art et un livre d'histoire.

Cette publication exerça sur le goût général la plus heureuse influence. Elle répandit sur l'époque romane, sur l'architecture gothique et sur le siècle de la Renaissance, de vives lumières; elle contribua fortement à éclairer les classes le plus élevées de la société, en leur donnant une sorte de notions qu'elles ne soupçonnaient même pas antérieurement. En même temps elle exerçait nos artistes au travail, alors tout nouveau, de la lithographie, et cet art du dessin sur pierre lui doit ainsi ses premiers progrès.

Après la campagne de 1823, M. Taylor s'en alla visiter les sables brûlans de l'Afrique, et chercher sur sa rive déserte l'ombre de Carthage déchue. Il était alors à la veille d'entreprendre son troisième voyage d'Allemagne, de Belgique et de Hollande.

Au retour de cette dernière excursion, commencée dans la patrie du mysticisme et terminée dans le pays de l'industrie, il fut nommé commissaire du Roi près du Théâtre-Français. L'année 1825 allait finir.

L'art, à cette époque, réclamait au théâtre un homme qui le comprit et se constituât son champion: une école dramatique nouvelle, à laquelle appartient très-certainement l'avenir, celle de

MM. Hugo et Dumas, qui devait tant changer la forme et remuer l'idée, allait se présenter aux portes du sanctuaire où trônaient exclusivement les avortons de l'empire. Dieu sait quelle tyrannie gouverne cette république des lettres où la liberté pourtant devrait régner de plein droit ; mais heureusement pour *Henri III*, qui a ouvert la brèche, M. Taylor a toujours été l'un des prosélytes les plus ardents et les plus efficaces de cette liberté littéraire qui permet à chaque poète d'arborer son drapeau, et ne reconnaît d'autre juge des œuvres du génie que le public, le parterre, le peuple. Cette liberté-là, M. le baron Taylor l'a constamment servie avec courage contre l'inintelligence et la partialité. La lutte a été longue ; elle a honoré l'ancien directeur du Théâtre-Français de beaucoup de haines, d'ingratitude et de jalousies. Il a fallu pour introniser la liberté littéraire dans l'arche, que M. Taylor soutint des luttes cruelles ; mais enfin, grâce à Dieu, le combat est fini ; à présent la liberté règne : c'est à M. le baron Taylor qu'elle doit sa victoire. Un jour pourtant les jalousies, les haines, les ingratitude l'emportèrent sur l'art et le dévouement : M. le baron Taylor s'enveloppa dans son manteau et laissa passer l'intrigue.

C'est alors que son ardente imagination regarda la vieille terre d'Égypte, où s'élèvent, tombeaux gigantesques, les mausolées des Rhamsès et des Sésostris. Son patriotisme et son amour de l'art, lui montraient là deux monumens antiques à conquérir au profit de notre gloire moderne. La France était pauvre de ces trophées contemporains des nations primitives du globe ; et, tandis que Rome en étale dix-sept sur ses places publiques, Arles seule chez nous, cette Italie des Gaules, cette Rome de la Narbonnaise, en montre un dont Constantin lui fit présent. La supériorité de la ville éternelle troublait le repos de l'aventureux artiste : il écrivit à M. le vicomte de Martignac, ministre de l'intérieur, une lettre qui restera comme un de ses meilleurs titres à la reconnaissance publique. Cette lettre la voici :

« Monseigneur, les drapeaux victorieux de la France ont vu toutes les parties du monde, et partout où ils ont flotté ils ont montré aux

»peuples que les Français avaient transporté sur la terre étrangère
»les bienfaits de la civilisation de leur patrie. Pour souvenir des vic-
»toires de nos armes, des étendards étaient appendus aux voûtes de
»nos églises : ces trophées ont disparu. Ne serait-il pas glorieux d'éle-
»ver des monumens qui rappelleraient les batailles qui en avaient doté
»la France ? Les campagnes des Français en Égypte, si glorieuses et
»si poétiques, égalent les hauts faits des croisades, et cependant pas
»une pierre ne consacre à Paris les souvenirs de cette gloire !

» Bossuet a dit que la puissance romaine, désespérant d'égaliser les
»Égyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur en leur empruntant les
»obélisques de leurs rois.

» La France, qui a égalé les Égyptiens et les Romains dans la
»guerre, devrait peut-être consacrer ses triomphes en Orient par un
»de ces monumens dont l'Égypte et Rome sont encore si riches. Un
»ouvrage, qui est aussi une gloire pour notre pays, nous indique qu'il
»existe à Luxor, sous les ruines de Thèbes, deux obélisques qu'il
»serait possible de transporter à Paris, et qui ornent admirablement
»une ou deux de nos places publiques, en même temps qu'ils signa-
»leraient par de nouveaux témoignages le triomphe de nos armes et la
»supériorité de nos sciences. Si Votre Excellence daigne accorder
»quelque attention à ce projet, je la prie de vouloir bien me donner
»un moment d'audience. »

Le Ministre s'empessa d'accorder l'audience demandée ; mais, en véritable ministre constitutionnel, c'est-à-dire que les grandes choses effraient, il parut douter du succès de l'entreprise. On ne pouvait d'ailleurs, disait-il, allouer des fonds pour cet objet, que lorsque les lieux auraient été visités, les distances mesurées, les dépenses calculées.

M. le baron Taylor, qui ne recule jamais devant un sacrifice réclamé par le sentiment de la nationalité, s'offrit à faire à ses frais cette exploration première : le Ministre accepta.

M. le baron Taylor se prépara donc à quitter de nouveau la France. Parti le 25 mai 1828 sur la corvette *la Diligente*, il entra dans Alexandrie le 19 juin, passait le 30 au pied des minarets du Caire, et le 17 juillet arrivait à Thèbes. Entre le Caire et Thèbes son dromadaire s'abattit, et dans sa chute blessa au

pied l'envoyé du roi de France : « Un Romain eût reculé devant ce présage », s'écria notre voyageur en souriant ; et sur un signe, l'Arabe qui accompagnait M. Taylor l'attacha à la selle , et tout fut dit ; la course glorieuse de l'artiste fut à peine interrompue.

Après avoir examiné les lieux , M. Taylor revint en France , assuré que l'obélisque arriverait sans péril sur la rive du Nil , et plein de confiance dans la réussite de ses desseins. Mais en France si les choses marchent lentement, les hommes passent rapidement : le ministère de l'arrivée n'était plus celui du départ ; dans ce revirement de la politique on avait oublié les obélisques de Thèbes et le voyageur d'Orient.

Le fruit du pèlerinage cependant n'était pas tout-à-fait perdu : M. le baron Taylor avait ajouté sa trace aux traces poétiques d'illustres voyageurs ; comme eux il avait vu l'herbe de la solitude percer le marbre des monumens tombés d'Athènes, de Corinthe et d'Argos ; comme eux il avait foulé sous ses pieds le sol célèbre de Sparte , de Mitylène et du cap Sunium encore tout imprégné du souvenir de Platon ; comme eux il avait jeté un regard attendri sur ces mers éternellement bleues et paisibles où combattit Thémistocle , sur ces montagnes qui se nomment encore et l'Hymète et l'Athos , sur ces champs désolés et stériles où fleurit éternellement le laurier d'Epaminondas : c'est vous dire que le trésor de la science s'était enrichi d'études nouvelles.

ACHILLE JUBINAL,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Poésie.

BRUNE ET BLONDE.

Elle a dix-sept ans. — L'une, en sa vive allure,
Laisse avec abandon flotter sa chevelure.
Sur sa lèvre toujours voltige un frais souris.
Dans tous ses mouvemens la grâce l'accompagne ;
Elle a tous les attraits des filles de l'Espagne :
Leur œil noir, leur peau brune et leur chaud coloris.

L'autre est blonde. Sa joue, à la mélancolie,
Emprunte la pâleur dont elle est embellie.
Elle tient de la terre et du Ciel à la fois.
Quelque chose de doux dans son œil bleu rayonne ;
C'est un de ces fronts purs comme l'art en crayonne,
Quand l'idéal revêt des formes sous ses doigts.

A l'une il faut du bruit, des plaisirs, de la foule,
La valse qui bondit, le tilbury qui roule,
Des robes d'amazone à froisser dans la main,
Au bras une compagne amoureuse et folâtre,
Une chaise au sermon, une loge au théâtre,
Et des adorateurs à trouver en chemin !

A l'autre , le silence et l'ombre et le mystère ,
Le sentier vert et frais , le bosquet solitaire ,
Les couchers du soleil , la grotte au bord de l'eau ,
Et les doux clairs de lune au fond de la vallée ,
Et les cieux bleus si beaux sous leur robe étoilée ,
Et la vieille chapelle au versant du coteau.

L'une , lorsqu'au milieu de la foule elle passe ,
Après elle répand des parfums dans l'espace.
On a , quand on la voit , de soudains battemens.
Chaude enfant du Midi , lorsqu'elle vous aborde ,
Le fluide amoureux de son œil noir débordé
Et sa voix vous remplit d'ardens tressaillemens.

L'autre , quand elle va par la cité , craintive ,
Ne lève qu'en tremblant sa paupière furtive
Et rougit si quelque œil sur elle est arrêté.
Si on ne la savait dans les Cieux retenue ,
Pour la Vierge Marie on prendrait l'ingénue :
Tant elle a de candeur et de simplicité.

Mais , vous dire quelle est celle que je préfère !
Il faudrait réfléchir ; ce n'est pas mon affaire :
J'ai toujours eu l'esprit réveur et paresseux ;
Réfléchir est pour moi chose nauséabonde !....
Donc la brune me plait , je ne hais pas la blonde ,
Et j'aime beaucoup mieux les aimer toutes deux.

DÉSIRÉ CADILHAC.

Montpellier , juin 1844.

CHRONIQUE.

Paris , le 15 Août 1844.

A M. GRAS , gérant de la *Revue du Midi*.

Vous me demandez de mes nouvelles, mon cher Monsieur, et aussi vous désirez savoir, dites-vous, non-seulement pour vous seul, mais encore pour votre journal, cet être multiple, sorte de géant à cent yeux qui lit du matin au soir, quels sont dans la capitale les bruits courans du monde de la science, de celui des arts, de la politique, etc. — En vérité, vous m'embarrassez très-fort. Que vous dire, en effet, parmi tous ces riens qui composent la chronique Parisienne : — bons mots, méchancetés, malices, traits d'esprit, tout cela ne vivant que l'espace d'un matin, qui puisse intéresser vos lecteurs ? Comment reproduire cette physionomie bizarre d'une ville où s'est réfugiée toute l'élégance, toute la vertu, tout le vice, toute la richesse intellectuelle de la société française ? Qui peindra d'une manière frappante ces édifices gigantesques élevés en quelques années comme par enchantement ; ces monumens anciens qu'on restaure avec tant de goût ; cette presse active, infatigable, énergique, qui d'un soleil à l'autre enfante sans cesse des éloges, des pamphlets, des rimes légères, des œuvres profondes ? Personne ne peut se flatter, que je sache, de posséder pour reproduire ce mouvant spectacle, une palette chargée d'assez nombreuses et d'assez brillantes couleurs. Aussi, sans avoir la prétention de vous tracer un cent et unième tableau de Paris, vous raconterai-je tout simplement mes impressions personnelles et ce que j'ai vu là où le hasard m'a conduit.

Et d'abord, Monsieur, vous l'avouerez-je ? malgré la pureté de votre ciel et l'aménité de vos compatriotes, c'est toujours quand vient l'été, quand votre climat habituel, si doux et si tempéré, se métamorphose en celui de la zone torride ; — c'est toujours avec un certain contentement que je dis adieu à votre savante et scientifique cité, à votre Esplanade déserte, à votre Peyrou si calme. Voulez-vous savoir pourquoi ? C'est qu'au milieu de vos oliviers poudreux, de vos routes sans verdure, de vos campagnes sans fleuve, je pense à mon gave natal, torrentueux, brusque, hardi ; aux pins mélancoliques que nourrissent les flancs de ma vieille Pyrène ; ou bien, reportant ma pensée, non plus aux jours de ma jeunesse, mais à ceux de mon adolescence, je songe aux peupliers qui bordent la Loire dans tout son parcours comme un éventail de verdure, arbres chéris et joyeux, à l'ombre desquels je me suis endormi souvent ; c'est que je rêve aux frais ruisseaux si murmurans et si parleurs qui arrosent les interminables plaines du Gâtinais, et que je me dis qu'à cette heure, tandis que chez

vous tout brûle sous les torrens de plomb fondu que vous verse le soleil, là-bas, au contraire, ici et là, montagne ou plaine, tout est charmant, tout est zéphir, tout est rosée. Aussi, quand, après avoir dépassé Lodève et Milhau, je me trouve au cœur de la montagne, malgré la tristesse de ces paysages de pierre, malgré la *speciosa deserti* de ces contrées, je me sens, pour ainsi dire, renaître, je respire, la vie arrive à mes poumons. Ah ! si du moins votre Midi, en outre de son beau ciel, avait cette fécondité du sol qui fait, comme aux Açores ou aux Antilles, épanouir partout les cactus, les aloès, les palmiers, tous ces fils démesurés de la nature tropicale ; si, comme au Brésil et au Mexique, là où la hache des travailleurs a passé la veille, on voyait chez vous, en vingt-quatre heures, germer, croître et se développer un arbuste ; mais non. Le Languedoc à partir de Béziers, et la Provence jusqu'au Var, sont-ils autre chose en été, je vous le demande, qu'une espèce de Sahara, moins la tente, cette maison roulante, — moins le pasteur, ce descendant nomade des patriarches, — moins le simoun, ce roi des plages arabiques ?... Donc, je vous abandonne toujours pour quelques mois avec plaisir. J'arrive en Auvergne, au frais vallon de Massiac, par exemple, où commence la Limagne. Quand j'aperçois les Monts-d'Or couverts de neige, le Puy-de-Dôme dont le pic domine le cratère des volcans éteints qui l'entourent ; quand la malle-poste, au quadruple galop de ses chevaux, me fait rouler au-dessus des précipices qui surplombent l'Allier, je suis joyeux et ravi. Le danger, d'ailleurs, me stimule, et j'espère toujours que nous verserons quelque part, *afin de savoir ce que c'est* ; mais point. Nous roulons en toute réussite, et soudain j'aperçois Clermont avec sa noire cathédrale, bâtie de laves et de basaltes ; puis, nous traversons Moulins, Nevers, et nous voyons à nos pieds la Loire *aux flots jaunes*, comme l'appelle César dans ses Commentaires : là nous sommes au cœur de la France.

D'Orléans à Paris, grâce au chemin de fer, il n'y a qu'un saut : on laisse derrière soi cette jeune cathédrale de Sainte-Croix, qui fait la vieille ; — cette maigre statue de la Pucelle si indigne de Jeanne-d'Arc, et l'on se dirige à pleine vapeur vers Corbeil. Chemin faisant, vous saluez Étampes aujourd'hui désert ; Longjumeau, célèbre par son fameux postillon ; la tour crevassée de Monthéry, assez semblable à un ventre déboutonné, et à l'ombre de laquelle dorment aujourd'hui, étendus pêle-mêle, au bruit de cette tempête périodique qui passe en voiture, les soldats de Louis XI et les volontaires de Bourgogne. On longe ensuite un ruisseau timide et inerte qui se promène lentement entre de planes rives toutes couvertes de marguerites et de graminées : c'est le fleuve bucolique chanté par M^{me} Deshoulières ; c'est l'artère principale qui nourrit la grande ville : c'est la Seine.

Autrefois, quand on allait de Lyon à Paris par la route de terre, il y avait une heure charmante ; c'était celle où après avoir traversé la forêt de Fontainebleau, on arrivait, toujours brûlant le pavé, à quelques lieues de la Capitale. A partir de ce point, du haut de diverses éminences, on avisait, par échappée, le sommet lointain des édifices : ici, c'était le dôme doré des Invalides ; là-bas le faîte orgueilleux du Panthéon dépourvu de la croix ; plus loin, Saint-Sulpice, le Val-de-grâce, la tour Saint-Jacques, Montmartre et le cimetière du Père la Chaise, où reposent dans l'oubli du sépulcre tant de gloires tombées. Ces géans de pierre qui se révélaient à vous tour à tour, étaient, pour ainsi dire, comme autant d'apparitions successives. On eût dit une armée de colosses annonçant, comme à Rhodes, l'entrée du port ; en contemplant de loin leur grandeur, le cœur battait vivement, l'esprit s'éveillait inquiet, et l'imagination rêvait, par derrière ces hauts jalons, des prodiges et des merveilles.

Aujourd'hui rien de tout cela. La fantaisie est remplacée par une triste et morose réalité. Vous courez le long de deux bandes de fer au milieu des entrailles déchirées de la terre. Plus de fleurs, plus de forêts, plus de ces *beaux rubans de queue*, comme disaient les postillons dans leur langage, que vous aviez encore à franchir ;

plus de fouets qui claquent, plus de chevaux qui hennissent, et surtout plus d'édifices qui apparaissent ; plus de dômes, de colosses servant de phares : loin de là, vous passez du grand soleil à un souterrain obscur où la fumée vous aveugle, et l'on vous dépose, vos paquets et vous, dans ce qu'on appelle une gare, à la porte du Jardin des Plantes, — à côté des bêtes féroces, rapprochement on ne peut plus flatteur, à coup sûr, pour les hôtes du Jardin fondé par Buffon.

Une fois là, vous vous orientez comme vous pouvez. Pour moi, laissant mon bagage au domestique qui était venu m'attendre, je grimpai lestement sur l'impériale d'un *omnibus*, un de ces vieux débris datant de la création (le dernier peut-être), qui portaient un orgue poussif sous les pieds du conducteur. Celui-là le possédait encore ; mais, hélas !... *les chants avaient cessé* ; la rouille avait réduit au silence les bruyans tuyaux, qui jadis annonçaient le départ, le passage ou l'arrivée de la voiture renouvelée de nos jours ; mais, en réalité inventée par ce grand génie qui trouva aussi la brouette et le haquet, et qui se nommait Blaise Pascal. Du haut de mon siège aérien, je jetais à droite un coup-d'œil sur la colonne de Juillet, immense et grotesque chandelier couronné, je ne sais pourquoi, par un Mercure tenant des fers brisés, et sur l'éléphant de plâtre, fragile image de l'Empire, ordonné par Napoléon. A gauche, je promenaï mes regards dans une ville en partie Languedocienne, au milieu de laquelle on devrait placer pour emblème un Silène et un Bacchus, je veux dire la Halle aux vins, construction de grandeur réellement Babylonienne. Devant moi, j'avais une multitude de ponts et d'élégantes passerelles ; Notre-Dame accroupie comme un immense chevet ; puis, pour dernier plan de la perspective, à l'endroit où la Seine se bifurque, l'hôtel-de-ville de François Miron, faisant peu neuve, enseveli qu'il est sous de blanches et insultantes façades datées à peine d'hier. A la vue de ce panorama féerique, Monsieur, le sentiment du *parisianisme*, absent depuis si long-temps, m'envahit avec soudaineté. Je dépouillai l'homme nouveau pour le vieil homme, et je redevis sur l'heure fils de Lutèce, plus que je l'avais jamais été. Depuis ce moment, je ne comprends plus qu'on habite la Province ; la campagne me fait horreur, et au plus brillant de vos soleils, je préfère la giboulée et le brouillard de Paris. Ce qui ne m'empêchera pas, croyez-le bien, de me refaire, avec plaisir, Montpelliérain dans trois mois. Mais que voulez-vous ? C'est là, un effet que tout le monde éprouve : aux premières heures, Paris cause une sorte d'éblouissement, un vertige. L'âme et le corps échappent aux minuties de la Province, à la surveillance inquiète de tant d'yeux qui vous épiant, de tant d'oreilles qui vous écoutent. On reconquiert vraiment toute sa liberté ! On peut parler et penser vrai ; on peut agir dans toute l'étendue de son impression personnelle.

Dès le lendemain de mon arrivée à Paris, Monsieur, je me suis mis à visiter indistinctement, et sans ordre, tous les monuments vers lesquels le hasard me conduisait. Ainsi j'ai revu aux lumières éblouissantes de mille palais mauresques bâtis en varres de couleurs (illumination vénitienne digne de la plus belle des Mille et une Nuits), cette place de la Concorde qui n'a pas sa pareille dans le monde, et au milieu de laquelle se dresse, fier encore de sa jeunesse, après trois mille ans, l'obélisque des Pharaons entouré de ces merveilleuses fontaines que nous envierait la Renaissance, à laquelle on les a pourtant dérobées. Je suis entré également dans l'intérieur de la Madeleine, temple immense ; trop petit, néanmoins, s'il eût dû contenir toutes les gloires héroïques de la France. Je me suis agenouillé dans l'église de St-Vincent-de-Paule, nouvelle et coquette édition de Notre-Dame-de-Lorette, inachevée encore, mais qui n'est ni moins riche ni moins admirable ! Voilà pour les arts religieux et le sentiment chrétien.

En fait d'art profane, j'ai assisté au Festival de Berlioz, ce Napoléon ou plutôt ce Mirabeau de la musique. Eh bien ! ne croyez pas ce qu'on vous a dit dans certains

journaux. Le succès n'a pas répondu à l'attente. Qui dit *Festival*, dit *fête*, grande joie, quelque chose d'extraordinaire enfin ; or, le concert, dirigé par Berlioz, n'avait rien de ce qui répond à cette idée. Ah ! je comprends que dans ces bonnes villes d'Allemagne, qui dorment leur sommeil au bruit que leur jette en passant la grande voix du Rhin ; je comprends que, dans ces scientifiques cités, alourdies sous la bière et la fumée de la pipe, un Festival réussisse. Là, en effet, c'est une véritable solennité, c'est un congrès musical. Ce jour-là, toute la ville est bouleversée, les magasins se ferment, la Banque verrouille son coffre-fort, le bailli revêt ses habits municipaux, et du Haut ou du Bas-Rhin montent et descendent des bateaux à vapeur pavés de mille couleurs, portant des légions d'artistes. Tout cela s'arrête à Cologne ou à Mayence ; on se rend dans la Cathédrale ou au Théâtre ; et là, chacun, le cœur débordant de poésie, l'âme pleine du désir d'honorer par une magnifique ovation les œuvres de Beethoven ou de Mozart, participe de son mieux à l'exécution de la symphonie en ut mineur ou de tout autre chef-d'œuvre. Voilà une véritable fête musicale, voilà le vrai *Festival* ; mais à Paris, où cela ne surprend ni ne dérange personne, où aucune boutique ne se ferme, où les fiacres n'en vont pas plus vite ni les omnibus plus lentement, je dis qu'un *Festival* est impossible, et j'aime mieux, pour mon compte, une stalle à l'orchestre de l'Opéra. La salle, d'ailleurs, était merveilleusement mal disposée, comme acoustique. Figurez-vous une longue galerie, dont les murailles étaient toutes noires encore du contact des machines ; cela était surbaissé, plein de contours, de recoins et aussi peu sonore que possible. Aussi votre quasi compatriote, le Rabelais, le Cavaillon, il *maestro Castil-Blaze*, que vous connaissez et qui était là avec son chapeau excentrique, sa barbe géante, et son sourire sardonique, me disait-il en sortant, que de loin on eût cru assister à un concert de guimbarde. Et cependant il y avait là plus de neuf cents exécutants ! Tous les morceaux, je l'avoue, n'ont point obtenu le même succès. La prière de Moïse, par exemple, a produit un puissant effet, le Chant national de Charles VI a été *bissé* ; mais la Bénédiction des poignards des Huguenots, l'hymne à Bacchus de Mendelssohn (tiré d'Antigone), la marche au supplice de Berlioz, son hymne à la France et son apothéose de Juillet, quelle chute !... Il y a surtout dans cette dernière œuvre un éternel coup de trompette qui vous assourdit pendant près d'une demi-heure, et qui, pour l'harmonie, rivaliserait parfaitement avec un trombone de guinguette.

Au théâtre, j'ai vu la première représentation *des Surprises*, de M. Scribe. Hélas ! la seule surprise que j'ai éprouvée ce soir-là, a été celle de voir où en était arrivé au jourd'hui cet esprit jadis si charmant. Est-ce bien là le Scribe d'autrefois, qui faisait si fort nos délices, quand M^{lle} Fay, qui aura bientôt trente ans, depuis dix ans n'en avait pas dix-huit ? J'en doute.... Mais, que dis-je ? est-ce M. Scribe qui a changé, ou bien est-ce nous-même ? Tous les deux sans doute, l'auteur et le spectateur. Ajoutons-y le théâtre. Que sont devenus Gontier, Perlet, Numa, Legrand, Ferville, et cette bonne M^{lle} Julienne, qui était toujours si vertueuse.... dans ses rôles ? La plupart sont morts, bon Dieu ! et ceux qui survivent ne valent guère mieux. Ainsi va cette vieille, éternelle et divine comédie de la vie humaine : le temps, vieillard qui fauche, comme dit le Jasmin de Carcassonne, Davaux, le temps passe, entraînant après lui tous les acteurs de ce monde, comédiens et comédiennes, spectateurs ou acteurs. C'est triste à vous rendre philosophe.

Du théâtre je suis passé au libraire. J'ai touché de fond en comble les boutiques de Guillemot, de Pécheur et de Tabarie. Malheureusement je n'y ai plus vu entrer, comme jadis sur les trois heures de l'après-midi, un grand corps sec, maigre, surmonté d'une tête à physionomie spirituelle et toujours penchée sur l'épaule, comme toute tête qui porte un monde : Nodier, en un mot ; mais j'y ai retrouvé toujours exacts et fidèles, ses amis et ses rivaux, M. le général Lépinoy, le bibliophile

Jacob, M. le baron Taylor, M. Leber, etc. Car, la boutique du libraire, qui servait jadis de rendez-vous aux érudits et aux savans (Le fameux : *Va, va ; nous nous verrons seuls chez Barbin*, de Boileau, ne vient pas d'autre part) ; la boutique qui avait été détrônée par les cafés, recommence à faire concurrence à ces temples de la mode. Aujourd'hui le salon Procope est abandonné aux étudiants du quartier Latin, et à l'exception de Charles Labitte et de Didron qui apparaissent quelquefois pour causer d'archéologie, Procope ne se recommande plus par aucun nom littéraire. En revanche, chez Pécheur, vous êtes sûr de rencontrer tous les jours Armand Bertin, qui possède une des plus belles bibliothèques de France, Gustave Brunet, notre collaborateur, MM. Paulin Paris, Cousin, Leroux de Lincy, tenant autour du comptoir, au milieu des plus beaux produits de la pensée, de la presse, de la reliure, une académie au petit pied. Puisse cette charmante habitude qui renaît, se continuer!... Puisse les discussions politiques, odieuses querelles pleines d'amertume et de rancunes, disparaître devant les calmes controverses de l'érudition!

A propos de l'érudition, il faut que je vous signale une savante notice sur un tableau attribué à Jean Van Ryck, qui se voit dans la principale salle de la Cour royale de Paris. Cette notice, accompagnée d'une très-belle gravure, est due à M. Taillandier, député, parent du jeune et spirituel professeur de votre faculté des lettres. M. Taillandier y prouve très-bien l'importance et la valeur de cette œuvre d'art, et nous adoptons pleinement ses hypothèses sur son attribution.

Je finirai en vous annonçant une importante nouvelle historique. M. Augustin Thierry, l'illustre auteur de l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, arraché, malgré lui, par une femme de cœur et d'esprit, M^{me} la princesse de Belgioso, à sa thébaïde de la rue du Bac, où la mort est venu tout récemment frapper M^{me} Thierry, — vient, avec une force d'âme peu commune dans un corps usé par les douleurs, de reprendre ses travaux. J'ai eu le bonheur de passer auprès de lui quelques soirées, et je puis vous assurer que l'hiver prochain ne s'achèvera pas, sans que le public jouisse du 1^{er} volume de son Histoire du Tiers-état, ouvrage si impatientement attendu par tous les penseurs et les hommes politiques.

Voilà pour le moment, Monsieur, tout ce que je puis vous mander. Une autre fois je vous donnerai quelques nouvelles sur les ateliers d'artistes, sur les travaux de nos peintres, de nos sculpteurs, sur les réparations de St-Denis et de Fontainebleau, sur les agrandissemens de Versailles, ... à moins cependant, que, pour éviter la pluie parisienne qui tombe à torrens depuis plusieurs jours, je ne me décide, comme un nouveau Juif-Errent, à courir le monde pour gagner des climats plus chauds. Attendez-vous donc pour votre prochain numéro, à une lettre datée de Calcutta ou de Benarès, à moins qu'elle ne le soit de New-York, de Nijni-Novogorod ou de Moscou ; cela n'est point tout-à-fait impossible par la vapeur qui court.

Je suis votre très-dévoué serviteur,

ACHILLE JUBINAL.

— Nos lecteurs se rappelleront, sans doute, la fameuse querelle scientifique dont nous les avons quelquefois entretenus, au sujet du cœur trouvé dans la Ste-Chapelle de Paris, et qu'on a été porté à croire être celui de saint Louis. Cette discussion vient d'avoir probablement son dernier mot dans une réponse fort spirituelle, et aussi incisive que pleine de bon goût, adressée par M. Auguste Leprevost, au lourd et long *factum* in-4^o, publié avec force injures et démentis à tout le monde, par M. Letronne, directeur (on ne sait à quel titre) des archives du royaume. M. Letronne qui reproche à la *Revue du Midi*, dans son *factum*, de l'avoir appelé *Letrône*, comme si la France entière était obligée de savoir son nom, commet lui, dans son examen critique, de bien autres erreurs. Ainsi, par exemple, indigné qu'on osât prétendre que

le cœur de Saint-Louis eût pu être enfermé à la Ste-Chapelle dans une simple boîte d'étain, il réfute cette opinion en disant que les boîtes qu'on voit à Rouen et qui renferment les restes de Richard Cœur-de-Lion, sont doublées d'argent. Or, toute cette profusion d'argenterie, comme le fait très-bien remarquer M. Leprevost, consiste dans une feuille d'étain, à peu près semblable à celles dont on se sert pour envelopper les bâtons de chocolat. Nous faisons compliment à M. le Garde-général des archives du royaume, de son imagination; mais nous lui ferons observer que, lorsqu'on commet soi-même de pareilles erreurs, et l'in-4^o de M. Letronne (et non Letrône) en contient bien d'autres, de pareilles inexactitudes, on devrait bien ne pas adresser à ses confrères une pluie de démentis aussi gracieusement formulés : *Le fait est faux ! le fait est faux.* C'est peut-être là de la politesse d'helléniste et d'homme supérieur; mais la civilité puérile et honnête nous en indique une différente.

— M. le profess. d'Amador a clôturé son cours le 14 août à la Faculté de médecine. Un auditoire nombreux se pressait autour de sa chaire. L'éminent Professeur a très-amplement justifié cet empressement du public.

Après une leçon étincelante de verve, d'esprit et de science, où la grâce de l'exposition le disputait à la profondeur tout originale du fond, M. d'Amador a clôturé la séance de son cours, par une péroraison noble, élevée, chaleureuse, digne de l'auditoire auquel elle s'adressait, et surtout de l'École où elle était dite.

Nous avons été assez heureux pour obtenir du Professeur les paroles textuelles, et nos lecteurs, nous en sommes sûr, nous sauront gré de les leur transcrire.

« Nous voilà donc, Messieurs, dit M. d'Amador, au bout de notre longue et laborieuse course.

» Le programme annoncé il y a six mois a été rempli. Comment l'a-t-il été? L'exécution a-t-elle répondu à votre attente? C'est à vous, Messieurs, ce n'est pas à moi à le dire.

» Pour ce que je sais de moi-même, c'est qu'à l'occasion des *humeurs*, nous avons soulevé les questions les plus actuelles de la médecine;

» Que l'*humorisme*, le *solidisme*, le *vitalisme* nous ont apparu dans leurs transformations progressives;

» Que le rôle et l'usage des *humeurs* ont été déterminés d'une manière rigoureuse;

» Que le sang, l'humeur des humeurs, la source de toute vie, de tout liquide et de tout solide, a été étudié sous toutes ses faces, envisagé par tous ses côtés, longuement et profondément examiné sous tous ses aspects;

» Qu'à son occasion, les inflammations actives et passives, aiguës et chroniques, franches et spécifiques, les hémorrhagies, la pléthore, les fièvres inflammatoires, les intermittentes, les fièvres typhoïdes, le choléra-morbus, le scorbut, la combustion spontanée, la goutte, la syphilis, les scrofules, le cancer, la putridité, l'œdème inflammatoire et ses significations, que tous ces états pathologiques, si variés et si nombreux, ont été étudiés dans leur formation morbide;

» Ce que je sais, c'est que les *diathèses* l'ont été aussi; que la *bile* et les *urines* viennent de l'être à cette heure,

» Et que, dans cette revue générale, peu de points de la science pathologique et peu de maladies spéciales sont restées sans être éclairées par de soudaines clartés, soit dans les conditions de leur formation, soit dans les manifestations de leur physiologie, soit enfin dans les méthodes qui les combattent ou les détruisent;

» Ce que je sais, enfin, c'est que notre fil conducteur, à travers cet immense labyrinthe de questions, de problèmes, de doutes, de certitudes, qui aiguillonnent souvent l'esprit, et souvent aussi le découragent, que ce fil conducteur a été le respect de la tradition allié à une marche ascendante et progressive, telle qu'elle sied à une science expérimentale, dont les acquisitions à faire surpassent de beaucoup les acquisitions déjà faites;

» Science qui doit vivre du *passé*, mais qui ne doit pas déposséder ni le présent ni l'avenir de leurs droits légitimes ;

» Science progressive dans les faits, traditionnelle dans les principes, dont les bases, posées par l'antiquité classique, doivent être converties par nous en conséquences fécondes, en découvertes positives, démontrables à ceux qui ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et qui, ne voulant pas, Origènes d'espèce nouvelle, se mutiler eux-mêmes, ne ferment point à la vérité les sens pas plus que l'intelligence.

» Voilà, Messieurs, ce que nous avons accompli, et la méthode qui nous a inspiré dans nos entretiens.

» C'est, sans doute, le vif intérêt de ces débats, qui a retenu, autour de cette chaire, l'élite de nos disciples, ainsi que quelques hommes de science, jaloux de leur culture.

» Nous les prions tous, collectivement et individuellement, de recevoir ici, au nom de la science médicale, l'expression sincère de notre loyale reconnaissance.

» Allez donc, Messieurs, jouir d'un repos dignement conquis, dans les loisirs de la vie de famille ; que vos souvenirs ne nous soient pas tout-à-fait infidèles.

» Si ce n'est pas vers notre personne, qu'ils se rapportent au moins, ces souvenirs, vers nos principes, vers ces germes de science et de vérité, qu'avec tant de sollicitude nous avons déposés au sein de vos intelligences.

» C'est ainsi que vous apprendrez à connaître cette École, si calomniée, si persécutée, et dont il vous faudra peut-être, loin de nous, prendre plus d'une fois la défense.

» Mais rappelez-vous alors, que la meilleure apologie de la Faculté de Montpellier, c'est vous-même : car vous êtes ses fruits, ses disciples ; car vous faites aujourd'hui sa joie, et ferez demain son orgueil.

» Dans une armée, les chefs sont beaucoup ; mais les chefs sans armées n'ont jamais gagné des batailles.

» C'est donc à vous à qui est naturellement confié l'honneur de la Faculté de Montpellier.

» Éloignés d'elle, ne perdez jamais de vue ses droits à votre affection.

» Ses enfants de prédilection à cette heure, dans quelques années nos héritiers légitimes, c'est à vous tous à qui est dévolue aussi dans l'avenir la noble tâche de l'illustrer par vos talents, de la défendre par votre plume.

» Que si je suis parvenu, dans le cours de nos entretiens, à vous forger quelques armes pour cette noble entreprise ; si je suis parvenu à vous faire voir qu'elle est digne de vos efforts, qu'il y a honneur à le tenter et gloire à le poursuivre, je puis vous en donner l'assurance, enfin, je me croirai payé et suffisamment récompensé de toutes mes peines. »

La distribution des prix de l'École primaire supérieure a eu lieu le 23 août dernier. On remarquait à cette cérémonie scolaire, MM. le Maire et ses Adjoints ; le Secrétaire-Général de la Préfecture, les Inspecteurs de l'Académie et des Écoles primaires, et d'autres personnes notables de la ville. Après quelques paroles, pleines d'à-propos, de M. Albin Parlier, maire, M. Pourché, adjoint-délégué pour l'instruction primaire, a adressé aux élèves une allocution dont nous regrettons de ne pouvoir rappeler que les passages suivants :

« Trois grandes, trois nobles et imposantes autorités (a dit M. Pourché) se préoccupent également, jeunes élèves, de la culture de vos intelligences et de vos mœurs ; ce sont vos familles, l'état, la religion : vos familles au point de vue des intérêts

»privés, l'état sous celui des plus graves intérêts nationaux, la religion pour imprimer
»à toutes vos actions un caractère de dignité en rapport avec l'immortelle destinée du
»principe qui nous distingue si profondément de la matière.....

»Ces soins que vous recevez d'une association qui comprend tout ce que vous avez
»de plus cher au monde, ne sauraient manquer de vous pénétrer de reconnaissance,
»et de faire naître en vous la ferme résolution de vous préparer à être des citoyens
»utiles et honorés, des hommes capables et probes, des amis du bien et du beau!....

»C'est dans l'instruction, jeunes élèves, que vous trouverez le moyen d'acquérir ces
»belles qualités. Livrez-vous donc au travail, à un travail opiniâtre; accoutumez-
»vous à la réflexion, exercez la mémoire, perfectionnez le jugement, étudiez avec
»méthode. Par là, soyez-en sûrs, vous parviendrez à obtenir des succès. Gardez-
»vous de croire, toutefois, que l'enseignement qui vous est donné conduise à la haute
»science. Le but n'en est pas aussi prétentieux; car, pour arriver jusqu'aux régions
»vraiment scientifiques, il faut des études fortes, complexes, élevées, toutes du ressort
»d'enseignemens supérieurs spéciaux: n'en soyez pas humiliés. Le champ des connais-
»sances humaines est trop vaste pour qu'il ne devint pas nécessaire d'établir un grand
»nombre de divisions.... La part de l'instruction primaire supérieure est assez belle,
»d'ailleurs, pour vous rendre jaloux de la posséder.»

Les prix ont été ensuite proclamés aux applaudissemens de l'assemblée, et avec accompagnement des brillantes fanfares de la musique du 38^e de ligne.

Dans les intervalles, des chœurs ont été exécutés par les Élèves de l'école; et, dans l'exécution des divers morceaux, les jeunes élèves chanteurs, dirigés par le professeur Vernet, ont montré beaucoup d'ensemble et de précision.

GRAS, *Propriétaire-gérant.*

ÉTUDES

SUR LES

POÈTES LATINS MODERNES.



LE P. JACQUES VANIÈRE.

Quand nous avons assisté à l'immense mouvement littéraire du ^{xvii}^e siècle, quand nous avons salué cette foule de génies puissans qui ont répandu notre gloire dans toute l'Europe, nous aimons à nous arrêter devant les noms de ces hommes de paix et de solitude qui, continuant par leurs travaux l'œuvre des Anciens, empêchaient de se prescrire l'admiration accordée depuis seize cents ans aux poèmes de Virgile, d'Horace et d'Ovide; évitant la cour où était appelé alors tout homme de talent, ils ne demandaient le bonheur qu'à l'étude, et se contentaient d'illustrer leurs provinces; ils fuyaient la gloire, mais la gloire venait les y trouver. — Tels furent, à la même époque, Rapin et Vanière, tous deux de cette société fameuse qui donnait, dans le même temps, aux lettres et aux sciences les Jouvençy et les Sanadon.

Jacques Vanière naquit en 1664, dans un bourg près de Bé-

ziers ; il passa son enfance et une grande partie de sa vie à la campagne , au sein de la plus riante nature , sous un ciel enchanteur , toujours occupé de travaux rustiques , et ce fut à ces goûts heureux qu'il dut son génie et sa gloire. — Virgile vécut aussi dans les champs ; mais il les abandonna depuis pour la Cour. Le plus illustre de ses disciples , s'il ne marcha point sur la même ligne que le prince de la poésie latine , trouva du moins , dans sa vie champêtre , un bonheur durable qui manqua souvent à l'ami de Mécène , au flatteur d'Auguste ; il ne se mêla point aux agitations du monde , ses jours furent calmes et sereins , et jamais le mot de Voltaire (qu'il démentait lui-même par sa propre existence) , jamais ce mot ne reçut une plus juste application : « La vie d'un homme de lettres n'est guère que dans ses ouvrages. » Nous allons donc nous occuper des ouvrages du P. Vanière.

Les biographes nous disent que sa jeunesse ne promit pas d'abord ce qu'il exécuta dans la suite : il montrait peu d'aptitude pour les lettres ; son imagination , encore endormie , ne l'emportait pas vers les sphères de la poésie , et , ce qu'il y a d'étrange , il pria souvent le P. Joubert , son professeur , de l'exempter des compositions en vers latins. C'est à la lecture assidue , approfondie des Anciens ; c'est surtout à l'étude de la nature , ce grand livre plus éloquent encore que ceux d'Horace et de Virgile , que le jeune homme sentit peu à peu son âme s'élever , son talent se former. La poésie et la nature lui firent comprendre qu'il était né pour devenir le chantre inspiré des travaux rustiques ; il osa se confier à ses inspirations avec tout le charme et l'enthousiasme de son âge. — Dès-lors , il se révéla poète.

A cette époque , la langue latine était en honneur : le P. Rapin , Balthazar de Vias , du Perrier que Ménage avait salué du titre de prince des poètes lyriques , la faisaient fleurir dans leurs vers ; de Thou , Descartes , Urbain VIII étaient lus et admirés dans la langue qu'ils s'étaient choisie ; Jouvençy , Sanadon , Scaliger et tant d'autres , revêtaient la critique du langage et

souvent du style de Quintilien ; Bossuet retrouvait dans le latin , pour expliquer les *Psaumes* , l'*Ecclésiaste* et le *Livre de la Sagesse* , la même force de logique , la même magie d'éloquence qui l'avaient placé déjà , lorsqu'il s'était servi de la parole maternelle , à côté de saint Augustin et de saint Bernard. C'était l'époque où le bon Rollin s'excusait si naïvement d'avoir écrit en français son beau *Traité des études*. « J'aurais pu mieux réussir , disait-il , en écrivant dans une langue à l'étude de laquelle j'ai employé une partie de ma vie , et dont j'ai beaucoup plus d'usage que de la langue française. Je ne rougis point de faire cet aveu , afin qu'on soit plus disposé à me pardonner bien des fautes qui me seront échappées dans un genre d'écrire qui est presque nouveau pour moi. » Un siècle plus tôt , il aurait eu à lutter contre le mauvais goût de ceux qui prenaient leurs modèles chez les auteurs latins du moyen-âge ; plus tard , à peine eût-il trouvé de rares lecteurs capables de l'apprécier. — Vanière ne pouvait donc arriver à un moment plus favorable : la langue à laquelle il avait voué une espèce de culte était florissante ; il assistait à sa résurrection , et il ne devait pas en désespérer , lui qui voyait Santeuil la consacrer à des hymnes pieux dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre.

A peine entré dans la Congrégation des Jésuites , et destiné par eux à professer les humanités , il justifia leur choix par son premier essai : *Stagna et Columbæ* , qui depuis trouvèrent leur place naturelle dans le *Prædium rusticum*. C'est à propos de ces deux poèmes , que Santeuil , le fier Santeuil , qui disait : « Si je savais avoir fait un mauvais vers , j'irais tout à l'heure me pendre à la Grève ; » c'est à l'apparition de ces deux chants d'une si belle et si pure latinité , que le chanoine de Saint-Victor s'écria avec dépit : « Ce nouveau venu nous a tous dérangés sur le Parnasse. » — On trouve déjà , dans *Columbæ* , ce précieux talent de savoir relever les plus petits détails par le choix des expressions :

*Huic non absimilem fert Cypria terra columbam ,
Quæ circumpositis cristato vertice plumis*

Altior ingreditur , regumque insignia jactat.

*Utraque fœturæ est habilis ; nâm seu furit agris
Sirius , aut hyemis redit inclementia , nunquàm
Cura cadit sobolis ; viâ nido abiere gemelli ,
Cum redit ovorum primus labor. Hanc ego cunctis
Anteferam , si parcat heri curisque reique ;
Et circum facili , gentis de more , rapinâ
Vivat agris , dùm larga satis dat pabula tellus.*

A Chypre on voit encor de ces pigeons ; leur tête
Agite dans leur marche une brillante aigrette ,
Marque de leur grandeur et de leur royauté ;
Rien surtout n'est égal à leur fécondité.
Que l'été , que l'hiver désole la campagne ,
Le soin pour leurs petits toujours les accompagne ;
Ils font de nouveaux nids dès que les premiers-nés ,
En essayant leur vol , les ont abandonnés.
Je les préférerais si , lorsque la nature
Offre aux autres pigeons une large pâture ,
Ils allaient ainsi qu'eux butiner dans son sein ,
S'ils allégeaient ma peine en vivant de larcin.

Ce fut donc ce poème qui commença la réputation de Vanière ; il s'essaya encore dans des épigrammes , des odes et surtout des églogues sur l'amitié. Celles-ci , au nombre de huit , sont rangées parmi ses meilleurs ouvrages ; on y admire la facilité , l'élégance ordinaires de l'auteur , et , en outre , une suave expression de sensibilité qui en rend la lecture délicieuse. — Les épigrammes ont souvent la grâce piquante de Martial ; mais Vanière , homme pieux et moral avant tout , ne repousse pas le lecteur par les saletés qui souillent les épigrammes du poète de Bibilis et celles de J.-B. Rousseau. — On peut remarquer aussi , dans ce Recueil , des inscriptions pour les bustes des douze Césars ; la plupart sont fort heureuses.

Caligula.

*Cæde furens , Romæ sibi vult altaria poni ;
Quòdque hominem exuerit , se putat esse Deum.*

Il veut que ses autels couvrent le sol de Rome ,
Il se croit Dieu pour n'avoir rien de l'homme.

Othon.

*Maluit interitu pulchro decedere vitâ ,
Quàm sceptrum populi clade tenere sui.*

Il aime mieux mourir , et de ses propres mains ,
Que de devoir le sceptre au malheur des Romains.

On connaît le mot de cet empereur : « Il vaut mieux qu'un
seul périsse pour le salut de tous , que tous pour le salut d'un
seul. »

Auguste mourant , à un ami qui le pleurait.

*Vita peracta mea est ; et si malè Principis egi
Personam , lacryma ; si benè , plaude manu.*

Ami , ma vie est achevée ;
Si j'ai sur la scène élevée
Mal joué le rôle de Roi ,
Pleure ; sinon , applaudis-moi.

Építaphe d'un bavard.

*Æternùm silet hoc tandem sub marmore , vivus
Qui nunquàm siluit ; superi dent illius umbræ
Quam moriens nostris dedit auribus quietem.*

Il se tait , sous ce marbre sombre ,
Celui qui ne se tut jamais de son vivant ;
Que les Dieux donnent à son ombre
La paix qu'à notre oreille il rendit en mourant.

Dans ses différens ouvrages , Vanière a mêlé , à l'exemple de Santeuil , le profane au sacré : c'était la mode alors. On se rappelle la sévérité de Bossuet envers l'auteur des hymnes , et la soumission de ce dernier ; Rollin , tout en blâmant Sannazar d'avoir confondu , dans son *De partu virginis* , les noms de Pluton , des Furies , des Centaures , des Gorgones , de Latone , et ceux de Marie , des Prophètes et de Jésus , n'ose décider entre l'évêque de Meaux et le chanoine de Saint-Victor. Fleury , et surtout Fénélon , qui peut-être travaillait déjà au *Télémaque* , furent plus indulgens , et n'approuvèrent point le rigorisme de Bossuet. — Quoi qu'il en soit , la question est jugée ; la conscience religieuse permet l'emploi des Divinités païennes , la conscience littéraire seule les repousse ; le xviii^e siècle en a tant abusé , il les a entourées de tant de fadeurs , qu'elles seraient mal venues de nos jours. Puis , Châteaubriand a joint sa grande voix à

celle de Bossuet ; il a ébranlé l'Olympe ; il a prouvé , contre l'assertion de Boileau , qu'il y a quelque poésie à cueillir sur la cime du Golgotha. Un auteur mythologique n'encourrait plus les foudres de nos Evêques ; il ne serait pas lu , — et voilà tout. — Mais Vanière avait déjà compris l'abus et le ridicule de cet étrange amalgame ; il s'en excusait naïvement dans son *Tombeau de Louis de France, duc de Bourgogne*.

..... *Teleri , rigidissime veri*
Cultor ,.....
 *Si sacra profanis*
Miscuerim ; species scis fingere somnia vanas ,
Et caput atque pedes uni malè reddere formæ.

De la vérité seule , adorateur fervent ,
 Excuse , Le Tellier , si j'ai mêlé souvent
 Le profane au sacré ; tu sais que de vains songes
 Forment dans notre esprit de bizarres mensonges.

Il est vrai que nul sujet ne permit moins les illusions de la Fable : Amphion , les Parques , Mars , Bellone , Thémis , Pallas , juraient un peu dans un poème destiné à chanter un Prince chrétien , et à côté de la Religion qui , lorsque Minerve a pleuré sur le tombeau du Dauphin , vient à son tour exhaler sa douleur.

Delphini patrio quæ condimus ossa sepulchro
Posteritas sacris olim venerabitur aris.

Ses cendres maintenant à la tombe livrées
 Seront sur mes autels par vos fils révérees.

Vanière avait pour lui l'exemple et l'autorité de ses plus illustres prédécesseurs , Vida , Sannazar , et ces prédicateurs qui , se faisant scrupule d'employer un mot dont ne s'étaient point servi Tacite , Cicéron ou Virgile , appelaient la Sainte Vierge , *Dea* ; les Anges , *Nuncii Deorum* ; et Satan , *Rex Infernorum*. Vanière du moins eut le bon goût de comprendre ce ridicule et la candeur de l'avouer ; ajoutons qu'il fut plus sobre de ces bizarreries que ses devanciers et même que ses contemporains , et , en se rapportant au temps où il vivait , on peut admirer cette modération. D'ailleurs , juger un homme d'après

la poétique du jour , d'après les systèmes actuels , c'est juger sans élévation , sans intelligence véritable et saine ; c'est reprocher aux siècles passés de n'avoir point adopté et deviné la mode et le costume des siècles postérieurs.

L'heure était venue où , après plusieurs essais brillans , le poète devait concentrer toutes ses forces dans une œuvre seule , œuvre de grande étendue , et dans laquelle il pût , sans être borné par un sujet étroit , donner l'essor à sa verve méridionale , déployer librement les richesses de son imagination , sa profonde science dans la langue virgilienne , et ses connaissances sur l'art de l'agriculture qu'il avait étudié dès ses plus jeunes ans. Il lui devait ses talens et son bonheur ; il voulait lui devoir sa gloire :

*Me quoque Parnassi per lubrica culmina rapiat
Laudis amor.*

Et je me sens aussi , par un élan sublime ,
Porté sur le Parnasse et sa glissante cime.

Puis , c'est en vers charmans qu'il trace le plan de son poème :

*Aggrediar , duce te , mores habitusque locorum
Explorare ; bonos partis accersere fundis
Agrícolas ; curare greges , sociosque laborum
Informare boves ; et agrestibus atque sativis
Arboribus vestire solum ; tum prata secutus ,
Et segetes , operasque omnes quas annua ruri
Cura refert , olus et viles , vinumque resumam.
.....
Chortales addam volucres , mollemque columbam , etc....*

J'irai , conduit par toi , mon guide souverain ,
Reconnaître le site et choisir le terrain ;
Avec nous y viendront nos disciples rustiques.
Je leur enseignerai dans mes vers didactiques
A former par leurs soins les différens troupeaux ,
Et nos bœufs , compagnons des champêtres travaux ;
A nourrir sur le sol et l'arbre que l'on sème ,
Et l'arbre inattendu qui pousse de lui-même.
L'herbe de la prairie et la maison des champs
Auront aussi leur tour. Je dirai dans mes chants
Quels travaux , au milieu de notre vert domaine ,
Dans ses retours constans chaque saison ramène ;
La vigne et l'olivier , arbres chéris de tous ,
Verseront sous mes yeux leurs flots brillans et doux ,

Et du sommet enfin de leurs humbles tourelles
 Nous entendrons chanter les douces tourterelles.

Une fois le plan connu , le poète enseigne, dans le 1^{er} livre , l'art d'acheter , puis de réparer une terre. Il sait se plier à tous les détails ; il les embellit par la magie du style , par des comparaisons agréables et souvent pleines de philosophie ; il donne en beaux vers des leçons parfois triviales. Qu'il parle des troupeaux , du grand et du petit bétail , des devoirs du maître et du domestique , de la basse-cour , des marais , des jardins potagers ; qu'il prenne un ton plus élevé en chantant les colombes , les fleurs , les abeilles , les quatre saisons , toujours guidé par un goût sûr et délicat , il relève par l'heureux tour des phrases , par la grâce de l'expression , par le choix des épithètes , ce que son sujet et ses préceptes pourraient avoir d'aride ou de peu noble. Son VI^e livre est, sous ce rapport, quelque chose de prodigieux ; il fallait parler du chou , de la carotte , du concombre , du navet , de la betterave , de l'épinard , de la courge , de l'ail que maudissait Horace , de la rave , de l'artichaut , etc. , etc. , et même de la roquette. Vanière fit un véritable tour de force , et tous ces mots dont la trivialité était si effrayante , n'offrent , dans ses vers , rien de ridicule. C'est là un des talents de Delille ; mais Delille n'aborde pas franchement la difficulté ; il l'élude , la tourne avec infiniment de grâce et d'esprit. Vanière , plus hardi et non moins heureux , nomme chaque objet par son nom ; et c'est par la disposition , par l'arrangement des mots et des phrases , par l'harmonie et la flexibilité du style , qu'il se sauve avec tant de bonheur. Colin-d'Harleville a rendu hommage à ce merveilleux talent du P. Varnière :

Simple , et laissant bien loin bel esprit et manière ,
 J'aurais naïvement , comme le bon Vanière ,
 Dit les soins , les trésors sans cesse renaissans ,
 Ces nombreux animaux à l'homme obéissans ,
 Son vigilant gardien , ses compagnons d'ouvrage ,
 J'aurais tout voulu peindre ; oui , j'eusse eu le courage
 De nommer dans mes vers tous les fruits du verger ,
 Et jusqu'aux moindres dons du jardin potager :
 Le naturel l'emporte et brave un froid usage.

COLIN-D'HARLEVILLE. (*La campagne et les vers.*)

L'art de la transition, cet art que Boileau déclarait si difficile, est respecté et suivi avec adresse dans le *Prædium rusticum* ; chaque chant est lié au précédent et sert d'introduction à l'autre. Les Anciens avaient secoué ce joug, et Vanière qui les avait tant étudiés, a su ne pas imiter ce défaut. Virgile seul peut-être n'a pas négligé cette logique si nécessaire, qui donne un charme de plus aux idées didactiques ; mais son ouvrage est court. Celui de Vanière, d'une bien plus vaste étendue, renfermant une multitude d'objets, rendait les transitions plus pénibles.

Ici se présente naturellement un parallèle entre l'auteur du *Prædium rusticum* et l'auteur des *Jardins*, que Vanière lui-même cite avec tant d'éloge : *Optima præripuit Rapinus.* (Lib. V.) Le poème de Rapin est, comme celui de Virgile, en quatre chants, et en cela il fut plus heureux et plus adroit que Vanière. L'auteur des *Jardins* se distingue par la pureté et la sagesse du style ; mais il est moins harmonieux, moins doux que Vanière qui n'est pas moins pur. Celui-ci possédait, à un degré plus éminent, le charme et la variété de l'expression ; son imagination plus fleurie, plus colorée, plus méridionale, réussissait mieux que celle de Rapin à embellir les moindres choses, à en sauver la sécheresse et la minutie : l'un est plus fort, plus précis ; l'autre, plus élégant, plus abondant, peut-être même un peu paraphraseur, et par cela même plus virgilien. Moins judicieux, se fiant davantage à sa facilité, Vanière s'arrête complaisamment à décrire tout ce qu'il rencontre : un arbre, une fleur, un oiseau ; il y réussit presque toujours ; ses tableaux sont pleins de charmes. Rapin, sans être moins riant, moins agréable, est plus avare d'ornemens, non qu'il les néglige, mais il attend que le sujet les demande. La profusion de Vanière est quelquefois hors d'œuvre ; la sage économie de Rapin ressemble quelquefois à de l'aridité, et décèle une verve moins riche, moins soutenue. Le premier est sobre d'allusions mythologiques (nous avons vu qu'il les réprouvait) ; le second s'offre sans cesse à nous entouré d'un fatigant cortège de Divinités païennes ; il ne recule pas même devant les métamorphoses, et souvent vous croiriez lire

un livre d'Ovide, sauf l'abondance d'Ovide. Vanière cherche à captiver l'attention par des épisodes plus dans nos mœurs, et surtout plus nouveaux. Tous les deux, enfin, ont mérité d'être comptés au nombre des plus habiles disciples de l'antiquité; mais, s'il est difficile de décliner quel est le plus grand écrivain, il ne l'est pas de dire quel est celui qui offre le plus de charme. Nous sommes étonné que Voltaire qui accorde, dans son *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*, une place, il est vrai de trois lignes seulement, au P. Rapin, ait complètement oublié le P. Vanière.

Voltaire a dit que les laquais de Cicéron ne comprendraient pas nos meilleurs vers latins : le mot est plus piquant que juste, et les deux poètes dont nous parlons eussent été fort bien compris de Cicéron lui-même qui aimait tant et cultivait la poésie. Il n'est pas besoin, pour nous servir des expressions de Voltaire, d'avoir été assis à la table de Mécène, entre Horace et Virgile, pour juger la poésie latine; de légères nuances d'harmonie, provenant de la prononciation, peuvent nous échapper; mais la beauté de la pensée, celle de la forme même, la science des mots sont très-bien senties : on trouvera toujours un plaisir vrai à lire Rapin, Vanière et le cardinal de Polignac.

Nous pourrions citer de Vanière une foule de vers heureux, de ces vers qui se gravent à jamais dans la mémoire, et tels que ceux-ci :

*Sic ubi procera pendens ex arbore, rauco
Messores arguta vocat stridore cicada,
Falcibus armantur.....*

Du haut d'un arbre alors, la bruyante cigale
De son cri rauque appelle aux champs les moissonneurs;
Ils s'arment de faucille.....

Vanière est l'un des poètes qui ont le mieux réussi à mettre en relief la pensée, à décrire chaque objet, à le peindre avec les couleurs les plus exactes, à imiter par le choix et l'arrangement des mots les mille traits de la nature : son ouvrage fourmille d'exemples; c'est qu'il sentait profondément, et que son imagination, pleine des tableaux qu'il avait vus et étudiés,

trouvait sans efforts les expressions les plus heureuses, les plus claires, les plus caractéristiques; il n'avait qu'à reproduire ses impressions telles qu'il les avait reçues. — Il faut aimer beaucoup la nature pour la comprendre et la retenir ainsi, pour en saisir avec cette vérité ses nuances, ses charmes et ses mélodies.

Vanier n'est pas sans défaut; il a quelquefois les défauts de ses qualités. Nous avons dit qu'il est abondant; cette abondance devient parfois prolixité; il est fleuri, parfois il l'est trop. Il est sobre d'épisodes, mais aussi quand le sujet est stérile par lui-même, un épisode ingénieux pourrait, sinon le féconder, du moins amuser, arrêter l'attention du lecteur. En outre, ceux qu'il a insérés en petit nombre, dans son poème, ne sont pas toujours heureux. Trop souvent ce sont des éloges accordés à ses amis, à propos, par exemple, d'un bois où ils s'étaient promenés: hâtons-nous de dire que les regrets sur la coupe de ce bois sont très-éloquemment exprimés; mais le panégyrique de ses confrères présente trop peu d'intérêt; ce sont, à propos des abeilles, des descriptions du Paraguay et des spéculations politiques sur son gouvernement; ce sont des anathèmes contre Chirac, premier médecin du Régent et de Louis XV, qui, lors de la peste de Marseille, soutint la contagion de la peste (les non contagionistes de nos jours n'ont pas même le mérite de l'invention). On sent combien tout ceci est hors d'œuvre: *Non erat hic locus*; et ce sont, en général, les morceaux les moins bien écrits. Enfin, le poème est trop long, surtout pour poème didactique; et, l'auteur, malgré la richesse et la variété de ses ressources, n'a pu le féconder d'un bout à l'autre. — Mais, lorsqu'il aborde un objet élevé et intéressant; quand surtout il parle de son pays natal, alors le poète déploie en toute liberté sa verve puissante; alors, nobles images, mots heureux, phrases mélodieuses, périodes admirables d'harmonie, de douceur et d'irréprochable correction, brillent, éclatent, coulent en flots intarissables; il atteint la plus belle, la plus pure, la plus savante latinité, et le lecteur se demande

s'il ne lit pas un livre trouvé parmi ces ruines qui gardent encore tant de trésors ; il doute s'il ne lit pas un livre qui date du siècle d'Auguste.

En 1756, M. Berland de Rennes publia, sous le titre d'*Économie rurale*, une traduction du *Prædium rusticum*, traduction fautive, lourde, inexacte, et surtout très-mal écrite.

A quelles profondes études a dû se livrer un homme qui, non content d'avoir donné dans son grand poème un si beau modèle de style, a voulu en tracer les préceptes, en constater les lois, et a conçu, à cet effet, le *Dictionnaire poétique*, chef-d'œuvre de science et de goût, que l'on ne pourra jamais qu'imiter ! C'est ainsi que Noël avoue, dans la Préface de son *Gradus ad Parnassum*, tout ce qu'il doit à son illustre prédécesseur : « J'ai » eu sur lui, ajoute-t-il, un avantage dont sa modestie l'a privé, » celui de pouvoir lui emprunter des passages du *Prædium rusticum* et de ses autres poésies. »

Vanière n'eut pas seulement du génie, ce qui valait mieux que sa science et que sa chaleureuse fécondité, c'était la noblesse et l'aménité de son caractère. Malgré la supériorité de ses talents, il n'eut pas un ennemi ; et, lorsqu'il mourut à Toulouse, en 1739, plein de jours, de vertus et de gloire, il fut pleuré de tous ceux qui l'avaient connu. On lui fit plusieurs épitaphes plus ou moins heureuses, mais qui, après avoir rendu justice à son haut mérite littéraire, s'accordaient toutes à louer la pureté de ses mœurs, la sagesse de sa vie, la candeur de son âme. Sous tous les rapports, le P. Vanière a donc été digne de l'hommage public que lui a rendu naguère sa ville natale : savant profond, poète éminent, cœur noble et généreux, il a fait revivre dans ses œuvres la belle antiquité ; il a chanté, en style comparable souvent au style de Virgile, des sujets chantés par Virgile ; il a été, par ses vertus, l'éternel honneur de son pays. Béziers, qui a vu naître tant d'hommes illustres, qui a donné le jour à Pélisson, le généreux ami de Fouquet, de Lafontaine et de Bossuet ; Béziers, qui vient d'élever une statue à ce Riquet, dont la puissante intelligence força deux

mers à se joindre ; Béziers ne pouvait oublier le P. Vanière. Si le poète a jeté un beau reflet de gloire sur sa patrie , s'il l'a célébrée si souvent en vers touchans et avec cette éloquence qui vient du cœur , celle-ci , grâce au zèle et aux lumières de sa Société archéologique , s'est honorée elle-même en présentant à l'émulation une Notice biographique sur cet homme de génie et de vertu , et en ornant de son buste sa principale place publique.

GASTON DE FLOTTE ,
Membre de l'Académie de Marseille.

M. le Baron TAYLOR.

(Suite et fin.)

De retour en France, M. Taylor, en attendant des jours meilleurs, se remit tranquillement à parcourir le beau pays dont il recueillait déjà depuis long-temps et les ruines et l'histoire. Or, n'est-ce pas, je vous le demande, une chose merveilleuse que ce voyage qui dure depuis vingt ans et que rien ne peut interrompre, ni les révolutions de palais, ni les révolutions de la rue ? Tantôt c'est la Normandie qui est explorée, décrite, dessinée ; tantôt c'est le Languedoc dont les monumens, les héros et les malheurs sont à jamais consacrés et reconstruits ; la Franche-Comté, l'Auvergne, la Picardie, la Bretagne, la Provence sont tout étonnées de se voir franchement admirées par un Français qui comprend enfin ce qu'elles ont de pittoresque, de grandiose et d'original, bien qu'elles ne soient point hors de son pays.

Cependant des jours meilleurs se levèrent : après une année d'attente, le 19 novembre 1829, M. le comte Alexandre de Laborde, membre de la Chambre des députés, M. Drovetti,

ancien consul général de France en Égypte, M. le baron de Livron, maréchal-de-camp au service du pacha, M. le baron Mackau, contre-amiral, M. le baron Tupinier, conseiller d'état, se réunirent au ministère de la marine avec M. Taylor, et s'entendirent sur les moyens de transport qu'on pouvait employer pour amener en France les deux obélisques de Thèbes. M. Bresson, ancien officier de la marine française, actuellement au service du vice-roi d'Égypte, avait proposé de construire sur les lieux mêmes, avec des sapins de la Caramanie, deux énormes radeaux qui, au moyen d'un remorqueur, auraient servi à faire flotter chacun des deux obélisques, d'abord sur le Nil pour les amener jusqu'à la mer, et ensuite sur la Méditerranée et l'Océan jusqu'au Havre : ce plan ne fut pas adopté. On résolut de construire une allée qui devait faire voile pour Alexandrie, profiter de la crue du Nil, remonter le fleuve jusqu'à Thèbes, et, lors du retrait des eaux, échouer le plus près possible de l'obélisque, qu'on voulait introduire dans sa carène au moyen d'une ouverture pratiquée à son avant. Il devait rester là jusqu'à la crue nouvelle, et, soulevé par elle, se retrouver à flot sans effort, descendre le cours du Nil, franchir le Boggose, entrer dans la Méditerranée, traverser le détroit de Gibraltar, fendre l'Océan, et saluer le Havre avant de remonter la Seine jusqu'à Paris.

Le 11 janvier 1830, M. le baron Taylor reçut copie de l'ordonnance suivante :

« Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'état de la marine et des colonies, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

» Art. 1^{er}. Le sieur baron Taylor sera envoyé comme commissaire du Roi auprès du pacha d'Égypte, pour négocier la cession des obélisques de Thèbes, et pour faire transporter en France l'obélisque d'Alexandrie.

» Art. 2. Les frais relatifs à cette mission et au transport de ces monumens seront faits par le ministère de la marine et portés au compte de ce département.

» Art. 3. Notre ministre secrétaire d'état au département de la

marine et des colonies est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

»Donné à Paris, en notre château des Tuileries, le sixième jour du mois de janvier 1830, et de notre règne le sixième.

» *Signé* CHARLES. »

M. le baron Taylor, après avoir reçu les ordres du ministre de la marine, M. d'Haussez, et s'être concerté avec le préfet maritime de Toulon pour tous les apprêts de transport, partit pour la ville d'Alexandrie, emmenant avec lui MM. Dauzats, Meyer et Valette.

La première conquête que M. le baron Taylor opéra au profit de la France eut lieu en Sicile : il fit mouler à Palerme les métopes du temple de Sélinonte, fragmens de la première école grecque antérieurs de beaucoup à l'ère chrétienne, qui sont aujourd'hui au Louvre. Ainsi, avant d'avoir atteint le but du voyage, un grand service était déjà rendu à la science.

Quand M. le baron Taylor et ses compagnons arrivèrent à Alexandrie, le pacha d'Égypte était absent : Ibrahim reçut la première visite de la caravane, qu'accompagnait M. de Mimaut, notre consul sur cette terre étrangère.

L'envoyé du roi de France offrit au prince, au nom de son souverain, des armures de colonels de cuirassiers et de carabinières, des fusils de chasse et des pistolets de combat.

Cette première entrevue à quelque chose de si piquant et de si bizarre aux yeux des Occidentaux, qu'on nous permettra d'en donner un aperçu.

La salle où fut admis M. le baron Taylor, n'avait d'autre parure qu'un énorme divan circulaire et un immense jet d'eau. Ibrahim était placé dans l'angle de la salle. M. le baron Taylor s'assit à sa droite, M. de Mimaut à sa gauche, leurs compagnons suivant leur fantaisie. Aussitôt, sur un signe d'Ibrahim, les esclaves apportèrent de longues pipes allumées, et chacun fuma sans avoir encore prononcé une seule parole. Quand les pipes furent vides on servit le café, cérémonie qui constitue les grands honneurs de la cour du pacha, et la conversation commença. Le

prince musulman parla beaucoup de Paris, de l'Opéra, des Journaux ; mais il ne dit pas un mot des obélisques. Bien évidemment, dans son esprit, il y avait de la part de notre gouvernement quelque folie à envoyer chercher si loin quelques fragmens de rochers.

La négociation, aidée par la science que l'envoyé du roi de France avait acquise dans son précédent voyage, une fois terminée, M. le baron Taylor reprit son bâton d'artiste et de pèlerin.

Ce fut alors le tour de la Syrie, de la Palestine, de la Judée, le tour de la Nubie et de l'Asie-Mineure. La pieuse caravane s'en allait couchant, tantôt sous des tentes dans le désert durant que le simoun mugissait à l'horizon, tantôt à l'abri des palmiers qui avaient servi jusque-là de retraite aux chacals, ou bien au sommet de la tour de Jéricho ; recueillant, comme elle pouvait, les ruines grecques et romaines de cette contrée ; ramassant partout les débris des antiques civilisations, mortes avec les peuples du vieux monde, pour en orner les musées de la jeune Europe ; reconstruisant les cités évanouies et les monumens tombés avec le crayon du peintre, pour en composer une riche collection de dessins que la gravure a reproduits et qu'accompagne un texte intéressant (1).

Après avoir demandé aux sables de la solitude la trace de Palmyre, cette reine du désert, après avoir médité sur les ruines de Balbeck, M. le baron Taylor embarqua toutes ses richesses à Tripoli, revit Alexandrie en passant, et rapporta le consentement du vice-roi d'Égypte à l'enlèvement des obélisques de Luxor. Sur le crédit que lui avait ouvert le ministre de la marine il n'avait dépensé que dix-sept mille francs pour tous frais de voyage de trois artistes, dont l'un d'eux représentait le roi d'une grande nation ; les quatre-vingt-trois mille autres francs furent déposés au Trésor avec le rapport de l'expédition. Le 18

(1) Cette publication, aujourd'hui achevée, embrasse dans son cadre l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Judée : elle présente des tableaux variés et pittoresques. Aucun livre ne rappelle de plus grands souvenirs et des lieux plus sacrés.

mai 1831, M. Taylor reçut du ministre de la marine et des colonies la réponse qu'il ambitionnait, et que voici :

« Monsieur le baron, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt le rapport que vous avez adressé à mon prédécesseur sur la mission que vous avez remplie en Égypte. Les détails contenus dans ce rapport et ceux que j'ai trouvés dans votre correspondance, m'ont fait connaître à la fois les difficultés que vous avez eu à surmonter et le zèle éclairé avec lequel vous vous êtes attaché à assurer à la France la possession des deux obélisques de Thèbes que vous étiez chargé de demander au vice-roi. Vous n'avez pas borné là vos soins, et, répondant aux intentions qui vous avaient été exprimées avant votre départ, vous avez saisi toutes les occasions de recueillir pour nos musées des richesses précieuses ; et pour tous ces services rendus à l'art vous n'avez voulu accepter aucun prix, aucune rétribution, aucun dédommagement ; et vous avez eu raison : une seule chose est digne de payer de pareils services, c'est la reconnaissance du pays auquel on les a rendus. »

A la même époque, M. le baron Taylor redoublait de zèle pour soutenir le Théâtre-Français, que des événemens malheureux avaient mis sur les bords du précipice, et si ce qu'a dit Alexandre Dumas est vrai, il aurait fait payer par son banquier soixante mille francs que devait la Comédie.

Ce fut alors que le roi Louis-Philippe conçut le projet d'enrichir notre musée d'une collection de tableaux espagnols. Comme voyageur, comme artiste, comme diplomate, M. le baron Taylor était sans contredit l'envoyé le plus apte à une réussite que le roi de France pût choisir, lorsque le roi de France eut la noble pensée de combler un grand vide dans notre musée du Louvre.

L'Espagne et ses richesses artistiques étaient, en effet, connues de lui. Les tableaux, les sculptures, les monumens, les trésors littéraires de la Péninsule, il avait tout examiné de près, et depuis long-temps il savait par avance où rencontrer chaque chose. Aussi la mission nouvelle que lui confia le roi vint-elle combler tous ses vœux, et la pensée que des lumières nouvelles allaient, grâce à lui, éclairer un point encore obscur de l'horizon des arts,

fit battre vivement son cœur. Cette mission le surprit au milieu des répétitions de *Don Juan d'Autriche*. Il demanda seulement d'assister au triomphe de M. Delavigne, et partit. Cette fois l'entreprise offrait des périls imminens et de grandes difficultés. La guerre civile déchirait la malheureuse patrie des Murillo, des Velasquez, des Ribera, des Zurbaran. Ici grondait l'émeute, là l'insurrection : arrachés au pillage de la populace, les chefs-d'œuvre enfouis dans la poussière des cloîtres avaient encore, avant de franchir les Pyrénées, à redouter le sabre des bandits, et dans les gorges de la Navarre la brutalité des montagnards pouvait détruire ce que la flamme aurait épargné. Un seul fait donnera la mesure des peines infinies que M. le baron Taylor dut prendre pour préserver les trésors qu'il récoltait des malheurs de la guerre, et fera concevoir quels dangers ont menacé sa vie et sa liberté.

Suivi de quelques tableaux précieux, il se dirigeait sur Valence : il en était à peine à une demi-lieue, lorsque son éclaireur accourt lui apprendre que le manteau rouge des partisans de Cabrera flotte dans la plaine, et que l'inexorable capitaine des guérillas de la Navarre s'avance en personne. Les tableaux achetés pour le compte du roi de France eussent été de bonne prise pour le soldat de don Carlos, et le négociateur courait le risque d'être rançonné, sinon fusillé. Heureusement M. Taylor connaissait tous les détours du pays : il fit faire un circuit à sa petite caravane, et se réfugia dans les montagnes, où, sentinelle vigilante, il attendit près de ses tableaux que la tempête andalouse eût passé. Lorsque Cabrera fut arrivé à quelque distance de la ville, ayant à sa gauche la caravane artistique, qu'il n'apercevait pas, il s'arrêta : ses troupes venaient de découvrir un détachement de l'armée de la reine. Un combat eut lieu. Les insurgés restèrent maîtres du champ de bataille, qui n'était qu'à un quart de lieue de Valence. Trente-huit officiers de Christine, restés prisonniers, furent attachés à des arbres et fusillés sur-le-champ aux sons du clairon des insurgés. Cela se passait aux portes d'une grande ville, qui ne s'en émut pas, et presque sous les

yeux d'un étranger que cette action et cette inaction en pareille circonstance indignaient également. L'holocauste terminé, Cabrera continua sa route, et M. Taylor entra dans Valence, après avoir fait un détour de plusieurs lieues pour éviter l'arrière-garde des soldats de don Carlos.

Je reviens à mon sujet.

Malgré les effrayantes prévisions par lesquelles ses amis effrayés essayèrent d'ébranler son courage, M. le baron Taylor ne crut pas devoir hésiter un seul instant à s'en aller jouer sa vie avec les balles de l'insurrection et les fureurs de l'émeute : ne s'agissait-il pas de sauver des chefs-d'œuvre qui pouvaient périr à tout jamais, d'enrichir la France d'une galerie de tableaux dont l'étude manquait à ses peintres ? M. le baron Taylor partit donc, muni d'un million que donna généreusement et sans bruit pour cette mission le roi Louis-Philippe, au moment même où la calomnie s'acharnait avec le plus de force contre lui malgré le respect dû au trône.

Un secret si profond fut gardé que l'ambassadeur du roi de France aux arts d'Espagne s'embarquait à Londres avec MM. Dauzats et Blanchard, se rendant à Lisbonne, qu'on le croyait encore à Paris occupé de ses travaux journaliers.

Pendant dix-huit mois, M. Taylor a parcouru l'Espagne dans tous les sens, visité tous les cloîtres et toutes les églises, couru sans relâche de Saint-Augustin de Séville, que Murillo avait fait sacré et que la révolution dévastait sans pitié, à Saint-Jérôme de Valence, dont elle brisait les tombeaux, les tableaux et les sculptures, sans respect pour tous les grands maîtres qui y ont usé leur vie ; — de Sainte-Catherine de Barcelone, dont la folie du peuple allumait l'incendie qui dévora ses Titien, à Pobler qui tombait en débris de flamme avec ses archives de Catalogne et d'Aragon ; — de cathédrale en cathédrale, de monastère en monastère, sauvant partout de la destruction des objets d'art ; toujours hardi, infatigable, couchant sur la terre pêle-mêle avec des soldats, et quelquefois sur les ruines des maisons incendiées par la guerre civile.

Jamais entreprise pareille ne fut couronnée de plus de succès, jamais exploration d'artiste ne fut plus productive. Velasquez, envoyé de Philippe IV en Italie dans un temps de paix où l'on pouvait tout, n'en fut pas plus heureux. Aussi, à l'heure où je trace ces lignes, l'histoire tout entière de l'art espagnol est-elle écrite sur les toiles placées dans notre musée du Louvre. Je distout entière, car les trois écoles de Séville, de Valence et de Madrid y sont représentées par des œuvres de leurs plus grands maîtres.

Ces trois écoles ont entre elles, en effet, des différences trop notables, et qui tiennent trop à la constitution de l'art espagnol lui-même, pour qu'on pût passer une d'entre elles sous silence ; il fallait nécessairement que chacune des trois eût au Louvre ses envoyés : chacune des trois les y a donc, et par centaines. Ce mot n'a rien d'exagéré : nous ne possédions jadis au musée que cinq tableaux espagnols ; la nouvelle galerie en contient près de quatre cent cinquante.

Je n'entrerai pas dans le détail des inappréciables richesses qu'offre la collection réunie par M. Taylor : le conquérant du musée espagnol fera sans doute lui-même quelque jour cette miraculeuse revue ; sans doute il nous racontera plus tard, lui qui raconte si bien, la vie de tous les grands artistes dont il nous a rapporté les éblouissantes pages ; et Dieu sait si ce sera une belle et sainte et surtout bien poétique histoire, que celle de la peinture espagnole naissant à la veille du XIV^e siècle, au sein de la Vieille-Castille, avec Roderigo Esteban, et se mourant au XIX^e avec le Boileau de la peinture, ce virulent satirique moderne, Gaya, l'émule du vénitien Tiepolo, qui, voulant peindre les ravages du temps, a osé lui placer en main, non plus cette fois la classique *faux tranchante*, mais bien, par une inconcevable hardiesse, un vieux balai fort usé ! C'est encore le même artiste qui, voulant rendre d'un seul coup de pinceau l'invasion de la Péninsule par Bonaparte, plaça dans une petite toile, au-dessus de hautes montagnes, un aigle immense plus grand que les Pyrénées et dont les ailes étendues font, par le projetement seul de

leur ombre, fuir au loin dans les campagnes tous les peuples espagnols.

En attendant que M. Taylor se décide à faire un livre avec ses tableaux, et nous savons qu'il y travaille, nous dirons tout simplement, sans entrer en d'autres détails, que parmi les quatre cent cinquante toiles achetées par M. le baron Taylor, il en est dont la possession, aux beaux temps de l'Italie, à ces époques où les plus grands des papes courbaient le front devant l'art, eût été disputée par des armées et gagnée par des batailles. Plusieurs d'entre eux sont, en effet, des chefs-d'œuvre valant à eux seuls le million qu'a coûté la galerie tout entière.

Dites-moi, par exemple, si vous ne trouvez pas charmante de naïveté, comme elle est sublime d'exécution, cette page de Murillo, le plus chaud coloriste des Espagnes, où Marie, cette Vierge-Mère, cette Mère de toutes les joies et de toutes les douleurs, Marie, cette reine des Cieux faite femme, est représentée assise et occupée à prodiguer à son enfant quelques-uns de ces soins terrestres que les femmes accomplissent avec tant de résignation ? Mais le Sauveur des hommes, en véritable humain qu'il est, se débat et résiste à sa mère. Alors un ange descend du haut des Cieux, se pose près du petit Jésus, et pour le distraire se prend à jouer du violon avec une *pochette* de mattre de danse. L'enfant, surpris par la musique, s'arrête, regarde l'ange, retient ses cris, se calme, et laisse sa mère continuer sans obstacle son pieux ouvrage, ses soins touchans.

Cette toile a été payée *cent trente mille francs* à un grand d'Espagne, qui en aurait obtenu trois fois plus s'il avait osé le demander.

Eh bien ! Murillo compte au Louvre trente autres toiles qui, si elles ne sont pas supérieures à celle-ci, ne restent pas du moins au-dessous d'elle.

Il y a surtout un portrait de ce grand peintre, exécuté par lui-même, dont la perfection dépasse tout éloge. Ce n'est pas un tableau, ce n'est pas une toile, ce ne sont pas des couleurs : c'est un homme ; et cet homme, dont les yeux semblent jeter des

éclairs en vous regardant, il vit, il pense, il est animé : vous avez devant vous Murillo.

Plus loin, saint Bonaventure ressuscite pour écrire ses mémoires. Quel mort ! comme ce moine qui se relève de la tombe pour achever d'écrire son histoire, est bien mort ! que c'est bien là une face, un corps, une main de cadavre ! et que cette lune, qui éclaire à peine ce squelette diaphane, est bien l'astre des tombeaux ! — La première fois que je vis ce tableau au Louvre, il était encore comme beaucoup d'autres (presque tous pour ainsi dire) étendu par terre sur la dalle, et tellement obscurci de la fumée des cierges espagnols, tellement couvert d'une poussière amassée en sa venue sur tous les grands chemins de la Castille, qu'il était bien difficile de pouvoir distinguer en lui autre chose qu'une couche de noir. Tout à coup M. le baron Taylor m'appela, et avec cette obligeance qui le caractérise prenant une éponge mouillée, il nettoya d'abord le front, puis les joues, puis le corps..... Je reculai épouvanté..... J'avais peur : je croyais toucher du doigt un des véritables représentans de la tombe.

Jusqu'ici nous ne connaissions Murillo en France que par une couleur et une manière uniforme : le MUSÉE TAYLOR nous le révèle sous d'autres aspects. Le roi de la peinture espagnole est quelquefois autant éloigné de lui-même dans certaines pages, que si ces pages étaient dues à différens mattres. On peut juger par ce fait seul de la curieuse étude qu'offrira à nos artistes le nouveau musée. Comme preuve de cette assertion je citerai surtout *la Décollation de saint Rodrigue*, *l'Enfant prodigue avec ses haillons*, *le saint Félix de Cantalicio*, etc. Vous ne reconnaissez jamais dans ces pages, si belles pourtant, mais d'un autre ordre de beauté, l'auteur de tant de vierges qui auraient donné de la jalousie à Raphaël, cet homme divin qui avait entrevu le Ciel.

J'aurais bien d'autres choses à dire de Murillo, dont le style demanderait à lui seul un examen approfondi ; mais l'espace me manque. Je vous dirai donc seulement que le nouveau musée contient de nombreuses pages signées de Zurbaran, d'Alonzo Cans, de Ribera, de Carducho, de Carreno, des deux

Coello , du divin Morales , de Louis de Tristan , de Francisco Camillo , de Ribalta , de Lucas Jordan , de Fernandez Navarette , de Luis de Vargas , de Lucas Leal , d'Orrente , de Herrera , de Blas del Prado , de Gallegos , de Ciezar , de Janez , d'Esteban Marck ; etc. , de près de quatre-vingts artistes enfin , la plupart fort remarquables , et presque aussi inconnus chez nous que s'ils étaient français.

Je m'arrête donc , et je dis que la formation du Musée espagnol est une de ces idées vraiment belles et royales dont un monarque a droit d'être fier , et dont les artistes surtout doivent se montrer reconnaissans. Que le roi Louis-Philippe , à qui en revient toute la gloire , complète maintenant son œuvre en adjoignant au nouveau musée quelques autres collections d'objets pris dans les différentes branches des arts espagnols ; que la même marche soit suivie chaque année progressivement , selon les ressources de la couronne , pour la peinture , la sculpture , etc. , des nations européennes ; que de saints missionnaires des arts soient envoyés , comme Jacquemont le fut pour la science , jusqu'au fond de ces Indes qu'occupèrent , on ne sait durant combien de règnes , les successeurs d'Alexandre ; qu'ils nous en rapportent des médailles , des vues de monumens antiques , des produits , étranges par leur forme ou surprenans par leur exécution , de ce qui constitue l'art moderne chez ces peuples ; et quand cela sera exécuté , quand le roi aura employé à ces choses , qui feront son nom immortel , plus de trésors que La Bruyère n'en prêta jamais aux parvenus des royaumes de Zénobie , ces pâtres enrichis par le péage des rivières , que le roi essaie d'achever le Louvre. Alors , on peut le dire par avance et sans crainte d'être accusé de flatterie , Louis-Philippe sera plus qu'un grand monarque , il sera évidemment aux yeux de tous , ce que les partis lui ont nié qu'il fût jusqu'ici , un roi généreux , civilisateur et artiste.

Mais les tableaux de la galerie espagnole ne forment pas à eux seuls toute la moisson d'œuvres d'art que M. le baron Taylor a récoltée dans la Péninsule : le musée céramique de Sèvres

s'est augmenté d'un grand nombre de poteries mauresques que le voyageur a recueillies dans ses courses ; plusieurs musées de province et le jardin botanique de Montpellier ont également profité de la mission qu'il a accomplie dans l'intérêt de toutes les sciences , de tous les progrès. Nos musées se sont enrichis des ornemens de l'Alhambra , qu'il a fait mouler avec ceux des tombes royales de Ferdinand , d'Isabelle , de Jeanne-la-Folle à Grenade , et des chevaliers ensevelis au monastère d'Alcobaça. L'histoire de cette maison de Dieu est trop singulière pour que je ne vous la raconte pas. Alphonse-Henrique I^{er}, roi de Portugal , assiégeait la ville de Santarem , vaillamment défendue par les Maures. Après deux assauts inutiles , n'espérant plus rien de la terre , il demanda comme Clovis la victoire au Ciel , et promit d'élever à la gloire du nom chrétien , s'il triomphait , un couvent de l'ordre de Cîteaux , dans lequel il mettrait mille moines qui , tous les jours , rendraient grâce à Dieu. La ville fut prise ; et dans la mêlée Alphonse , s'adressant à un vieux chevalier encore tout couvert du sang des ennemis et de la poudre des remparts : « Va , lui dit-il , va demander au prieur de Cluny cinq religieux de son ordre qui viendront me bâtir un monastère digne de la grandeur de Dieu. » L'ambassadeur partit ; mais , en arrivant à Cluny , il n'eut pas même le temps d'expliquer au prieur le but de son voyage : celui-ci en l'apercevant lui apprit qu'un songe l'avait prévenu du vœu formé par le roi , et que les cinq moines étaient partis. D'après la chronique légendaire , ils arrivaient à Santarem à l'heure même où le vieux chevalier s'asseyait à la table du prieur. Ces cinq moines furent enterrés dans le couvent d'Alcobaça avec Alphonse II , Alphonse III , Inès de Castro , Pierre-le-Justicier et les chevaliers morts au siège de Santarem. Quand M. le baron Taylor arriva sur cette terre sacrée , le souffle révolutionnaire y mugissait : les cercueils avaient été profanés , et la poussière des guerriers et des rois , des belles et des moines gisait sur les dalles du temple comme les cendres les plus viles. Armé d'un courage au-dessus de tout éloge , M. le baron Taylor

fit entendre raison à cette émeute étrangère qui grondait autour des vieux souvenirs : il rendit lui-même à la tombe ce qui appartient à la tombe, força la plèbe furieuse à recouvrir les sarcophages, et, emportant avec lui les corps des cénobites français, il prit la résolution pieuse de rendre leurs saints ossements à la terre de la patrie.

Du couvent de Santarem notre voyageur se rendit à Belem, cloître merveilleux fondé jadis par Emmanuel I^{er}, sur le lieu même où ce prince reçut Vasco de Gama à son retour du cap des Tempêtes, et dans lequel est renfermée cette admirable Bible couverte de miniatures, dont le travail à lui seul aurait suffi pour illustrer tout un règne.

Cependant, il fallut quitter la Péninsule. M. Taylor dit adieu avec toutes ses richesses, à cette terre héroïque et merveilleuse, si peu connue et si mal appréciée en France, et il n'arriva à Paris, lui qui venait de dépenser deux millions dans son ambassade, qu'après s'être vu obligé d'emprunter de l'argent à ses amis pour achever son voyage.

On était alors en 1837. M. Taylor était absent depuis dix-huit mois, et, ce temps, il l'avait passé au milieu des dangers, des émeutes et des guerres civiles; mais le succès avait couronné ses efforts. Il avait sauvé plus de 400 tableaux.

Le lendemain du jour où il eut rendu compte au Roi de sa mission, S. M. ordonna, dit-on, à son intendant, de compter à M. Taylor une somme de cent mille francs comme récompense de son zèle.

M. Taylor refusa.

L'honneur d'avoir servi le Roi et la France lui suffisait. Sa Majesté l'éleva alors au grade de Commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur, et, quelques mois après, le nomma Inspecteur-général des Beaux-Arts. Un an plus tard, M. Taylor revoyait de nouveau l'Angleterre. Un riche Anglais, M. Stanisch, admirateur des vertus et de la politique du roi Louis-Philippe, lui avait, en mourant, légué sa galerie de tableaux et sa bibliothèque, remarquable surtout par un grand nombre

d'éditions des Aldes. M. Taylor fut chargé par le Roi d'aller présider, en Angleterre, à l'embarquement de ces objets et de les apporter en France. Ce fut également sous sa direction, qu'on exécuta la copie des principaux tableaux de M. Standisch, que le Roi, plus tard, offrit lui-même à la famille de son admirateur.

Depuis, M. Taylor a rempli encore une mission. Il a été envoyé à Séville pour y remettre au Chapitre de la cathédrale, qui s'était montré, lors de sa première mission, fort gracieux envers le roi des Français en la personne de son envoyé, un grand nombre de magnifiques volumes, reliés aux armes de la couronne, plus un portrait en pied de Louis-Philippe.

De là, il se rendit à Malte pour présider, dans l'église de Saint-Jean, à l'exhumation du duc de Beaujolais, frère du Roi, dont les restes mortels ont été transportés à Eu. Il alla en Sicile pour y examiner la tombe de saint Louis et donner son avis dans l'affaire du cœur de ce Prince. Il visita de nouveau, dans cette course rapide, presque toute la côte d'Asie, et nous savons qu'à son retour il adressa au Roi un rapport sur les monumens orientaux, qu'un peu de sollicitude européenne pourrait encore sauver.

Depuis lors, M. Taylor, toujours infatigable, quand il s'agit du bien, a fondé, à Paris, pour les musiciens, les artistes dramatiques, les sculpteurs, graveurs, etc., plusieurs Sociétés de secours et de prévoyance dans le genre de l'Association des gens de lettres. On l'a vu organiser, à cet effet, des concerts, des loteries, des commissions; s'entremettre, enfin, avec le zèle le plus actif et la philanthropie la plus éclairée, dans tout ce qui peut assurer le succès d'entreprises appelées à améliorer le sort des représentans de l'art dans tous les genres. Membre du Comité des beaux-arts et monumens, président d'une section de l'Institut historique, M. Taylor se fait distinguer, dans ces réunions savantes, et par le fond de sa pensée qui appartient tout entière au progrès, et par la forme élégante dans laquelle il a le talent de la présenter.

On doit encore à M. Taylor les plâtres magnifiques qui reproduisent , au Louvre , les tombeaux de Jeanne-la-Folle et de Philippe-le-Beau , un grand nombre d'objets rares ou curieux dont il a généreusement doté le musée égyptien , le cabinet d'histoire naturelle , le jardin des plantes , le musée céramique de Sèvres , etc. , etc.

Voilà pour la vie publique de M. le baron Taylor. Comme homme , dans la vie privée , nul n'est plus instruit , plus obligeant , plus modeste , plus dévoué à ses amis , plus près de pardonner à ceux qui , ne voulant reconnaître ni le talent , ni la supériorité , se sont faits ses ennemis. Pendant dix ans , nous avons connu M. le baron Taylor , habitant un 4^e étage de la rue de Bondy , où il était , pour ainsi dire , enseveli sous ses livres ; ce n'est que depuis peu de temps , et faute de pouvoir loger sa bibliothèque dans l'étroit espace qu'il occupait , que M. Taylor est descendu du 4^e au premier. Là , point d'apparat , point de vaine parure , point de ces choses futiles qu'un goût passager met à la mode. Non ; tout respire chez M. Taylor , le travail et l'étude. Trente mille volumes , parmi lesquels tous les grands ouvrages à gravures qui ont paru , depuis 20 ans , en France et en Angleterre , des costumes , des armées , des aquarelles , quelques tableaux admirables , et surtout une collection unique de pièces de théâtre : voilà les ornemens , le luxe de cette humble habitation de penseur. Tous les dimanches , de deux heures à cinq , temps consacré par M. Taylor à recevoir ses amis , il se tient au milieu de cette splendide bibliothèque , un véritable congrès scientifique. Que de fois n'y avons-nous point rencontré , discutant des questions d'art , de philologie , de littérature , d'histoire , MM. Charles Nodier , Henri Martin , Paul Lacroix , Alphonse et Ferdinand Denis , Daguerre , Dauzats , Monnais , Duponchel et cent autres ! Et toujours , quand la conversation s'égarait , quand on la croyait le plus loin possible d'une solution , c'était le maître de céans , qui , avec son esprit ingénieux et méthodique , grâce à ses connaissances variées , à ses études universelles , faisait jaillir

tout à coup la lumière au milieu du péle-mêle et du tohu-bohu des opinions.

Quelques mots encore. Nous savons que le désir de M. Taylor, son rêve le plus caressé, le plus chéri, serait de quitter, pour deux années, au moins, sa délicieuse Thébàide, si pleine de science, de solitude, et traversant toute l'Asie, parcourant la Perse, de gagner les Indes, en suivant à peu près les traces du conquérant macédonien. Durant cette longue route, sur tout ce long sillon aujourd'hui refermé, mais qu'ouvrit jadis au monde hellénique l'épée d'un conquérant, la caravane rechercherait, décrirait et dessinerait les monumens de tout genre laissés par le vainqueur de Darius et ses successeurs.

C'est là un noble but, et, comme saint François-Xavier, qui ne voulait point mourir avant d'avoir contemplé les rivages de la Chine, M. Taylor, lui, ne veut point non plus se coucher dans la tombe avant d'avoir accompli son vœu. Attendons-nous donc de jour en jour à apprendre que l'illustre voyageur, tandis que nous le croirons à Paris, fouille les ruines de Persépolis ou de Babylone. Puisse-t-il seulement nous en revenir sain et sauf, pour doter encore l'art et la science de quelques grands ouvrages!

ACHILLE JUBINAL,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

ARCHÉOLOGIE.

EXAMEN

DU

Cours d'Antiquités Monumentales,

PROFESSÉ A CAEN, PAR M. DE CAUMONT.

(Suite et fin.)

TOMBEAUX.

Après les chapitres consacrés aux fonts baptismaux et aux autels, viennent ceux relatifs aux tombeaux. Un premier traite des sépultures jusqu'au ^x^e siècle; le suivant examine leurs formes, du ^x^e au ^{xvii}^e siècle.

Les tombeaux peuvent être divisés en deux classes, savoir : apparens et non apparens; cette division se retrouve dans chacun des chapitres consacrés à ces monumens. Les lanternes des morts, les croix occupent aussi des pages fort intéressantes dans le second chapitre.

Les tombeaux apparens du ^{iv}^e au ^x^e siècle, sont très-rares, et les sépultures qui les décorent, leur donnent un intérêt par-

ticulier. Les plus curieux sont en marbre, ornés de bas-reliefs ou de moulures. L'Italie (Rome, Ravenne) possède de fort beaux monumens de ce genre. Le midi de la France en offre encore un assez grand nombre aux recherches des antiquaires. Dans les villes d'Arles, Clermont, Marseille, Bordeaux, Joux, Cahors, M. de Caumont a trouvé des champs d'exploration intéressans. La ressemblance qui existe entre les bas-reliefs qui recouvrent les tombeaux de France et ceux d'Italie, fait supposer que ce dernier pays renfermait des fabriques, d'où on les expédiait dans le midi de la France.

Le Nord n'en contient qu'un très-petit nombre. « Les principaux sujets, dit M. de Caumont, reproduits dans les bas-reliefs, se rapportent à l'histoire du Christ, ou sont puisés dans les traditions bibliques. Ainsi, l'on y voit Jésus-Christ, rendant la vue à l'aveugle, ressuscitant le Lazare, guérissant l'hémorrhôisse; la multiplication des pains; Jésus-Christ paraissant au tribunal de Pilate. On y trouve souvent Daniel dans la fosse aux lions; Jonas englouti par la baleine et revomi par elle; Moïse faisant jaillir une source du rocher; le passage de la mer Rouge, etc. » Ces bas-reliefs sont souvent distribués dans des arcades figurées, portées sur des colonnes; lorsque la scène comporte un grand nombre de personnages, elle occupe quelquefois tout un côté du tombeau.

Plusieurs sarcophages ne sont pas décorés de sujets historiques. Leurs seuls ornemens sont le monographe du Christ, des végétaux, des animaux symboliques, enfin, diverses moulures. Quelques tombeaux de Ravenne offrent des exemples de cette décoration. Le Musée d'antiquités de Bordeaux en possède un fort remarquable en marbre.

M. de Caumont le décrit dans les termes suivans : « Ce sarcophage offre un évasement sensible, depuis sa base jusqu'à son ouverture; plusieurs autres cercueils chrétiens affectent la même forme.

» Le devant de ce beau cercueil est divisé par des pilâstres en trois parties principales. Le panneau central est occupé d'abord

par le monogramme du Christ (1) encadré dans une espèce de couronne ou de guirlande, puis par des guirlandes de pampres chargées de fruits, sortant de deux vases et remplissant tout l'espace compris entre le monogramme et les pilastres; les deux autres compartimens sont ornés chacun de deux rangs de cannelures disposées en zigzag, et séparés l'un de l'autre par une bordure.

» Le couvercle en retraite sur le cercueil prismatique et à bouts rabattus, est aussi divisé en trois compartimens. Au centre, on y a répété le monogramme du Christ avec les lettres A et ω ; des rameaux de feuilles en forme de cœur remplissent les deux autres compartimens; l'autre côté du toit, qui ne devait pas être en vue, n'offre que des feuilles imbriquées.

» Ce cercueil était évidemment, comme beaucoup d'autres, adossé à un mur; car on m'a assuré que le côté postérieur qu'il n'est pas possible de voir au Musée de Bordeaux, ne portait point de moulures. »

Mais les tombeaux en marbre, qui présentent très-souvent une curieuse ornementation, ne se retrouvent pas partout; les plus ordinaires étaient en pierres et sans ornemens. Dans les églises, on en plaça beaucoup, comme dans les catacombes de Rome, sous de demi-cintres en pénétration dans les murs. Au centre de l'arcade, une inscription rappela quelquefois le nom du défunt.

Les tombeaux non apparens sont loin de présenter le même intérêt; ils sont presque toujours en pierre calcaire, parfois formés de diverses pierres ou de briques unies par du ciment, moins larges vers les pieds que vers la tête, fermés avec un couvercle, tantôt plat, tantôt prismatique, ou en dos d'âne.

(1) Ce monogramme est celui que Constantin avait fait tracer sur le *Labarum*; il se décompose en P (rho) et X (chi), et se traduit par *Christos*, en grec, le Christ. Les lettres A et ω , qui accompagnent ordinairement le monogramme; sont ici placées pour indiquer que J.-C. est le commencement et la fin, suivant les paroles rapportées dans l'Apocalypse de saint Jean : *Ego sum alpha et omega, principium et finis*. Tertulien a donné l'explication de ces deux lettres mystiques.

Les pieds sont ordinairement dirigés à l'est. La tête repose quelquefois sur une pierre plate. Quelques cercueils ont renfermé jusqu'à trois personnes. Dans plusieurs, la tête de celui qui avait été inhumé le premier, avait été ramenée vers les pieds. Dans les cimetières, les cercueils sont ordinairement rangés côté à côté, sur plusieurs lignes dirigées du nord au sud; quelques-uns offrent des rangs superposés.

Dans l'état actuel des connaissances archéologiques, il est fort difficile de préciser, même dans un tombeau apparent qui présente une belle ornementation, à quel siècle il appartient. Combien cette difficulté n'augmente-t-elle pas pour les tombeaux non apparens! Ici, on ne peut même souvent distinguer l'époque gallo-romaine du moyen-âge; des médailles, des monnaies, des armes, des ustensiles divers, que, d'après les usages du temps, l'on renfermait dans les cercueils, fournissent quelquefois des lumières précieuses; cependant ils ne font pas toujours disparaître l'embarras. Certains vases ont offert toujours à peu près la même forme, et laissent dans le doute, lorsque le monogramme du Christ, gravé sur la panse du vase, ne vient pas dissiper toute incertitude. M. de Caumont rappelle le phénomène remarquable de la germination de graines trouvées dans des tombes remontant probablement aux premiers siècles du christianisme. Ce fait préoccupa beaucoup dans le temps les savans. Des dissertations intéressantes furent publiées par M. l'abbé Audierne, dans l'*Écho de Vésone*; par M. Charles Desmoulius, dans les *Actes de la société Linnéenne de Bordeaux*; par M. Jouannet, dans le *Calendrier administratif de la Dordogne* (1835).

Les seuls caractères, du reste fort vagues, que M. de Caumont ait pu donner pour apprécier l'âge d'un cercueil en pierre, à partir du x^e siècle, sont les suivans :

Au xii^e siècle, la place de la tête est quelquefois indiquée par deux arêtes en pierre ménagées à l'extrémité du coffre; cette disposition se retrouve aussi au xiii^e, au xiv^e, au xv^e siècle.

Jusqu'au xvi^e siècle, le couvercle a été tantôt plat, tantôt prismatique; mais au xv^e et au xvi^e siècle, l'arête devient plus élevée.

Enfin, cet usage des cercueils en pierre s'est continué jusqu'au ^{xviii} siècle. Dans le cimetière de Civeaux, près Poitiers, on a trouvé une douzaine de doubles tournois, dont l'un était de 1636.

Avant de revenir aux tombeaux apparens, qu'il doit examiner dans l'intervalle du ^{xi} au ^{xvi} siècle, M. de Caumont examine des monumens fort curieux que quelques cimetières présentent encore debout; les lanternes des morts, les chapelles funèbres et quelques croix.

« A l'époque, dit l'auteur, où chacun voulait se ménager, après la mort, un coffre de pierre, pour garantir son corps de la pourriture (au ^{xii} et ^{xiii} siècle), on érigea souvent, au milieu des cimetières, des chapelles sépulcrales ou des colonnes creuses, au sommet desquelles on plaçait la nuit des fanaux ou des lampes qui projetaient leurs rayons sur les tombes voisines. »

M. de Caumont est le premier qui ait appelé l'attention publique sur ces monumens assez extraordinaires, et dont il ne subsiste plus qu'un petit nombre. Son livre contient la description des plus remarquables : ce sont ceux de Feniaux (Charente-Inférieure); Antigny (Vienne); Château-Larcher, près de Poitiers; Estrées (Indre); Ciron (Indre); Parigné-l'Évêque (Sarthe); Felletin (Creuse); Montaigu (Puy-de-Dôme). Nous ne pouvons suivre une à une ces diverses descriptions; nous devons nous borner à quelques indications générales. Disons donc que ces constructions, presque toujours rondes, mais quelquefois carrées, sont ordinairement élevées sur plusieurs marches; qu'une table d'autel est ordinairement encastrée à la hauteur d'un soubassement; que la tour renfermait quelquefois un escalier; que d'autres fois on parvenait au sommet, en appuyant les pieds dans des trous pratiqués des deux côtés de la tour; que le sommet est percé de plusieurs fenêtres, quelquefois en forme d'attique, et que la clarté de la lumière placée à l'intérieur s'échappait par ces ouvertures; qu'un toit conique ou pyramidal, couronné ordinairement d'une croix, termine le tout.

Les chapelles sépulcrales ne nous paraissent qu'un perfectionnement des lanternes des morts; comme dans celle-ci, une

colonne ou un toit pyramidal porte à une certaine hauteur un feu ; seulement à la base, l'autel, au lieu d'être exposé en plein air, est abrité ; il est entouré de murs : de là, ces chapelles, quelquefois rondes, comme à Fontevrault (Maine-et-Loire), peut-être à l'imitation du Saint-Sépulcre ; d'autres fois carrées, comme à Montmorillon (même département).

Les motifs qui guidèrent nos ancêtres dans l'exécution de ces monumens, sont fournis par un passage de Pierre de Cluny, dit le Vénérable. Il paraît que l'autel servait aux cérémonies religieuses que l'on faisait avant l'inhumation des corps, qui n'étaient descendus qu'à la fin des prières dans les cercueils trop lourds pour être déplacés. Le fanal avait pour but de préserver dans la nuit les passans de la frayeur des revenans, et de les inviter à la prière en faveur des morts.

M. de Caumont rattache à ces monumens des charniers, sur lesquels rien ne démontre que des lanternes aient été élevées. Ainsi, il cite une petite crypte, à Saint-Émilien, creusée à côté de la grande église monolithe. Ce monument, signalé par MM. Jouanet(1) et Guadet(2), a pour voûte une coupole ouverte par en haut, et l'on croit que l'on jetait par ce trou les ossemens que mettait à découvert le mouvement des terres dans les cimetières.

La localité de Saint-Émilien renferme une autre chapelle, près de l'église de la Magdeleine, et creusée dans le roc, dont la voûte présente une semblable ouverture. C'est de cette chapelle que M. Jouanet dit : « Une petite chapelle sépulcrale, placée sous l'église et décorée de peintures gothiques, semble, en remontant aux premiers siècles du christianisme, nous fournir une date intermédiaire entre les Romains et le pieux Solitaire. » Les tours de Pey-Berland et de Saint-Michel, à Bordeaux, sont encore indiquées par M. de Caumont ; mais nous croyons qu'il a voulu parler de la tour de Saint-Michel, et non de celle de Pey-Berland, lorsqu'il dit qu'elle fut commencée en 1481, et

(1) *Musée d'Aquitaine* ; tom. II, pag. 29.

(2) *Saint-Émilien, son histoire et ses monumens* ; 4 vol. in-8°, pag. 20.

terminée en 1492; qu'elle a succédé à une chapelle sépulcrale, et qu'en 1397, la base sur laquelle elle a été assise plus tard, servait de charnier, au-dessus duquel était un autel. Tous ces détails sont vrais, mais appliqués à la tour de Saint-Michel (1). Le clocher Pey-Berland fut fondé par l'archevêque de ce nom, en 1440, ainsi que le prouve encore l'inscription encastree dans une de ses faces. La chapelle sépulcrale, l'ancien charnier existent encore; mais l'exhaussement du sol ne permet plus d'y pénétrer. Le travail accompli en 20 ans, de 1481 à 1492, ne fut, suivant nous, qu'un exhaussement et un remaniement des parties déjà existantes. Nous déduirons un jour les preuves à l'appui de cette assertion.

Quelques cimetières offrent encore un grand intérêt, sous le rapport archéologique, par les belles croix dont ils sont décorés. On ne peut guère tracer de préceptes spéciaux pour distinguer les croix de diverses époques; c'est d'après le caractère de leur ornementation, le profil des moulures, qu'il faut se prononcer; et pour les personnes qui ont étudié avec détail les monumens du moyen-âge, ce sont les indices les plus certains. Quatre dessins de croix sont donnés dans le volume que nous analysons.

L'étude des objets d'art que présentent les cimetières, nous a éloigné des tombeaux, et il nous reste cependant à examiner les sépultures apparentes du ^{xr}e au ^{xvii}e siècle.

Ces tombeaux appartiennent, en général, à des personnages d'un rang élevé; le lieu qu'ils occupent n'est pas sans intérêt, pour fixer sur leur qualité. La sépulture du fondateur se trouve souvent sous le porche, ou près du portail, ou sous une arcade pratiquée dans la muraille du nord ou du midi. « Les supérieurs des maisons religieuses étaient ordinairement inhumés dans la salle du chapitre ou dans le cloître; les curés et les vicaires, près de l'autel, ou dans le chœur de leur église; enfin, les chapelains et les autres prêtres, dans leurs chapelles respectives.....

(1) Baurein; *Variétés Bordelaises*, tom. V, pag. 447.

Les dignitaires furent enterrés dans le cœur des églises, comme les évêques et les curés. »

Les tombeaux apparens de la période que nous avons à examiner, peuvent être rangés dans trois classes :

1° Tombeaux avec arcade pratiquée dans les murs, ou adossés contre ces murs;

2° Tombeaux isolés;

3° Dalles historiées, incrustées dans le pavé des églises.

Les tombeaux de la première classe sont rarement ornés; au ^x^e et au ^{xii}^e siècle, le coffre, de forme presque toujours semblable à celles des tombeaux non apparens que nous avons examinés jusqu'à présent, repose ou sur un soubassement en pierre de taille, ou sur des colonnes ou des massifs de maçonnerie : une inscription est parfois gravée au fond de l'arcade.

Les tombeaux isolés ne diffèrent guère des précédens que par la position. M. de Caumont en cite un, porté sur trois espèces de colonnes aplaties transversalement à la tombe, et qui offre un évasement considérable de la base à l'ouverture, de manière à former avec le couvercle prismatique, à bouts rabattus, la figure d'un prisme pentagonal taillé en biseau.

Les pierres tombales du ^{xii}^e siècle aujourd'hui sont rares. S^{te} Marie-du-Capitole, à Cologne, en présente une ayant des dessins qui rappellent des mosaïques gallo-romaines; une pierre décorée de bordures en zigzag et ayant des croix au centre, se voit à Poitiers.

Au ^{xii}^e siècle, les progrès de la sculpture portèrent à conserver le souvenir des défunts, en plaçant leurs effigies renversées sur les tombes; cet usage prit une grande extension au ^{xiii}^e siècle. A la fin de ce siècle, les têtes des statues furent abritées assez habituellement sous un dais décoré de petits frontons aigus; dans la seconde moitié du ^{xii}^e siècle, l'image du défunt fut représentée à genoux.

Les tombeaux furent un genre de monumens qui se prêta le plus à recevoir tous les ornemens de la renaissance.

Les caractères généraux, à l'aide desquels on distingue les œuvres d'architecture, servent aussi à discerner les tombeaux

qui, à partir du ^{xii}e siècle, présentent toujours quelques ornemens, quelques moulures; les incrustations en marbre commencèrent au ^{xiv}e siècle et se multiplièrent dans le suivant. Après ces indices, les plus certains se tirèrent du costume du personnage représenté sur le tombeau.

Jusqu'à la fin du ^{xii}e siècle, les mitres n'eurent guère plus de 0 mètr. 10 cent. d'élévation; au ^{xiv}e siècle, elles atteignirent 0 mètr. 20 cent. environ; au ^{xv}e, plus de 0 mètr. 30 cent.; au ^{xvi}e, elles devinrent ces sortes de tours, dont nos évêques se chargent aujourd'hui la tête.

Les crosses s'élevèrent à partir du ^{xii}e siècle; chaque siècle modifia aussi les ornemens qui les embellirent. Leur position peut aussi servir à distinguer les évêques des supérieurs de maisons religieuses: les premiers portent le crochet en avant, pour montrer que leur juridiction s'étend au dehors sur le peuple; les autres tiennent le crochet tourné.

Des guerriers, au moment de la mort, prirent quelquefois l'habit monastique, et manifestèrent le vœu d'être inhumés dans ce costume. Telle fut la volonté dernière de Guillaume, duc de Flandre. Parmi ceux qui sont représentés en costume guerrier, et il y en eut beaucoup aux ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles, on peut assigner ceux qui ont une jacque de mailles et des casques cylindriques, à une époque plus reculée que ceux qui sont revêtus d'une armure plate et coiffés d'un casque à visière. Le ^{xiii}e ou ^{xiv}e siècle est encore caractérisé par les cheveux tombant autour de la tête et terminés par une frisure en rouleau. Au commencement du ^{xvi}e siècle et pendant tout le ^{xvii}e, le défunt fut souvent représenté à genoux.

Les habits longs étaient portés par les séculiers des deux sexes; un ceinturon autour du corps servait à suspendre les clefs, la bourse, le couteau.

Amiens possède deux statues coulées en bronze, du ^{xiii}e siècle, destinées à couvrir des tombeaux. On a aussi des exemples de tombes plates recouvertes d'une planche de cuivre gravée au trait, quelquefois même émaillée.

Deux chapitres sont consacrés à l'étude de l'histoire de la peinture sur verre, et personne ne se plaindra de l'étendue donnée à une matière si intéressante. Non-seulement, selon la remarque de M. de Montalembert, les vitraux des églises sont les seules traces de la peinture chrétienne en France; mais ils appartiennent trop intimement par leur effet à l'architecture du moyen-âge, pour que l'on puisse ne pas s'en occuper dans un cours d'antiquités nationales. Si, de nos jours, l'on ne peut jouir que bien rarement de l'impression produite par la mystérieuse obscurité que répandaient les verrières des ^{xii^e} et ^{xiii^e} siècles, on n'en doit que rechercher plus passionnément les rares débris encore subsistant et les étudier avec plus de soin.

Divers passages d'auteurs anciens, notamment de Fortunat et de Sidoine Apollinaire, semblent indiquer l'emploi des verres coloriés; mais au ^{xi^e} siècle, plusieurs églises, notamment la cathédrale du Mans, reçurent des verres de couleur.

Toutefois, on ne dessina pas encore des figures; ce ne fut qu'à l'apparition de l'ogive que la peinture sur verre prit des développemens. Plusieurs auteurs pensent qu'elle fut une inspiration de l'Orient; M. de Caumont paraît croire, avec M. Émile Thibault, de Clermont, que l'art de la peinture sur verre, tout français, n'a emprunté de l'Orient que son style d'ornementation, en s'inspirant du souvenir de ses riches tapis.

Les plus anciennes verrières que l'on possède aujourd'hui, sont deux verrières à Saint-Denis, qui furent données par l'abbé Suger à son église. Depuis cette époque jusqu'au ^{xvii^e} siècle, la série n'est pas interrompue, et M. de Caumont établit les divisions chronologiques suivantes :

- 1° Fin du ^{xii^e}, et ^{xiii^e} siècle;
- 2° ^{xiv^e} siècle;
- 3° ^{xv^e} siècle et première année du ^{xvi^e},
- 4° Jusqu'au ^{xvii^e}.

La meilleure manière d'apprendre à reconnaître l'âge d'une peinture sur verre, c'est d'étudier un grand nombre de dessins, et de chercher à saisir l'esprit de chaque époque; c'est aussi la

méthode de l'auteur qui décrit et dessine un grand nombre de sujets représentés sur les verrières. Nous ne pouvons entreprendre de le suivre dans ces détails, et nous nous bornons à citer un passage de M. Albert Lenoir (1). « Au xiii^e siècle, les châssis en fer servent de cadre au tableau, et forment dans les fenêtres des motifs de décoration en losanges, en cercles, en trèfle; les fers qui soutiennent les belles verrières de la Sainte-Chapelle de Paris sont conçus de la sorte. Aux xiv^e et xv^e siècles, les armatures en fer se réduisirent à des lignes verticales et horizontales, qui passent indifféremment dans une partie quelconque des tableaux. Au xvi^e siècle, lorsque l'œuvre du peintre devint plus précieuse, on réduisit les ferrures, autant qu'il fut possible de le faire, sans compromettre la solidité de la verrière. Elles formèrent des carrés destinés à remplacer le plombage presque généralement abandonné à cette époque, parce qu'on peignait sur des tables de verre de forme régulière. »

En finissant ces leçons relatives à la peinture sur verre, M. de Caumont fait observer que les vitraux deviennent de plus en plus rares, à mesure qu'on avance vers le midi de la France, et il en attribue la cause au peu de développement de l'architecture ogivale à lancette, qui, dans cette région, a été remplacée par le style de transition. M. Renouvier croit que les plus anciens vitraux du Midi sont ceux de Saint-Nazaire, à Carcassonne, qui appartiennent au xiv^e siècle.

La peinture murale fut très-usitée dans la période latine. Divers passages de Grégoire de Tours ne laissent aucun doute à ce sujet. Antérieurement, Paulin de Nole avait décrit dans une lettre adressée à Sévère, la décoration de la basilique qu'il fit élever en l'honneur de saint Félix.

« Le sol et l'abside sont recouverts de marbre. La voûte est décorée d'incrustations de couleur qui imitent la peinture, et le sujet de ces tableaux est expliqué par ces vers :

(1) *Instruction sur la restauration des vitraux*. Bulletin du Comité des arts et monumens.

» Ici le mystère de la Trinité éclate dans sa plénitude. L'agneau » représente le Christ ; la voix qui descend du ciel représente le » Père ; cette colombe, c'est l'émanation du Saint-Esprit ; la » croix s'élève entourée d'une auréole lumineuse, et cette au- » réole elle-même est environnée d'une couronne de colombes, » image et symbole des apôtres. Autour du Christ, s'opère l'u- » nion des trois personnes divines, et chacune des personnes a » son attribut spécial. Le Verbe divin et l'Esprit annoncent le » Fils de Dieu, ce Fils victime volontaire, que désignent la croix » et l'agneau. La pourpre et la palme sont les indices du triomphe » de la Foi, de la pierre immuable sur laquelle s'élève Pierre, le » fondateur de l'Église : on voit dérouler quatre fleuves, ce sont » les évangélistes, les sources vivantes du Christ (1). »

On ne peut faire remonter, avant le ^{xii}^e siècle, l'existence de quelques fresques encore subsistant, qu'avec bien de l'incertitude. Et, depuis cette époque, ces peintures sont-elles encore assez rares ; c'est souvent sous d'épaisses couches de badigeon qu'il faut aller les découvrir. Nous négligerons les divers dessins décrits ou représentés par M. de Caumont, pour citer les peintures du ^{xii}^e siècle, que nous avons dernièrement observées dans la chapelle de la Trinité, à Saint-Émilien, et qui n'ont été ni décrites ni même signalées par personne.

L'intérieur de l'abside présente sept pans coupés ; aux angles sont des nervures qui s'élèvent, se courbent avec la voûte, et vont se réunir à une clef. Chacun de ces compartimens a été décoré de peintures murales, assez mal conservées, mais dont on peut cependant reconnaître encore l'objet.

Le premier compartiment de gauche est le plus détérioré ; il nous a semblé voir un personnage assis sur la tête d'un autre, d'une taille plus élevée, qui, de la main gauche tient la jambe de celui qu'il porte, peut-être la fuite en Égypte.

Le deuxième compartiment présente trois personnages ; deux à gauche, l'un d'eux à genoux, les mains jointes ; l'autre, qui

(1) Rabanis ; St. Paulin de Nole. *Études historiques et littéraires.*

est une femme, est derrière; elle passe le bras gauche sur les épaules du premier, et dirige la droite vers un vieillard qui est du côté opposé, vis-à-vis ceux-ci. Nous voyons ici la présentation de Jésus au temple.

Au-dessous de cette scène, un personnage de pure décoration, les bras élevés.

Sur le troisième compartiment, le Christ est debout; il est vêtu d'une longue robe, et porte au devant de la poitrine un cercle au milieu duquel est un agneau debout, de profil; sur cet agneau est une croix; une tête de femme est au-dessous du Christ.

Le quatrième compartiment a pour sujet le Christ tenant la boule du monde. Au-dessous sont deux quadrupèdes, dont l'un ailé; plus bas encore, un corps d'oiseau et une tête d'homme.

Le cinquième compartiment est décoré d'une effigie de la Vierge tenant l'Enfant-Jésus.

La décoration inférieure est complètement effacée.

Le sixième tableau est le Christ sur la croix, entre la Vierge et saint Jean-Baptiste; au-dessous sont des têtes d'ange.

Le septième a pour sujet Jésus parlant aux docteurs. Ces peintures appartiennent sans doute, comme la chapelle, au ^{xiii}^e siècle, et mériteraient d'être dessinées.

La peinture en émail est intimement liée à la peinture sur verre; elle servit à la décoration des chasses, des vases sacrés, des crosses, des croix, et quelquefois des autels ou des tombeaux. Cette peinture fut pratiquée sur cuivre dès le temps des Romains. On la retrouve, dans le moyen-âge, au ^{xi}^e siècle. Jusqu'au ^{xiii}^e, on représentait, à l'aide de l'émail, de petits personnages sous des arcatures; mais, à cette époque, les arcatures furent portées par des colonnes détachées, et les figures, au lieu d'être en émail, furent maintes fois en bronze, en argent et en or. L'émail ne fut souvent qu'un accessoire.

Jusque vers la fin du ^{xv}^e siècle, on émailla, en creusant à la surface du bronze des entailles de la forme du dessin, et en remplissant ces entailles d'émail de diverses couleurs. L'action du feu vitrifiait l'émail employé de cette façon; il sert seulement à l'or-

nementation, mais tous les contours ressortent en cuivre doré; le pinceau n'a pas encore paru. Vers la fin du ^{xv}^e siècle, souvent le cuivre disparut en entier, et le pinceau fit tout. Les personnages mythologiques ne tardèrent pas à prendre la place des saints du Paradis; la décadence fut complète, non-seulement sous le rapport chrétien, mais aussi sous le rapport artistique. Les nouvelles peintures n'obtinrent jamais l'éclat, les brillans effets des anciennes.

Les boiseries d'église ont laissé peu de restes aux ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles; mais nous trouvons beaucoup d'objets des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles et des époques postérieures. C'est surtout dans les portes, dans les stalles, les lambris, que brillent de vrais prodiges. Le bois se prêtait mieux que la pierre à figurer ces panaches, ces bouquets de fleurs et ces innombrables fantaisies, qui envahirent le domaine de l'architecture; aussi, possédons-nous de vrais chefs-d'œuvre, dont l'époque est toujours facile à reconnaître, pour quiconque a étudié les préceptes déjà donnés par l'auteur.

Là se termine le cours d'antiquités. La réunion claire, précise et méthodique des règles posées dans les six volumes sur les antiquités monumentales de notre pays; la classification chronologique des édifices du moyen-âge, aujourd'hui adoptée par tout le monde, à peu de modifications près; la fondation de la Société archéologique française, et la publication d'un bulletin monumental, parvenu aujourd'hui à son neuvième volume, voilà ce que M. de Caumont a fait pour l'archéologie française, à une époque où peu d'esprits encore étaient tournés vers ces études; voilà ce qui lui assure une place distinguée parmi les archéologues, et une des premières places parmi ceux qui ont concouru à enlever nos chefs-d'œuvre du moyen-âge des mains du vandalisme, qui bientôt n'eût laissé le sol que jonché de débris et dépouillé de ses plus riches monumens.

L. DE LAMOTHE,

Inspecteur des monumens historiques de la Gironde.

Poésie.

PAULINE.

Liège, 1844.

I.

J'aime le coin du feu. Quand en hiver il neige,
Et que la nuit survient, amenant quelque ami,
De ces bons vieux amis qui datent du collège,
C'est le bonheur, le soir, de s'étendre à demi
Pour suivre mollement la flamme qui voltige
Et qui prend à vos yeux des contours bien connus.
On revoit en penser des attraits qu'on néglige,
Ou bien on se souvient de ceux qui ne sont plus.
L'histoire la plus simple alors a bien des charmes !
On écoute en fumant et l'on écoute mieux.
Comme on ne s'y voit pas, on peut verser des larmes,
Sans que l'on ait besoin de détourner les yeux.
J'en sais une. Elle est vieille, et si je vous la conte,
C'est que je suis tout seul, ici, devant mon feu ;
Je vais, pour m'amuser, vous ennuyer un peu,
Et soyez sûrs qu'un jour je vous en tiendrai compte.

II.

C'est en rimes, messieurs. — Si je rime ceci,
C'est que j'aime les vers comme un fou ; c'est qu'aussi
Les vers sont une langue à part, que tout le monde
N'a pas le don d'entendre, et qu'elle sert de fronde

Pour écraser les sots ; — et notons qu'ici-bas ,
 Sans tomber sur des sots on ne peut faire un pas .
 C'est un mal qu'avec soi chacun traîne à sa suite ,
 Et qu'on ne fuit pas même en se faisant ermite .

III.

C'est en rimes. — Je dis des rimes , non des vers .
 Des vers , on n'en voit plus . Depuis Racine , vers
 L'an mil six cent.... — (Déjà deux siècles , le temps passe
 Très-vite , et c'est affreux comme , en un court espace ,
 On se trouve , en un jour , vieux et laid à la fois) ;
 Depuis Racine donc , le poète des rois ,
 La poésie est morte et s'en est retournée
 Au Ciel. — C'était le Ciel qui nous l'avait donnée. —
 D'ailleurs , dans notre temps d'égoïsme , où le cœur
 A partout secoué tout sentiment d'honneur ,
 C'est un type bizarre et perdu qu'un poète .
 Si l'on en parle encor c'est comme d'une bête
 Antédiluviennne . On en est parmi nous
 A le traiter parfois comme on traite les fous....

IV.

J'aperçois le lecteur qui , tout bas , me reproche
 De ressembler trop fort à l'auteur de MARDOCHE .
 C'est trop d'honneur , vraiment , et j'en suis très-flatté !
 Mais ce rapprochement n'est pas la vérité .
 Nous différons beaucoup ; Musset devient classique ,
 Et moi , je suis encor , Messieurs , très-romantique .
 En second lieu , Musset ne fait que de beaux vers ,
 Et votre serviteur fait les siens de travers .
 Enfin , notez ceci . — La lune était fort belle ,
 Et la lune en amour.... — Au diable ce refrain !
 Passons outre . — Un amant , depuis le monde antique ,
 A toujours commencé par être platonique .
 Rien n'est plus rebattu qu'une histoire d'amour .
 Où suis-je donc allé me fourrer à mon tour ?

Chaque lecteur , au moins une fois , je suppose ,
 Étant jeune , s'est pris d'amour , et sait la chose.
 Ce sera donc un mois d'écoulé , s'il vous plait ?
 A cette époque , Alfred , le soir , encor venait ;
 Mais il n'était plus seul. Un ange au doux visage
 Le joignait ,—et tous deux , seul à seul , sous l'ombrage,
 Ils se disaient des riens , comme tout un long jour....

V.

Tous , vous avez aimé , — tous ; vous avez dans l'âme ,
 Comme un secret , logé quelque image de femme ; —
 Tous vous savez aussi que l'amour fait souffrir ;
 Que dis-je ? vous savez qu'on peut même en mourir !
 Mais vous avez été , dites , trahis peut-être ,
 Mais vous avez maudit cet amour , votre maître ,
 Qui , dès qu'il est entré , ne sort plus sans douleurs ,
 Ni sans traîner à lui des lambeaux de nos cœurs.
 Un soir , Pauline accourt , toute pâle , éplorée ,
 Tremblante. — Le matin , son père était venu
 Dans sa chambre , disant à sa fille adorée :
 « Un homme , jeune encor , que vous avez connu ,
 Vous aime et me demande à vous prendre pour femme...
 J'ai dit : Oui. Dans huit jours vous devez obéir. »
 Cette nouvelle affreuse avait brisé son âme.
 Trente coups de poignard l'auraient fait moins souffrir.

VI.

J'ai des haines. — Je hais bien des choses. — Je hais
 Les sots , — les fats qui sont tous des sots , — les attraits
 D'un concert d'amateurs chantant des mélodies ; —
 Je hais monsieur Boileau , je hais les tragédies
 Classiques , — les enfans quand ils ont trop d'esprit ,
 Les vers et les romans qu'un auteur belge écrit ;
 Je hais les longs hivers , — je hais les jours de pluie ,
 Et les cieux noirs qui font qu'on boude et qu'on s'ennuie ; —
 Je hais les rois poltrons , — les ministres sans cœur ,

Les lâches , et tous ceux qui vendent leur honneur ;
 Mais je hais encor plus , par-dessus tout , les femmes
 Coquettes , au cœur froid , jouant avec nos âmes ,
 Agaçant notre amour d'un regard , et demain
 Repoussant cet amour avec un froid dédain....
 — Mais d'où vient cette haine et qui m'y détermine ?
 C'est qu'on m'a fait , lecteur , ce que fera Pauline.

VII.

Alfred ne la vit plus. — Un hymen arrêté
 Vous fait grandir d'un mètre aux yeux de la famille.
 Peut-on agir encor comme une jeune fille ?
 On a bien autre chose à faire , en vérité !
 La corbeille est reçue , et toute la journée
 On essaie une robe , on commande un chapeau.
 Ce ruban va trop mal , — la couleur est fanée ; —
 La taille fait des plis , et l'écrin n'est pas beau.
 — Oh ! c'est affreux , vraiment , comme chez une femme ,
 La toilette a le don fatal d'occuper l'âme !
 C'est leur Léthé. — L'amour cède devant un schal ;
 Un rendez-vous s'oublie en devisant d'un bal.
 Aussi , c'est bien à tort qu'on se fâche , ma chère ,
 Quand vous n'y venez pas à votre heure ordinaire.

VIII.

Oh ! vrai ! les dieux s'en vont. — Les rois s'en vont aussi. —
 Un seul est demeuré , tout-puissant sur la terre ,
 Un seul , qu'à deux genoux tout le monde révère ,
 Qu'on ne détrône pas , qui jamais n'est trahi ,
 Et qui ne trouvera nulle part de sceptique
 Ni d'impie , — et que tous , protestant , catholique ,
 Arabe et cætera , nous prions du matin
 Jusqu'au soir , et du soir au matin ; — qui vous change
 Du blanc au noir , — le Dieu , le plus divin enfin ,
 Qui seul fait des amis et cache toute fange ; —
 Sans lequel on n'est pas compté comme un vivant !

— Qui ne l'a deviné ? Ce grand Dieu , c'est l'Argent !
 Il a tout abattu. Chaque peuple l'encense ,
 Et chaque homme à son char se traîne en haletant.
 L'amour même , l'amour , il cède à sa puissance ,
 Et les cœurs pour de l'or se vendent lâchement !
 Va ! sois maudit , tyran qui gouverne le monde !
 Va , puisse l'avenir briser ton sceptre immonde ,
 Et viennent des Titans , qui , plus heureux demain ,
 Précipitent ton trône et l'écrasent enfin !

IX.

Que vas-tu faire , Alfred ! Pauline se marie.
 C'est ce soir. Et demain elle sera flétrie. . . .

.....

X.

.....
 Oh ! les beaux vêtements de velours et d'hermine !
 Comme la bouche rit , comme l'œil s'illumine !
 Que de velours frôlant , en passant , le satin !
 Que de teints frais qui sont tout jaunes , le matin !
 Que de fleurs aux cheveux , aux mains , dans les quadrilles ;
 Que de fleurs , sans pourtant compter les jeunes filles !
 Oh ! les jolis regards et les tendres ébats ,
 Et le rire et les yeux qui se parlent tout bas !
 Que de luxe en parfums , en bijoux , dans la soie !
 Quel luxe ! Mais aux cœurs est-il autant de joie ?
 — Non , non , car vous voyez surgir de toutes parts
 L'envie aux jeunes gens , le regret aux vieillards.
 — Mais regardez là-bas. Voici la mariée.
 Qu'elle est charmante ainsi ! Comme elle valse bien ! —
 Certes je donnerais pour la place enviée
 Mon paradis , auquel j'ai droit en bon chrétien !
 — Oh ! comme c'est cruel , mon Dieu , qu'un bal de nocce !
 Danser , quel beau plaisir ! — On a bien autre chose

A se dire. — Un regard vous dit d'attendre au bout ;
Un regard... Quand le sang vous monte au front et bout....

XI.

Dans son appartement Pauline se retire
Seule. — Elle a grand besoin d'être seule un instant. —
Ce bal , que , jeune fille , elle eût trouvé charmant ,
Aujourd'hui la fatigue et son cœur en soupire. —
Elle entre , puis recule et jette un cri d'effroi.
Est-ce une illusion ? Tremblante , elle s'avance :
— « Alfred ! » — dit-elle bas. — Et lui répond : — « C'est moi ! »
Tous deux se contemplant , s'arrêtent en silence ;
Enfin Pauline dit , après quelques instans ,
D'une voix creuse : — « Alfred , que fais-tu là ! » — « J'attends ! »

XII.

Ma lectrice est jolie ; — au moins , je le suppose ,
Et je suis trop galant pour douter de la chose. —
Elle a plusieurs amans. — C'est trop juste. On n'est pas
Si simple que d'aimer quelqu'un jusqu'au trépas.
C'était bon autrefois , au temps du moyen-âge ,
Où le mari donnait à sa femme volage ,
Pour son souper , le cœur de son amant rôti.
Quel goût avait ce cœur , je l'ignore. — Aujourd'hui ,
C'est changé. — Nous avons un tout autre système.
On calcule d'abord avant de dire : J'aime.
C'est la traite des cœurs. — Et vous dites pourtant
Que vous êtes , Messieurs , moins immoraux qu'avant !
Je disais donc tantôt , que sans doute , en son âme ,
Ma lectrice a trouvé cette Pauline infâme ,
Et juré ses grands Dieux d'agir , en pareil cas ,
Tout autrement. — Bravo ! Ce qui n'empêche pas
Que , si l'occasion s'en présente , ma chère ,
Vous trahirez bientôt de la même manière.

XIII.

Pauline a reculé ; ses forces l'ont trahie :
 Son pauvre cœur se glace :... elle tombe à genoux.
 « Grâce ! » murmure-t-elle , et sa voix qui supplie
 Implore , mais en vain , son Alfred en courroux.
 Pauline est effrayée. Elle a peur... elle crie...
 Mais Alfred en ses bras l'enlace avec ardeur.
 Son poignard a trouvé le chemin de son cœur.
 Et Pauline en tombant n'est plus qu'un corps sans vie.
 Elle expire , et pourtant , d'une voix affaiblie ,
 Elle murmure encor : « Dis-moi , n'avais-je pas
 Raison de dire , Alfred , amour jusqu'au trépas ! »

XIV.

Ce dénouement est vieux ! — vont dire les lecteurs ,
 — Et *lecteurs* au pluriel , car ici je suppose
 Que mes vers trouveront au moins deux amateurs. —
 Ce dénouement est vieux , il est dans monsieur *Chose* !
 — Qu'importe s'il en est quelque part un pareil !
 Il n'est depuis Adam rien de neuf sur la sphère ,
 Et tout se chauffe et naît sous le même soleil.
 Tel auteur que , depuis deux cents ans , on révère ,
 N'eut d'esprit qu'en volant Horace et Juvénal. —
 Inventer , c'est facile à dire , mais n'invente
 Pas qui veut. On se meut dans un cercle fatal.
 On se vole , on se fait une guerre savante ,
 Et je ne vois que Dieu qui soit original. —
 Virgile imitait bien l'Iliade d'Homère ;
 Homère le divin compilait , Dieu sait qui ;
 Musset , que j'ai suivi , suit l'auteur du Corsaire ;
 Et Molière a la gloire , et Bergerac l'oublie.
 — J'imité un tel , dit-on. — Eh ! c'est que sur la terre
 Il vint plus tôt , — sans quoi j'eusse écrit avant lui.

ÉTIENNE HÉNAUX.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

HISTOIRE-MUSÉE

DE LA

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

DEPUIS L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES JUSQU'A L'EMPIRE ;

Par Augustin CHALLAMEL,

Avec les estampes, costumes, médailles, caricatures, portraits historiés et autographes les plus remarquables du temps. — 2 vol. grand in-8° (100 gravures et 60 autographes imprimés à part, et 300 vignettes sur bois imprimées dans le texte). Prix : 25 fr. — Paris, Challamel, éditeur ; à Montpellier, chez Castel et Virenque.

Notre siècle, il faut l'avouer, est le siècle de l'histoire vraie, exacte, chronologique, complète. Depuis l'admirable récit de la *Conquête de l'Angleterre*, par M. Augustin Thierry, jusqu'à l'histoire de l'Empire qui est encore à paraître, que de recherches, de soins, de travaux ont été essayés pour faire avancer la science ! Ici, c'est M. Guizot, qui, dans un style ferme, sévère, *protestant*, pèse, interroge et juge les révolutions. Plus loin, c'est un esprit amoureux de la chronique, M. de Barante, qui revêt d'une naïve et charmante forme, la plus terrible des histoires, celle des puissans Ducs de Bourgogne. Partout, on éveille les vieux souvenirs ; on crée des monographies. Vitraux, tapisseries, statues des églises, peintures des manuscrits, on fouille, on publie, on examine tout, au plus grand profit des détails et de la couleur locale. Les mémoires, les chroniques, les annales sont également éditées, et avant peu nous posséderons imprimées jusqu'à notre pre-

mière pièce de théâtre et notre dernier fabliau. Comment se fait-il que, au milieu de ce grand mouvement, les chansons, les caricatures, les modes n'aient pas obtenu le même honneur? Ce sont là cependant des aperçus, des espèces de preuves daguerréotypées des mœurs et des usages, qui méritent de prendre place dans l'histoire; car ces fugitifs monumens du rire, de la malice, de la fatuité humaine sont, à toutes les époques, les émanations les plus saisissantes de l'opinion publique.

C'est sous l'influence de cette idée qu'a été conçu et écrit le livre qui donne naissance à ces quelques lignes, et cette idée nous semble juste. Ne faut-il pas chercher souvent l'explication des événemens dans les détails peu importans en apparence des événemens eux-mêmes?

L'auteur l'a dit dans les quelques pages mises en tête de son livre : son but principal a été de donner à cette grande époque son corps et sa physionomie. Il y a réussi complètement. Quiconque lira cette histoire pénétrera dans la vie de nos pères, et y retrouvera l'exposé fidèle de tout ce qui la caractérise.

Ainsi, veut-on une vive satire des plus terribles hommes qu'ait produits, la révolution de 89? Voici la France (et ceci est du temps, comme tout le reste) sous la forme d'une autruche, environnée de monstres, tels que Marat, Carrier, etc.



Voulez-vous des faits plus récents ? Voici le bon roi Georges , sautant à pieds joints sur les traités , gagnant une descente et perdant sa couronne.



A coup sûr , nous n'affirmerions pas que l'histoire contemporaine , l'histoire qui se fait au jour le jour , par la satire , le ridicule , la vive et amère raillerie , soit l'histoire impartiale et bonne ; nous ne dirons pas qu'elle est toujours sincère et de sens rassis ; non : mais elle est plaisante , animée , passionnée , et la passion a toujours un air de vrai.

L'histoire ainsi faite est l'écho des contemporains , et les opinions contemporaines ne sont souvent que des préjugés ; mais ces préjugés sont piquans à étudier dans les siècles qui suivent.



Et puis , n'est-ce rien que d'être débarrassé de l'histoire philosophique ? N'est-il pas agréable de pouvoir soi-même se bâtir une opinion sur les évènements passés , d'après l'émotion , l'inspiration qui les a fait naître ? Lafayette répétait sans cesse qu'il était ami des lumières. On le représente un matin sous la forme d'une chandelle.

La cour commençait à avoir peur ; le vent du peuple soufflait. Une immense caricature couvre alors les murs de Paris , avec cette inscription au bas : *Quelle bourrasque!!!*



D'autres fois, ce sont les désirs qui se traduisent ; ainsi, par exemple, on espère que Napoléon effraiera l'anglais , et on représente celui-ci comme *tourmenté du mal de mer*.



Nous pourrions citer mille faits semblables , mille bizarreries , quelquefois fort spirituelles , dues à ce Monseigneur tout le monde , qui a plus d'esprit que chacun ; mais à quoi bon ? Il nous semble que l'utilité , non pas absolue , mais simplement relative , de l'histoire envisagée de la sorte , n'est pas contestable. Quant à la manière dont l'auteur , M. Augustin Challamel , a envisagé les faits , c'est une question différente. Suivant nous , il est d'abord trop absorbé par leur

nomenclature, et il ne se montre pas assez lui-même. On le dirait timide et tremblant. Nous aimons nous, au contraire, les historiens hardis et aventureux, comme Michelet, par exemple : l'histoire après tout, est une appréciation individuelle, un coup-d'œil de chacun sur un ensemble de faits. Elle a même été quelquefois un long et brillant paradoxe, et, en ce cas encore, elle n'a pas toujours été mauvaise. Nous aurions donc voulu que M. Challamel se prononçât plus souvent qu'il ne l'a fait sur les questions historiques qui s'offrent à lui; qu'il racontât et peignit au lieu d'épiloguer. L'historien n'est pas seulement un enregistreur de faits, comme Anquetil; un narrateur d'anecdotes, comme Froissard; de mensonges, comme Varillas : c'est un appréciateur qui, du choc des opinions diverses, doit faire jaillir une pensée originale.

Des gravures et des dessins, nous n'avons qu'un mot à dire : ils reproduisent l'inspiration artistique ou satirique du temps, et ils ont tous un grand cachet de vérité. En outre, les gens qui prétendent juger du caractère d'un individu par son écriture, seront ravis à la vue des lignes tracées par les plus fameux personnages de la révolution, et dont M. Challamel a fait graver les autographes.

Nous souhaitons que nos critiques, loin de décourager M. Challamel, lui montrent le cas que nous faisons de son livre; notre pensée n'a pas été de diminuer l'ardeur et l'inspiration de ce jeune écrivain. Nous aurions eu peur de ressembler à John Bull, *rognant les ongles à son maître*.



L'ÉTABLISSEMENT DE LA FÊTE DE LA CONCEPTION, dite la Fête aux Normands, par WACE, trouvère anglo-normand du XII^e siècle, publié pour la première fois, d'après les manuscrits de la bibliothèque du Roi, par MM. G. Mancel et G.-S. Trebutien, Conservateur et Conservateur-adjoint de la bibliothèque de la ville de Caen.

Un vol. in-8°. Prix : Papier fin, vergé, 7 fr. ; grand papier de Hollande, tiré à 25 exemplaires, 25 fr.

La curiosité des bibliophiles, poursuivant leurs recherches dans le moyen-âge, semble avoir, depuis quelques années, l'ardeur de celle de Christophe Colomb, lorsqu'il allait à la découverte du Nouveau-Monde. Cette incessante investigation de nos vieux monumens littéraires n'est pas une occupation oiseuse ; car elle a pour but de nous éclairer sur les origines de notre langue et de notre littérature, et de venger notre nationalité blessée par l'opinion que la France était ignorante et barbare à l'époque où déjà les lettres florissaient en Italie. Une ancienne ville de *sapience*, pour conserver son glorieux renom, veut, à son tour, se distinguer dans cette exploration archéologique ; — Caen, noble patrie des de Bras, des Huet et de tant d'autres savans, rougirait de déchoir de son antique illustration ; — elle a donc vu avec joie deux de ses jeunes et doctes enfans entreprendre une mission scientifique, en publiant, avec une dissertation, des notes et des documens très-curieux, un poème encore inédit de Wace, trouvère anglo-normand du XII^e siècle. MM. Mancel et Trebutien, nos honorables et studieux concitoyens, ont fait imprimer le poème de l'Établissement de la Conception Notre-Dame, qui est un des plus anciens monumens de la langue française, et dont l'auteur s'inspira des Apocryphes et des Pseudo-Évangiles, source si féconde qu'il eût dû y puiser plus encore qu'il n'a fait. Fidèlement transcrit et savamment annoté, ce poème est un rare et intéressant tableau des idées, des croyances et des mœurs du XII^e siècle ; c'est l'œuvre d'un poète qui, né dans l'île de Jersey, fit ses études à Caen, où il vint dès sa plus tendre enfance et où il demeura long-temps ; c'est l'expression de la pensée naïve et religieuse d'un illustre clerc qui vit et connut les trois Henri, ducs de Normandie et rois d'Angleterre ; c'est l'indispensable complément des œuvres du trouvère qui composa les romans de Brut

et de Rou, et qui faisait si ingénument son éloge : *Mult dit bien maistre Wace.*

Nous n'essaierons pas de faire l'analyse et l'examen critique de ce poème ; tout nous semble avoir été dit là-dessus par les éditeurs , avec beaucoup de mesure et de justesse d'esprit ; seulement nous voudrions qu'ils eussent cité quelques passages de leur texte , pour en faire mieux sentir le mérite ; car Wace , suivant eux , *est bon peintre et ses descriptions sont animées.* Quel a été le sujet développé par ce trouvère ? Guillaume-le-Bâtard , après la conquête de l'Angleterre , prévoyant une invasion des Danois , députa vers leur roi un pieux abbé nommé Helsin , dont l'ambassade assura la paix entre les deux monarques. En revenant de sa mission , le saint personnage fut assailli d'une tempête. L'équipage , au désespoir , se recommanda à la Sainte Vierge , qui envoya du Ciel , à Helsin , un ange revêtu d'ornemens pontificaux , pour lui annoncer que la tempête allait cesser , s'il promettait de célébrer la fête de la Conception , le huit décembre , de la même manière que celle de la Nativité , chômée le huit septembre. La promesse fut faite par le pieux Helsin et la tempête s'apaisa. Wace ne s'est pas borné à décrire l'aventure du saint abbé de Ramsay ; il a rattaché à son écrit l'histoire à peu près complète de la Sainte Vierge , depuis sa naissance jusqu'à sa mort. « L'établissement de la fête de la Conception , disent avec raison les éditeurs , est devenu , pour le poète , un point de départ , une simple tête de chapitre , le prétexte d'un titre , etc. » Dans cette espèce de prologomènes , le morceau le plus saillant est la description de la tempête faite en vers précis et nerveux :

En haute mer ja loinz estoient ,
Fors ciel et mer rien ne véoient ;
Dont commença mer à meller ,
Undes à croistre et à troubler ,
Noircir li cieus , noircir la nue ;
Tost fu la mer toute espandue.

Ce vieux langage n'a pas besoin de commentaire ; il est clair et transparent , malgré la suppression des articles qui alourdiraient le mouvement de la phrase. Si Wace sait parfois décrire un ouragan ou quelque autre sinistre , il a aussi , de temps en temps , des vers doux , enjoués , spirituels. La Sainte Vierge , élevée dans le temple , selon le vœu de son père et de sa mère , était parvenue à sa quatorzième année , âge auquel le pontife remettait à leurs parens les *almas*,

ou vierges consacrées au Seigneur, pour qu'ils les mariassent. Le vieux trouvère dit alors, avec une bien pardonnable malice, dans les deux premiers vers qui suivent :

« Toutes les plusors qui l'oïrent
 » Mult volentiers son commant firent ;
 » Mais Marie de ce n'ot cure ;
 » Toutans vout être et monde et pure. »

Je n'oserais pas donner le même éloge au trait de bel esprit de l'auteur qui, trouvant l'anagramme d'*Eva* dans le mot *ave* de la Salutation angélique, dit que cela signifie que nous remonterons, par son entremise, au Ciel, d'où Ève nous fit descendre.

Wace a des vers de cette profondeur sentencieuse :

Diex a trestous en sa baillie,
 Il a la mort, il a la vie !

Il a même, ce qui est assez rare, des expressions pleines d'une sensibilité exquise, par exemple, dans l'entretien de Sainte-Anne avec sa suivante, au sujet de Joachim dont l'offrande a été rejetée du temple, et qui s'est de honte retiré dans le désert :

Où est ma joie, où est messire ?
 Quant je nel sai, dois me tu dire
 Que joie face ne lice soie ?
 Ce n'estra devant que jel vole.

Les éditeurs ont fait justement remarquer la comparaison de la pureté de la Vierge, devenue mère de l'Homme-Dieu, à celle d'une verrière qui laisse passer les rayons du soleil sans en être altérée. Puis ces vers :

En li doit l'en avoir torné,
 Et son corage et son pensé,
 Con cil qui doit aler par mer,
 Garde as estoiles de la mer,
 Une estoile qui ne se muet.

 Cette estoile nos seneffe
 Nostre Dame Sainte Marie ;
 Qui est estoile de bonté,
 Et de clarté et de biauté.

Ces vers, d'une foi louable et d'une imagination qui n'est pas sans éclat, révèlent dans quel sens Wace composa son poème ; et si parfois certains détails paraissent déplacés, par exemple, dans la réponse de la Sainte Vierge à l'ange qui lui annonce qu'elle enfanterait le Sauveur, accusez l'esprit peu circonspect, mais non pas le cœur ingénu du

poète. Une critique rigoureuse trouverait bien aussi certaine sècheresse, certaine froideur, dans le récit d'une vie si faite pour émouvoir le cœur et exalter l'âme; mais pourquoi tant demander à l'enfance de l'art? Nos chefs-d'œuvre eux-mêmes n'ont-ils pas leurs ombres et leurs taches?

MM. Trébutien et Mancel ne se sont pas bornés à faire au public lettré l'offrande du poème intéressant de Wace, en l'enrichissant de notes instructives, soit pour en faciliter l'intelligence, soit pour mettre le lecteur sur la voie des étymologies de notre langue, ils y ont ajouté un curieux appendice, ils nous ont donné, entre autres raretés, plusieurs fragmens du *Mystère de la Conception, Nativité, Mariage et Annonciation de la bénoïste Vierge Marie*, de Jehan Michel, qui jouit d'une grande popularité au xvi^e siècle. Nous y avons remarqué ces sublimes réponses de la Sainte Vierge encore enfant, à son entrée dans le temple. Divers interlocuteurs l'interrogent :

ARRAPANTER.

Que voulez-vous ?

MARIE.

Vivre en simplesse.

BARRAPANTER.

De l'état mondain ?

MARIE.

Je le laisse.

ALBIAS.

Que souhaitez-vous ?

MARIE.

Dieu servir.

ARRAPANTER.

Après ?

MARIE.

Sa grâce desservir.

BARRAPANTER.

Voulez-vous pompeux habits ?

MARIE.

Non.

ALBIAS.

De quoi parée ?

MARIE.

De bon renom.

D'autres opuscules non moins intéressans font partie de l'appendice :

1^o L'opuscule attribué à Saint-Anselme, et ayant pour titre : *Miraculum de Conceptione sanctæ Mariæ* ;

2^o Un fragment d'un ouvrage du xiv^e siècle, écrit dans le dialecte

du nord de l'Angleterre, et intitulé : *Cursor mundi*. Ce fragment est la traduction de la partie du poème de Wace relative à l'ambassade d'Helsin ;

3° L'Évangile de la Nativité de Marie ;

4° Le Protévangile de Saint-Jacques le Mineur ;

5° Le *Liber de transitu Beatæ Mariæ Virginis*, attribué à Méliton, évêque de Sardes.

Ces divers ouvrages sont les sources où Wace a puisé sa narration, qui eût été plus belle s'il se fût plus inspiré de cette onctueuse sensibilité, de cette grandeur naturelle qui les recommande à tous les amis de la religion et de la littérature. On ne sait trop comment notre vieux trouvère a pu omettre le morceau plein de douce mélancolie que le Protévangile de Saint-Jacques met dans la bouche de Sainte-Anne encore stérile, lorsque, élevant vers le ciel ses yeux avec sa prière, elle arrête sa vue sur un nid de passereau, placé dans les branches d'un laurier. Ce passage, plein de poésie, a été inséré avec beaucoup d'à-propos dans la savante dissertation des éditeurs, ce qui nous dispense de le citer. Enfin, des trois manuscrits du poème qui existent à la bibliothèque du roi, MM. Mancel et Trebutien nous ont donné le texte le plus estimé, en l'épurant et le commentant avec goût et exactitude. C'est donc avec justice que nous faisons l'éloge de leur publication, à laquelle le Roi a souscrit, et qui convient à tous les amateurs d'antiquités nationales.

CHRONIQUE.

Paris , le 15 Septembre 1844.

A M. GRAS , gérant de la *Revue du Midi*.

Aussi bien, Monsieur, puisque vous exigez que je continue à vous donner des nouvelles de Paris, que vous écrirai-je de la grande ville ? Rien ; si ce n'est que Paris se meurt, que Paris est mort, que Paris se dépeuple, que le silence et le désert y règnent, et que, si cela continue, il sera réduit avant peu au triste état de Palmyre et de Babylone, ces reines de la solitude. — Certes, voilà qui vous étonne et vous surprend sans doute. Paris silencieux, Paris désert, Paris à l'état de squelette, cela vous paraît absurde. Où est la pompe aspirante qui peut faire un pareil vide au cœur de la France ? Quel magicien serait assez habile pour escamoter huit cent mille âmes, à peu près comme Bosco fait disparaître une muscade ?.... Et pourtant rien n'est plus vrai. Paris, le vrai, le grand, le beau Paris n'existe plus ; il est aux eaux, à la campagne, en voyage, aux bains de mer ; on le retrouve à Vichy, à Bade, à Saint-Sauveur, à Barèges, dans les bois de Versailles ou de Fontenay-aux-Roses, partout ailleurs qu'au Palais-Royal et sur les boulevards. Oui, *tout Paris* est en vacances ; il achève sa villégiature ; il chasse et commence sa vendange ; douces occupations, Monsieur, qui transforment toutes nos châtelaines en bourgeoises, toutes nos bourgeoises en châtelaines. Un pas de plus et nos lions deviendront bergers ; car Florian renaît, Racan rajeunit ; j'entends la musette ; Estelle est à la mode en ce moment, et Télémaque a reparu sur la scène de l'Opéra. Ajoutons cependant que, malgré la protection d'une bonne fée.... (de Fénélon, comme dit Tousez), il y a retrouvé Calypso un peu vieillie. Elle avait presque autant de rides qu'un poète classique. Dieu sait si c'est peu dire !... Pourtant je n'ai pas vu le ballet d'Eucharis, Monsieur, tant j'ai eu peur, en sortant de là, de me trouver peut-être (qui sait ?) quelque peu converti au paganisme par les nymphes de M. Léon Pillet ; mais, en revanche, j'ai assisté à une séance solennelle de l'Académie française. C'était celle, Monsieur, où l'on devait distribuer les prix Monthyon ; elle a été tout juste à la hauteur d'une première représentation de vaudeville.

Et tout d'abord, il y a quelque chose de mesquin qui vous frappe et qui amoindrit l'impression, dans l'aspect même de la salle. Figurez-vous un local circulaire, dans tous les sens duquel sont pratiqués de mauvais amphithéâtres mal ornés et garnis de bancs en bois. Ça et là deux ou trois loges étriquées sont garnies sur le devant d'une bande en velours rouge fané ; au bas brillent, d'un côté, quelques femmes sur le retour (ce sont celles des académiciens), quelques bas-bleus qui n'ont de jeune et de rose que leurs chapeaux ; puis, en face, une multitude de perruques blanches, jaunes, grises, quelques-unes poussant la coquetterie jusqu'à la teinte

noire : c'est l'Institut. Un certain nombre de ces perruques surmontent des habits vert-pomme ; les autres ont des pantalons jaunes et des redingottes marron. J'en ai distingué une surtout, qui m'a paru fort remarquable ; elle portait en sautoir, sous son gilet, un énorme cordon rouge de grand officier de la Légion d'honneur, afin de se faire regarder. Je lui ai souhaité, à cet exercice, tout le plaisir que sa vue seule me causait. Cette perruque, par sa forme et ses boucles nombreuses qui descendaient en cascades, semblait dater pour le moins du siècle de Louis XIV : elle avait sans doute passé de père en fils jusqu'à l'immortel qui la porte en ce moment ; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'était pas celle de Racine, de Corneille ou de Molière, l'Académie française n'ayant absolument rien de ces grands hommes.

Il s'écoula bien de la sorte, au milieu des rires et des critiques de l'auditoire, une bonne heure. Après quoi un Monsieur fort laid, tout de noir habillé, ayant l'épée au côté et portant au cou une chaîne à peu près semblable à celle de mon Terre-Neuve, déclara que la séance était ouverte. Un autre Monsieur qui n'était guère plus beau (c'était M. Scribe), annonça que M. le Secrétaire perpétuel allait lire son rapport sur les concours. J'écoutai de mes deux oreilles ; l'orateur était M. Villemain. Je fus bien déçu. Au lieu de tout l'esprit que j'attendais et que possède si incontestablement M. Villemain, j'entendis un sermon sur la vertu, la morale, l'existence de Dieu.... et le père Girard. Comme vous ne savez sans doute pas ce que c'est que le père Girard, il est bon de vous l'apprendre. Imaginez-vous qu'il y a là-bas, à Zurich, au cœur de la Suisse, un vieux Franciscain de 82 ans à peu près, qui a passé sa vie à apprendre à lire aux descendants de Guillaume Tell, qui ont de quatre à dix ans. Il y a trois ans, M. Cousin, alors Ministre, ne sachant que faire de la croix de la Légion d'honneur qu'il refusait de donner en France, fit insérer officiellement au Moniteur, *qu'il venait d'envoyer la décoration au père Girard, franciscain suisse, pour ses travaux de pédagogie.* — *Pédagogie* parut charmant, et M. Alfred de Musset qui n'a pas la croix, M. Littré qui n'a pas la croix, M. Berger de Xivrey qui n'a pas la croix, MM. Soulié, de Balzac et cent autres, l'honneur de la France, qui n'ont pas la croix, rirent de bon cœur de la découverte du père Girard opérée par M. Cousin. Elle valait celle du Mont-Blanc, due, comme vous savez, selon M. Alexandre Dumas, à Jacques Balmat. Bientôt M. Cousin tomba ; c'est le propre d'un Ministre. On croyait le père Girard enseveli sous cette chute et étouffé par sa croix d'honneur, comme Encelade par l'Etna.... mais, bah !.... le père Girard a la vie dure. M. Cousin l'avait inventé, l'Académie l'a ressuscité, et M. Villemain, grâce à ses fonctions de Secrétaire perpétuel, s'est vu obligé d'affirmer, sous la responsabilité de l'Institut, que, dans toute la France, l'Algérie et les îles Marquises, où il se consomme par année plus d'un demi-milliard de rames de papier, il ne s'était pas produit d'ouvrage plus utile et plus admirable que celui du père Girard, qui a pour titre : *De l'enseignement régulier de la langue maternelle.* En même temps, pour compléter cette délicieuse plaisanterie, l'Académie donnait deux mille francs à l'ouvrage de M. Émile Vander Burg (auteur de cent cinquante vaudevilles), intitulé : *Le panier à salade*, et faisant partie d'une collection de romans, intitulée : *Zizi, Zaza, Zozo*, ou les Enfants de Paris. *E sempre bene !* Comme poésie, l'Académie avait sous la main le livre de M. Victor de Laprade, et vingt autres. Elle a couronné les Fables de M. Halévy. Elle eût fait tout aussi bien en couronnant M. Groult de Tourlaville.

Après le rapport de M. Villemain, M. Ancelot a lu le discours de M. Harel, ancien directeur de l'Odéon, de la Porte-Saint-Martin, et de M^{lle} Georges, sur Voltaire. M. Ancelot a très-bien lu ce discours où il y a de l'esprit, mais qui manque de plan, de méthode, de suite, et où la critique n'occupe pas une assez large place.

Après M. Ancelot, M. Scribe ; c'était tomber de tragédie en vaudeville, et le discours de M. Scribe n'a été qu'un long jeu de mots. Rien de plus mesquin, de plus mal écrit, de plus anti-académique, selon moi, que ce discours où l'esprit commun et vulgaire de son auteur brillait dans tout son éclat. Chaque trait de vertu était transformé en un drame pleurnicheur pour le Gymnase. On y a vu même apparaître le vieux soldat *qui sait souffrir et se taire sans murmurer*. — On s'est séparé au milieu des applaudissemens, de l'attendrissement et du contentement. Les enfans pleuraient, les hommes battaient des mains, et les femmes embrassaient l'habit vert-pomme de M. Scribe ; mais tout cela ne rendait pas son discours meilleur, et le diable n'y perdait rien. Que vous dirai-je ? L'Académie a trouvé moyen d'être ridicule, même après sa séance. En effet, on distribuait à la porte de l'Institut, la liste des prix proposés pour l'année prochaine ; parmi eux, il y en a un de 10,000 fr., réservé à la meilleure *tragédie* ou à la meilleure *comédie*, qui serait morale et *applaudie*. On voit que l'Académie compte des poètes dans son sein ; ils mettent la rime, sinon la raison, dans leurs prospectus. En outre, je vous ferai, à propos de ce prix, une petite observation. Comment une tragédie ou une comédie qui ne serait ni morale, ni applaudie, pourrait-elle être la meilleure ? Pourquoi d'ailleurs, la meilleure comédie ou la meilleure tragédie devrait-elle être applaudie ? Et puis, qu'est-ce qu'une tragédie ou une comédie morale ! Phèdre et Tartufe pourraient-ils concourir ? Mais Phèdre, c'est l'adultère, l'inceste et l'homicide réunis ; c'est une trinité de crimes. Tartufe est voleur, hypocrite et concupiscent. Le but, d'ailleurs, du théâtre n'est pas, quoi qu'on en dise, de versifier des réquisitoires, comme un substitut en colère. Sa vraie moralisation est celle des beaux vers et non des dures leçons. Le théâtre n'est pas la chaire ; une loge n'a de commun avec le confessionnal que son grillage.

Tout à l'heure je vous parlais de vers, Monsieur ; laissez-moi vous citer ceux qui suivent et qui sont inédits. Je les emprunte à l'album d'une des plus jolies femmes de Paris, qui a épousé le neveu du poète. Ils sont signés : — *Le chevalier de Parny*. A leur douceur, à leur gracieuse nudité, vous reconnaîtrez, je l'espère, l'amant d'Éléonore.

Non tu n'es pas une Déesse ,
Car d'Amour tu braves les lois :
Fille plutôt d'une tigresse ,
Tu fus nourrie au fond des bois.

Les gémissemens et les larmes ,
Le désespoir et les sanglots ,
Du cœur les terribles alarmes ,
Rien ne peut troubler ton repos.

Tu ris (ô cruel badinage !)
Des maux que partout tu répands ;
Et si de tes yeux le ravage
Plus fort que celui des torrens ,
Trouvant en un cœur la sagesse ,
L'emporte d'un flot furieux ,
Tu railles l'humaine faiblesse !....
Ah ! ce besoin mystérieux
Que le Ciel a mis en notre âme
D'étancher sa soif à longs traits
Dans le sein brûlant d'une femme ,
Hélas ! toi tu le méconnaiss !.....

Pourquoi donc, ô froide Déesse,
Viens-tu troubler nos sens alors ?
Tes yeux, en nous versant l'ivresse,
N'éprouvent-ils point de remords ?
Ou bien (penser triste est sévère),
Ton cœur qui sait tout enflammer,
Bien que possédant l'art de plaire,
Ignore-t-il celui d'aimer ?

Qu'en dites-vous, Monsieur ? N'est ce point là, en effet, le style du rival de Gentil-Bernard ?

De la poésie je passe à la prose. Une femme de beaucoup d'esprit, M^{me} la baronne Marie de l'Épinay, fille de M^{me} la comtesse de Brady, vient de publier un de ces délicieux romans que les femmes seules savent faire. Ce roman, intitulé : *Rosette*, est un tableau naïf et frais de la vie d'une jeune fille ; et, à la touche délicate et ferme à la fois de cette peinture, on reconnaît aisément la main féminine et malicieuse qui a tracé cet hiver et fait réussir à l'Odéon l'*École d'un fat*. Selon moi, Rosette est destinée à vivre long-temps, et je la recommande de tout mon cœur à vos aimables lectrices.

Je ne vois rien de plus à vous dire, Monsieur, si ce n'est que Méry, le plus parisien de tous les provinciaux, est ici, où il continue sa Guerre du Nizam, terrible épopée pleine d'embûches, de combats nocturnes, de taugs et de sacrifices ; — que M. Victor Hugo prépare un grand ouvrage de morale et de philosophie mêlées ; — enfin, que le Juif-Errant court, à cette heure, grand risque de se voir arrêté, comme le soleil, au milieu de son tour de globe. Dans ce cas, c'est à M. Véron que serait échu le rôle de Josué. Nous verrons si M. Marcel de Serres, la géologie aidant, pourra vous expliquer ce mystère emprunté à ceux de Paris.

Je me dis votre dévoué serviteur,

ACHILLE JUBINAL.

GRAS, Propriétaire-gérant.

UN BANQUET AU XV^E SIÈCLE.



Je vais raconter l'histoire d'un festin que donna , durant les fêtes de Noël de l'année mil quatre cent cinquante-sept , le brave et magnifique Gaston , comte de Foix et de Bigorre.

Ce prince venait de terminer une grande guerre. Il avait rétabli sur son trône , à ses frais et dépens, le roi Jean de Navarre, et, dans l'espoir d'intéresser le roi de France aux embarras de ses affaires , il s'était dirigé vers la ville de Tours , où séjournait Charles VII. A peine avait-il mis pied à terre chez ses hôtes ordinaires , les bons moines du couvent de Saint-Julien , qu'il fut instamment prié de se joindre aux autres seigneurs de la Cour, et de se rendre avec eux au devant d'une nombreuse compagnie étrangère de la plus haute distinction. A la tête de ces nouveaux venus se faisaient remarquer un archevêque , des comtes de Bohême , de Pologne et de Hongrie.

La foule se pressait autour de leurs six cents cavaliers , tous équipés et vêtus d'une façon singulière. Cependant les chefs de la brillante troupe étaient tranquillement assis dans un chariot superbe, dont le mouvement ne semblait pas interrompre leurs propos. Il est vrai que ce chariot était *branlant*, c'est-à-dire , suspendu , ce qui le rendait l'objet de l'universelle admiration.

On ne tarda pas à connaître le secret de la belle procession d'étrangers. Lancelot ou Ladislás, roi de Hongrie, de Bohême et de Pologne, envoyait du fond de ses états, ses plus fidèles conseillers au roi de France, pour demander en mariage Madame Magdeleine de Valois. Le roi Charles ne les reçut pas à leur arrivée, il était ce jour-là aux Montilz ; mais la reine Marie et la princesse sa fille séjournant à Tours, les envoyés se hâtèrent de monter les degrés de leur palais. Ils saluèrent au nom du Dieu vivant, et tout aussitôt firent déployer deux magnifiques robes de drap d'or, parsemées de perles et de pierres précieuses, que les dames suivantes emportèrent. Puis ils protestèrent à la reine que leur mattre avait subitement, et par un effet très-ordinaire de l'amour, perdu le boire et le manger, depuis qu'on lui avait présenté l'*image, historiée au vif*, de Madame Magdeleine de France. Ainsi du moins le disait pour eux un *latinier* ou truchement.

Ne demandez pas s'ils furent bien reçus : la reine, humble de cœur et sage dame, avait toujours tremblé de manifester une volonté, comme une autre eût fait de commettre un péché mortel, et d'avance elle souscrivait aux vœux de son époux. Or, Charles VII avait de loin disposé cette alliance ; il en avait pris conseil de la dame de Beauté-sur-Marne, cette belle Agnès Sorel, dont le grand roi François I^{er} a dit plus tard :

» Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
La cause estant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloistre ouvrir
Closes nonains ou en désert hermites. »

Notez qu'il faut écrire ainsi le dernier vers, et non pas comme on le fait ordinairement, en dépit des manuscrits :

« Close nonain ou bien dévot hermite. »

Mais, pour revenir à notre propos, la gentille Agnès espérait alors que son royal amant serait bientôt revêtu de la pourpre impériale, et l'union de Ladislás avec la princesse Magdeleine servait merveilleusement ces projets de la cour de France. Et puis, Lancelot était alors en querelle avec le duc de Bourgogne,

qui favorisait la rébellion du Dauphin , et c'en était assez pour recommander les ouvertures du roi de Hongrie. Aussitôt la première entrevue , le mariage fut résolu : on convint de célébrer après les fêtes de Noël , les cérémonies des fiançailles , et dès le moment commencèrent les bals , festins et caroles , les feux de joie populaires et les tournois chevaleresques. Le roi convia , le premier , les ambassadeurs ; puis , le comte de Foix , soit pour prévenir Charles en faveur de ses réclamations , soit uniquement pour suivre le penchant qui l'entraînait vers tous les genres de libéralités , fit annoncer , trois jours avant Noël , un banquet auquel il invita les étrangers et les principaux barons de la Cour.

Les tables , au nombre de douze , et composées chacune de vingt-cinq personnes , furent dressées le long des parois de l'immense salle de Saint-Julien. On ne conçoit pas très-clairement comment le silence tant recommandé par le vénérable saint Benoît , s'accommodait avec le droit de loger et manger dont jouissait le comte de Foix dans un couvent de Bénédictins ; mais , sans doute , les salles occupées par les Béarnais étaient alors abandonnées par les pieux cénobites. En tout cas , il est certain que les grands feudataires avaient ainsi fréquemment droit de gîte et de repas dans les abbayes les plus recommandables par la sévérité de leur règle.

C'est donc le festin de Gaston de Foix que je vais décrire , en suivant , avec la plus grande exactitude , la narration originale du chroniqueur des comtes de Foix. Il est certain que l'on a fréquemment donné dans le moyen-âge des banquets aussi prodigieusement somptueux , et l'espèce d'indifférence avec laquelle nos historiens mentionnent celui qui va nous émerveiller , suffirait pour nous faire comprendre qu'il paraît moins extraordinaire aux contemporains de Gaston , qu'il ne le serait aujourd'hui. D'ailleurs , si le comte de Foix , alors écrasé par les dépenses d'une longue guerre , put cependant déployer tant de faste , quelles devaient être les grandes fêtes de la jeunesse de Charles VI , de la vieillesse de Charles VII lui-même et de la régence

d'Anne de Beaujeu ? Nos vieux chroniqueurs sont remplis des détails de ces grandes solennités féodales ; malheureusement les premiers éditeurs de Froissart et de Monstrelet ont supprimé la plupart de ces descriptions que nous lirions aujourd'hui avec tant d'avidité ; et comme les éditeurs suivans ont toujours estimé peine perdue celle qu'ils consacraient à revoir les textes les plus authentiques , il en résulte que la splendeur des fêtes seigneuriales du moyen-âge est à peine aujourd'hui soupçonnée.

Trois cent vingt personnes s'assirent donc à un banquet : le soin de diriger le service fut confié à quatre nobles maitres d'hôtel : savoir : le bâtard de Dunois , le comte Bernard de Lamarche , Pierre de Brézé , grand sénéchal de Normandie et le comte de Béarn lui-même. Le chancelier de France fut convié à la place d'honneur , et à la première table se placèrent , entre les plus grandes dames de la Cour, un archevêque , trois comtes de Hongrie , un évêque et les sept autres chefs de l'ambassade. Les autres seigneurs , dames et damoiselles s'assirent aux autres tables sans distinction apparente.

Le premier service fut d'*hipocras* blanc avec rosties. On sait que l'*hipocras* était un vin chaud mélangé d'épices , comme aujourd'hui notre *punch* ou notre *bichoff* ; le repas commença donc par une espèce de soupe au vin.

Au deuxième service on vit arriver « grans pastét de chappons de haulte graisse, accompagnés de jambons de sanglier et de sept sortes de potages. » A l'exception des potages , nous finirions aujourd'hui nos repas comme on les commençait alors. Mais , il faut surtout remarquer ici que le second service , comme les quatre suivans , fut dressé en vaisselle plate, et qu'il fallait audit service pour chacune des douze tables cent quarante plats d'argent ; en tout , seize cents quatre-vingts plats , pour chaque service , et pour tout le dîner , huit mille quatre cents plats d'argent et seize cents quatre-vingts plats de vermeil.

On apporta les rôtis au troisième service. J'aurais vainement cherché autre chose que faisans , butors , paons , hérons , outardes , cygnes , bécasses , oisons , canards et toutes les espèces

d'oiseaux de rivière « que l'on saurait penser ne songer. » Il y avait encore toutefois, des cerfs et des chevreuils sauvages, des connils ou laperaux, des perdrix et plusieurs autres genres de venaison.

Après ce troisième service, des fanfares se firent entendre à quelque distance ; les portes de la salle furent ouvertes, et douze hommes entrèrent soutenant sur leurs épaules, en façon d'entremets, un château flanqué de quatre belles roques ou tourelles, et *fondé* sur un rocher. Au milieu du château s'élançait un donjon éclairé de quatre fenêtres, et devant chacune de ces fenêtres paraît une belle demoiselle richement accoutrée. Dans chacune des quatre roques se trouvait un jeune enfant habillé comme les anges et chantant mélodieusement « devant la seigneurie. » Et, ajoute le chroniqueur, « à parler à la vérité, ledit entremets ressembla proprement au Paradis terrestre. » J'ai oublié de dire que, sur les parois des tours étaient suspendues les bannières richement armoriées du roi Lancelot de Hongrie.

Le château disparut et l'on apporta le quatrième service. Il fut composé d'oiseaux « tant petits que grands ; » mais je dois dire que les plats n'en furent pas d'argent, comme les précédens et les suivans, mais bien de vermeil.

Puis s'élança, comme de lui-même, au milieu des convives, une bête sauvage « en forme de tigre, jetant le feu par la gorge et portant un magnifique collier auquel pendait l'écu du roi de Hongrie. Autour de la bête sauvage étaient six hommes vêtus de la *scapule* béarnaise. Ils exécutèrent, à la mode de leur pays, une danse bouffonne, à laquelle les seigneurs Hongrois prirent plus de plaisir qu'à tout le reste de la fête.

Les danses firent place au cinquième service. Il fut de tartes, crèmes, darrioles, oranges et citrons confits.

Puis, vingt-quatre hommes entrèrent, supportant une grande montagne. De l'un des flancs jaillissait une fontaine d'eau de rose ; de l'autre, une fontaine d'eau muscate. Je laisse à penser l'odeur merveilleuse qu'elles répandaient dans toute la salle. Cependant, par les autres côtés de la montagne sortaient de petits

connils vivans et plusieurs sortes de petits oiseaux. Puis, du sommet descendirent légèrement quatre enfans mâles et une jeune fille habillés en sauvages; à peine réunis au bas de la montagne, ils se mirent à exécuter une morisque gracieuse et bien ordonnée.

Durant cet entremets, les hérauts et trompettes qui n'avaient cessé de sonner, firent tellement merveille que Gaston leur fit envoyer deux cents écus au soleil; il fit également donner au héraut de Hongrie dix aunes de velours pour une robe.

Le sixième service fut d'hipocras rouge et oublies de plusieurs sortes. Il fut terminé par l'arrivée d'un homme qui se tenait debout sur un cheval couvert de satin cramoisi, passementé d'orfèvrerie. Le cavalier portait un jardinet façonné en cire, dans lequel se trouvaient une quantité de fleurettes et roses parfumées qu'il offrit aux dames, en chantant mélodieusement. Les dames parurent enchantées de cette gracieuse distribution.

Le septième service fut d'épiceries et de confitures faites en façon de lions, cygnes et autres oiseaux et animaux sauvages, tous portant les armes du roi Lancelot de Hongrie.

Là semblait devoir se terminer le banquet. Cependant, au moment de sortir, le milieu de la salle fut transformé en un bassin d'eau; puis, dans un petit vaisseau parut un cygne portant à son cou les armes de la reine Marie de France, et tout à l'entour du ruisseau étaient peintes les armoiries des dames présentes, « lesquelles furent bien fières de ce qu'on leur faisoit tant d'honneur. »

Tel fut le banquet du comte de Foix. Monstrelet dit qu'il lui coûta dix-huit cents écus d'or; on ne sera pas surpris de cette énorme dépense, après avoir lu ce qui précède. Comme les convives sortaient de la salle du banquet, ils entendirent à la porte du couvent proclamer une joute à tous venans, pour le dix janvier suivant.

Il fut résolu que, durant la tenue des joutes, Charles, comte du Maine, donnerait à son tour un banquet splendide. Il fut convenu que, pour assister à ces nouvelles fêtes, le duc de

Bretagne , le duc de Bourbon et le duc d'Orléans se rendraient à la Cour ; il fut arrêté que les fiançailles de Madame Magdeleine seraient célébrées à l'issue des joutes....

Mais trois jours étaient à peine écoulés , quand de nouveaux ambassadeurs de Hongrie apportèrent la nouvelle de la mort du roi Lancelot. La peste l'avait soudainement enlevé de ce monde ; et , avec lui , joutes , banquets , feux de joie , tables-rondes , danses et fiançailles. Les Hongrois s'en retournèrent en grand deuil et tristesse , et les funérailles du roi défunt se firent paisiblement en l'église de Monseigneur Saint Martin-de-Tours.

Quelques jours après , on ne parlait plus du pauvre roi Lancelot , ni de son archevêque et de ses comtes palatins.

PAULIN PARIS,

Membre de l'Institut.

L'ITALIE EN 1844.

A bord. — Mademoiselle de Fauveau. — Les Florentins. — L'atelier de Dupré. — Les Vénus de Florence. — Les bouquetières. — Un bal au palais Pitti. — Santa Croce. — Le Bigallo. — La Miséricorde. — Le fou de Boboli.

A bord de la *Marie-Antoinette*, la traversée de Marseille à Gênes n'est pas un voyage, mais une charmante promenade faite avec de jolies anglaises, un excellent piano, des livres, des albums et un capitaine meilleur encore que tout cela.

Trois heures après avoir quitté la vieille colonie des Phocéens, le son argentif d'une petite cloche vient interrompre brusquement vos rêveries en vous appelant au salon; là, un confortable repas vous est offert; chaque passager a le droit de venir s'asseoir à cette table hospitalière. — L'administration, par une prévoyante attention, ayant compris votre nourriture dans le prix du voyage, bon gré, mal gré, il faut avoir faim, si vous voulez retrouver la valeur, je me trompe, l'intérêt de votre argent. Le croiriez-vous, cher poète? de mauvais plaisans ont tourné en raillerie cet acte de sollicitude vraiment paternelle. — Ils prétendent que le mal de mer fait souvent beaucoup de bien aux directeurs de la Compagnie. En vérité, de qui et de quoi ne se moque-t-on pas aujourd'hui?

Il est vrai : lorsque la mer est mauvaise, lorsque les vagues vous font remonter l'estomac jusqu'à la gorge, la salle à manger d'un bateau à vapeur est un curieux panorama. — Voulez-vous un instant mettre l'œil à cette lanterne-magique mouvante?

D'abord chacun s'empresse de prendre place, selon le degré d'intimité ou d'appétit qui existe déjà depuis le départ; il ne

peut y avoir à ce festin aucune distinction aristocratique , d'autre inégalité que celle des estomacs ; tout le monde couche sur les mêmes planches , tout le monde doit vivre du même régime.

A moins de se mettre au lazaret dans sa voiture , au milieu du charbon et des cages à volailles , le plus riche prince russe reste confondu dans la foule des passagers. — Le capitaine seul est une supériorité : premier consul de cette petite république , il tient le haut bout de la table , dont il fait les honneurs à merveille ; près de lui , sous son patronage immédiat , vous trouvez presque toujours un être faible à protéger , quelque veuve explorée qui voyage pour oublier la perte de l'objet aimé , et qui mange parce qu'elle préfère mourir de désespoir que de faim.

Les Français sont à tous les coins de la table , navigateurs assez timides , mais convives toujours joyeux , toujours bavards et toujours unis. — Puis , viennent les misanthropes , les taciturnes , les grognons de tous les pays , cette grande classe de bipèdes-voyageurs , franc-maçonnerie insupportable , vous les reconnaissez partout. — Ils se jugent sans doute par instinct , se groupent en silence les uns près des autres ; ils n'ouvrent la bouche que pour se plaindre ou fondre sur les plats , comme certains oiseaux sauvages et voraces se précipitent sur une proie.

Le commis-voyageur , commensal amusant de nos repas de France , n'est plus là pour égayer l'auditoire. Cette perte se fait peu sentir. Le meilleur orateur , M. Berryer lui-même , ne se ferait pas écouter cinq minutes à la table d'un bateau à vapeur , — moins par la force du proverbe vulgaire : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles* , qu'à cause des secousses du tangage , grand ennemi de l'art oratoire.

En hiver surtout , lorsque le mistral souffle avec violence , la mer agitée soulève avec fureur les flancs du navire , les convives du festin maritime passent tout à coup du dîner au bal , et , bon gré , malgré , doivent prendre part à cette danse improvisée. Alors les fourchettes tombent des mains ; les plus aguerris même abandonnent aux caprices du roulis leur bonne contenance et

leur équilibre ; le repas , commencé avec la gaieté et les rires , se termine par un concert de soupirs déchirans , d'efforts surhumains ; ces clameurs , plus ou moins comprimées , produisent un effet inexprimable.

Le bon exemple exerçant toujours son influence , il advient souvent que le simple aspect du mal d'un voisin agonisant , vous communique ses bâillemens , symptôme certain de l'épidémie ; bientôt ces tortures contagieuses finissent par compter presque autant de victimes qu'il y avait de convives. Au milieu de ces *miserere* bruyans , de ces défaillances successives et multipliées , celui qui , à l'heure du danger , doit montrer le bon exemple , le donne partout. — A travers vos éblouissemens , vos plaintes suffoquantes , vos grimaces hideuses , vous apercevez toujours en contraste avec la vôtre , une figure fraîche , épanouie , celle du capitaine ; impassible , il regarde en stoïcien accoutumé à voir souffrir , cette longue procession de pauvres cholériques ; la tasse de café qu'il avale lentement , est la seule eau bénite qu'il songe à vous offrir ; le dernier , dit-on , il doit quitter son bâtiment ; le dernier aussi , ce jour-là , je vous assure , il se leva de table.

La nuit , heureusement pour le reste des spectateurs , enveloppe de ses ombres mystérieuses les derniers tableaux de cette scène touchante : — voile épais , rideau utile , que je ne conseillerai à personne de vouloir soulever.

Le lendemain , aux premières lueurs du jour , tous les malades de la veille s'empressent de quitter leur hôpital et d'accourir sur le pont redemander aux brises du matin , la fraîcheur et le calme que les souffrances du soir leur avaient enlevés. — Quelques heures après , on a oublié déjà jusqu'au souvenir des douleurs passées ; ce n'est plus l'infirmerie gémissante , c'est une population nouvelle et bien portante , une bande joyeuse de voyageurs qui émigrent vers de plus beaux climats. Le pont est encombré de promeneurs : les uns chantent et causent , examinent le rivage ; les autres soupirent encore et regardent leurs voisines. La *Maria-Antonietta* entraîne la colonie , fend l'onde

avec la rapidité de l'éclair ; la mer , encadrée au loin dans ses caps , ses anses , ses rochers , avec les voiles blanches qui la traversent en tous sens ; au loin la rive , avec ses mille petits villages et ses sinueux contours : voilà , jusqu'à Gènes , le panorama délicieux , l'horizon sans cesse sous les yeux du voyageur.

En matière d'art , disait Vasari , il ne faut pas être aimable si l'on ne peut être vrai. — Les observations même les plus ignorantes ont souvent fait jaillir la vérité : le bon sens d'un matelot donna à Salvator Rosa le meilleur conseil qu'il ait reçu de sa vie ; lui-même en fit l'aveu. — Je sors de l'atelier de Mademoiselle Félicie de Fauveau. En galant compatriote, n'ayant pas beaucoup d'éloges à lui offrir , je devrais peut-être garder le silence. — Mais l'amour de la vérité et aussi un peu d'amour propre national m'obligent à dire , quoique à regret, qu'elle représente faiblement la statuaire de notre pauvre France, déjà tombée si bas dans l'opinion italienne.

Originale dans son costume plus que par son talent , Mademoiselle de Fauveau parle beaucoup des grands maîtres et les imite très-peu.

Adoptant en sculpture un genre bizarre, manière , qui pour être plus facile n'en a que moins de valeur , — elle oublie que l'exagération du romantisme née d'hier , est déjà morte aujourd'hui.

Son fameux buste du duc de Bordeaux , tant vanté au faubourg Saint-Germain , a vu mourir aux limites de cet empire sa gigantesque célébrité. — Il a sans doute quelque mérite secret , visible seulement aux yeux du monde légitimiste ; vous comprendrez que pour moi qui n'ai pas l'honneur d'en faire partie , il m'a été difficile de trouver dans ce portrait fleurdéliné enrichi des armes de France et de Navarre , du manteau d'hermine et de la couronne royale , autre chose qu'une maladroite

et triste parodie , un contraste amer , presque plaisant de la vie errante du pauvre exilé.

Il eût paru , je crois , plus intéressant aux yeux de tous , représenté tel qu'il est à cette heure , — dernier fils d'un roi déchû , innocent , proscrit , entouré de la double auréole du malheur et de la jeunesse , et non péniblement chargé du sceptre et des bagages d'une royauté anticipée.

L'artiste , en relevant ainsi ce noble héritier d'une race antique sur les marches d'un trône de marbre , a fait prévaloir , en lui dressant ce fragile appui , des sentimens politiques personnellement respectables sans doute , mais d'une application rarement heureuse dans les arts.

Puis , le jugement public peut observer avec justice que , gêné dans son nouveau costume , le jeune Henri paraît avoir besoin d'être un peu plus à l'aise dans sa nouvelle demeure. Une niche *renaissance* , étroite et lourdement sculptée , écrase une tête fort petite sur un corps d'encerclure vraiment bourboisienne. L'ampleur des habits royaux , avouez-le , réclamait bien une plus spacieuse résidence !

Dans cette critique , un peu amère à des lèvres féminines , nous avons trop peut-être oublié la femme pour nous adresser à l'artiste ; — c'est que nous croyons avoir envers lui le droit d'être sévère ; nous le perdrons avec elle , en ne lui demandant pas compte de ces brillantes facultés , dons du ciel qui lui ont été largement accordés. — Nous en trouvons la preuve dans la jolie statuette du miracle des roses , dans un charmant bénitier de l'Archange terrassant le démon , et , enfin , dans le remarquable portrait de l'auteur lui-même , ou elle-même.

Outre le choix du sujet heureusement inspiré , la pose d'Élisabeth de Hongrie est ravissante de naturel et de grâce. Là rien de roide , rien de guindé ; tout est léger , souple et vrai ; les contours surtout sont d'une admirable pureté de lignes. — Surprise par son mari , la belle princesse veut , par un mensonge modeste et béni de Dieu , cacher l'aumône de son tablier.

Une femme pouvait seule comprendre cette noble feinte , et

bien rendre le mouvement spontané de la surprise miraculeuse.

Il y a, dans tout le corps, une suavité d'ensemble remarquable qui laisse entrevoir l'âme. — Il y a aussi, dans le toucher et la forme des draperies, cet écueil des sculpteurs italiens, un symbole religieux que la fine organisation de la jeune fille a bien appréciée. Tout cela a été parfaitement exécuté et bien fini.

Ces qualités si diverses et si précieuses attestent une main habile et savamment exercée. — Ajoutez-y les mille ressources, les charmantes conceptions qui ne naissent que dans l'esprit de la femme, et vous aurez, comme moi, la douce conviction que l'avenir réserve à Mademoiselle de Fauveau de meilleurs triomphes et de fraîches couronnes.

Insoucians du passé comme de l'avenir, les Toscans sont loin d'être aujourd'hui ce peuple turbulent et belliqueux que la seule politique de Charles-Quint put asservir. — Endormis dans un épais sommeil, ils semblent avoir oublié que la patrie du Dante et de Galilée devrait être encore le temple ouvert à tous les travaux de l'esprit, à toutes les gloires de l'intelligence.

On voudrait, mais en vain, revoir à Florence le génie du beau renaître de ses cendres, et s'opposer, nouvel Adamastor, aux invasions du mauvais goût, en invitant du geste les élus de l'art à venir s'abriter dans cet oasis, noble asile de paix, où fleurirent long-temps la science, l'amour, la foi, tout ce qui anime, console et régénère.

Pâle reflet de sa grandeur passée, la noble république, l'Athènes de l'Italie n'offre plus qu'un triste contraste de son caractère antique; là, maintenant, il faut vivre beaucoup avec le passé ou ses souvenirs, le moins possible avec le présent.

Chaque époque a sa physionomie. Autrefois, chacun travaillait ici autour de quelque chose; on voulait être ou devenir le fils de ses œuvres. — La vie se passait à méditer dans la solitude des cloîtres, à transcrire les chefs-d'œuvre des siècles passés, dans les joutes du corps et de l'esprit au milieu des tournois et des ateliers.

Les artistes , jadis si fêtés des nobles dames et du grand monde , ont beau faire des merveilles , les rois de la pensée restent bien au-dessous des rois de la finance ; — la considération , là , se mesure au poids de la bourse et non à celui du talent ; on ne vous demande plus ce que vous savez faire , — on vous demande ce que vous avez. La vie florentine , devenue ainsi mercantile et prosaïque , est tout extérieure ; elle se passe dans la rue , pour le peuple ; à l'opéra et au bal , pour la haute société. Excepté les prisonniers gardés à vue et les malades à la dernière extrémité , personne , à Florence , ne connaît la vie intérieure ; à tous elle paraîtrait un supplice insupportable. — Elle n'existe même pas pour les marchands qui , à tout prétexte et à tous les saints , ferment leurs boutiques et s'en vont flairer l'air.

Il n'y a peut-être pas de ville , en Europe , où l'on marche autant qu'à Florence , — tant il est vrai que lorsque la tête est stationnaire , — les jambes doivent prendre la revanche.

Défendez l'entrée des caschines, supprimez la Pergola, Cocomero et Stenterello, il y aura demain une révolution en Toscane, qui aurait , n'en doutez pas , une réaction dans toute l'Italie.

Chaque chose a son bon côté : de grands avantages résultent de ce genre de vie. Le plus grand , sans contredit , est celui de n'entendre jamais parler politique. — Ceux qui , comme moi , viennent de France , doivent apprécier surtout ce genre de repos.

En fuyant avec soin tout sujet de discorde et de trouble , on évince aussi fort adroitement toute idée de travail ou de tristesse. — Rien ne doit contraster avec la couleur du ciel ; les enterrements même ont lieu pendant la nuit. — A-t-on voulu par là épargner au peuple un pénible spectacle ? Le clergé a-t-il pensé qu'une cérémonie nocturne ajouterait encore quelque chose de plus solennel à ce dernier acte de la vie. — Est-ce pitié ? Est-ce calcul ? — Je ne sais. Souvent au moment de partir pour le bal , votre voiture s'arrête tout à coup ; vous vous trouvez face à face avec le cercueil d'un homme que l'on conduit à sa dernière demeure. — Singulière rencontre ! Étrange contraste !

L'un court demander au monde ses joies les plus folles ; l'autre vient de leur dire un éternel adieu.

C'est, au reste, la seule impression saisissante que vous recevrez, à Florence, des objets extérieurs. — A la lumière du jour, tout doit sourire et s'égayer. — Le proverbe italien a raison : Au pays du soleil, la tristesse reste dans l'ombre.

La Toscane est encore, il faut le dire, la seule partie heureuse de l'Italie : là, du moins, pas d'opposition choquante de la misère du peuple avec la richesse native du sol. — Les jours de fêtes, pas de police apparente, point de sergens-de-ville qui, sous prétexte de vous protéger, vous poussent et vous écrasent.

La foule, parée de ses vêtemens aux mille couleurs, se porte avec empressement aux promenades publiques ; les classes se mêlent et se confondent. Au milieu de tous, le Grand-Duc lui-même, sans escorte, sans suite, se promène en rentier du Marais, les deux mains dans son paletot. — Sa femme et ses enfans l'accompagnent quelquefois. — Vers quatre heures, la royale famille remonte en voiture ; pour beaucoup c'est aussi le signal du départ. Chacun alors a bu le soleil ; tout le monde fuit à la hâte les dangereux brouillards de l'Arno.

Sans cris, sans tumulte, sans accidens, les équipages se croisent, les piétons se rangent, et, jusqu'au lendemain, on dit adieu aux caschines. Les uns et les autres courent à de nouvelles distractions : la société va bâiller à la Pergola, le peuple va rire à Stenterello.

Le théâtre et la loterie se partagent l'argent et les émotions des Florentins. — Pour cinq sous vous entrez au parterre, et pour vingt, vous avez droit à une loge d'avant-scène. Stenterello est à Florence, ce qu'est Polichinel à Naples, Arlequin à Venise, Paillasse à Paris. — Tous les théâtres du peuple ont leur Stenterello. Ce roi de la gaité, pas toujours de l'esprit, est la personnification la plus complète et la plus vraie du bas peuple florentin. — Aussi, dans les applaudissemens frénétiques qu'ils lui accordent chaque soir, y a-t-il toujours, sans qu'ils s'en doutent, quelque peu de cette charité de famille qui

rend plus indulgent pour les farces d'un héros qui est toujours , pour chacun d'eux , sinon un frère , certainement un cousin.

Il y a dix ou douze salles de spectacle à Florence , et malgré les degrés de la hiérarchie théâtrale , ne croyez pas , pour les dernières , à nos salles des boulevards du crime , à Paris , noires et enfumées , véritables machines pneumatiques qu'il faut quitter à chaque entr'acte sous peine d'asphyxie ; ce n'est pas le parterre des funambules inondé de bière , parsemé d'écorces d'oranges et des débris de comestibles que l'on savoure au paradis.

Le petit théâtre Florentin est un carré long bien peint , bien verni et parfaitement aéré , orné de banquettes et de larges espaces qui permettent de circuler librement sans faire la gymnastique sur le dos de ses voisins.

Un double avantage des théâtres de Florence est celui de n'être jamais obligé de laisser son mouchoir ou ses gants lorsqu'on se lève , ou de combattre , comme à Paris , pour ne retrouver souvent ni l'un ni l'autre.

Toujours calme et convenable , le public italien n'est bruyant que dans sa joie ou ses applaudissemens ; il ne siffle jamais et se contente d'un demi-murmure pour exprimer son blâme ou sa critique.

L'ordre des chevaliers du lustre est inconnu ; il n'existe pas pour la meilleure des raisons : il ne serait jamais subventionné. A l'exception de quelques comédies légères de Goldoni , que les Italiens appellent sérieusement leur Molière , — Scribe , Bayard , Mélesville et Frédéric Soulié ont tous les honneurs de la représentation ; le répertoire indigène est d'une pauvreté excessive , — ce serait pourtant le mieux compris des acteurs. Chose singulière ! Aucune histoire peut-être n'offre autant de faits dramatiques que l'histoire italienne , et aucune scène n'est aussi pauvre ; le choix de leurs sujets est en général assez bizarre , et presque toujours en dehors de la vie italienne.

On représente en ce moment , à la Pergola , un opéra en trois actes , — *Nabuchodonosor*. — Au 1^{er} acte , le roi de Babylone fait une entrée triomphale dans ses états , au son des fifres et

du tambour; — au 2^e acte, à un coup de pétard qui représente la foudre céleste, il devient fou; au 3^e acte, le dernier et le meilleur par conséquent, le monarque devient bête. — Alors tout le public éprouve l'effet de ce mot de Voltaire : « Une mauvaise pièce est souvent un très-bon opium. » Voilà pourtant, avec une musique détestable, la substance d'un opéra qui fait fureur à Florence.

Le théâtre de Piazza-Vecchia représentait, il y a peu de jours, un drame en 5 actes et 22 tableaux, intitulé : *Christoph Colomb*. — Là, pour vos cinq sous, vous suiviez le navigateur génois au-delà des mers; on ne vous refuse aucune des émotions du voyage. — En même temps que le héros, vous partez d'Espagne, en assez mauvaise compagnie par parenthèse; vous prenez part aux divertissemens de ces honnêtes mauvais sujets, aux murmures et aux révoltes de la traversée. — Enfin, après bien des retards, vous entendez avec ravissement retentir, du haut du mât de perroquet, le cri : *Terre !....* Le cœur plein de reconnaissance et d'estime pour l'intrépide marin, vous prenez votre chapeau, saluez les dames osages, l'Amérique est découverte ! Vous allez retourner tranquillement chez vous, oublier au coin du feu les dangers de cette expédition aventureuse.... Espérance décevante ! Erreur fatale ! Mirage trompeur ! Le Nouveau-Monde n'existe encore que dans l'imagination du pauvre Christophe Colomb. — Il faut vous rasseoir; le public, l'équipage, les ouvreuses même partagent votre indignation. D'un commun accord tout le monde jure.... que si le lendemain, à la première heure, le commandant ne touche point la terre promise, il sera jeté à l'eau. — Il va être victime de sa noble ambition, vous de votre crédulité béotienne. Tout à coup, un cri nouveau se fait entendre et vous réveille en sursaut; cette fois la découverte est certaine, le lustre s'éteint, vous sortez à la hâte de votre cabine, un sauvage non découvert vous heurte et vous renverse. — A votre tour, enfin, vous criez : *Terre !* Ce n'est pas celle de l'Amérique; mais, comme Christophe Colomb, vous avez le droit de l'embrasser. Vos tribulations se

terminent; relevez-vous, courez et demandez à la nuit, qui porte conseil, l'oubli de vos maux et de meilleurs rêves pour votre sommeil.

En France, à la fin d'une pièce nouvelle, on demande toujours le nom de l'auteur; — et, jusqu'à cette heure de terrible baptême, le père infortuné ignore comment sera accueilli son nouveau-né. — De toute manière, il me serait fort difficile de vous parler du père de Christophe Colomb. — Afin d'éviter la foule de sortie, tous les spectateurs se sauvent avant le dernier acte. L'acteur qui viendrait proclamer le nom de l'auteur serait souvent seul, et s'adresserait à une salle vide; nous étions, je crois, quatre ou cinq pour constater la découverte de l'Amérique. A la Pergola; par exemple, un bon acteur, s'il doit chanter à la fin du dernier acte, en homme qui connaît son public, au plus tôt qu'il le voit fuir, se contente de faire les gestes en ouvrant la bouche; il ne prononce pas une note; il s'abîmerait le gosier pour des murs qui n'ont pas d'oreilles, et, ce qui est pis, pour un public qui ferme les siennes.

En général, les Florentins naissent tous acteurs et ne jouent jamais aussi bien à leur aise sur les planches que sur la place publique. Ils sont trop le soir, ce qu'ils étaient à midi. — Avec beaucoup de naturel et surtout d'abandon; ce qui est fort rare et apprécié chez nous devient insoutenable chez eux.

L'absence entière d'instruction dramatique ne contribue pas peu à leur donner un certain sans façon bourgeois et trivial, qui ne laisse pas que d'être quelquefois assez plaisant, même dans les rôles les plus sérieux. Ainsi, dans la belle tragédie de *Marie Stuart*, de Schiller, la reine Élisabeth, montrant le poing à sa jolie rivale, s'élance jusqu'à la rampe de l'orchestre, et fait tomber en un instant sur le pauvre souffleur beaucoup plus de colère qu'il n'y en a dans tout son rôle. — Il y a alors en scène quelqu'un de bien plus malheureux que l'infortunée reine d'Écosse, une seconde victime immolée injustement, c'est ce pauvre damné du Dante, dont vous apercevez la tête au-dessus d'une mer d'huile, et qui, prêtant la vigueur de ses poumons à

la voix éteinte de l'actrice sans mémoire , donne ainsi , en parlant pour elle , l'étrange spectacle d'un corps de femme avec une voix de stentor.

Pour être assez malade à cette heure , le personnel des théâtres florentins n'est pas encore cependant à l'agonie. — Ronconi , le frère de notre charmant chanteur des Italiens , obtient , à la Pergola , de légitimes et brillans succès.

En bons compatriotes , les Florentins pardonnent à la Barbieri , la laideur de son plumage , en faveur de son ramage.

Au théâtre d'Egl'infuocati , la Ristori , très-jeune et jolie actrice , attachée à la troupe de la duchesse de Parme , se retire , chaque soir , sous une pluie nouvelle de bouquets et de couronnes. — Depuis trois mois , souveraine adorée d'un public d'élite , cette gracieuse et séduisante idole commande et règne ; la foule , empressée autour d'elle , accourt , se prosterne et dépose à ses pieds , avec des fleurs sans nombre , les hommages et les applaudissemens les plus flatteurs.

Il n'y a peut-être pas de peuple aussi passionné pour le spectacle que le peuple florentin ; parcimonieux à l'excès , avare même , l'argent s'oxyderait dans sa poche , si la comédie et ses séductions irrésistibles ne venaient le tenter. — L'indépendance qu'il a perdue en tout , il la retrouve au parterre : là , il ne souffre aucun joug , ne subit aucune influence ; il juge à sa manière pour son compte et ses impressions. — Chose merveilleuse ! laissez au peuple un moment de libre arbitre , à travers sa rude écorce vous retrouverez toujours le sentiment du vrai , l'amour du beau.

Au reste , ce bon sens populaire , cette fière appréciation ne sont pas seulement des qualités particulières aux habitans de la Toscane ; — le bon goût comme l'esprit est de toutes les nations. — Avons-nous oublié , jeunes gens de la génération nouvelle , ces représentations gratuites données au peuple de Paris aux premiers anniversaires de la révolution de 1830 , — alors que Nourrit , Falcon et Levasseur , représentant *Robert-le-Diable* devant un public en blouse et en casquette , revinrent

jusqu'à six fois sur la scène, au bruit des applaudissemens d'un enthousiasme immense ?

Je ne sais, mais je me plais à croire qu'au jour d'un pareil triomphe, rudement traduit par des trépignemens de pieds et des battemens de mains, le sublime trio, pour nous perdu sans retour, dut jouir autant de ces témoignages de l'admiration sympathique de tout un peuple, que des couronnes de fleurs et des billets ambrés de l'aristocratie élégante.

En France, le Gouvernement n'est plus assez riche pour amuser gratis, trois jours de l'année ; — toutes les joies anniversaires des combats du peuple, se hissent au sommet du mât de cocagne des Champs-Élysées. Les plaisirs et les récompenses sont là ; tant pis pour ceux qui ne peuvent y atteindre.

Paysan à la Brède, Montesquieu, taillant ses vignes et vendant fort cher son vin, écrivait : « Plus j'étudie de près les mœurs du peuple, plus il me semble que l'argent lui est moins utile que le goût du travail. — En Italie, à Florence surtout, personne ne serait de cet avis. — Le peuple qui peut vivre à bon marché, préfère le *famiente* à la gloire et à la richesse. »

L'atelier de Giovanni Dupré, pour la sculpture sérieuse, est aujourd'hui le premier de Florence, même avant celui de Bartolini : n'en déplaise à notre ami et grand poète Méry, l'auteur de sa délicieuse bacchante n'a rien à placer en regard du premier ouvrage d'un jeune homme de vingt-cinq ans.

La mort d'Abel, destinée à l'empereur de Russie, est bien cette première page éloquente de notre tradition religieuse. — Le sujet n'est pas neuf, encore moins consolant, mais il est noblement compris.

Frappé à mort, Abel vient d'être renversé, les bras étendus et le visage au ciel ; il semble, dans son dernier regard, implorer auprès de Dieu, la grâce de son frère. — Il est là bien couché dans la mort ; admirables d'expression douloureuse, ses

traits rendent encore la douce physionomie de ce premier martyr de la jalousie.

Vous comprendrez qu'à côté de la victime il fallait le meurtrier. — La figure convulsivement agitée, la main étendue au-dessus des yeux, Caïn, éperdu, farouche, plein d'horreur, semble chercher d'où part la voix terrible et vengeresse qui lui crie : Qu'as-tu fait de ton frère ?

Cette seconde composition, malgré son extrême vigueur et son caractère énergique, est loin, selon nous, de valoir la première : aussi, dans l'atelier de l'artiste et dans l'opinion publique, ce n'est pas, comme dans l'Histoire Sainte, Caïn qui a tué Abel, c'est, au contraire, Abel qui a tué Caïn.

Au reste, ceci tient autant peut-être à la nature et aux difficultés du sujet, qu'au défaut de l'inspiration du statuaire.

Espérons que, se relevant bientôt de sa chute légère, le jeune artiste, loin de se laisser abattre par les rigueurs de la critique, se souviendra de son coup d'essai, qui fut un coup de maître.

Pauvre sculpteur en bois, Giovanni Dupré n'était, il y a cinq ans, qu'un malheureux ouvrier travaillant pour gagner son pain. Un jour, ne pouvant plus payer le loyer de sa modeste chambre, il alla se réfugier dans une écurie des faubourgs ; là, il vécut long-temps, toujours souffrant de la veille, inquiet du lendemain.

Souventes-fois, épuisé de fatigue, sans amis, mourant de froid et de faim, il fut, raconte-t-il lui-même, sur le point de mettre un terme à sa pénible existence. — Le sentiment de son génie le sauva ; il se prit à penser qu'en place de ses figures grimaçantes et bizarres de la décadence, il pourrait peut-être, suivant son inspiration, créer quelque chose de moins laid que la bordure de ses cadres.

Aussitôt rassemblant son courage et ses forces, sans autres conseils que les modèles du grand Maître, nuit et jour il se met à façonner la terre glaise..... Une fois, au retour d'une visite aux galeries, en souvenir de ce qu'il venait d'admirer, il

brisa son œuvre à moitié faite, puis il la réédifia lentement et avec soin. — Après ces longs et pénibles essais, exténué de lassitude, brûlant de fièvre, un soir, enfin, il s'assit sur une chaise, ou plutôt se laissa tomber d'accablement, pour examiner à la lueur de sa petite lampe, le résultat de ses veilles laborieuses, son premier travail terminé ! — Au milieu de cette inspection scrupuleuse, une main frappe sur son épaule ; il se retourne..... un étranger debout derrière lui contemplait son ouvrage. — « Bravo ! jeune homme, et courage, lui dit-il ; d'une parcelle de boue tu viens de faire sortir un chef-d'œuvre. » L'artiste, troublé de ce compliment inattendu, voulut répondre : l'apparition s'était évanouie ; — il ne trouva plus son interrupteur.

Le hasard avait amené quelques personnes à visiter le pauvre travailleur dans sa retraite, et le prince Demidoff avait voulu, car c'était lui, venir, le premier, saluer la venue de ce nouveau Michel-Ange.

En peu de jours, tout Florence voulut courir à cette chétive écurie, devenue tout à coup noble atelier.

Alors, avec les hommages et les éloges enivrants, les jalousies rivales et cette foule de reptiles vénimeux, qui n'ont d'autre talent que celui de bien mordre, fondirent bientôt sur le jeune lauréat.

Il y eut, comme toujours, autour de ce nom qui venait de percer la foule, de terribles combats. — Pauvre Abel ! La même jalousie qui l'avait tué par la main de son frère, venait encore, dix siècles après sa mort, le poursuivre de ses colères dans la personne du nouveau Phidias étrusque, son auteur.

Aucun ne pouvant nier l'évidence, les plus envieux ne purent s'empêcher de trouver l'œuvre admirable ; mais beaucoup prétendirent, et ce fut pour l'artiste son plus bel éloge, — que, pour arriver à une semblable perfection, il avait dû mouler sur nature les membres de son Abel.

Une seule observation détruit ces haineuses et basses suppositions : — la statue est de deux pieds plus grande que la taille

humaine. Un moment peut-être, Giovanni Dupré, étourdi et blessé cruellement de ces clameurs injustes, regretta, comme tant d'autres, sa misère paisible, son nom à lui seul et sa profession obscure ; — mais, à côté de ces dégoûts, il a eu, pour ranimer son courage et célébrer son mérite, la plus noble des récompenses et la meilleure des sympathies, celle de l'opinion publique.

Des hommes se sont rencontrés qui pensaient, avec le Philosophe grec, que si le monde avait pu exister sans la femme, il eût été beaucoup plus heureux. — Que ceux-là ne viennent jamais à Florence ; ils seraient aussitôt lapidés ou mis en croix.

Les Égyptiens adorent le crocodile ; les Anglais, le rhum ; les Chinois, le thé ; les Italiens adorent Vénus.

Les Toscans surtout, et je suis loin de prétendre qu'ils aient tort, sont mille fois plus fiers de leur déesse de la tribune, que du Campanile, ce chef-d'œuvre gracieux que Charles Quint voulait mettre sous verre ; des portes du baptistère surnommées par Michel-Ange la porte *del Paradiso* ! En un mot, ils font bon jeu de tous leurs monumens, parce que, disent-ils avec raison, le chef-d'œuvre de la création n'est ni l'homme ni ses ouvrages, — c'est la femme ! Donc il faut l'adorer. — Tout le monde, heureusement, n'est pas obligé d'adorer la même ; mais il faut en aimer une. — Deux difficultés se présentent pour les prosélytes nombreux de cette religion nouvelle : la constance d'abord, ensuite l'embarras du choix.

Pourtant une des premières demandes qu'on adresse aux voyageurs après celle de leurs passe-ports, c'est le nom de la divinité qu'ils préfèrent. — Ils ne veulent point comprendre, ces égoïstes fous, combien, en ce moment surtout, il faudrait de réflexions pour faire un choix durable, au milieu de cette séduisante oligarchie. — Quelques-uns de nos compatriotes ont cru pouvoir résoudre promptement le problème, en offrant de les adorer toutes ! — Mais on ne souffre pas de terme moyen : si la polygamie est

quelquefois tolérée en Toscane, le culte de Vénus, comme celui de la république, doit être un et indivisible.

Il n'y a plus de Guelphes ni de Gibelins ; mais la guerre civile existe toujours intestine, aussi vive et aussi acharnée. Deux camps divisent encore la cité moderne : — le parti de Cléomènes et celui de Canova. — On raconte que, dernièrement, un Anglais en a tué un autre, pour lui avoir entendu dire que la Vénus de Médicis avait l'oreille basse.

Les haines religieuses furent-elles jamais poussées plus loin, je vous le demande ? — Heureusement, les Vénus, en Toscane, deviennent si nombreuses, que bientôt chaque fidèle pourra, sinon adorer, du moins posséder tranquillement la sienne ; c'est une véritable justice à leur rendre : les sculpteurs italiens travaillent avec une grande ardeur à ce perfectionnement moral et si désirable. — D'un morceau de statue antique, ils font passablement de jeunes chefs-d'œuvre, qui passent tous, sans difficulté, pour des recherches heureuses de Pompeï ou d'Herculanum.

La fameuse Vénus des Uffizi, galamment enlevée et portée en triomphe par l'armée française, est bien celle qui, mourant de honte ou de froid à Paris, est revenue en toute hâte sous le soleil de son pays natal. Est-elle l'ouvrage du sculpteur antique, ou plutôt une habile copie ? Je laisse à d'autres moins ignorans, la responsabilité de l'affirmative.

Seulement, il est certain et trop visible que le bras droit de la Vénus n'est pas du même âge que le bras gauche ; de plus, elle a une jambe de Serravèze et l'autre de Carrare.

J'imagine que si Jules César lui-même revenait à Fiesole, il serait assez embarrassé de reconnaître sa véritable parenté, lui qui faisait modestement remonter son origine aux amours de Vénus et d'Anchise ! Après cela, qui oserait prononcer ? Il y a, à Florence, autant de Vénus que de vierges, et je crois même les secondes moins nombreuses que les premières.

Anges gardiens de la Toscane, leur gracieux patronage s'étend à toutes les familles ; chaque habitant en encense une, dont il honore l'image.

Les marins de la côte ont en grande vénération Vénus Anadyomène, ou sortant des eaux ; les militaires, Vénus Victrix ; les épiciers, les vieux bourgeois et les rentiers, Vénus de la Paix au caducée ; les Anglais qui habitent l'Italie, se prosternent aux pieds de la Vénus Callipyge ; et enfin, la plus curieuse de toutes, la Vénus Hottentote, adorée par un seul homme, apparue un jour dans l'atelier de Bartolini : — celle-là, dit-on, pleure dans quelque coin du monde ou dans quelque coffre de la douane, comme autrefois Calypso dans son île, inconsolable et invisible à toute l'Italie, depuis le départ de notre grand poète Méry, son Télémaque.

L'antique berceau de la langue italienne et des merveilles de l'art, est loin d'être encore celui de la beauté vivante. — Florence est, aujourd'hui, la ville du monde où les jolies femmes sont le plus rares. — Quand vous en rencontrez, informez-vous bien, elles sont russes ou anglaises, presque jamais indigènes : par une heureuse compensation sans doute, à chaque pas, de délicieuses bacchantes, de charmantes syrènes vous tendent les bras ; mais celles-là sont de bronze, de marbre ou d'albâtre. — Si ces divinités un peu froides, malgré leurs physionomies engageantes, ne vous suffisent point, quittez la ville au plus vite, et dites avec ce Romain accouru pour voir l'enlèvement des Sabines de Jean Bologne, et qui, sans descendre de cheval, s'enfuit à toute bride : Quoi, c'est là une merveille ! Mieux valent cent fois celles de mon pays.

Les contadines (campagnardes) conservent seules en Toscane, le type de beauté italienne, si vantée et si rare. — Intra-muros dans presque toutes les villes des états du Grand-Duc, le visage des femmes ressemble à la monnaie du pays, — la plus laide de l'Europe.

La mendicité, dit-on, est défendue à Florence ; le privilège n'en a été conservé qu'aux aveugles. Malgré la sagesse de ce

règlement, vous n'en êtes pas plus dispensé pour cela de donner à tout le monde.

Personne ne pouvant être appelé mendiant, chacun veut avoir le droit de l'être. Quittez un hôtel; une heure avant votre départ, votre chambre est le but d'une longue et touchante procession : tous les domestiques, depuis le maître d'hôtel, espèce d'écuyer tranchant qui vous a regardé manger à table d'hôte, jusqu'au portier qui vous a salué à votre arrivée, tous viennent, les uns après les autres, vous exprimer leurs regrets et leurs souhaits dans des termes plus ou moins tendres; — il va sans dire que la péroraison de ces diverses et plaintives élégies est peu variable, et presque toujours terminée par cette tension de l'avant-bras, la pose la plus éloquente et la plus naturelle des Italiens de nos jours.

Les femmes, ici, il faut le dire à leur louange, vous obligent à donner beaucoup plus en demandant beaucoup moins; les bouquetières surtout, à Florence, ont un talent merveilleux de se débarrasser de leur marchandise : — malgré vos plus fermes résolutions, à quelque heure du jour que vous sortiez, à quelque nation que vous apparteniez, vous êtes *Forestier*, par conséquent leur débiteur.

Un flegmatique Anglais sort-il pour digérer son bifeck du matin, la bouquetière passe à ses côtés et place gravement un énorme bouquet à la boutonnière de son habit; — elle sait, la maligne fleuriste, que si elle le propose on le refusera; elle le donne, seulement c'est à charge de revanche.

Un jeune Français vient à passer; notre Flore s'élance au devant de lui, elle a deviné la nation galante; armée de son plus doux sourire, de sa plus douce voix : *Per la Signora*, dit-elle. Légitime ou non, le Français en a toujours une; et si par hasard il n'en avait pas, c'est une raison de plus pour accepter le bouquet : il l'offrira à la femme d'un ami. En Italie, le langage des fleurs est considéré comme le plus innocent de tous.

Vous mettez donc la main à la poche : — depuis long-temps la jolie marchande s'est esquivée; confiante en votre bonne foi,

elle vous laisse en souvenir d'elle ses fraîches roses et ses blancs camélias.

La bouquetière florentine n'a pas l'ignoble foulard de coton sur la tête, l'accent nasillard, le nez rouge et le teint bourgeonné des marchandes de violettes parisiennes ; — elle ne vend pas, comme elles, des salades le matin, et des fleurs le soir : c'est une grande et belle fille, une de ces vives italiennes de Boccace, aux yeux noirs et ardents, un peu grasse, un peu ronde, mais accorte, légère et empressée ; suivez-la des yeux, si vous le pouvez, partout vous apercevrez ses longs cheveux flotter aux vents sous son large chapeau de paille. — A trois heures, au pont de la Trinité, chatte adroite, elle guette ses victimes ; dans chaque équipage elle jette un bouquet ; — la vitesse des meilleurs chevaux n'égale jamais la sienne ; elle vous suit sans cesse, vous la retrouvez toujours ; elle est aux caschines et court après vous ; — le soir à la Pergola, avant l'ouvreuse, elle entre dans la loge ; — votre chambre à coucher est à peu près, je crois, le seul asile inviolable ; encore la chronique dit-elle qu'on a pu l'y surprendre quelquefois : — j'aime à croire qu'on a voulu parler des fleurs et non de la bouquetière.

Après la cérémonie un peu longue et un peu froide de la présentation des étrangers à la cour, l'orchestre donne le signal de la danse. A ce prélude joyeux annoncé par une fanfare retentissante, tous les fronts s'éclaircissent et les visages s'animent.

Alors cette immense salle de bal, la plus belle de l'Europe, épanche avec orgueil ses gerbes de feu, ses flots d'harmonie, ses torrens de lumières, de diamans et de pierres précieuses : — tout cela, encadrant mille jolis visages, présente à l'œil un ravissant spectacle.

Ce n'est plus seulement le palais impérial élevé par les Médicis pour enfouir toutes les merveilles du monde, — c'est toujours la première galerie des grands maîtres. Mais, aux trésors de

l'art se mêlent ceux de la nature : c'est le palais enchanté de la belle Armide, créé par l'imagination du poëte de Sorrente; c'est le paradis terrestre avec ses plus belles fleurs, les houris de Mahomet et le sourire tentateur de nos filles d'Eve; — en un mot, c'est la réalisation rêvée du conte le plus étonnant, le plus merveilleux des *Mille et Une Nuits*.

Le premier quadrille, composé de fils de rois, de princes et d'ambassadeurs, se forme à une distance respectueuse des fauteuils occupés par la famille royale et les dames d'honneur. — Après celui-là, d'autres moins brillans, mais pas moins gais, s'organisent et se multiplient dans toute la salle. Les quatre parties du monde ont là leurs représentans : séduisante diplomatie, non pas en habits noirs et en perruques blanches, mais en robes de crêpe, en cheveux bouclés et en petits souliers de satin blanc.

Vous balancez avec une Allemande; à la chaîne des dames vous donnez une Anglaise, on vous rend une Chinoise; — faites une déclaration en français, on vous répondra en arabe; et, malgré cette confusion des langues, ce mélange de tous les peuples, personne n'a besoin d'interprète; le regard s'échange et traduit la pensée, mille-fois mieux que la parole; les mains pressent les mains, les visages s'effleurent et se sourient; tout le monde est animé, et toujours la contre-danse appelle la contre-danse.

La jeune archiduchesse, enfant charmante, *promessa sposa*, enlevée à Florence par un des fils du roi de Bavière, ouvre le bal; après elle viennent d'autres femmes aimables et jolies : — la princesse Mathilde Demidoff, portant au cou la valeur de trois royaumes, figure gracieuse et bienveillante, détachée d'une vieille peinture allemande; — la gentille duchesse de Sentlemen, souriante et rêveuse, promenant au loin son regard mélancolique; — la comtesse de Wurtemberg, le bel-esprit redoutable de Florence; — la princesse Troubeskoi, tête brune et bouclée, physionomie mobile et passionnée, jouant avec le feu de ses yeux et celui de ses diamans; — Madame Albertini,

s'inclinant avec sa couronne de bluets et son corsage de Cérès..., et bien d'autres encore, toutes jolies et séduisantes.

Au milieu de ces têtes animées, le Grand-Duc se promène; toujours bon et affable, toujours digne et simple, il va causant de l'un à l'autre : — aux hommes, il adresse un mot indulgent, une pensée spirituelle; aux femmes, un sourire aimable, une question gracieuse; — le premier, il applaudit à la joie de tous et l'encourage; il fait les honneurs de son palais, autant en homme du monde qu'en noble souverain hospitalier. Puis, c'est la valse qu'il aime en allemand et exécute de même : tourbillon magique, pantomime expressive, tour à tour entraînante et rapide, animée ou lente, muette et langoureuse; cercle concentrique qui vous fait passer devant les yeux mille escadrons ailés d'ombres blanches et légères, qu'on voudrait saisir au passage et qui toujours échappent; — météores charmans qui éblouissent, troublent, et vous font ressembler à ce fou de la Fable, voulant arrêter la roue de la Fortune.

A ce splendide rendez-vous, brillant assaut de tant de grâces élégantes et de séductions, croyez-moi, les célibataires comme vous, cher poète, doivent, s'ils le peuvent, détourner les yeux de cette mer enivrante d'épaules blanches, de regards irrésistibles, de tailles souples et ravissantes; car, voyez-vous, la tête d'une jolie femme, parée de quelques fleurs, est toujours l'autel où un jeune homme trouve les signes sacrés d'une première religion, qui en lui absorbe toutes les autres : — seulement, aux uns, c'est une même note; aux autres, la musique à l'infini! A la veille d'un long voyage, d'une exploration lointaine, on fait son testament; — ne devrait-on pas mieux, je vous le demande, recommander son âme à Dieu, lorsqu'on part pour le bal? Lequel d'entre nous pourrait dire : Je reviendrai comme je suis parti? Pour moi, je l'avoue humblement, malgré mes prières et la protection de mon ange gardien, je tremble souvent encore de ne point sortir triomphant de la lutte.

Il y a bien peut-être pour nous autres, bizarres et faibles créatures, à cette heure de tentation, un moyen d'y résister et

d'éteindre la flamme des désirs ardents : jetez les yeux sur ce groupe d'hommes chamarrés de rubans, de plaques et de croix de tous les ordres ; vous trouverez là un spectacle moins intéressant que le premier , mais aussi curieux assurément. — Tous ces hauts dignitaires, préoccupés de l'effet qu'ils produisent, soigneux de leur physionomie, affectent la frivolité lorsqu'ils pensent et la gravité lorsqu'ils ne pensent à rien. — Devinez ce qui se passe en eux ? Croyez-vous , par hasard , qu'ils se troublent comme nous, et s'agitent à la vue de cette jolie femme qui passe maintenant devant eux ? Ils la dévorent des yeux , dites-vous. Voyez, ils lui parlent même, tous plus empressés autour d'elle. — Vous n'avez donc pas compris : — pour eux l'amour est une monnaie dont leur galanterie dépense les gros sous ; — ils s'en servent comme d'un moyen d'arriver plus vite : ce qui, pour vous est un sanctuaire, pour eux n'est plus qu'un marche-pied propre à leur faire atteindre à quelque chose qu'ils croient plus élevé.

Et voici le côté le plus triste : — ces gens-là peut-être ont aimé comme vous et moi ; ils ont rendu sourire pour sourire, amour pour amour, et maintenant nos passions les amusent. — *Poveri pazzi!* disent-ils, pauvres fous ! nous avons fait comme eux, à leur tour ils feront comme nous.

Voilà le moyen de quitter le bal sans les nombreux regrets et les dangereuses insomnies qui en sont, hélas ! si souvent la suite. Après la médaille, le revers ; après la lumière, le côté obscur.

Dans chaque salon, retenez-le bien, il y a trois portes : — je vous ai montré les deux premières ; c'est à vous de mériter la troisième, la plus étroite, — celle que je vous souhaite. — Ainsi soit-il.

La morale de mon récit, s'il en a une, est celle-là : Vous rencontrerez

« La fleur près du buisson, l'ombre après la chaleur,
Toujours quelque plaisir auprès de la douleur. »
Ce secret souverain qu'ici je vous confie,
Ne riez pas, — c'est de la philosophie.

Ne vous est-il jamais arrivé dans le silence ou l'obscurité de la nuit , lorsque la foule s'est retirée d'une église , de vous glisser furtivement entre ses colonnes sombres , et de venir rêver un moment aux courtes joies et aux longues tristesses de ce monde ?

Avec le doux parfum de l'encens et des fleurs effeuillées , le murmure vague et triste des derniers sons de l'orgue , n'avez-vous , le cœur ému d'impressions indicibles , senti se réveiller en vous cet éblouissement de l'intelligence , cet attendrissement secret qui ne cherche point de paroles , mais qui essuie des larmes ?

C'était particulièrement aux offices du soir , que j'aimais à visiter Santa-Croce , ce Westminster de Florence , dernier asile de toutes ses gloires. — Humble voyageur , agenouillé dans le coin le plus obscur de l'église , je me plaisais à écouter le refrain monotone et solennel des litanies des Saints , ce chant plein d'une sauvage harmonie. Ces voix graves et nerveuses , mêlées au son plaintif des cloches , pénètrent et disposent l'âme la plus insensible à se répandre tout entière aux pieds du Créateur.

A ce moment d'ineffable poésie , où le jour n'est plus , où la nuit n'est pas encore , lorsque la lampe vacillante au fond du sanctuaire se réfléchit seule sur les dalles luisantes et les vitraux gothiques , — quelquefois les portes du temple s'ouvrent à deux battans pour laisser entrer le triste cortège des Frères de la Miséricorde ; il arrive souvent alors que l'artisan le plus obscur passe ainsi devant les ombres gigantesques de Machiavel , du Dante et de Galilée. — La mort , cette seule république véritable , lui donne , dans sa course dernière , le droit de reposer un instant à côté de ces tombes illustres , sous les voûtes d'un Panthéon réservé au génie. — L'église récite sur le pauvre les mêmes prières qu'elle donne aux grands hommes ; le regard de Dieu lui est aussi favorable ; mais , la société , par une plus tendre prévoyance , veut lui rendre , après sa mort , la même compagnie dont il jouissait pendant sa vie , et , pour cela , elle fait jeter son cadavre dans une fosse commune , dont on des-

celle la pierre à chaque nouveau voyageur que la Parque envoie à son hôtellerie.

Parmi les autres églises et chapelles anciennes dont il existe , à Florence , tant de souvenirs , on remarque encore , sur la place du Dôme, celle de Pierre Verone, de l'ordre de saint Dominique; elle est dédiée à sainte Marie , dite du Bigallo.

Cette chapelle , autrefois destinée à recevoir les enfans abandonnés , sert aujourd'hui d'archives aux Frères de la Miséricorde nouvelle. — Elle fut bâtie en 1248 , sur les dessins de Nicolas Pisano.

On connaît son origine et son antiquité , parce qu'elle est située sur l'emplacement d'une tour appelée anciennement la Tour du garde-mort.

D'après les souvenirs de la tradition , lorsque quelqu'un mourait dans la ville ou les faubourgs , — les parens devaient conduire le corps dans une salle basse de cette tour , et , après quelques heures d'exposition , la famille ou les amis pouvaient transporter le trépassé à sa paroisse ou à la sépulture.

Cette coutume resta long-temps soumise aux caprices de chacun , jusqu'à ce que l'on eût mis un frein au désordre et au luxe toujours croissans de ces funérailles , par un statut déterminant pour tous la manière d'ensevelir.

Les Gibelins , craignant que la Tour du garde-mort ne devînt , dans la suite , un rempart pour leurs ennemis , résolurent de la faire abattre , et confièrent l'exécution de ce travail à Nicolas Pisano. L'architecte fit couper la moitié de la tour dans sa base , l'arrêta avec d'énormes pièces de bois ; puis , y ayant mis le feu , le monument tomba tout entier , aux cris de joie de toute la foule.

On raconte , mais l'historien est un Guelphe , que , dans l'exaltation des fureurs de la guerre civile , les Gibelins avaient expressément recommandé à Pisano de faire tomber la Tour du garde-mort sur le temple de Saint-Jean (le Baptistère) , parce qu'il avait servi de lieu de réunion aux assemblées de leurs adversaires ; — triste effet des passions d'un peuple exaspéré.

Heureusement Pisano ne voulut point s'associer à ces honteuses vengeances ; il sauva son nom du mépris de la postérité , en ne se rendant pas complice d'un si grand acte de vandalisme : la tour tomba sur la droite de la place du Dôme, et le Baptistère fut conservé.

La chapelle élevée sur ces ruines n'a rien de remarquable. Elle est d'ailleurs ce qu'elle était en ce temps-là.

Un tabernacle peint, dit-on, par le Ghirlandayo, et vendu avec la statue de saint Pierre, à une époque de profanation, est à peu près la seule perte regrettable de ce temple modeste. — On assure que le meuble sacré fut acheté par l'ordre des Pères del Carmine. Si cela est vrai, la conscience des vénérables ne s'est pas crue encore obligée à une restitution. — Toutes les recherches jusqu'à ce jour sont restées sans résultats.

Les vertueux capitaines du Bigallo, estimables sous tant de rapports, pouvaient bien ne pas avoir la science infuse, et n'être, ce me semble, que de pauvres connaisseurs en peinture ; ils ont pu attribuer au Ghirlandayo une œuvre qu'il n'avait peut-être jamais songé à faire. — Ceci aurait aisément sa preuve dans les tableaux attribués par eux au même maître, et soigneusement conservés sous triple armoire dans la sacristie.

Non loin des murs de cette antique chapelle, dans la rue étroite qui mène de la place du Campanile à celle du vieux Palais, et nommée encore aujourd'hui *Via della morte*, se passa, en 1400 ; à l'époque de la peste, l'aventure suivante :

Une jeune femme de la plus grande beauté, Ginevra Amieri, une des premières victimes atteintes du mal funeste, fut ensevelie et placée au cimetière de Saint-Jean, dans un caveau de sa famille. — Après quelques heures d'un lourd sommeil, la pauvre dame se réveillant de son état de léthargie, souleva la pierre non scellée de son tombeau, et courut en toute hâte à la demeure de son mari.

Le pauvre veuf, à travers ses larmes, croyant sans doute voir apparaître un spectre, la conjure de retourner vers Dieu. — La même réception lui fut faite chez son père et chez son oncle.

Épuisée, abattue, la belle Ginevra se laissa tomber sur une pierre de la rue avec l'intention d'y mourir, — lorsque tout à coup elle se souvint de son premier amant, Antonio Rondinelli, auquel ses parens l'avaient refusée, parce que, comme presque tous les favoris des Muses, le jeune homme n'avait à apporter en dot que son cœur et sa plume.

Un amoureux ne s'étonne jamais. Antonio, loin de s'épouvanter comme le mari, prodigua à la belle ressuscitée les soins le plus touchans; — il lui montra même comme une preuve de sa constance, une élégie plaintive qu'il devait déposer, le soir même, sur sa tombe.

Ramenée à la vie par les caresses de l'amour, Ginevra alla se jeter aux pieds de l'Évêque. — Le ministre de Dieu, à l'audition de cette histoire, décida que le premier mariage ayant été délié par la mort, elle pouvait en contracter un nouveau. — Antonio brûla son élégie et composa deux sonnets : l'un, en l'honneur de ses épousailles miraculeuses ; l'autre, pour élever au ciel la sagesse du jugement rendu par le respectable Évêque.

A cette même époque, la peste qui si souvent alors sema l'épouvante, désolait Florence. — Le nombre des victimes augmentait dans une proportion effrayante ; il mourait jusqu'à trois ou quatre cents personnes par jour, sans que rien pût arrêter les ravages du fléau. — Les remèdes de l'art devenus inutiles, on ne pouvait, même au prix de l'or, obtenir qu'on enlevât les cadavres qui encombraient les rues et les maisons, et ajoutaient encore aux rigueurs du mal. Cette époque de désolation fit naître, dans quelques âmes nobles, la pensée de s'unir pour soulager les malheureux. La ville consternée applaudit à cette généreuse résolution, et dès-lors fut fondée une des plus belles institutions qui se soit perpétuée jusqu'à nos jours, celle des Frères de la Miséricorde.

Il serait difficile de retracer l'histoire d'une société plus grande et plus noble, établie dans des vues si charitables, et dont le but constant est de venir au secours de l'humanité dans les circonstances les plus cruelles et les plus graves.

Depuis plusieurs siècles , sans la moindre rétribution , les Frères de la Miséricorde transportent les malades à l'hôpital , les morts à l'église et au tombeau. — Toujours masqués et vêtus de noir , ils veulent soustraire aux yeux de leurs concitoyens le mérite de leur bonne action avec le spectacle affligeant de la vue des cadavres. — Nul motif , nul obstacle n'arrête leur zèle ; en cas de peste ou de calamité publique , les mêmes exercices charitables élèvent leur ministère à la plus haute sublimité.

L'intérêt qu'une telle œuvre inspire , permet quelques détails sur l'authenticité de son origine et la grandeur de ses résultats.

Florence , autrefois célèbre par ses marchés de laine , employait un grand nombre d'ouvriers à la préparer. Parmi eux , un homme très-religieux , Pietro Borsi , scandalisé des blasphèmes qu'il entendait sans cesse autour de lui , proposa à ses camarades une légère amende pour quiconque profanérait le nom de Dieu. — La proposition fut acceptée ; mais l'habitude , cette seconde nature , était tellement invétérée chez eux , que , chaque jour , de nouveaux jurons grossissaient le petit trésor.

Pietro , voulant traduire une bonne pensée en bonne action , fit construire , avec cet argent , dix civières que deux ouvriers portaient à leur tour en parcourant les dix quartiers de la ville , recueillant partout , sur leur passage , les malades et les blessés.

Puis , afin d'accroître les fonds de la Société naissante , ils imaginèrent d'attacher , le 15 janvier , fête du pardon , un tronc surmonté d'un croix noire , à la porte de la chapelle du Bigallo.

Ils recueillirent ainsi , dit-on , 500 florins , et achetèrent quelques chambres au-dessus des caves qui leur servaient d'ateliers. Telle est la seconde version des commencemens de la Miséricorde. — Un pauvre ouvrier en serait le noble fondateur.

Quelle que soit la véritable origine de cette association , elle était faite pour attirer à elle tous les cœurs , toutes les sympathies. — Aussi , en peu d'années , de généreuses aumônes , des legs considérables lui formèrent bientôt un riche patrimoine : ces richesses occasionnèrent , en 1426 , la suppression de la vénérable Confrérie. Un décret de la république réunit les reve-

nus de la Miséricorde à ceux de la Société hospitalière du Bigallo. — L'opinion de la multitude, souvent mobile et ingrate, ne se souvint plus des services rendus. — Pendant l'espace d'un demi-siècle, la Miséricorde, l'institution bien entendu, fut supprimée; on considéra l'hospitalité comme un acte de charité préférable à tous les autres. — C'était donner à ceux qui viennent demander, pour laisser mourir ceux qui ne peuvent tendre la main.

Plus tard, les troubles qui agitèrent la ville et les épidémies multipliées, firent sentir de nouveau le besoin des services dévoués des Frères de la Miséricorde. Afin de montrer le tort causé par leur suppression, un jeune homme du temps ramassa un cadavre dans la rue et le porta sur ses épaules jusqu'au palais du Gonfalonier. — Séance tenante, en pleine place publique, un nouvel appel aux passions généreuses se fit entendre, et, ce jour-là, le peuple florentin tout entier se leva comme un seul homme; pour saluer de ses acclamations unanimes la réorganisation spontanée des Frères de la Miséricorde.

Essentiellement républicaine, cette noble institution se compose de 72 frères (*Capi di guardia*), parmi lesquels 6 capitaines et 6 conseillers entrent en fonctions tous les quatre mois. Ces 72 frères sont pris indistinctement dans toutes les classes de la société; cette base démocratique, appelant à elle tous les suffrages et réunissant toutes les conditions, donne à l'Ordre une force immense.

Dix prêtres gradués, 20 non gradués, 14 gentilshommes et 28 artistes complètent l'ensemble de la Confrérie.

À l'âge de 60 ans seulement, un Frère de la Miséricorde peut être admis à la retraite. — Il est aussitôt remplacé par un des ecclésiastiques ou séculiers qui font les œuvres de la Miséricorde, en attendant leur promotion au grade d'ouvriers en titre.

Dans l'exercice de leur ministère, nuit et jour, à toute heure, au premier appel, on les voit accourir. — Le son de la cloche est pour eux comme un écho plaintif de la voix du malheureux. De quelque côté et de si bas que parte le cri de la souffrance,

il parviendra toujours jusqu'à eux. Nobles apôtres de la charité, tous s'arrachent avec joie à leurs travaux, à leurs plaisirs et quelquefois même à leurs propres douleurs, pour porter un soulagement à celles des autres, une consolation au trépas. Des lambris dorés, des palais somptueux à la mansarde du pauvre, du lit de pourpre au lit de paille, il n'y a qu'un pas; il est souvent franchi. A l'exemple de son grand-père Léopold, le Grand-Duc de Toscane lui-même, par un sentiment qui lui fait honneur, a voulu devenir un des membres-ouvriers de la Confrérie de la Miséricorde.

Peut-être est-ce la puissance des premières impressions; mais rien, pour moi, n'égale la mission de nos gentilles Sœurs de la Charité. — Avec le même dévouement, il y a dans leurs soins plus de cette influence douce et onctueuse, sorte de rayonnement salutaire que la femme seule répand autour d'elle, et qui, au chevet du pauvre malade, pénètre le cœur en guérissant son corps.

La créature faible, idéale, gracieuse, devenant forte tout à coup, surmontant les horribles dégoûts de l'infirmité humaine pour en devenir la gardienne et la protectrice, — ne doit-elle pas s'élever à nos yeux mille fois supérieure à tous les efforts de la philanthropie de l'homme?

Aux derniers regards du mourant, la vue d'une ombre blanche et déjà confuse, pieusement agenouillée sous les plis du rideau, a, plus d'une fois, arraché des larmes et provoqué le repentir! Les murmures d'une voix féminine et pure qui, à ce moment suprême, demande à Dieu le pardon de vos fautes, disposent plus doucement l'âme à s'échapper vers un autre séjour et calment les terreurs de la mort.

Puis, lorsque la vie sera éteinte en vous, — quand votre cœur aura cessé de battre, quand vos traits livides et décomposés inspireront la frayeur à vos plus chers amis, quelqu'un viendra encore revêtir votre cadavre de son dernier vêtement, le linceuil! jeter à vos restes inanimés un peu d'eau purifiante et bénite; une voix fervente se fera entendre, répétant pour vous une dernière oraison; une main saintement amie tracera lente-

ment sur votre corps déjà glacé un dernier signe de croix, symbole céleste destiné à unir la faiblesse humaine à la puissance divine.

Une femme, dites plutôt un ange, remplit, chaque jour, les devoirs touchans de ce ministère sublime ; — c'est notre Sœur de Charité.

Comparez cette humble destinée de la femme, faite pour les plaisirs, la joie et les fleurs de ce monde, — ensevelie vivante et belle dans un tombeau, au milieu des souffrances répugnantes et du méphitisme de l'hôpital, — et vous répéterez que nulle autre abnégation, nulle autre vertu n'est aussi grande que celle-là.

A Florence, comme partout, les meilleures choses, poussées trop loin ou exagérées à l'excès, deviennent souvent les plus nuisibles.

En France, au XIX^e siècle, un navire échoue en vue du port ou se brise à la côte ; — si l'intendance sanitaire n'a pas préalablement constaté que la peste n'était pas à bord, peu importent les cris de détresse : il faut laisser noyer successivement tous les passagers. — Les marchandises s'engloutissent à 20 brasses des entrepôts, parce qu'il vaut mieux perdre une cargaison, que de sauver un ballot avant l'ablution au vinaigre et la visite des douaniers.

Par une raison à peu près analogue, dans toute la Toscane, qu'un homme tombe dans la rue, se casse un bras ou une jambe, — personne n'a le droit de le relever s'il n'est Frère de la Miséricorde.

Les Italiens, qu'on dit si dégénérés, commencent avant nous, cependant, à sentir l'absurdité d'une pareille conduite et à s'en corriger.

Malgré cela, ce que les religieux du Mont-Saint-Bernard font depuis tant d'années sur leurs cimes neigeuses, les Frères de la Miséricorde, dans une sphère plus grande, au milieu des besoins sans nombre d'une ville peuplée, le pratiquent avec le même dévouement, la même ardeur.

Après avoir étudié de semblables institutions , dira-t-on encore que l'homme est la bête la plus ennemie de l'humanité ? L'instinct naturel de compassion que nous éprouvons les uns pour les autres , ne suffit-il pas à prouver qu'il existe entre les hommes une tendance affectueuse , une attraction réciproque au-dessus de tout égoïsme ? Et nous devons le reconnaître ; les nations chez lesquelles ce sentiment parle le plus haut , sont celles qui , à juste titre , peuvent être appelées les plus civilisées.

Il est , à Florence , un jardin délicieux qui n'a peut-être point son pareil en Europe. — Ce n'est pas une magnifique création de l'art comme Versailles , une promenade aristocratique comme l'Acqua Sola , à Gênes , ou la terrasse de Nice ; il n'a pas été vanté tour à tour par les apôtres de la richesse et les désœuvrés de ce monde ; mais il a inspiré bien des poètes.

Témoin discret des rendez-vous nocturnes du fils de Côme I^{er} , l'amant de Bianca Capello , il semble , par le contraste même de son aspect virginal , vouloir faire oublier les souvenirs galans de cette Cour aimable. — Ses pelouses arrondies , ses longues allées sombres , ses haies de lauriers toujours verts , disposent aux impressions douces et faciles , aux rêveries de l'extase. — Le parfum des roses qui là fleurissent toute l'année , l'odeur du myrte et des jasmins jettent le corps dans une espèce de sommeil langoureux , plein de charme et de volupté. — Boccace , dit-on , aimait ce jardin ; il dut composer là , sa jolie Nouvelle du *Labyrinthe d'Amore*.

Il y a quelques années à peine , dans la partie solitaire de cette oasis , qui devrait être l'asile de tout ce qui aime et de tout ce qui a souffert , — un jeune homme , pâle , au front rêveur , aux regards distraits , parcourait lentement , chaque matin , l'allée couverte qui mène à la fontaine de l'Isoletto , la plus gracieuse merveille de Jean Bologne ; il semblait éviter avec soin toute

rencontre importune ; — livré à de longues extases , il méditait en silence.

Souvent on le surprit , les yeux pleins de larmes , mêler aux murmures du feuillage quelques sons harmonieux , pleins d'une douce tristesse ; d'autres fois , debout sur la partie élevée du jardin , près du vieux rempart , il contemplait en silence le panorama florentin , le cours sinueux de l'Arno , ce poétique torrent bordé de si délicieuses villas. Alors , le visage du jeune solitaire s'animait tout à coup ; l'œil en feu , le geste rapide , il jetait au vent quelques strophes d'une poésie inconnue , dans laquelle les noms du Dante et d'Alfieri revenaient souvent.

Personne n'osait l'approcher : les jardiniers le saluaient avec crainte ; ils le nommaient le fou de Boboli. — Pourtant sa physionomie intelligente et sa noble tournure inspiraient le respect.

Un jour , le rêveur étranger ne revint plus. — Il était retourné dans sa patrie.... C'était un attaché de l'ambassade de France , nommé Alphonse de Lamartine.

ANATOLE DE LAFORGE.

DÉTAILS

SUR

LE SIÈGE DE GIRONNE,

en 1843,

PAR LE GENERAL PRIM.

(Suite.)

7 Octobre. — Le matin, vers les 2 heures, un feu violent et nourri s'est fait entendre dans la direction de Gironne; il se prolonge jusqu'à 5 heures. C'est du moins ce qu'affirment deux domestiques. Depuis lors on n'a rien entendu.

10 Heures. — Les troupes de Prim sont établies dans l'enceinte même de la ville, à la porte de France. Les murailles, dans cette partie, ont été détruites par l'irruption du Galligans dans la ville à la dernière inondation, le 18 et le 19 septembre dernier.

A Mont-Juich on est au pied des remparts et dans les fossés. Ce qu'on a dit hier du drapeau blanc, est vrai; mais il n'a été arboré qu'une fois. C'est bien assez. Hier Amettler a proposé une capitulation, qui n'a pas été acceptée. Celui qui transmet ces nouvelles, n'en fait pas connaître les bases. Deux généraux

qu'on ne nomme pas , sont attendus au quartier-général de Prim. On ne dit pas si le commandement général est dévolu à l'un d'eux.

8 Octobre. — Un ordre, arrivé cette nuit , enjoint au batlle de Jaffre de faire présenter , dans la journée , au quartier-général de Sarria , un membre de l'ayuntamiento et son délégué (*comisionado*). Cet ordre paraît s'étendre à tout le pays. On veut sans doute organiser un système local de défense, par l'association de tous les villages , contre les recruteurs des juntas. Cela devient d'autant plus urgent , que , à Figuéras , on élève des barricades et l'on se fortifie. Mais ces préparatifs n'ont rien d'alarmant. Que Gironne soit prise , et Figuéras se gardera bien de résister.

On parle d'un mouvement qui aurait éclaté en France, et l'on désigne Lyon. C'est là , sans doute , une invention des juntas pour décourager la population, qui croit que Prim est secrètement appuyé par la France , et qu'elle interviendrait au besoin d'une manière plus active. Cette idée d'intervention qui , à d'autres époques , aurait soulevé l'Espagne , est incrustée dans toutes les têtes ; et le pays s'y repose comme sur sa seule espérance , suivant les chances de la guerre. Ce retour si brusque et si inespéré de l'opinion en notre faveur , est une preuve de la bonté de la politique que nous avons suivie en Espagne.

5 Heures 1/2. — Nous allons S.... et moi vers le moulin. Nous voyons sur l'autre rive du Ter , dans les sables , monté gravement sur un âne et suivi d'un domestique à pied , un personnage que nous avons reconnu : c'est le docteur C..... , notre médecin. La barque va le prendre et le porte sur la rive où nous sommes. Il arrive de la Bisbal, où des troupes de Prim ont été envoyées en cantonnement. Les habitants de la Bisbal qui sont auprès de Prim , donnent à leurs familles les nouvelles les plus rassurantes. D'après eux , la reddition de Gironne est dans les vœux de tous ceux qui y sont enfermés , militaires ou bourgeois , et n'est combattue que par Cabréra, Amettler et un autre qu'on n'a pu nommer , mais qu'on dit envoyé de Madrid. Si

cela était vrai , il serait heureux et d'un excellent effet que la population actuelle de Gironne livrât les trois hommes qui l'ont entraînée dans l'insurrection , à la justice du pays ; cela rendrait plus circonspects , à l'avenir , les fauteurs de troubles. En admettant la vérité de ces nouvelles , il serait possible que Gironne se fit justice elle-même et se défit de ces trois hommes ; cela serait encore plus dans les mœurs espagnoles. Coll et les miliciens de la Bisbal sont passés à Prim. Ce Coll est le même qui fut abandonné de ses hommes à Casteillon de Ampurias. C'est un chirurgien de la Bisbal que les circonstances avaient fait commandant , et que Prim , pour le récompenser de son adhésion , a nommé capitaine. Cette nomination sera certainement validée par le Gouvernement.

9 Heures 1/2. — Le batlle (*Alcade*) qui s'était rendu à Sarria avec un membre de l'ayuntamiento et un délégué , en exécution des ordres de Prim , vient à la maison. Il doit faire partir demain six hommes du village avec leurs instrumens de travail , pelles , pioches , etc. , et ceux-ci seront remplacés demain par six autres hommes que d'autres iront successivement remplacer jusqu'à nouvel ordre. Chaque localité doit fournir son contingent proportionnel à sa population. La journée de ces hommes leur sera payée ; c'est la promesse qui a été faite. Il serait , je crois , sans exemple qu'elle fût tenue ; mais cela est possible , si Prim a les ressources qu'on lui attribue.

L'alcade a entendu dire que Gironne avait reçu un renfort de 400 hommes. Mais cela n'aurait pas eu lieu sans combat ; car toutes les avenues sont gardées , et ils n'auraient pu s'introduire furtivement dans la ville. Cet alcade qui , suivant l'expression commune, constitue la justice du village (*justicia del poble*), est un grand benêt qui ne sait ni lire ni écrire ; mais il est bien intentionné. Il ne fait rien sans avoir pris conseil de mon beau-frère , en l'absence duquel il a recours au maréchal-ferrant qui lui sert de secrétaire.

9 Octobre. — J. de Rondils. Il n'a rien de nouveau à annoncer.

P. F....., le suivant d'A....., est allé recueillir des nouvelles à Foxa. Il y a appris d'un jeune homme qui était hier à Sarria, où il est rentré dans la nuit, que Sarragosse, la seule ville hors de la Catalogne qui se fût prononcée, s'était rendue et que la junte était prise. Il serait à désirer, si cela est vrai, qu'on fît un exemple. L'indulgence, dans les circonstances actuelles, ne serait que de la peur, et le pays ne s'y méprendrait pas.

3,000 hommes ont été envoyés par Prim à Barcelone, pour aller prendre de l'artillerie.

Midi. — Un homme à cheval, venant de Gironne, est passé à Colomès. Il a annoncé qu'aujourd'hui, entre 8 et 9 heures du soir, la place se rendait.

2 Heures. — 10 pièces d'artillerie sont arrivées à Prim dans la nuit, ainsi qu'un très-grand nombre de projectiles incendiaires, tels que fusées à la Congrève, etc. (*camisas incendiarias y Botellas*). Malheureuse Gironne, si elle ne brise le joug de la junte ! M....., mon beau-frère, est déjà au quartier-général avec d'autres jeunes gens. Il s'y retrouveront avec A...

3 Heures. — Depuis près de deux heures, nous entendons gronder le canon dans la direction de Gironne. Il n'est pas vrai, comme on l'avait annoncé, qu'on ait élevé des barricades à Figuéras ; la crainte du château occupé par Moranges, dépeuple tous les jours cette ville.

Le matin sont partis pour Sarria, les six journaliers requis par Prim. L'un de ceux qui étaient désignés par l'alcade étant malade, sa femme part à sa place ; j'ai vu leur départ et je ne puis dire ce qu'exprimait la figure de cette pauvre femme. Était-ce de l'indifférence ou de la résignation ?

10 Octobre. — Nous sommes sans nouvelles. A..... est au quartier-général de Sarria, depuis avant-hier. Il est midi, je pars à pied avec P..., et, à 3 heures, je suis rendu à Sarria. C'est aller rondement ; car on compte près de 4 lieues de pays. Je rencontre A..... dans la rue, et il me conduit à son auberge qui est la plus renommée. Rien, depuis les agaceries de l'hô-

tesse , femme d'une trentaine d'années , toute chargée d'embonpoint et de bonne humeur , jusqu'à la flamme de l'âtre , rien ne rappelle mieux les descriptions des hôtelleries qu'on trouve dans *Gil Blas* , ce livre d'éternelle vérité , dont l'Espagne , sans autres preuves que la vérité même , ne cessera de reprocher le vol à la France. Après avoir traversé la cuisine , on descend , comme par une trappe , dans une salle à manger longue et voûtée , qu'au suintement de ses murs et à son aspect lugubre on prendrait pour un tombeau taillé dans le roc , si ce n'étaient les ornemens qui la décorent , de grands plats avec des oiseaux coloriés suspendus à la muraille par une ficelle ; puis , dans un enfoncement contre la fenêtre , un évier , et au-dessus des porrons de toute dimension mis en ordre sur une planche. C'est là que , autour d'une table étroite qui occupe toute la longueur de l'appartement , se pressent une trentaine de convives de tout rang et de toute position , que leurs convictions ou leur intérêt qui en tient lieu , ont réunis au quartier-général. Je trouve là M. de R. , mon beau-frère , qui s'empresse de m'offrir une place à côté de lui ; invitation imprudente , s'il en fut , car la table se refusait à une admission de plus. Il avait été envoyé , le matin , en parlementaire à Gironne par Prim , et il racontait avec une enflure toute castillane , tous les incidens de sa mission , qui , du reste , avait été fort périlleuse. Quand il fut près de la ville , on lui tira des remparts plusieurs coups de fusils qui faillirent l'atteindre , ainsi que son cheval , dont les bonds eussent désarçonné un moins bon cavalier que lui. Introduit , comme nous le dirions en style de palais , entre les deux guichets , il présenta à Cabrera la dépêche dont il était porteur ; mais celui-ci n'en voulut prendre connaissance que devant la junte , et se retira pour la lui communiquer. Cette communication fut longue , et M. resta pendant plus de deux heures dans le même lieu. Il vit là un de ses cousins D. C. de R. , adjudant d'Amettlef ; celui-ci lui demanda , en le voyant porteur d'un message , s'il était aussi factieux. Du reste , tous ceux qu'il eut l'occasion de voir lui démontrèrent

la résolution la plus énergique de résister. Nos convives en écoutant ce récit, qui ne cessa qu'avec le dîner, étaient émerveillés, et un prêtre qui se trouvait à côté d'A..... dont il ne soupçonnait pas la parenté avec le narrateur, lui dit : *Vamos, hemos oïdo un pilo de oro.*

Le repas terminé, nous montâmes par un escalier étroit et obscur, d'où nous eûmes grand'peine à nous tirer, tant il y avait des gens devant ou derrière nous qui le parcouraient en tous sens, à un appartement ayant jour sur la rue, et occupé par une vingtaine d'individus, députés de diverses populations à la junta de Gironne, pour l'amener à une capitulation. Dans le maintien grave de chacun d'eux se reflétait leur importance personnelle, accrue encore de ce qu'ils attribuaient d'important à leur mission. A 4 heures, ils partirent dans des tartanes pour Gironne, qui n'est distante de Sarria que de 20 minutes environ. Après leur départ, je parcourus avec A....., Sarria et Puente-Mayor qui, je ne sais pourquoi, forment deux villages distincts, quoique réunis par un pont. Rien de plus animé et de plus pittoresque que le tableau qui s'offrit à nous.

A chaque pas on se heurtait contre quelque chose d'imprévu. C'étaient des chevaux harnachés des couleurs les plus éclatantes, dont un plumet rouge en crin, attaché à la sous-gorge, venait battre le poitrail, et que leurs jeunes cavaliers, avec des épaulettes tombant jusqu'au coude et des éperons à mollette horizontale et démesurément longs, faisaient passer au milieu de la foule. C'étaient de jeunes femmes aux allures décidées, aux cheveux noués sur le haut de la tête, qui répondaient avec une brusquerie toute catalane aux complimens des soldats feignant de leur barrer le passage; des cavaliers en veste jaune-serin, qui chantaient en étrillant leurs chevaux; des miquelets, accroupis sur leurs mantes, qui livraient quelques quartos au hasard de leurs cartes aux angles grasseux et arrondis; c'était, enfin, un soldat Andalou assis sur un perron et chantant une de ses délicieuses chansons d'Andalousie à des paysans ébahis qui ne le comprenaient pas, mais qui passeraient leur vie à l'en-

tendre. Mais rien ne fixa mon attention comme une compagnie des Guides de Prim, qui passa sur le pont à côté de nous. Ils n'ont rien qui rappelle la servitude militaire : point de schakos, point d'uniforme, point d'exercice. Ils portent leur carabine toute noircie sur leur épaule ou sous leur mante, à leur gré. Leurs jambes sont nues ou revêtues de guêtres d'un cuir très-souple, échancrées dans le bas, de façon à laisser le pied nu et à l'aise dans sa chaussure. Une ceinture tantôt rouge, tantôt bleue retient leur pantalon de velours qui s'arrête au genou, ou qui, s'il descend sur la jambe, est replié à son extrémité, jusqu'à la hauteur des attaches noires de l'espadille. Leur gilet est écarlate, très-court, orné de broderies en cordon noir et de deux rangs de boutons en argent, qui sont percés à jour comme les grelots dont ils ont la forme. Ajoutons à cela une veste aussi en velours bleu-de-ciel, qui semble plutôt un ornement qu'une nécessité de leur costume; car ils la tiennent le plus souvent pendante sur l'épaule gauche, et la recouvrent aussi de leur mante bariolée qui, descendant par-devant jusqu'à la cartouchière en cuir brun et par-derrière jusqu'au talon, donne à leur démarche quelque chose d'assuré et de majestueux. Leur coiffure est le bonnet écarlate qui se replie sur le sommet de la tête. Ces hommes ont appartenu en grande partie aux bandes carlistes, et sont la plupart du camp de Tarragone. La vigueur de leurs muscles, l'ampleur de leurs poitrines, la hauteur de leurs tailles, et, par-dessus tout, la sauvage étrangeté de leur physionomie, disent plus qu'on ne saurait l'exprimer, combien ils doivent être terribles dans une mêlée. Alors, le fusil leur devient incommode et ils ne font usage que de leur couteau, qu'ils portent entre les dents jusqu'au moment de s'en servir. L'un de ces guides ayant tiré le sien de sa ceinture pour battre le briquet, je vis une arme dont le manche seul avait un pied de long, et dont la lame était effilée comme la pointe d'une aiguille; qu'on juge de ce qu'elle doit faire en de pareilles mains. Je ne sais si les autres troupes perdaient à être vues à côté de ces hommes; mais elles m'ont paru, l'infanterie surtout,

grêles et presque maladives : les miquelets cependant se faisaient distinguer par leur bon air.

Je n'ai pas vu Prim. A mon arrivée à Sarria , il venait de visiter la ligne et la batterie de Puig-Roque , qui est en face de Gironne , de l'autre côté du Ter. Pendant qu'il dirigeait sa lorgnette sur Gironne , un boulet de canon , qui certainement était à son adresse , vint tomber aux pieds de son cheval ; car Prim , par une bravade qui est bien dans le sang espagnol , monte un très-beau cheval blanc pour se faire reconnaître au milieu de son état-major.

J'eus à Sarria quelques détails sur Gironne. Cabrera et Ametller conservent bien encore un commandement nominal ; mais le pouvoir réel est passé à une junta qui s'est formée dans la ville et qui s'intitule : *Junta de armamento y defensa*. La Junta suprême a pâli devant celle-là. Le chef est un nommé Ballera , ancien commandant de miquelets , qui a pour collègues deux tailleurs , un ferblantier , un marchand de grains , un certain Juaristi , intendant de la province , nommé à la suite du pronunciamiento de juin , et Frise , l'ancien gouverneur de Ripoll , homme d'une très-grande énergie. Tels sont les arbitres de la fortune de Gironne. La population est hostile aux deux juntas et fait des vœux pour Prim. Les miliciens renfermés dans la place voudraient aussi en grand nombre la quitter ; mais la peur les y retient , quoique la désertion , malgré la vigilance qu'on exerce , en amène tous les jours quelques-uns au quartier-général de Sarria. Les vivres aussi commencent à devenir rares. Le pain et la viande se vendent à un prix exorbitant. Le blocus , très-serré , ne laisse rien entrer dans la place. Que de motifs pour indisposer la ville contre ceux qui l'ont réduite à cet état !

Il est 5 heures , et A..... insiste pour me faire partir , à cause de l'impossibilité de nous loger. Pas d'appartement à Puente-Mayor ou à Sarria , qui présente le moindre vide pour me caser. Avant de partir , je m'avance vers les premiers retranchemens de Prim sur le chemin de Gironne ; après quoi je me

remets en route. Mais , à l'entrée de Puente-Mayor , je trouve une charrette de D. J.... de V..... ; qui avait porté de la paille à Sarria. Son fils R..... m'y offre une place , et j'arrive avec lui à Flassa , vers les 9 heures du soir. L'habitation de V..... est séparée du village et dans les bois. C'est un vieux manoir, et l'hospitalité s'y exerce avec la cordialité du vieux temps. V..... est un homme instruit , qui a été long-temps député aux cortès , où il prit place parmi les plus modérés. Il apprécie sainement les hommes et les choses. Comme on peut le penser, je fus accablé de questions , et j'y répondis de mon mieux. Je lui appris la solution donnée par Saragosse elle-même à son soulèvement , et les nouvelles de Barcelonne que j'avais apprises à Sarria. Le gouverneur de la citadelle était d'intelligence avec les insurgés , et devait la leur livrer. Le capitaine-général fut informé de cette trahison , et la rendit fatale à ceux qui l'avaient préparée , par les mesures qu'il prit. Le gouverneur fut arrêté , sans que cela se répandît dans la citadelle ou au dehors. Les canons étant mis en état , à l'heure convenue le signal fut donné. Les remparts furent escaladés par les hommes de l'insurrection en très-grand nombre ; l'artillerie de la citadelle vomit contre eux un feu violent , et les fossés se remplirent de cadavres. On ne dit pas quel a été le sort du gouverneur ; mais , dans un pays où si souvent la mort juridique elle-même a payé la défaite dans un combat , la trahison ne peut se payer que par la vie. Partout ailleurs, c'est justice. En Espagne, c'est justice et nécessité ; car , dans l'état où en sont les choses , avec le peu de ressources du Gouvernement , avec le petit nombre de forces que les partis s'opposent , si la fidélité d'un chef vient à fléchir , ne commandât-il qu'un simple bataillon , sa défection peut amener une crise , prolonger la lutte pour long-temps et lui donner une issue qui ne se prévoyait pas.

Quand nous eûmes épuisé la conversation , un frère de V..... , ancien religieux bénédictin au couvent de San Cugat , où l'on n'était admis qu'en faisant des preuves de noblesse ,

commença le chapelet , et , cette prière dite , nous allâmes souper. Il était alors 11 heures du soir.

J'oubliais de dire que , sur le chemin de Flassa , nous trouvâmes un grand garçon , à petites moustaches blondes , qui se rendait à cheval à Sarria. J'appris que c'était Coll , le commandant des miliciens , qui était passé à Prim. Ce dernier lui avait imposé , comme châtiment , d'aller désarmer les miliciens de la Bisbal et de Torruella , mission qu'il venait de remplir. Il n'est pas vrai qu'on l'ait fait capitaine.

11 *Octobre*. — Il est 7 heures du matin. Le temps est calme et la journée se prépare magnifique. On n'entend pas la moindre détonation. A 8 heures , nous allons entendre la messe du bénédictin , dans la chapelle de la maison qui est vraiment d'une richesse remarquable. La messe dite , nous allons prendre le chocolat. Je remarque au-dessus de la porte d'entrée , à l'extrémité de l'escalier , une image de saint Bonaventure peinte sur des briques de Valence , avec une inscription catalane qui rappelle que ce Saint monta le même escalier. En effet , vers le milieu du XIII^e siècle , saint Bonaventure alla visiter les couvents de Saint-François dans la Catalogne , et une tradition de famille lui fait prendre gîte dans la maison V..... C'est par respect pour la mémoire de ce Saint , que l'escalier étroit et aux degrés inégaux a été conservé intact , tandis que la maison a subi les agrandissemens et les modifications que l'usage et le temps ont rendus nécessaires.

A 4 heures , je me remets en route pour Jaffre , où j'arrive à 5. Rien de nouveau , si ce n'est le départ du chanoine P.... , qui a voulu aussi aller visiter le quartier-général. Il rentrera avant peu.

11 *Heures*. — A..... , rentre de Sarria. Il nous annonce l'arrivée de l'artillerie qui était attendue. Il a vu Prim , et croit que l'attaque ne se fera pas attendre. Les religieuses de Saint-Daniel , couvent à un quart de lieue de Gironne , où n'entrent que les filles nobles , ont adressé une lettre à Prim , pour réclamer sa protection. Prim la leur a assurée.

La députation des divers villages a été fort mal accueillie par les juntas de Gironne, qui lui ont déclaré que c'était le dernier message de cette nature qu'elles recevaient. Tout parlementaire qui se présentera, a-t-on dit, fera bien de se munir des derniers sacrements; car il sera envoyé à l'éternité. C'est une recommandation qu'un frère, membre des juntas, a faite à son frère, l'un des députés.

12 Octobre. — La journée se passe sans aucun incident. L'on n'a entendu, comme tous les jours, que quelques coups de canon isolés.

13 Octobre. — Il est midi. Les détonations se succèdent et sont plus fortes que de coutume. Antonio part pour Sarria.

3 Heures. — Le chanoine P.... rentre. Il était à Rayala, propriété de M. de C....., tout près de la batterie de Puig-Roque; il a vu les canons placés, et s'est entretenu avec les officiers d'artillerie. Les troupes de Prim sont dans la rue de San-Francisco et du Carmen. Gironne est disposée à se défendre; mais on n'y a pas établi à l'intérieur des barricades, comme on l'avait annoncé. Il n'en existe qu'aux avenues et aux extrémités de la ville. On y manque de pain et de viande. Le pain noir est le seul qui s'y mange. Deux hommes, auxquels on supposait de l'argent, ont été dernièrement assassinés, un boucher et un revendeur, chacun dans sa maison.

14 Octobre. — Le feu n'a pas cessé depuis le matin. Ce n'est pas seulement le canon, mais une fusillade très-vive qui se fait entendre. Il me semble reconnaître des feux de bataillon. Du reste, nous aurons des nouvelles ce soir de Sarria, par F...., qu'A..... a emmené, et de Figueras, par P....., qui y a été envoyé.

4 Heures. — P..... arrive. A Figuéras, il y a une terreur générale. Les principaux habitans ont quitté la ville. Les marchands cachent leurs marchandises, et P..... n'a pu faire les emplettes dont il était chargé. Avant-hier, le château envoya des troupes pour rançonner quelques villages. A Gurriguell, qui est du côté de Rosas, on sonna le *somaten*, et ce fut assez pour qu'elles se retirassent avec précipitation.

On a publié hier , à Figuéras , que Séville , Almeria et Grenade s'étaient prononcées. Du reste , on n'a pas donné la nouvelle comme officielle. Comment Séville , l'admirable ville , brûlée par le Régent , Séville qui reçut ses derniers adieux , dont toute l'Espagne se souvient , comment Séville se serait-elle soulevée ? Il ne faut pas s'y tromper. Le mouvement actuel est Anglais et Espartériste. Les ambitions personnelles que le dernier pronunciamento n'avait pas entièrement satisfaites , se sont jetées dans les bras de l'Angleterre après l'avoir combattue , et auraient saisi tout prétexte de soulèvement et toute bannière , quelle qu'elle fût. Les inférieurs du parti agissent comme de véritables instrumens , et le secret ne leur a pas été dévoilé ; car le révéler , c'eût été laisser l'insurrection avec des chefs , mais sans aucun soldat en Catalogne , où l'intérêt Anglais et national se sont si hostilement rencontrés. Aussi , parle-t-on seulement de liberté et d'indépendance. Mais la junte de Sarragosse , qui n'existe plus aujourd'hui , a fait connaître , par l'expression de ses regrets , où se portaient ses vœux. Elle parlait , dans une proclamation , de l'auguste duc de la Victoire. Comment , en Espagne , à moins d'une méprisante ironie , peut-on accoler au nom d'Espartéro , ce titre qu'une reine lui conféra dans un jour de fatalité ? Quel duc de la Victoire aujourd'hui , que le fuyard brûleur de Séville ! Si ce qu'on a dit est vrai , le château d'Ostalrich , qui appartient aux insurgés , aurait proclamé le mariage de la Reine avec le fils aîné de l'infant D. Francisco de Paula. Est-ce là le but des insurgés , ou bien , comme le dit T.... , encore un coup de la politique anglaise ? D. Francisco , ajoute T.... , s'est montré , depuis la régence , ce qu'il avait été toute sa vie , faible et insignifiant. Il a été , de plus , obséquieux envers Espartéro , comme il ne convenait à personne de l'être , à un Bourbon moins qu'à tout autre. La nation ne l'a pas oublié ; et , certes , elle a trop l'orgueil de sa valeur , le sentiment de ses intérêts , pour confier la défense de son territoire et de son vieil honneur au fils inconnu d'un prince qui est quelque chose de moins que le serviteur de sa femme , et qui fut le courtisan d'un

soldat empanaché. Cette alliance assurerait sans doute le sort du Portugal. Telles sont du moins les pensées de T...., et beaucoup de gens ici les partagent.

15 Octobre. — A notre arrivée à Sarria, nous avons rencontré le marquis de la Torre, qui était, en dernier lieu, premier alcade à Gironne, et qui s'est déclaré pour Prim, dès le premier moment. Il était en uniforme de simple national avec une casquette noire; mais son assistant était bien vêtu de la façon la plus originale. Ses pantalons, fixés sur les reins par une large ceinture jaune, étaient blancs, collans, resserrés au-dessous du genou, ouverts sur les deux coutures d'un bout à l'autre, et fermés par de larges boutons blancs. Au-dessous des pantalons, des guêtres en cuir moiré et piqué, de manière à former des dessins. J'ai regretté qu'il fût en manches de chemise; car j'aurais tenu à le voir dans son costume complet : je suppose que c'est une livrée.

La marquise, avec laquelle nous nous sommes arrêtés un moment dans une boutique qui lui sert de salon et de salle à manger, nous a fait le récit de ce qu'elle a dû souffrir à Gironne. La junte la fit arrêter et avait donné l'ordre de la conduire à Saint-Martin, autrefois église, aujourd'hui espèce de caserne où est une prison; mais elle obtint d'être gardée à vue dans un hôtel. Elle parvint à se travestir en paysanne et à se sauver de la ville. Depuis deux jours, on en a ouvert les portes aux femmes, aux enfans et aux vieillards, pendant deux heures de la journée. Elle passa inaperçue dans cette foule, et sa famille aussi. Mais une de ses nièces, sœur de la Torre, fut reconnue, et l'on refusa de la laisser sortir, ainsi que toute la maison du comte de Solténa. Il paraît que la faculté de sortir de Gironne s'arrête à la noblesse qui est contraire au mouvement, et que sans doute on espère aussi rançonner. Le refus dont la nièce du marquis de la Torre fut l'objet, fut cause que Prim refusa, à son tour, de délivrer les fuyards de Gironne, qui durent passer une nuit entre deux feux; car, à Gironne, on ne voulut plus les admettre. Prim, cependant, n'a pas donné de

suite à ces représailles , qui atteignaient moins encore les assiégés que les assiégeans.

On n'a plus , à Gironne , que du pain de munition , et encore s'y vend-il 12 quartos la livre. Les poules se sont vendues 15 piécettes.

Hier , dans la nuit , le poste tout entier qui était de garde à la porte de Figarolla , est passé à Prim. Le regret de ceux qui restent est de ne pouvoir en faire autant , à ce que prétendent ceux qui sortent.

A 5 heures , nous sommes tous partis de Sarria. Pendant 20 minutes nous avons suivi un chemin découvert de tous côtés et exposé au feu de Gironne. Nous avons vu la fumée qui précède la détonation. Les coups étaient dirigés contre la batterie de Puig-Roque , vers laquelle nous marchions et dont nous étions peu éloignés ; mais nous quittâmes bientôt la plaine , et , remontant le lit d'un torrent presque desséché , nous entrâmes dans le bois , laissant à notre gauche la batterie , qui se trouvait d'ailleurs sur le versant opposé à celui que nous parcourions. Nous étions alors en sûreté. Mais , bientôt après , nous débouchâmes de nouveau dans la plaine , et l'artillerie de la place aurait pu nous atteindre dans le trajet jusqu'à la métairie où nous nous arrêtâmes. Elle est située sur le penchant d'une montagne entourée de bois , d'où l'on voit surgir une quantité d'habitations dispersées qui forment le village de Rayala ; car il n'y a pas de maisons agglomérées. La nôtre est la plus élevée. Au sud et à l'ouest , rien n'arrête la vue que la montagne triste et pelée au pied de laquelle Gironne est tristement assise , et la chaîne basse et verte qui s'étend de Gironne aux sommets aigus et élevés qui marquent l'horizon. On dirait que cet emplacement a été choisi pour observer Gironne , dont pas une maison ne peut se soustraire à notre vue. Mont-Juich se présente aussi à nous dans sa sauvage nudité. Sa couleur , d'un brun grisâtre , se confond avec celle de la montagne où il repose , et on ne le distingue qu'à sa saillie. La plaine au-dessous de nous est d'une richesse et d'une beauté remarquables. Le

Ter l'arrose. Les clochers y sont répandus comme ailleurs les métairies.

Quand la nuit fut venue , réunis sur l'aire à battre le grain , qui forme , devant la métairie , une vaste terrasse , nous observions le feu que Gironne et Mont-Juich envoyaient aux batteries et aux postes avancés de Prim , sans que ceux-ci y répondissent d'une manière sérieuse. C'était , de temps à autre et presque à regret , quelque boulet qui tombait sur la ville , comme pour lui rappeler qu'on n'avait pas abandonné le blocus. Parfaitement fixés sur la position des troupes et sur la topographie de Gironne , nous reconnaissions à l'éclair qui précède l'explosion , la direction du coup et le lieu d'où il partait. Cela dura jusque vers les 9 heures environ.

JUSTIN DE L...

(*La suite à un prochain Numéro.*)

Poésie.

LE LAI DE LA CHATELAINE.

ANCIENNE CHANSON FLAMANDE.

- LA DAME. — Alouette , de loin venue ,
Qui te balances dans la nue ,
N'as-tu pas vu mon bien-aimé ?
- L'ALOUETTE. — Personne ne me l'a nommé.
- LA DAME. — Vive hirondelle , qui voyages
Dans les palais des blancs nuages ,
N'ast-tu pas vu mon adoré ?
- L'HIRONDELLE. — Non , je ne l'ai pas rencontré.
- LA DAME. — Forêt , qui chantes et murmures ,
Sous le toit vert de tes ramures
N'as-tu pas vu mon fiancé ?
- LA FORÊT. — Non , personne ici n'a passé.
- LA DAME. — Rocher , qui dresses dans l'espace
Ta cime où l'aigle plane et passe ,
N'as-tu pas vu mon beau guerrier ?
- LE ROCHER. — Non , ni cheval , ni cavalier.
- LA DAME. — Torrent , qui roules et qui grondes ,
A-t-il franchi tes eaux profondes ,
Mon beau guerrier au cimier d'or ?
- LE TORRENT. — Dans mon lit il repose et dort.
-

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LE CHANTIER ; par Poncy. 1 vol. in-18.

Nous avons cité, il y a quelques mois, une admirable lettre de Béranger, empruntée, par avance, à la préface du nouveau volume de vers que publie, en ce moment, notre collaborateur M. Charles Poncy, le poète-maçon, de Toulon. Depuis, nous avons reçu ce recueil intitulé : *Le Chantier*. Rien de touchant, de suave, de coloré et de naïf comme la plupart des pièces qu'il contient. Poncy nous semble destiné à devenir véritablement un grand poète. Pauvre enfant élevé dans la rue, manœuvre au service des maçons dès l'âge de 9 ans, ayant fait à peine, pour sa première communion, un essai d'apparition à l'école mutuelle ; plus tard, revenu au plâtre pour toujours, Poncy, sans autre inspiration que celle de son cœur, sans autre lecture que celle du *Magasin pittoresque*, a su conquérir le rythme et la pensée poétiques. Guidé par son imagination seule, il a deviné le vers et son mécanisme le plus savant. Cet homme a fait plus. Sans avoir jamais été plus loin que Marseille, il a décrit, en poète, en grand et vrai poète, les glaciers de la Suisse, les forêts du Nouveau-Monde, les glaces des Océans polaires. C'est que l'artiste qui a reçu le souffle de Dieu, a tout un monde dans son âme. Homère était aveugle, Milton était aveugle : Ont-ils moins bien décrit tous les deux, ont-ils moins bien créé leur univers?..... Le recueil de notre collaborateur comprend environ soixante pièces, parmi lesquelles nos lecteurs retrouveront, le *Lendemain d'orage*, que la *Revue* a publié. Nous regrettons de n'y point voir la belle ode à *Victor Hugo*, que nous avons également imprimée ; mais Poncy nous la garde sans doute pour un autre volume. La préface qui précède les vers du poète-maçon, est, comme tout ce qui sort de la plume brillante à laquelle on doit *Jacques* et *Lelia*, incisive, ardente et écrite d'un style magique : —

« Non , non , s'écrie M^{me} Sand , le jour du Seigneur n'est pas si loin qu'on le dit. Poètes prolétaires, chantes prophétiques des villes et des campagnes , n'en croyez point les apparences sinistres et passagères. L'âme voit dans l'avenir ; les yeux n'y voient pas..... L'Évangile se produisit dans l'ombre ; il marcha inaperçu dans la poussière des chemins ; il lui fallut des siècles pour se produire au grand jour. Mais vous savez bien que la loi des temps n'a pas une marche régulière. A certaines époques de la vie des nations , un siècle est parcouru dans une heure , et quand l'humanité a péniblement accompli son œuvre préparatoire , elle se précipite , et fait son étape en moins de temps qu'il ne lui en a fallu pour se lever et se mettre en marche. Allons, poètes plébéiens , à l'œuvre ! Accordez vos lyres... Cette subite préoccupation des choses les plus élevées , ce don de les exprimer sous la forme la plus exquise , accordé simultanément à un nombre chaque jour croissant de prolétaires voués aux plus humbles professions manuelles , n'est-ce pas un des signes précurseurs de quelque grande révolution dans l'esprit humain ?..... Et vous , jeune maçon , qui en prenant aux classes lettrées ce qu'elles ont , et plus qu'elles n'ont , dans leur langage , de choisi et d'élevé , continuez pourtant à chanter l'avenir , le progrès , le peuple , la beauté de la nature et la noblesse du travail..... Portez toujours bien haut cette tête que Dieu a bénie , et gardez toujours pur ce cœur qu'il a choisi pour un de ses sanctuaires. Vos frères , les nobles puritains de la vertu plébéienne , seront d'autant plus fiers de vous , que vous serez plus fier de votre mission et que vous la ferez respecter davantage. »

Après une appréciation aussi inspirée , venue d'un aussi grand poète que Georges Sand , pourrions-nous dire quelque chose qui ne semblât terne et froid ? Nous préférons citer Poney. Dans sa seconde pièce , adressée aux ouvriers-maçons ses frères , il dit :

Que nous sommes heureux d'être ouvriers ! La vie
 A pour nous des douceurs que plus d'un prince envie.
 Le matin , sur les toits , avec les gais oiseaux ,
 Nous chantons le soleil qui sort du sein des eaux ,
 Qui , submergeant ces toits d'une mer de lumière ,
 Change en corniches d'or leurs corniches de pierre ,
 Et semble réveiller de ses rayons bénis ,
 La tuile , frère égide où s'abritant les nids.

Plus loin , dans une autre pièce , adressée également à ses frères , Poncy dit encore :

Après avoir construit des demeures pour tous ,
Si nous pouvions , amis , bâtir un toit pour nous !
Si nous étions propriétaires
D'un petit coin des champs qu'au loin nous découvrons ,
Pour voir grandir nos fils , pour reposer nos fronts ,
Que nous serions heureux , mes frères !

N'est-ce pas là le souhait d'Horace : *Paulum sylva , Hortus ubi ?* D'autres pièces , *l'Ange et le Poète , le Rossignol , Un jour de fête* , sont pleines de mélancolie et de charme. Une belle ode , adressée à Joseph Autran , pour lui reprocher (et nous nous joignons à Poncy) son *far niente* , son abandon de la lyre , respire une douce fraternité :

Pourquoi manques-tu de courage ?
Quelle douleur t'a donc atteint ?
Sous quel souffle glacé d'orage
Ton beau soleil s'est-il éteint ?
T'arrêtant au seuil de la voûte
Le sombre Adamastor du doute
T'aurait-il sitôt enlevé
Ton talisman , ton diadème ;
Et ton magnifique poème
Doit-il rester inachevé ?

Nous recommandons encore aux lecteurs du *Chantier* les pièces adressées à Béranger , à Méry , à Guillaume Clouareck , vieux soldat de l'empire , etc. ; elles ont un parfum d'honnêteté , de poésie , de patriotisme qui émeut vivement. Pour mieux dire , nous leur recommandons le volume tout entier ; car , ainsi que le dit Georges Sand dans sa préface , il n'y a pas , en tout ce recueil , *une seule pièce* où l'on ne trouve des beautés du premier ordre.

A. J.

CHRONIQUE.

Paris, le 15 Octobre 1844.

A M. GRAS, gérant de la *Revue du Midi*.

Hélas ! non, Monsieur ! je ne suis ni à Philadelphie, ni à Rio, ni dans Fleet-Street, ni au milieu de la perspective Niewski. Je reste à Paris cette fois (*sic fata volunt*), et je vous écris tout bonnement de mon calme et noble faubourg Saint-Germain. Néanmoins, ce n'est pas, croyez-le bien, l'envie de voyager qui me manque. Je voulais voir, cette année, l'Espagne et le Portugal ; je comptais vous faire de Lisbonne et de son port un récit animé ; j'espérais vous peindre, du sommet de Gibraltar, d'où l'œil embrasse deux mondes, tous les vaisseaux de la vieille Europe passant comme de fantastiques apparitions devant la montagne de Tharecq et retournant conquérir la jeune Amérique par la civilisation, après l'avoir soumise avec Colomb, par les armes. Et puis, Monsieur, la *Manola* de Madrid, la *Maja* d'Andalousie avaient pour moi bien des charmes. Les *Bohèmes* de Séville, les *Torreadors* de Cadix, les *Huertanos* de Valence, les vieux Maures de la Sierra-Nevada, voilà ceux dont je voulais faire pour quelques mois mes compagnons. Dieu ne l'a pas voulu ; et, au lieu de contempler, du sommet du Généralife ou des bords du Xenil, le soleil se couchant à l'horizon dans un fluide d'or, j'écoute le bruit de la pluie qui tombe et celui du grésil qui fouette ma vitre. Ainsi vont les projets humains ! Ce n'est pas l'homme qui dispose.

Voilà pourquoi je me vois obligé de vous parler de Paris et de Paris seulement. Laissez-moi causer avec vous des grandes nouvelles littéraires qui ont eu cours tout ce mois. D'abord, M. de Châteaubriand est fort malade. L'illustre écrivain se voit menacé d'une espèce de paralysie des jambes ; et ses amis, M^{me} Récamier en tête, passent leurs journées auprès de lui. Béranger, de son côté, est alité à Passy ; la maladie l'a forcé d'interrompre ses *Mémoires*, auxquels il travaille avec assiduité dans sa retraite. Enfin, M. Victor Hugo va, dit-on, être nommé Pair de France. Tout Paris, — le Paris littéraire et artistique, — s'est réjoui de cette nouvelle. Les ennemis seuls du poète ont hurlé de rage. Pour nous, dont l'opinion sur l'immense talent de M. Victor Hugo est connue des lecteurs de la *Revue du Midi*, nous avouerons très-franchement que c'est là un des actes les plus politiques que pût, à notre avis, accomplir le pouvoir ; nous voyons le commencement d'une grande réparation, la cessation d'une défiance absurde, d'une injustice criante. — Quoi ! — un manufacturier, un marchand, un banquier, un entrepreneur de ponts ou de canaux, pourra s'élever par son talent à l'une des plus hautes dignités de l'État, et au poète, au penseur, à l'homme éminent, qui, dans les lettres ou les arts, est l'hon-

neur et l'orgueil de la France, cet espoir sera interdit?... « Mais, s'écrie-t-on, votre assertion n'est point exacte : la littérature, au contraire, n'est-elle pas aujourd'hui au pouvoir ? » Et l'on cite, à ce propos, MM. Villemain, Thiers, Guizot, Cousin, etc. La réponse nous paraît peu concluante. Ces Messieurs sont arrivés en vertu d'une révolution et non par le jeu régulier des institutions. Si 1830 n'était venu combler l'abîme qui les séparait des hautes positions, il est probable qu'ils seraient encore — (y seraient-ils même ?) — à la Sorbonne et au *National*. Nous disons donc qu'il y avait là, et la haute sagesse du Roi l'a bien senti, *quelque chose à faire*. Toutes les ambitions loyales et généreuses ont droit, en nos temps, d'arriver à leur tour, et l'introduction de M. Victor Hugo au sein de la pairie peut signaler l'avènement d'une politique nouvelle. Depuis 1830, qu'a-t-on fait pour la littérature ? Où sont les talents qu'on a choisis, récompensés, soutenus ? Louis XIV, avec 60,000 livres de pension, a rendu son nom immortel. Pourquoi laisser aujourd'hui la littérature, cette force vive, tourner ses armes contre la société, faute d'aide et d'encouragement ? — Ah ! — si l'on avait employé pour la science et les lettres, le quart seulement de ce que l'on a dépensé çà et là en folles bâtisses, ou à aligner dans Versailles, de vingt à trente kilomètres de peinture, quel avantage n'eût point trouvé à cela la civilisation ! Quelles lumières souveraines et puissantes n'eussent point jailli sur nos dix dernières années ! — Sous l'ancien régime les littérateurs devenaient secrétaires des princes, bibliothécaires des grands seigneurs ; ils dînaient à la table de la noblesse, et, en échange de leur esprit, ils puisaient dans cette noble société le goût des bonnes manières. Aujourd'hui, excepté M. le duc de Luynes, qui a livré son château à la palette de Ingres, où sont les ducs et les comtes qui encouragent les artistes et les gens de lettres ? Aussi, la peinture est-elle réduite au portrait, au paysage, et la littérature occupe-t-elle au bas des journaux une place peu digne ! A qui la faute ? La révolution a détruit les anciennes positions littéraires ; le pouvoir nouveau, par une défiance mal fondée contre ce qui tient la plume, n'a pas su les réédifier ou du moins les transformer. On dit que le Roi veut l'essayer, et nous l'en louons. Il est bien temps, en effet, que tout ce qui intéresse sa noble famille, gloire ou malheur, soit accueilli chez nous par autre chose que le silence de la muse. La poésie n'est pas tout-à-fait morte en France, grâce à Dieu, et pourtant le triomphe du noble marin de Mogador et la naissance de son fils n'ont pas obtenu un vers ! Par quoi, il est vrai, eût été récompensé le poète ?.... Quoi qu'il en soit, Monsieur, de ces réflexions que je vous trace sans ordre, comme elles me viennent, c'est-à-dire, au courant de la plume, toujours est-il que M. Victor Hugo sera très-probablement nommé pair. Or, M. Hugo n'est pas seulement un admirable écrivain ; c'est encore un grand talent de parole, un homme d'ordre et de pensée. Dans les assemblées où il se trouve, il ne s'impose pas comme un roi ; mais il sait conquérir, par sa dignité personnelle, une légitime influence ; et cette influence est telle que, à l'Académie, où l'ancien parti littéraire semble devoir dominer sans conteste, M. Hugo est parvenu, en peu de temps, à l'emporter sur les bouillantes ardeurs de ses adversaires, et notamment à battre, en plusieurs rencontres, M. Cousin, lequel se proclame cependant, *royal, classique et perruque* : ce sont les paroles mêmes du philosophe. Nul doute, par conséquent, qu'à la Chambre haute, M. Victor Hugo ne fit bientôt autorité et ne contribuât à donner à tous ceux qui habitent les régions du pouvoir, une idée plus juste des hommes littéraires, que celles qu'ils en ont conçue.

Puisque nous célébrons ici le triomphe d'un grand poète, parlons de la disgrâce d'un autre. M. de Lamartine continue à boudier la Cour, et, si nous sommes exactement informés, celle-ci le lui rend bien. Quoi de plus déplorable, Monsieur, que ce conflit d'une grande intelligence avec la royauté !.. Il eût été si facile au pou-

voir de maintenir parmi les conservateurs l'illustre député ! Mais, qu'a-t-on fait, qu'a-t-on essayé pour cela ? Au lieu de chercher à conquérir M. de Lamartine, on l'a blessé presque volontairement, en n'ayant pas pour lui, qui est une des gloires de la France, la moitié des égards qu'on prodigue à tels ou tels avocats, les plus médiocres, sans contredit, des membres du Parlement. Que vous dirai-je encore, pour vous montrer jusqu'où va quelquefois l'intelligence chez nous ? — M. de Lamartine, dont le génie, avec celui de MM. de Châteaubriand et Hugo nous est envié par l'Europe entière, tandis que son nom est partout béni par ses beaux vers et ses consolantes pensées, — M. de Lamartine n'est encore, après vingt ans de travaux, que *simple chevalier de la Légion d'honneur*, ... c'est-à-dire, que le pouvoir l'a estimé tout juste, jusqu'à cette heure, autant que le roi Denis, et je ne sais quel chef Taïtien !... Comparez, Monsieur, et jugez ! — Ah ! nous le disons avec conviction, il est temps que la sagesse du Roi aise à réparer toutes les fautes commises, pendant dix ans, à l'égard des représentants de la pensée.

Depuis ma dernière chronique, Monsieur, je suis allé à quelques-uns de nos théâtres, entendre les œuvres qui ont été les plus applaudies cet hiver. Ma première course a été pour *Antigone*. J'avais hâte de me faire, par moi-même, une idée du drame de Sophocle. L'impression que j'en ai reçue a été profonde. Quelle simplicité et quelle force tout ensemble ! Comme tout cela est net, grandiose, naturel et éloigné, bon Dieu ! de notre tragédie classique ! Où sont les unités de temps, de lieux, d'intérêt, inventées par les pédans ? Je n'en sais rien ; mais, que ce triste père sur lequel s'appesantit la vengeance des Dieux, est un exemple lamentable de la fatalité antique ! Combien *Antigone*, chantant sa chanson de mort, regrettant la vie et les douceurs promises du lit nuptial qu'elle va échanger contre la froide couche du tombeau, est émouvante ! Sophocle, c'est à la fois Shakespeare par le drame, Homère par le sentiment épique.

Peu de jours après, Monsieur, je suis allé écouter *Phèdre*, jouée par M^{lle} Rachel. Hélas ! j'ose à peine vous raconter mes sensations, de peur de blasphème ! J'aime Racine, croyez-le bien ; je le regarde comme un admirable écrivain ; son vers a toujours la pureté du cristal ; mais, avouons-le, c'est un poète élégiaque plutôt qu'un poète tragique. Et puis, à prendre son œuvre au point de vue critique, elle ne supporte pas l'examen. Qu'est, par exemple, le premier acte de *Phèdre* ? Une longue et insipide conversation, une interminable série de supplications et de confidences sans mouvement, sans action. Les quatre autres ne présentent qu'un long entassement de crimes peu propres à exciter l'intérêt. En effet, disons-le, le spectateur peut admirer le génie du poète, le talent de l'interprète ; mais il écoute sans frémir les impudiques ardeurs de Phèdre. Il y a mieux. Par un contre-sens choquant, au lieu de faire de son héroïne une âme embrasée (« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée, » dit Racine quelque part), le poète en a fait une pénitente chrétienne, une femme qui a des remords, une sorte de Madeleine dont le front rougit encore. N'est-ce pas s'enlever le moyen de creuser la passion et d'approfondir le drame ? Aussi Racine a-t-il tourné, sans les aborder, autour des scènes les plus belles que son sujet lui offrait. Mettez cela aux mains de Corneille, de Shakespeare et de Hugo, et vous verrez comme ils vous tordront toute cette passion, de manière à en faire suinter la terreur et la pitié. Quant à l'*Hippolyte* de Racine, qui ne se défend des accusations de Phèdre que par des apophthegmes généraux, et auquel, en présence des violents reproches que lui adresse Thésée, un soi respect ferme la bouche, c'est un enfant niais et naïf, bon tout au plus à faire le pendant de Joseph auprès de Madame Putiphar. Aricie seule, son amante, a quelque bon sens dans la pièce : c'est presque un personnage de Molière. Elle parle net et franc, et n'entend rien, quoique femme et jeune fille, à cette pudicité pleine

d'afféterie, qui consiste à se laisser condamner sans se défendre. Le dénouement, vous le connaissez : trois morts, un monstre et un récit. Mais, en conscience, ce récit lui-même peut passer pour un second monstre. Comment, en effet, Racine qui avait du cœur, n'a-t-il pas compris que c'était là le lieu, moins que jamais, de faire de la rhétorique, de l'image et de l'harmonie imitative ! A ce cri parti de l'âme de Thésée (de Thé.ée qui se repent de son anathème et de ses soupçons) : « Qu'as-tu fait de mon fils ? » il fallait que Thérémène, au lieu de se gratter la tête pour en faire jaillir de pompeuses épithètes, répondit tout simplement : « Il est mort, » et je m'assure que ces trois mots eussent produit plus d'effet que toute la compagnie d'alexandrins qu'il fait défilier comme une chevauchée dans la campagne. Somme toute, et c'est ici un résultat que Racine, à coup sûr, n'a point cherché : quel est le personnage intéressant de sa pièce, et celui dont la tragédie devrait porter le nom ? Est-ce Hippolyte ? Mais le fils de Thésée n'offre à mes yeux qu'un enfant ridicule. Est-ce Phèdre ? Mais elle nous paraît une monstrueuse coupable, à la fois adultère, incestueuse en espérance, par le fait calomniatrice et homicide. Le personnage vraiment attachant du drame, celui auquel Racine, malgré lui, par la force même des choses, a conservé quelque teinte des caractères antiques, est son Thésée. Ce roi, ce père malheureux qui sort de prison, après avoir été ballotté sur les mers par Neptune, arrive en sa maison, et (fatalité !) qu'y trouve-t-il ? D'affreuses passions qui se pressent autour de lui. Bientôt, *les pieds d'airain du Sort*, comme dit Sophocle, s'appesantissent sur sa tête, et il se trouve seul, entre le corps mutilé de son fils et celui de sa femme mourant empoisonnée. Au lieu de *Phèdre*, on devrait appeler le drame de Racine : *Thésée, ou le Père malheureux*. Cela soit dit sans vouloir, le moins du monde, comparer Racine à M. Anicet Bourgeois, ni porter atteinte au respect que nous professons pour le plus pur et le plus limpide des poètes du siècle de Louis XIV.

Qu'ajouterais-je encore ? — Ah ! j'y suis. J'ai assisté, au *Vaudeville*, à la reprise de *l'Hôtel de Rambouillet*, comédie de M^{me} Ancelot. L'auteur de *Marie*, l'un des esprits les plus fins, les plus observateurs de ce temps-ci, était merveilleusement doué pour mettre en scène toute cette pédanterie spirituelle et précieuse, qui gravita, en son temps, autour de la marquise de Rambouillet. Que de mots heureux, de pensées ingénieuses et coquettes n'a-t-elle point semés dans ses trois actes ! Malheureusement, les spectateurs ordinaires du *Vaudeville* préfèrent le nez de M. Arnal et ses calembours au gros sel dans : *Passé minuit*, ou *Sous une porte cochère*, à la plus délicieuse analyse du cœur, au plus charmant des *Pro-verbes*. Aussi, est-il à craindre que cette résurrection de *l'Hôtel de Rambouillet*, si bien réussie, si heureusement effectuée, ne soit une nourriture trop délicate pour les auditeurs habituels de MM. Daveri, Lausanne et *tutti quanti*.

Voilà, Monsieur, tout ce que je vous dirai du théâtre. Je ne vous parlerai ni de l'Opéra, ni des Funambules. Je pense que c'est là le moindre de vos soucis, et la voix de M. Mairalt, votre jeune ténor, si je ne me trompe, vous intéresse beaucoup plus que celle de M. Duprez.

A propos de choses étonnantes, Monsieur, vous vous rappelez que M. Nisard, aujourd'hui député, alors qu'il n'était encore que le sévère et difficile critique de la littérature *facile*, avait rencontré à Marseille, en se promenant, une chose merveilleuse, surprenante, renversante. Ne vous imaginez pas que ce fût le port avec ses mille vaisseaux, la *Cannebière*, qui manque à Paris, etc. Non. C'était une poule, une vraie poule, qui, juchée sur un mur, n'avait point peur quand les tambours des régimens de la garnison passaient sous son perchoir. Eh bien ! j'ai mieux que cela à vous offrir. L'ancien *Constitutionnel* avait trouvé une araignée mélomane ; le nouveau a inventé le *Juf-errant*, ce qui ne vaut peut-être pas mieux.

J'ai découvert, moi qui vous écris, un lézard comme on n'en voit pas.... tendre, ainsi qu'un chien, reconnaissant comme un héritier, et ami de l'homme... comme la femme. Il s'appelle *Coco*, et appartient à mon ami Henri Berthoud, le fécond raconteur de vieilles fêtes flamandes. Henri Berthoud est-il absent, *Coco* ne mange plus; est-il malade, *Coco* se met au lit; si son maître venait à mourir, *Coco* imiterait sans doute l'exemple d'Artémise. Hélas! que de nouvelles épousées dont on n'en pourrait dire autant !.... Mais, chose non moins rare, *Coco* a un compagnon de vertu et de sentiment; c'est une couleuvre. Cet intéressant reptile a voué à la jeune et charmante fille du romancier, la plus tendre et la plus infatigable amitié. Elle s'enroule autour de ses bras; elle s'enlace à son cou d'albâtre et le couvre de baisers. C'est un délire, une passion de cœur qui va jusqu'à la jalousie et à la colère. J'ai conseillé à Berthoud de proposer ses deux élèves à l'Académie française, pour le prix Monthyon de l'année prochaine. — Voilà présentement, Monsieur, ce qu'il y a de plus surprenant dans Paris.

Je suis votre très-dévoué serviteur,

ACHILLE JUBINAL.

Notre collaborateur et ami, M. Thomas Wright, membre-correspondant de l'Académie des inscriptions, vient de publier à Londres, chez le libraire John Russel-Smith, sous le titre de : *Anecdota litteraria*, une collection de petits poèmes du XIII^e siècle, anglais, français et latins, relatifs aux différentes classes de la société au moyen-âge. Nous y avons trouvé surtout plusieurs pièces fort curieuses sur les vilains. Cet intéressant volume, qui obtiendra autant de succès en France qu'en Angleterre, est dédié au savant historien de la littérature européenne, M. Henry Hallam.

A. J.

GRAS, Propriétaire-gérant.

La Géographie galante.

Lyon , 1844.

Il y a à Paris un passage , le plus ancien et le plus fréquenté des passages de Paris , où viennent s'entasser pêle-mêle , entre quatre pieds carrés , les restes du luxe d'autrefois et ceux du luxe d'hier. Là vous retrouvez les vieilles gravures d'après Rigaud , Jouvenet et Greuze , à côté des gravures et des lithographies souvent plus vieilles de certains artistes contemporains ; les chefs-d'œuvre de Gluck , de Mozart , de Haydn , à côté des romances et des quadrilles modernes déjà oubliées ; là encore les vieilles épées de parade , les vieilles cannes , les vieilles tabatières , les vieilles lunettes de nos grands-pères , et les vieux éventails , les vieilles bagues , les vieux portraits de nos grand-mères. Que de souvenirs en ivoire , en ébène , en or , en argent , exposés à l'étalage des deux ou trois revendeurs à la toilette qui trafiquent , dans ce petit coin , des dépouilles enlevées aux boudoirs , aux alcôves , aux oratoires des temps passés ! souvenirs de richesse et d'amour , de gloire et de dévotion ; tous les âges , tous les pays , tous les goûts , toutes les passions rassemblés et confondus : — médailles romaines , monnaies et manuscrits antiques , coquillages de toute forme , crucifix jaunis sous une pieuse haleine , amulettes sacrées et profanes , camées , figurines ;

et ces jolies miniatures des grandes dames des deux derniers siècles, tout étonnées, je pense, de montrer leur sein nu et leurs blanches épaules au milieu de cet amas de verroteries et de bimbeloteries dépareillées.

Ce passage que vous avez traversé mille fois, sans peut-être vous y arrêter une, c'est le passage des arcades de l'Institut, ces deux imposans embarras qui interceptent la belle ligne des quais et obstruent la perspective.

L'autre jour donc, rêvant je ne sais à quoi, *nescio quid meditantis nugarum* ; comme dit Horace, et en ayant assez de l'exposition pour laquelle j'étais allé dans la Capitale, je m'arrêtai sous le deuxième pavillon qui servit jadis d'atelier à Jean Jouvenet, et qu'habitent aujourd'hui messieurs les conservateurs de la Bibliothèque Mazarine. J'examinais en curieux désœuvré les mille objets renfermés dans les montres de ce petit bazar bohémien, toutes ces anciennes minuties, autrefois si coûteuses, et qui gisent maintenant sur quelques misérables tréteaux, après avoir fait l'orgueil de tant d'honnêtes gens et la joie de tant d'aimables personnes, lorsqu'en levant les yeux j'aperçus accrochée à la muraille une carte de géographie richement coloriée, entourée d'un vieux cadre doré. Elle avait pour titre en lettres majuscules : — *Ile de la Félicité*.

Pardieu, me dis-je, tout émerveillé de cette découverte imprévue, ne serait-ce pas, par hasard, la fameuse *île des Lanternes* de Panurge, ou l'île aérienne des *Voyages de Gulliver*, qui, par un mécanisme aussi simple qu'ingénieux, s'élevait à volonté vers le ciel ou s'abaissait sur la terre ?

Hélas ! ce n'était ni l'une ni l'autre.

Un examen de quelques minutes suffit à m'apprendre dans quels parages était située l'île dont j'avais le plan topographique sous les yeux. C'était tout simplement une des cyclades fantastiques que le bel esprit se plaisait autrefois à imaginer pour l'amusement des ruelles, et que le bon goût fit un jour disparaître d'un coup de son trident. Comment celle-là avait-elle échappé au naufrage général ? Comment s'était-elle détachée de

ce galant archipel depuis si long-temps englouti , et quel vent l'avait poussée — *errante Delos* — sur le quai de l'Institut ?

Vous ne vous figurez pas quel passe-temps ç'a été pour les réunions élégantes du *xvii^e* siècle , l'invention de toutes ces contrées imaginaires , bornées par l'afféterie , la prétention , la fadeur et les sentimens alambiqués ; et , que de patience , que d'intelligence gaspillées à fixer la position de ces terres ridicules ! La première , *M^{lle} de Scudéry* s'aventura à la recherche de ce nouveau monde ; elle en dessina la première carte : aussi lui a-t-elle donné son nom. Tous les explorateurs venus après elle sont aujourd'hui oubliés ; et la *Carte de Tendre* est le seul monument connu qui nous reste de cette géographie galante qui compta jadis tant de Cassinis. Et encore , qui s'avise de la consulter aujourd'hui ? A qui importe-t-il de savoir que le *Tendre* n'est pas le nom d'un fleuve , comme on le répète généralement , mais bien celui d'un pays renfermant trois villes principales , *Tendre-sur-Estime* , *Tendre-sur-Inclination* , *Tendre-sur-Reconnaissance* , où l'on arrive par les agréables villages de *Jolis-Vers* , de *Billet-Galant* , de *Billet-Doux* , par les hameaux de *Grands-Services* , de *Complaisance* , de *Soumission* , de *Sensibilité* , par les bourgs de *Sincérité* , de *Grand-Cœur* , de *Générosité* , de *Respect* , et dont on s'écarte en prenant un peu plus à droite ou un peu plus à gauche , vers *Négligence* , *Inégalité* , *Tièdeur* , et le lac d'*Indifférence* ? Ouf ! vous ne désirez pas en apprendre plus long. Le cœur ne vous en dit pas , ou plutôt vous en dit trop. Vous êtes bien dégoûté ! Savez-vous que cette invention , dont vous faites fi , excita jadis des transports d'admiration ? Savez-vous que cette carte enleva les suffrages des femmes les plus spirituelles , des courtisans les mieux appris , ceux de *Fléchier* , de l'austère *Montausier* , le modèle du *Misanthrope* de *Molière* , et enfin du grand *Condé* lui-même ? On assiégeait la porte de l'auteur de ce logogriphe géographique , et pendant long-temps ce fut la nouvelle du jou : « Avez-vous vu la carte de *Tendre* ? » *Boileau* lui-même , qui devait s'en moquer si plaisamment , *Boileau* la voulut voir ; et , comme on se méfiait de lui , il sollicita , il revint

à la charge, il insista « avec une opiniâtreté étrange » pour être admis à contempler la merveille dont on parlait avec tant de ravissement. « De quelle utilité est cette carte ? demanda-t-il à celui qui la lui montrait. — Je ne sais pas, lui répondit son interlocuteur, après l'avoir repliée *fort diligemment*, mais je sais bien qu'elle ne vous conduira jamais à Tendre. » Boileau comprit l'épigramme. Il était *très-peu voluptueux* ; comme il s'est peint lui-même ; et on n'ignore pas ce que le *très-peu* signifie.

La route ainsi tracée, on se mit en quête de pays nouveaux, et on inventa de nouvelles cartes. Au nombre des plus recherchées à cette époque, il faut placer celle du *Royaume de Coquetterie*, par l'abbé d'Aubignac que je vous citais dernièrement, et celle de la *Cour*, par Gabriel Guéret, avocat au parlement. La première, comme son titre l'indique, s'adresse aux coquettes de profession ; la seconde aux jeunes courtisans nouvellement débarqués à la cour, et qui veulent prendre langue dans le pays. Déroulons-la un instant sous vos yeux, si vous le permettez ; elle est assez curieuse.

Voici d'abord la province de *Noble Sang*, où naissent tous les gentilshommes destinés aux belles aventures. Leur enfance écoulée, les uns se dirigent vers la *ville de Latinité*, où l'on ne s'entretient que de Démosthène, de Cicéron, de Quintilien et d'Aristote ; les autres vers la *plaine du Monde Nouveau*, « plaine agréable, mais glissante, » où folâtrant, accompagnées de leurs soupirans, quantité de nymphes coquettes et enjouées. Si vous avancez un peu, vous allez tomber dans le *champ des Discretions*, au milieu de joailliers, de débiteurs de bagatelles, de faiseurs de parfums, et vous aurez grand'peine à vous soustraire aux caprices d'un petit tyran qu'on nomme *Complaisance*, et qui exige un tribut en faveur des belles qui forment sa cour. Une fois sorti des mains de cet aimable despote, vous comprenez que votre inexpérience vous a fait jouer un rôle de dupe ; vous voulez vous instruire, et vous voilà gravissant la *montagne de Curiosité*. Ne vous plaignez pas des fatigues de la route, car vous aurez accès au *temple de la Renommée*, où se publie tout ce que

vous avez intérêt à apprendre : les intrigues des ruelles , les faits héroïques , les bruits de la ville et de la cour. Êtes-vous suffisamment renseigné , vous vous embarquez sur la petite rivière de *Connaissance* , qui coule au bas de la montagne , et qui se jette dans le fleuve du *Désir*. Ne vous laissez pas entraîner par son courant , car ce fleuve impétueux vous porterait tout droit vers la grande mer du *Louvre* , et vous pourriez être englouti , faute de savoir encore assez bien gouverner votre barque. Il vaut mieux vous arrêter à temps et visiter les deux provinces qu'il sépare. Commencez par celle des *Exercices* , dont la capitale se nomme *Académie*. Là , vous apprendrez à dompter un cheval , à manier l'épée , à tuer votre homme d'écumement , à ranger un escadron , à fortifier une place , à l'attaquer , à ouvrir une tranchée , à former une demi-lune , enfin à danser , à raffiner votre air , et à composer votre démarche. Pour tant de belles choses , vous comprenez qu'il faut un séjour de quelque durée.

Vous passez ensuite dans la province des *Gentilles* , pays charmant qui ne produit jamais d'épines , mais des fleurs d'élite , et surtout certaines fleurettes d'une douceur et d'un agrément extraordinaires. « Vous y trouverez nombre de routes ; mais souvenez-vous de ne point suivre les communes , et de prendre toujours celles qui sont particulières et retirées. » On y fait estime de la ville des *Petits-Vers* , où l'on travaille parfaitement aux galanteries ; vous en jugerez par les noms des ouvriers et des ouvrières : — d'abord l'adorable *Uranie* (madame de la Suze) , l'aimable *Pomone* (M^{lle} Desjardins) , le galant *Lisandre* (Benserade) , le tendre *Hylas* (l'abbé Testu) , l'enjoué *Tircis* (Montreuil) , le solitaire *Damon* (Pelletier) ; puis , dans la ville des *Billets-Doux* , où l'on ne connaît que le vent des soupirs , où l'on ne voit que précieuses vaincues , que cruelles désarmées , où l'air ne retentit que d'hélas ! et de car enfin (1), l'ingénieux *Valère*

(1) Locution précieuse alors fort en crédit.

(Voiture), le délicat Clidamant (Cotin); enfin , dans la *plaine de Roman* , habitée par des divinités tendres et sensibles , par des héros soupirans et des amazones amoureuses , par des pasteurs mourans et des bergères languissantes , — la divine Sapho (*M^{lle} de Scudéry*) , le fameux Nicandre (*La Calprenède*) , le grand Alcippe (*Vaumorière*).

Au sortir de ces lieux , la *ville d'Équipage* vous appelle , ville de palais , de luxe et de magnificences de toute sorte. « Vous n'y verrez que des carrosses et des calèches , qu'une longue suite de pages et de laquais , que des barbes et des castillans. » C'est là que vous devez faire vos emplettes et vous pourvoir de ce que la mode produit de plus nouveau. Vous avez à choisir entre les richesses de la Chine et les curiosités de Venise , entre les merveilles de Raguse et les chefs-d'œuvre de l'Angleterre , entre les raretés de la Hollande , les beaux ouvrages d'Espagne et les gentillesces d'Italie. Maintenant vous pouvez vous embarquer sur la *mer du Louvre*. Toutefois , usez de précaution , prenez le *vent d'Ambition* , entrez dans le *navire de Prudence* , côtoyez l'*île d'Essor* , et jetez l'ancre au *promontoire Royal*. Pour devenir un parfait courtisan , il ne vous reste plus qu'à passer le *détroit de Courtoisie* , situé entre l'*île de Sincérité* et celle de *Déguisement*. Jetez un coup-d'œil sur cette dernière , et remarquez la ville d'*Ascor-tise* , célèbre par son *académie des Complimens* et le culte qu'elle rend au dieu *Intérêt*. Vous êtes jeune , beau , brillant , vous avez de l'expérience , vous savez débiter le doux , le tendre et le passionné , aussi voulez-vous connaître le *golfe d'Amourettes* et la charmante *île des Plaisirs* qu'il renferme. Tenez-vous bien , car la cour y est des plus galantes , des plus polies , des plus spirituelles. Comment en serait-il autrement avec les illustres personnages dont elle se compose ?

L'agréable et le magnifique *Lycidas* , — le duc d'Orléans ;

La divine *Madonte* , — Madame ;

Le généreux *Pymante* , — le duc de Guise ;

L'adorable *Lucie* , — la comtesse de Soissons ;

Le fameux *Chrysante* , — le duc de Larochefoucauld ;

La charmante *Chrysolite*, — la duchesse de Châtillon ;
 L'ingénieux *Lycante*, — le maréchal de Grammont ;
 La belle *Parthénice*, — la duchesse de Sully ;
 Le brave *Timante*, — le maréchal d'Albret ;
 La grande *Irène*, — la maréchale de Lhôpital ;
 L'agréable *Aronte*, — le duc de Saint-Aignan ;
 La charmante *Julie*, — la duchesse de Montausier ;
 Le généreux *Théandre*, — le marquis de Thoïs ;
 L'aimable *Angélique*, — la marquise de Grignan ;
 Le spirituel *Araspe*, — le comte de Vivonne ;
 L'admirable *Céphise*, — la comtesse de Fiesque ;
 L'enjoué *Cléon*, — le comte de La Feuillade ;
 La jeune *Célie*, chef-d'œuvre de mignardise, — la duchesse
 de Brissac ;

L'ingénieuse *Clarice*, — M^{lle} de La Vallière ;
 La noble *Amaranthe*, — M^{lle} de Saint-Simon ;
 Le galant *Éraste*, — Bussy-Rabutin ;
 La sage *Léonore*, — la marquise de Crussol ;
 La belle *Flore*, — la marquise d'Arpajon ;
 L'incomparable *Dorise*, — la comtesse de Piennes.

Il faut savoir vous faire accepter au milieu de ce monde brillant : servez-vous donc de toutes les jolies choses que vous avez apprises dans vos précédens voyages, et ne vous arrêtez pas là. Étudiez, observez, battez soigneusement le pays : que rien de ce qui peut former votre cœur ne vous échappe. Il n'est pas besoin de vous recommander de visiter souvent la ville de Comédie, où règne l'illustre *Cîtandre* (Corneille) ; vous n'avez qu'à suivre la foule curieuse qui en assiège les portes. Le seul plaisir d'apercevoir quelquefois dans cette ville la jeune *Florice* (la duchesse de Soubise) et la belle *Marceline* (madame de Saint-Martin), suffirait à vous attirer, quand bien même votre esprit, ce qu'on ne doit pas supposer, goûterait médiocrement les honnêtes délassemens qu'on y trouve. J'imagine aussi que vous ne négligerez pas la ville des Ballets, et qu'on vous verra plus d'une fois au Cours, dans une galante calèche, en compagnie d'Iris ou d'Aminthe,

que vous regalerez de cent contes agréables , de jolies épigrammes et de rondeaux les mieux tournés.

Cependant un séjour trop prolongé dans l'*île des Plaisirs* pourrait vous devenir fatal : arrachez-vous donc à ses délices et tendez vos voiles vers le *promontoire d'Emploi*. Autres pays , autres mœurs. « Ici , les lettres sont comme étouffées sous le pesant appareil des hoquetons et des corselets , et sous un grand amas d'armes de différentes formes. » Heureusement vous êtes en passe d'y faire figure , et votre apprentissage dans la ville d'*Académie* vous permet l'entrée du *Temple du Courage* , temple célèbre , décoré des statues des modernes héros , du grand Alcandre (le Roi) , du fameux Alcide (le prince de Condé) , du magnanime Thimocarès (Turenne) , et de beaucoup d'autres guerriers dont l'univers redit les exploits. Ces illustres exemples enflamment votre vertu , et vous brûlez du désir de les imiter. Je vous vois déjà , à la tête d'une compagnie ou d'un régiment , solliciter les faveurs de la déesse Bellone. Que cette impatience sied bien à votre âge , mon jeune gentilhomme , et que de palmes , que de couronnes , que de doux regards elle vous promet ! Néanmoins il ne serait pas inutile de tempérer cette bouillante ardeur par quelques sages résolutions. Ne bornez pas votre fortune aux aventures d'éclat que pourra vous fournir la ville d'*Emploi* ; poussez hardiment jusqu'au *golfe des Brigues* , en côtoyant le *cap de Bonne-Espérance*. L'inconstance des vents et les syrtes nombreux de ces parages vous présagent plus d'une bourrasque : le *détroit des Rivaux* , étranglé entre l'île de l'*Espérance* et celle de la *Crainte* , vous offrira surtout bien des écueils : serrez le vent , louvoyez à l'occasion , prenez la barre en main ; de la prudence , de la fermeté , et maintenant que tous les dieux de l'Olympe vous protègent , que les plus gracieuses déesses vous conduisent , car vous avez le port en vue ! N'entendez-vous pas le cri joyeux des matelots : *Terre ! Terre !* la brise ne vous apporte-elle pas ses parfums ? Vous touchez enfin au terme de vos lointaines excursions. Heureux navigateur , le *port de Secret* vous présente un abri sûr et tranquille : l'ancre est jetée. Vous avez échappé aux

séductions des sirènes, aux embûches les plus attrayantes, aux ruses les plus délicatement imaginées; vous avez imposé silence au mensonge par votre mérite, à l'envie par votre courage, à la malice par votre adresse : jouissez en paix du fruit de vos nobles passions; les voyages forment la jeunesse, et je vous proclame un courtisan accompli.

— Tout cela, Madame, vous parait bien futile, n'est-ce pas? et vous souriez de pitié à ce jeu d'esprit géographique. Il faut tout autre chose pour vous distraire, et les héros des romans modernes vous font faire un chemin bien différent.. Avouez qu'ils vous sembleraient médiocrement intéressans s'ils ne sortaient tous de la *ville des Ames incomprises* pour aborder au *port de Suicide*, après avoir erré long-temps sur le vaste océan de *Déception* et s'être brisés contre l'*île d'Adultère*. Mais que voulez-vous? cette élégante société du xvii^e siècle, qui vit se passer sous ses yeux les plus grandes choses du monde, se délassait, avec toutes ces bagatelles, des graves sujets chaque jour offerts à son admiration. Elle mit à la mode ces extravagances géographiques. Le bel esprit galant les exploita avec son afféterie accoutumée; le bel esprit littéraire s'en arrangea au mieux, comme vous le pouvez voir dans la *Nouvelle allégorique* de Furetière, qui donne la description des provinces d'*Université*, *Homiliaire* (des Sermons) et de *Romanie* (de Roman). Enfin, je ne voudrais pas jurer que le bel esprit religieux n'ait pas imaginé, lui aussi, sa petite carte du royaume des cieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le bel esprit moral se fit géographe de la façon la plus ennuyante, ainsi que l'atteste la carte de l'*Île de la Félicité*, que je vous signalais au début de cet article.

Les Anglais n'ont à nous opposer dans ce genre qu'un seul monument : *Le voyage à l'île d'Amour*, par Behn, où se trouvent la *rivière de Désespoir* et la *ville de Discretion*, etc.

Il est vrai que les Anglais font tout autre chose que de créer des îles imaginaires.

JONCIÈRES.

DE PARIS AU CANIGOU.

IMPRESSIONS PYRÉNÉENNES.

(Suite.)

LETTRE XVI.

Puisque je suis à Lourdes, il faut que je vous en dise quelque chose.

Lourdes possédait, il y a peu d'années, un hôtel-de-ville d'architecture romaine. Avec quelque goût et des dépenses minimes, le vieil édifice aurait pu durer long-temps; mais nos conseils municipaux adorent les murs blanchis; celui de Lourdes décida qu'il fallait une mairie neuve. En conséquence, on donna un coup de pioche à ces pierres saintes de durée; trois maçons se mirent à l'œuvre, et la ville est fière aujourd'hui d'avoir une Maison-commune en moellons badigeonnés à la chaux. N'admirez-vous pas ?....

Voici mieux dans un autre genre.

Il y a ici une prison dans laquelle on renferme les prévenus avant de les conduire à Tarbes. Cette prison a une cour qui est

grande comme votre chambre , des chambres qui sont grandes comme la moitié de la cour , dans lesquelles il est impossible à l'air de pénétrer , et pour ordinaire , le régime qui suit :

Nourriture , — pain ;

Boisson , — eau ;

Coucher , — paille ;

On ne donne point de couverture , même en hiver.

— Cependant, la ville est riche ; elle afferme, par année , plus de vingt carrières de marbre ; elle exploite une forêt superbe , et nous sommes au *xix^e* siècle , ère de philanthropie !

On a écrit cela tant de fois , qu'on se croit dispensé de l'exécuter....

Parlons maintenant du château.

Comme la ville , il remonte à une époque fort éloignée. Il est construit sur un rocher qui domine la vallée , ce qui lui a fait donner jadis le nom de *Mirabel* (Belle-vue). Les comtes de Bigorre y venaient recevoir les hommages de leurs feudataires , sous un orme , et l'histoire nous apprend que les seigneurs d'Aste étaient obligés d'offrir à ces suzerains un épervier.

Plus tard , la possession de cette citadelle fut long-temps disputée aux Anglais , lors des guerres de la Guienne. Froissard rapporte qu'en 1373 , le duc d'Anjou étant venu attaquer la ville , éprouva une si vive résistance , que ses efforts furent inutiles. Il s'arrangea alors avec Gaston Phœbus , qui promit d'engager le gouverneur , Arnaud de Béarn , son cousin , à lui remettre la place ; à cet effet , il manda ce dernier près de lui. Voici le récit de Belleforest , celui qui a écrit *La Mer des histoires françaises*.

« Adonques , se despartit de Lourdes , le chevalier messire » Pierre Arnoul , et vint à Ortais , et se descendit à l'hostel de » la Lune.

» Quant il sentit que poinct et temps fût , il vint au chastel » devant le Comte , qui le receust joyeusement , et le fist séoir à » sa table , et lui monstra tous les beaux semblans d'amour qu'il » peust , et après disner , il luy dist : — Pierre , j'ay à parler à

» vous de plusieurs choses; si ne veuil que vous partiez sans mon
» congé. »

Le chevalier répondit : — « Monseigneur , voulenstiers ne
» partyrai point , si l'aurez le premier ordonné. »

« Advint que le tiers jours après qu'il fust venu , le comte de
» Foix pris la parole , et luy dist en hault , tant que tous l'ouy-
» rent : — Je vous ai mandé , Pierre , et vous êtes venu. Sachez
» que Monseigneur d'Anjou me veult grant mal pour la garnison
» de Lourde que tenez , et bien prèz en a été ma terre toute
» courue , n'eussent été quelques bons amis que j'aie en sa che-
» vauchée. Sy vous faits le commandement que le chastel de
» Lourdes me rendiez.

» Quant le chevalier ouyst ceste parole , il fust tout esbahi , et
» pensa ung pestit pour sçavoir quelle chose il respondroit , car
» il véoit bien que le comte de Foix parloit à certes. Toutefois ,
» tout pensé et considéré , il dist : — Monseigneur , vrayment
» je vous doys foy et hommage , car je suis ung chevalier de
» votre sang et terre ; mais le chastel de Lourde ne vous rendrai
» jà. Vous m'avez mandé ; si vous pouvez faire de moy ce que
» vous plaira. Je tiens le chastel du roy d'Angleterre qui m'y a
» mis et establis , et à personne que soit je ne le rendrai , fors
» à luy.

» Quant le comte de Foix ouyst ceste réponse , sy luy mua le
» sang de félonnage et courroux , et dist , en tirant hors sa
» dague : — Ho ! ho ! trayste ! As-tu dist que non ? Par ceste
» teste , tu ne l'as pas dyt pour riens !

» Et adoncques fêrit-il de sa dague sur le chevalier , pour
» telle façon , qu'il le navra moult vilainement en cinq lieux.

» Et le chevalier dysoit : — Ah ! ah ! Monseigneur ! vous ne
» faistes point gentillesse , qui m'avez mandé et me occiez !

» Et toustesfois il eut coups de dague. »

Ce pauvre château , après avoir servi de prison d'État , en est
venu aujourd'hui , sous le nom de place de troisième ordre , à
servir de caserne à une compagnie de vétérans. — On voit en-
core à ses pieds quelques bastions et une tour qui formaient des

postes avancés aux assiégeans. A cette heure , le lierre les dévore ; chaque jour qui passe les mine par le pied , et , à leur sommet , le hibou pond sa couvée.

LETTRE XVII.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

Des bandes nombreuses d'hommes et de femmes ne faisaient que passer et repasser sous mes fenêtres , en poussant des hurlemens sur un mode trainard , coupé de silences et de repos. J'ai demandé ce matin la cause de ce tapage ; on m'a répondu qu'il avait lieu en l'honneur de Sainte-Croix , dont la fête tombe aujourd'hui , et que ces gens étaient des pèlerins qui se rendaient à *Bétharam* , en chantant des cantiques dans leur patois.

Sur-le-champ , j'ai fait seller un cheval , et curieux de savoir ce que c'était qu'un pèlerinage , j'ai exécuté moi-même celui-là.

— Je vous assure que , tout le long de la route , une grande pitié m'a saisi à la vue de ces malheureux , couverts de haillons et de chapelets , qui abandonnent leur famille , leurs affaires , et accourent de vingt lieues à la ronde , — couchant pêle-mêle , hommes et femmes , aux bords des chemins , — s'agenouillant à chaque minute , pour venir , chrétiens à moitié païens , se prosterner devant une madone de plâtre , dont ils adorent , non le souvenir et les vertus , mais l'image.

Cela m'a gâté le pittoresque de la route , qui tantôt se trouve au niveau du Gave , tantôt le domine de plusieurs centaines de pieds. — Le village de *Bétharam* se compose d'une vingtaine de maisons , d'un séminaire aussi grand que le village , et de la chapelle de Notre-Dame , desservie par le séminaire. Tout ceci est situé sur la lisière des montagnes , entouré de vertes forêts , dans une position enfin qui frappe l'âme et doit , par conséquent , la disposer à la croyance ; car nos prêtres ont toujours placé leurs croix sur les hauts lieux ou dans des sites imposans , afin d'appeler au secours , je ne dis point de la religion qui n'a pas besoin de secours , mais du culte extérieur qui ne peut jamais

s'en passer, et la grandeur de la nature et la faiblesse de l'esprit humain.

A mon entrée en Bétharam, je me suis cru d'abord à une fête ordinaire de village. J'ai vu des cabarets en plein vent et du monde plein les cabarets; des vendeurs de livres bénis, des Arragonais au teint maure chargés de coquilles, des montreurs d'ours et des ivrognes qui chantaient; mais bientôt je suis monté au *Calvaire*. Là, j'ai été vivement ému.

Imaginez, sur une montagne, d'où l'on aperçoit le château et la magnifique plaine de Coaraze, une espèce de jardin anglais aux divers coins duquel on a construit une douzaine de *stations*; chacune d'elles est ornée de figures représentant les Apôtres ou quelque trait de la passion du Sauveur. Tout autour, des malheureux sanglotent et se frappent la poitrine, en maudissant Pilate et Caïphe. Cela m'a rappelé cet admirable drame du Golgotha, qui a sauvé le monde. Et me reportant, par la pensée, à dix-huit siècles en arrière, j'entendais, malgré le bruit strident de la domination romaine, abattant, une à une, sous le fer de ses légions, les couronnes et les cités, ce dernier cri de l'Homme-Dieu expirant : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Le devant de la chapelle, ainsi que celui de la plupart des plus minces habitations pyrénéennes, est de marbre. Au-dessus de la porte, on a placé l'image de *Notre-Dame*; image gracieuse et qui ne manque point de verve. Je n'en dirai pas autant des quatre Évangélistes qui l'accompagnent; ce sont des statues pleines de roideur, chose qui s'allie mal avec la persuasion. Or, les Apôtres ont persuadé, mais l'artiste n'a pas compris les Apôtres.

J'entrai enfin dans l'intérieur. Quel tableau! Des enfans et des vieillards malades, dans l'enthousiasme de la croyance et de la foi, conduits par leurs proches, s'efforcent de percer la foule pour atteindre une grille en fer qui sépare le prêtre des assistants; des infirmes se traînent sur les dalles, au risque d'être étouffés, afin d'approcher aussi de l'officiant. Que fait donc celui-ci? Il leur donne tout simplement à baiser une étole sacrée,

dont le contact doit les sauver de toute maladie. Je doute fort que ce remède en ait jamais guéri aucun ; mais j'ai admiré combien le cœur de l'homme a besoin de mystères et de merveilles.

LETTRE XVIII.

J'avais entendu parler des palomières de Saint-Pé. Je me suis donc arrêté à ce village en revenant de Bétharam.

C'est une chose singulière.

Depuis la fin d'août jusqu'à la mi-septembre, les ramiers exécutent par troupes leur passage dans ce pays. D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? On ne sait ; mais , peu importe ! On en profite.

Voici comment.

En général , ces oiseaux ne s'élèvent pas à une grande hauteur. La plupart du temps , d'ailleurs , à moins d'une saison très-chaude , il y a de la neige sur les crêtes. Ils préfèrent donc , comme les cailles , suivre la ligne des collines , jusqu'au point où la chaîne s'abaisse.

Les habitans du pays , ayant observé cette disposition , établissent à des endroits qui semblent privilégiés , des cabanes dans lesquelles se cachent des sentinelles. Si les ramiers volent directement à la gorge qui forme un demi-cercle et sur laquelle sont les filets , on les laisse venir ; s'ils s'écartent , les sentinelles les forcent , par leurs cris , à s'y engager. Mais il arrive quelquefois que , parvenus au bout de la gorge , ils soupçonnent quelque piège ; alors , à l'instant où ils veulent s'élever , des hommes placés en l'air dans de grands trépieds , lancent au-dessus d'eux un bâton en forme de croix , recouvert de chaux.

Les palombes , pensant voir l'épervier fondre sur elles , s'abattent le plus près de terre possible , rasant le sol avec vitesse , et vont donner tête baissée dans le filet , qui , lâché à leur approche , au moyen d'une petite corde , par l'homme du trépied , tombe sur elles et les recouvre.

La saison en rapporte ordinairement trois mille. J'en ai vu prendre cent d'un coup.

Saint-Pé offre encore une autre curiosité.

C'est une caverne placée au milieu d'un ravin sur la pente de la montagne. Jusqu'à présent, l'eau avait empêché d'y pénétrer; mais, cette année, un jeune médecin de Lourdes, ayant appris qu'on y avait trouvé quelques ossemens, amena un jour avec lui plusieurs personnes munies de torches et de pelles. Après un travail assez pénible, il réussit à s'enfoncer fort avant dans cette espèce de grotte. On la trouva garnie de stalactites énormes, qu'il fallut briser en partie pour se frayer un passage, et l'on arriva enfin à deux monceaux de débris humains. La plupart étaient d'une proportion ordinaire; néanmoins, on y a recueilli un humérus qui a dû appartenir à un sujet d'une taille gigantesque, et aussi quelques ossemens d'animaux, parmi lesquels on a cru reconnaître ceux d'un ours.

Que conjecturer à cet égard?

Les plus âgés du pays n'ont aucun souvenir d'avoir entendu parler de cette caverne, et Cuvier est mort.

J'allais remonter à cheval, quand j'ai aperçu, indignement obstruée par un pâé de maisons, une église dont l'architecture m'a semblé d'une époque antérieure à la renaissance. J'y suis entré. C'était celle des Bénédictins, fondée en 1302! — Nous ignorons toutes nos richesses.

LETTRE XIX.

Lourdes, où me voici de nouveau, est située entre deux montagnes qui commencent la gorge de Pierrefite, et qui sont, le Bée à droite, le Gers à gauche.

J'ai fait seul une excursion à la première. Dans mon ignorance des sentiers, j'ai voulu monter au hasard et un peu vite; mais, à une certaine élévation, le cœur m'a failli: tout s'est mis à tourner autour de moi; je me suis senti pris du mal de mer et j'ai été obligé de m'asseoir. C'est la seule fois que cela me soit arrivé dans la montagne. Pourtant, comme vous le verrez en temps et lieu, je suis parvenu à des hauteurs cent fois plus considérables.

Du faite du Bèc, j'ai aperçu, dans le lointain, le lac de Lourdes dont l'étendue est d'une lieue et demie, et la profondeur de cent pieds. Le soleil dardait ses rayons à la surface; le vent agitait les roseaux qui tapissent ses rives; on eût dit un grand miroir, bordé d'une frange verte.

Soudain, j'ai vu se dérouler à mes pieds la vallée de Bat-Souriguères, que m'avaient cachée jusque-là, les anfractuosités du mont. Ça a été un charmant coup-d'œil. Ce vallon, en effet, est de forme circulaire; ses villages, comme ses cultures, sont disposés en gradins, et tandis que la crête peu élevée des monts qui l'entourent, présente à l'œil une roche blanchâtre, la vue se perd délicieusement au-dessous, au milieu de la verdure.

Descendu au petit village d'Ossen, j'ai suivi le lit du *Bescuns*, torrent qui était alors à sec. C'est une des plus effrayantes promenades que j'aie faites, et des mieux révélant notre petitesse! Qu'on se peigne des débris de toute sorte, traînés là des sommets voisins par les pluies de l'automne et encaissés par d'autres débris, lesquels tomberont aussi un jour, de plus de douze cents pieds de hauteur. Par intervalle, je distinguais au milieu de chétifs arbustes qui croissent au flanc des rochers, quelques chèvres à demi sauvages, ou de maigres brebis conduites par un pâtre, qui, circulant une par une le long des étroits sentiers faits pour elles, formaient à la montagne comme une ceinture mouvante.

Après avoir marché long-temps, je suis arrivé à une forêt, où j'ai demandé à des bûcherons le chemin de la *Grotte du loup*. Aucun d'eux ne m'a compris; car ici l'on entend moins communément le français, qu'au cœur de la montagne, où les étrangers séjournent. Remontant alors les bords du gave, je suis arrivé à une île dans laquelle il y a une scierie de planches, et qu'on appelle le *Chalet*. Si ce nom rappelle la Suisse, le site fait croire qu'on y est. Là, un homme qui labourait m'a offert de me conduire. J'ai accepté.

Nous avons visité d'abord les grandes *Espeluts* (*speluncæ*). Ces trois cavités naturelles qui se touchent, forment trois arcades d'au moins quarante pieds de largeur chacune, et d'une

étendue fort considérable. Elles ne sont, du reste, remarquables qu'à ce titre. La quatrième, ou *Grotte du loup*, qui se trouve à quelque distance des autres, offre quelque chose de plus curieux. On n'y pénètre qu'en rampant et avec de la lumière, par un chemin difficile et même dangereux. Dès l'entrée, elle se divise en deux branches, dont l'une, peu profonde, court vers l'est, l'autre vers l'ouest. La largeur de cette dernière n'est presque jamais de plus de vingt pieds (elle est souvent moindre), ni sa hauteur de plus de quarante; mais elle présente une longueur approximative de trois cents pas. De belles stalactites se forment incessamment par l'infiltration des eaux, et servent de souvenirs aux curieux, qui les cassent à coups de bâtons. Quant aux murailles, elles sont tapissées de noms et de chauve-souris. Ces tristes oiseaux, effrayés de nos lumières, volaient en criant à l'entour, menaçant de les éteindre, ce qui ne nous eût pas facilité le retour; dans les ténèbres d'ailleurs, on aurait pu se tromper de route, et au lieu d'aller rejoindre l'entrée, courir se précipiter dans le puits qui termine la grotte. J'y ai jeté une pierre: au son qu'elle a rendu, j'ai cru reconnaître que l'eau était à une grande profondeur; mais personne n'a encore osé s'en assurer par soi-même.

Mon conducteur m'a affirmé qu'un de ses enfans avait manqué de tomber récemment dans cet abyme. Il m'a dit aussi qu'en labourant, il avait découvert dans son champ des ruines de maisons et de fortifications. Dans le pays, on fait remonter tout cela aux Anglais.

Avant de rentrer à Lourdes, j'ai visité encore deux choses que je vous recommande.

La première, c'est l'attrayante promenade qu'on appelle le *Paradis*. Rien n'égale la fraîcheur et l'enchantement de ce lieu. Devant vous, un vert rideau que termine la montagne; à vos pieds, le Gave bordé de saules; derrière vous, des champs veloutés, et au loin, la citadelle qui se tient fière sur son rocher. Je sais peu de jardins qui valent cela.

La seconde chose, c'est la *Pierre de la Liberté*. Ce bloc, scellé

sous la République au milieu de la place d'armes , laisse voir sur trois de ses faces , ces mots : *Liberté , fraternité , la loi* ; — sur la quatrième : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait.* »

J'ai connu des gens qui admiraient de bonne foi cette maxime patenne, et la proclamaient excellente. Elle serait , en effet , la meilleure de toutes , sans celle-ci qui est une maxime chrétienne : « *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit.* »

LETTRE XX.

En quittant Lourdes, qu'on peut appeler , à bon droit , le seuil des eaux thermales dans les Hautes-Pyrénées , la plaine vous suit encore durant un espace de quelques centaines de toises , jusqu'au lieu que l'on nomme dans la contrée , *le Tiron de la justice* ; mais à cet endroit , touchant lequel on vous raconte , je ne sais trop quelle histoire de brigands exécutés là , se présente tout à coup , vis-à-vis la vallée de Bat-Souriguères , le gave Béarnais , qui force le chemin à longer le pied du Gers. — A partir de ce point s'ouvre réellement la grande scène.

Vous n'êtes pas , il est vrai , resserré , comme plus avant dans la montagne , entre des roches qui semblent vouloir se joindre pour vous étouffer ; la route même conserve toujours une assez grande largeur. Mais , autour de vous , c'est l'aridité la plus complète , la désolation la plus intense. Partout la pierre coquillière , avec ses parois crayeux qui absorbent le soleil , vous fatigue la vue ; partout un sol évidemment tourmenté par les accidents géodésiques , n'offre que destruction et stérilité ; et , au-dessus des chatnois collatéraux , vous apercevez la tête en pain de sucre du Mont-de-Soulom , qui sépare Luz de Caunteretz , écrasant , de tout son poids , ces deux villes perdues à trois mille pieds au-dessous de lui. Puis , sans transition , à un détour du chemin , vous vous trouvez subitement , comme par un coup de baguette , à l'entrée d'un délicieux ovale , jeté là , ainsi qu'un oasis , par la main de Dieu dans le désert. C'est le Tempé de la France ; c'est la vallée d'Argelez.

Imaginez une enceinte de près de deux lieues de longueur, qui se creuse au centre, des deux côtés, dans la forme d'un cirque romain, et qui, sans la gorge de Luz et celle de Cauteret, ouvertes à l'extrémité comme deux gueules incessamment béantes, semblerait vouloir enfermer ce petit monde dans une circonvallation infranchissable. Rien de plus frais ni de plus séduisant que cet immense entonnoir, qui, selon toute probabilité, fut jadis un lac. De toutes parts, une multitude de petits ruisseaux mettent en mouvement des scieries de planches, et, mêlant leurs bruits à ceux de l'air, viennent agréablement frapper l'oreille d'une modulation indistincte. Autour de vous, des champs de maïs, des vignes entrelacées à des arbres fruitiers, des prairies hérissées de sain-foin et de folle-avoine, font ressembler le terrain, par toutes ces cases diverses, à nos tables de mosaïque. Au loin, à l'issue des vallées, de vieilles tours millénaires apparaissent, pleines de roideur comme le squelette du passé. A gauche, se déploie le beau *rideau de Davantagues*, avec ses trois régions bien distinctes, à savoir : le village et la civilisation ; au-dessus, à plusieurs centaines de toises, les arbustes sauvages et le terrain de transition ; sur la crête, enfin, des roches, la bruyère roussie, et quelques misérables cabanes abandonnées, chauffant au soleil leurs reins de chaume.

Mais c'est surtout aux flancs opposés, que la vallée d'Argelez étale et prodigue ses enchantemens !

Montons, si vous voulez, à St.-Savin, cette dernière possession de l'église dans la montagne, qui a servi de refuge aux Bénédictins, quand la gloire de ces savans moines, devant les travaux desquels tout ce qui pense, chez nous, se devrait agenouiller, ne fut plus considérée que comme un titre de persécution. — Quel cadre admirable et indescriptible !

Au nord, la vieille tour de Vidalos, bâtie par Centulle III, comte de Bigorre, correspond avec le fort byzantin de Vieux-sac, où naquit Barrère, situé à l'autre coin de la vallée. Dans l'intervalle, à compter des montagnes de Salos, jusqu'à la gorge de St.-Sauveur, douze ou quinze joyeux villages, cou-

verts tous en ardoises , sont répandus à travers mille bouquets d'arbres. Sur la route qui traverse la vallée comme une ligne droite, de nombreuses cavalcades , parties le matin des établissemens thermaux , se croisent avec des chaises de poste qui s'y rendent , ou le char du paysan traîné par des bœufs qui en reviennent après y avoir laissé des provisions.

Mais , ce qu'on ne saurait rendre , c'est la pureté avec laquelle se découpent sur l'horizon les vagues de la montagne ; les accidens d'ombre et de lumière qui se succèdent et varient si étrangement la physionomie des objets !

Quoi qu'il en soit , dirigeons-nous vers ces grands marronniers qui faisaient partie du jardin de l'ancienne abbaye. Aujourd'hui, ils servent , dans les beaux jours , de salle à danser aux habitans des villages voisins.

Cette chapelle , qui était jointe aussi au couvent , et qui est encore sous l'invocation de Notre-Dame-de-Pietas , n'a de remarquable que sa situation sur le haut d'un rocher. On m'en avait vanté l'intérieur ; je l'ai trouvé du plus mauvais goût. Le plafond ressemble à celui de nos salles de théâtre ; il est orné de petits oiseaux et de floritures mondaines.

En pénétrant dans le village , nous nous arrêterons sur la place publique , pour gourmander l'administration communale ; cette place contenait jadis une petite église bâtie par les moines et d'architecture romane , ainsi que presque toutes les constructions de ce pays ; la place était assez grande , certes , pour ce qu'on en voulait faire , et l'on pouvait d'ailleurs acheter une maison voisine ; mais ici l'on n'aime pas les murs noircis. C'est vous dire que l'édifice religieux a disparu. — En vérité , qui se croirait en France ? Ne dirait-on point que nous avons des monumens à revendre ?

Heureusement , on a respecté la seconde nef.

Celle-ci , élevée à quelques pas plus loin , se présente d'une façon très-pittoresque , au bout d'une avenue qui sert de halle et qu'elle borne complètement. Sa couleur jaune est aussi favorable à la peinture que ses créneaux et ses meurtrières aux sou-

venirs de ces âges , où , grâce à l'alliance de l'autel et de l'épée , le monde était tout d'une pièce.

La forme de l'église est une croix grecque , surmontée d'un clocher en éteignoir. Son portail est de la plus grande simplicité , mais ne manquant point d'élégance , et l'ogive qui le couronne , se distingue , ainsi que celles des fenêtres , par sa hardiesse.

Quant à l'intérieur , il répond à ce qu'on attend de l'ordre de St.-Benott. Le chœur est orné de stalles en bois , représentant des figures allégoriques , et de plusieurs bons tableaux ayant rapport *aux faits et gestes de St. Savin*. L'orgue , qui était d'un travail parfait , a été brisé par le tonnerre , et le fond de l'église est éclairé par une belle rosace à vitraux peints.

A l'instant où je transcrivais ces notes , un jeune enfant de chœur m'a demandé si je voulais voir les reliques et le tombeau de St. Savin. Moi , qui pousse la curiosité jusqu'à l'extrême , j'acceptai avec empressement. Il me conduisit alors dans une des chapelles latérales qui forment les branches de la croix , et , tandis que j'examinais avec grand soin un superbe tombeau à pendentifs , de quinze à vingt pieds de haut , posé sur un piedestal en marbre noir , mon guide , tirant d'une niche pratiquée dans l'autel même , deux boîtes peintes en rouge , me les présenta respectueusement. « Qu'est-ce cela , mon enfant , lui dis-je ?

— Lisez , Monsieur , me répondit-il. »

Je lus alors , sur un petit morceau de papier collé au verre : *Peigne de St. Savin* ; — et sur l'autre boîte : *Calotte de St. Savin*. Je souris à cette vue. Mon jeune conducteur me regarda avec de grands yeux étonnés , ne comprenant pas qu'on pût se permettre de douter de l'authenticité des reliques de son église.

Pendant qu'il les remettait en place , j'aperçus au milieu de l'autel une pierre carrée qui s'y trouvait scellée. « Qu'est-ce ceci , dis-je en posant le doigt dessus ? — C'est la pierre sacrée , Monsieur. Quand on y touche , on commet un grand péché.

— Je suis donc coupable alors ?

— Oh non ! Monsieur ; vous ignoriez que ce fût une faute ; l'intention seule fait tout.

— Pas si naïf ! repris-je en m'en allant ; pas si naïf ! On s'y prend de bonne heure à présent pour élever un casuiste ; quant à remplacer les Bénédictins , on n'y songe mais. »

LETTRE XXI.

Pour gagner la ville de Luz , c'est à l'extrémité sud de la vallée d'Argelez , à Pierrefite , dernière poste du royaume , que se trouve notre chemin. Ce défilé forme de véritables thermopyles.

Jusqu'ici , la montagne nous avait laissé un peu d'air et de passage ; mais une fois au premier pont du défilé , on n'a plus devant les yeux qu'une longue avenue, dont la lugubre déclivité donne à craindre d'être enseveli sous elle. — Ce contraste produit une impression d'autant plus forte , qu'il a lieu en présence de la vallée d'Argelez , si riante , si élyséenne.

— La gorge de Luz , qui suit une ligne parallèle à celle de Caunteretz , dont elle est séparée à sa naissance par le St.-Aulaire , plus tard , par les hauteurs de *Soulom* et le pic de *Viscos* , se déroule dans une étendue de près de deux lieues. Elle se compose d'énormes amas calcaires , de schiste micacé , de minerai ferrugineux , à travers lesquels on a tracé , au moyen de la mine , une voie de quelques pieds de large pour la circulation humaine.

Parfois , les montagnes se rapprochent tellement , qu'elles semblent former un portique en se rejoignant au-dessus de vous ; à d'autres instans , elles viennent vous regarder face à face et vous barrer le passage , si bien que leurs assises qui se touchent , interceptent complètement le cours du Gave. Voilà pourquoi l'art a dû employer tous ses efforts à surmonter les obstacles. Onze ponts , commencés en 1735 , sous l'intendance de M. d'Étigny et sous la direction de M. de Pomeru , ont été jetés sur le courant.

Grâce à eux , les montagnards purent connaître , en 1743 , ce que c'était qu'une voiture ; et c'est à ce prodigieux travail que la vallée de Barèges a dû sa prospérité. Inutile de dire

qu'ils ont été fréquemment détruits par les eaux. Ils le sont encore périodiquement presque tous les hivers ; mais , dès les premiers beaux jours , la ténacité montagnarde ne manque pas de les rétablir.

Rien ne saurait donner idée à ceux qui n'ont jamais quitté le pavé de nos routes royales , de la singularité continuelle de ce louvoiement ; de la terreur dont vous frappent ces menaçantes stratifications , qui semblent prêtes à s'élancer sur vous de plusieurs centaines de toises ; de ce mugissement du torrent , lequel , parti de la cime d'une des plus hautes sommités européennes (le Mont Perdu) , forme d'abord une cascade de 1266 pieds ; puis roulant de ressauts en ressauts , arrive à la gorge de Luz , grossi d'une multitude d'autres gaves. Là , s'encaissant à six cents pieds plus bas que la route , il épouvante de sa grande voix , en se brisant à l'encontre des rochers , le spectateur qui le regarde et l'écoute.

Mais dans cette gorge , où le soleil pénètre à peine à son zénith , il y a , pour ainsi dire , une verdure éternelle. De son bord jusqu'à la route , le torrent est frangé de buissons ; de la route jusqu'à leur faite , les montagnes sont garnies de pins , et tout cela est entrecoupé de ravins dont la couleur noirâtre tranche sur le vert des feuilles ; de cascades dont l'écume les fait ressembler de loin à un voile qui flotterait. Une d'entre elles s'engouffrant à pic comme un tonnerre , sous un pont formé par des roches , lui a fait donner le nom de *Pont-du-diable*. Ces mots-là peignent les objets.

Enfin , tel est le sentiment qu'inspire la sauvage majesté de ces lieux , qu'il va jusqu'à la superstition.

Les habitants du pays ne passent jamais , qu'en se signant , devant une espèce de grotte qu'ils supposent avoir été jadis habitée par des démons , et qui n'est que la galerie d'une minière abandonnée , où l'on avait cru trouver des filons d'argent.

Pour compléter ma pensée (si pensée il y a) , — je vous dirai que la gorge de Luz a l'air d'un chemin qui mènerait à l'enfer.

LETTRE XXII.

Non , jamais surprise pareille ne me causera une pareille émotion ; jamais pareille émotion ne me causera une pareille surprise.

Je suis au vallon de Luz.

Il y a deux heures que je le regarde , et il me semble qu'il n'y a pas deux minutes. — Je voudrais pouvoir vous rendre ce tableau par la parole ; mais toutes les paroles réunies n'ébaucheraient pas même ce tableau.—Que vous dirai-je ? Dès l'abord que je l'ai vu , je me suis refusé à croire que je le voyais ; à présent que je ne le vois plus depuis long-temps , il vient sans cesse se replacer sous mes yeux .

Contraste indicible , qui fera toujours le désespoir du peintre , le tourment de l'écrivain , et dont le plus grand charme pour tous deux sera cependant d'être indicible !....

Qui est-ce qui s'attendrait , je vous le demande , au sortir de l'horrible pas que j'ai dit , à se trouver soudainement en face du plus vert triangle isocèle , que la main de Dieu ait jamais formé?.... Je me tourne vers la gorge ; je n'aperçois qu'une nature brute livrée anciennement à d'affreuses convulsions. Si , au contraire , c'est la vallée que je contemple , je ne vois que frais peupliers qui se mirent au bord du Bastans ; que prairies chargées d'un nombreux bétail , agitant de nombreuses clochettes ; que petits moulins au repos , contre lesquels l'onde se brise en formant autant de cascates ; que paysannes en capulet rouge , filant la quenouille au milieu des champs ; que cavalcades de baigneurs qui sillonnent gaiement la plaine ; que montagnards en culotte courte , labourant sur le penchant des monts , à des élévations deux fois plus hautes que la plus haute pyramide d'Égypte ; que jeunes enfans coiffés de la berrette conique ; bref , toute une existence idyllaire que j'aurais à peine supposée dans la tête des poètes.

Au point central de toutes ces choses , et les groupant autour d'elles comme un faisceau , se découvre ma cité paternelle ,

Luz , à laquelle je ne songe plus sans avoir des larmes pleins les yeux ; Luz , qui a réveillé en moi l'instinct de la montagne ; Luz , ma ville chérie , avec sa vieille église de Templiers , crénelée de haut en bas et qui vous montre les dents , prête encore à défendre ses ouailles ; Luz , avec son hôtel-de-ville byzantin , qui tombe en ruines , et ses deux tours de *Sainte-Marie-du-Castet* , débris de guerre et de moyen-âge , lesquelles vous saluent amicalement de leur roc.

D'abord , à l'extrémité de l'angle gauche , qui , glissant entre deux montagnes , se prolonge en pointe vers Barèges et s'appuie au Tourmalet , se présentent , comme trois frères , environnés de majestueux bouquets d'arbres , Esquièze , Sers , Viézy. — A l'angle droit , séparé de ces derniers par le Bergons , et plongeant sur la gorge de Gavarnio , s'offre , bien posé au soleil , entre un précipice de deux cents pieds et des montagnes de deux cents mètres , un petit village tout neuf , luisant , poli , et se donnant des airs de grande ville : c'est Saint-Sauveur. — A la base enfin du triangle , au débouché de la gorge de Pierrefite , vous avez auprès de vous Saligos ; un peu au-dessus , Visos ; puis , perdus comme un point au haut du ciel , Grust et Sasos , dominés tous deux par les sommets d'Arragnouède.

Placez maintenant pour encadrement à ce glorieux triangle : ici , les glaces de Néouvielle (vieille neige) , et le Pic-du-Midi ; là , Bugaret et Bacheviron ; de ce côté , Obiste , Lagnouède , Soulom ; — Pélion sur Ossa ! Animez , en outre , ces larges espaces par quelques-uns de ces effets inhérens à la montagne , soit un brouillard léger , semblable à un fluide d'or qui se dissipe sous un rayon de soleil ; soit l'aigle fendant la nue à grand battement d'ailes , ou se jouant dans les vagues de l'air , en jetant des glapissements ; soit tous les tonnerres du ciel s'abattant sur la vallée , comme pour y produire le chaos , et vous conviendrez forcément qu'aucune plume ni aucune palette humaine , ne peuvent esquisser dignement cette scène intraduisible.

LETTRE XXIII.

Je parcours la ville de Luz.

Cette petite maison, située au bout d'une rue tortueuse, sur la lisière des prairies, et qu'occupe aujourd'hui un fabricant de Barèges, est celle où est né mon père.....

— Je demande à la visiter.

« Eh quoi ! Monsieur, me dit-on, vous êtes le fils de *Miquel* ? C'est un des nôtres ! entrez ! »

On me conduit alors à une petite chambre ayant vue sur le versant de Bergons, et qu'habitait mon père encore enfant.

Cette silhouette, conservée religieusement sur un écrin, c'est la sienne; car le montagnard ne veut pas oublier ses frères. Combien je suis touché de ce souvenir ! Que j'embrasse avec plaisir cette image !....

— Ah ! je le sens !... Pour quitter une pareille patrie, il ne faut rien moins qu'une révolution, et le timbre de Quatre-vingt-neuf vibrant à l'horloge des siècles !

ACHILLE JUBINAL,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

(*La fin à un prochain Numéro.*)

DÉTAILS

SUR

LE SIÈGE DE GIRONNE ,

en 1843 ,

PAR LE GENERAL PRIM.



(Suite et fin.)

16 Octobre. — Je me suis levé vers six heures. Le temps était couvert. Un brouillard épais couvrait Gironne, dont nous ne voyions que le pied. A mesure qu'un rayon furtif du soleil tombait sur cette masse de vapeurs, on la voyait se détachant par flocons, jusqu'à ce qu'enfin elle se fût entièrement dissipée. On eût dit une mer dont tous les flots auraient successivement subi une attraction invisible jusqu'à son entier épuisement. Je suis sorti avec notre hôte, le chanoine P....., et nous sommes allés vers Gironne. On n'entendait pas le moindre bruit. Nous avons d'abord suivi le bas-fond et nous nous sommes reposés auprès d'un bouquet de chênes, d'où, avec l'aide de notre longue-vue, nous cherchions à voir la ville; mais les nuages cachaient le soleil et nous la distinguions moins bien encore qu'à l'œil nu. Pas un soldat sur les remparts. La ville semblait morte. Une seule sentinelle veillait à la porte de France. Nous étions

alors à 8 ou 10 minutes de Gironne. Une centaine d'hommes environ sont sortis de la place et ont pris la route de Mont-Juich, où nous les avons vus entrer. Il n'a pas été tiré contre eux un seul coup de fusil. Il me semblait qu'il aurait été facile de contrarier leur passage, et j'en ai acquis la certitude plus tard ; car, en sortant de ce lieu, nous nous sommes dirigés vers une métairie appelée la Torre, où se trouvait un campement de soldats. Il y avait aussi un dépôt de boulets de divers calibres, mais tous petits. Les soldats nous ont indiqué le chemin qui conduit aux batteries de Puig-Roque, et nous nous y sommes acheminés à travers la montagne, couverte là d'un bois de chênes-verts. A notre droite était une batterie qui nous a paru entièrement terminée ; mais nous n'y avons pas vu de canons. Un seul soldat y veillait accroupi derrière les fascines, et ne présentait à Gironne, qu'il avait sans doute mission d'observer, que le sommet de la tête jusqu'aux yeux. A notre gauche était une autre batterie construite dans de plus grandes dimensions. Celle-là semblait armée de toutes ses pièces. Au-dessous et sur le revers de la montagne se voyait un campement assez nombreux au pied d'une vieille mesure. C'était une confusion d'uniformes de toutes couleurs ; mais l'artillerie paraissait dominer. Là, nous n'étions qu'à 5 minutes de Gironne, tout au plus. Au retour, nous avons trouvé un jeune capitaine du 20^e, gradué de lieutenant-colonel, avec lequel nous sommes entrés en conversation. Il commandait le campement de la Torre. Il nous a dit que les cortès avaient dû s'ouvrir aujourd'hui, et qu'il attribuait à cela la lenteur des opérations de Prim, qui, jusqu'à présent, semble n'avoir voulu que gagner du temps ; on agira ensuite avec les insurgés suivant l'opinion exprimée par la majorité. L'inaction de Prim donne à cette explication une apparence de vérité ; mais j'ai peine à comprendre qu'un gouvernement, quel qu'il soit, attende d'une majorité l'ordre de comprimer une insurrection armée et maîtresse de points importants, ou de se soumettre à des conditions qui en consacrent la légitimité. Il est certain que tout serait terminé depuis long-temps, à

Gironne au moins , si on l'eût voulu ou su faire. J'ai appris du même officier, que, le jour de l'attaque de Mont-Juich, il n'avait manqué aux assaillans , pour se rendre maîtres de la place, que des échelles plus longues. Comment des échelles fabriquées exprès n'avaient-elles pas les dimensions nécessaires? Un capitaine seul parvint à escalader le château. Je ne sais par quel miracle il est encore en vie et a pu rejoindre sa compagnie au quartier-général de Prim. Notre interlocuteur nous parla aussi de l'armée et de sa composition. Les fatigues que peut supporter une armée espagnole , dans l'état de délabrement où elle est , semblent fabuleuses. Son régiment qui , lors du pronunciamiento de juin , suivait Narvaez, partit de Valence avec ce général, et arriva avec lui à Madrid dans trois jours , franchissant ainsi une distance de 70 lieues espagnoles. Les guías , ramassis des bandes carlistes et des corps francs christinos , ne sont, d'après cet officier, que des pillards bons pour un coup de collier. A Mataro , ils entrèrent les premiers dans la ville , mais ils se répandirent aussitôt dans les maisons pour les piller ; et comme le combat continua dans les rues , ils n'y prirent aucune part. L'un d'eux reconnut son fils parmi les insurgés qui venaient d'être pris. Il le tua d'un coup de carabine , disant qu'il aimait mieux le voir mort que prisonnier. Un autre , à qui trois prisonniers avaient été confiés par un de ses camarades , les tenait enfermés dans un appartement. Il était dans la rue quand une balle vint le frapper et le fait tomber sans connaissance. Porté à l'hôpital , il ne tarde pas à recouvrer ses sens et il se rappelle alors ses prisonniers. Il sort aussitôt , se traîne , perdant son sang , jusqu'à eux , et les tue tous les trois ; puis il regagne tranquillement l'hôpital. On conçoit que de pareilles gens puissent être utiles dans un moment donné ; mais leurs services ne sont pas sans danger. Ils ont une paie de 5 réaux par jour scrupuleusement soldée , tandis que les autres troupes n'ont que 11 quartos qui ne leur sont pas payés. La proportion de la solde des uns aux autres est de 11 à 42 $\frac{1}{2}$. Il est vrai que les troupes ont de plus le pain et la viande, quand on leur en donne. Maintenant , que la paix se consolide en Espa.

gne, que deviendront ces gens? L'État ne peut les occuper qu'en temps de guerre et il devra incessamment les dissoudre. Une habitude positive de vagabondage les rend ennemis de tout travail. Ils se disperseront sans doute dans les montagnes, où ils continueront leur vie de pillage, jusqu'à ce que la balle d'un fantassin leur brise le crâne derrière une haie; car il ne faut pas compter sur la justice régulière pour punir leurs méfaits.

2 Heures. — A..... arrive de Sarria, où il fait partie de l'état-major de Prim, mais sans aucun grade, en simple amateur, quoiqu'il ait été chargé de diverses missions. Hier, on annonça à Sarria, F..... qui avait de l'argent en assez grande quantité, mais pas de vêtements. Il a été pris du côté de Torruella, et son intention était de venir nous demander un gîte à Jaffre. A.....est allé le voir et lui a envoyé des habits. Ils se sont jetés dans les bras l'un de l'autre. F..... lui a rendu des services auprès d'un oncle, juge à la royale Audience de Barcelonne. C'est un homme décidé, qui, au mois de juin dernier, suivit Prim à Madrid et lui témoignait un dévouement absolu. Il doit avoir été travaillé d'une manière puissante, pour s'être séparé de lui. On espère qu'il sera envoyé en France. Martell a failli être pris; il portait sur lui 2,000 onces d'or (166,000 fr.). On le dit actuellement à la Méda, qui s'est prononcée. Vers le soir, les insurgés ont tiré quelques coups de canon, auxquels on n'a pas répondu.

17 Octobre. — Il a plu toute la nuit, et il tombe encore ce matin une pluie fine et glacée. Nous avons bien tenté de sortir de la maison, pendant un moment de répit; mais la pluie nous y a bientôt ramenés. Gironne, Mont-Juich et la tour Saint-Jean tiraient le canon, mais sans vivacité. Entre midi et une heure, toutes les cloches de Gironne ont sonné à la fois, ce qui a étonné tout le pays; car, depuis le siège, on n'avait pas entendu le son d'une cloche. On se perdait en conjectures et en explications. Les coups de canon se sont alors multipliés. Nous sommes allés, le chanoine et moi, à la Torre, et nous sommes encore montés vers la batterie de Puig-Roque, mais sans y ar-

river. Le campement de la Torre n'en savait pas plus que nous sur le branle des cloches. Deux jeunes paysans, qui venaient de Sarria, lui donnaient pour cause l'arrivée de Martell à Gironne et le débarquement d'Espartero à Saint-Félix-de-Guixols. Généralement on suppose que les chefs ont voulu réveiller l'enthousiasme fort attiédi, par l'annonce de quelque grand mensonge. D'autres prétendent que ce sont des fêtes en réjouissance de la mort de Prim. C'est à ne plus s'y reconnaître; chacun fait sa version.

9 Heures. — Nous attendions A..... à souper, comme il nous l'avait annoncé. Un exprès arrive qui nous porte une lettre de lui, dont les termes énigmatiques nous donnent beaucoup à penser. Demain matin nous saurons à quoi nous en tenir. Je soupçonne cependant qu'une partie de la garnison de Gironne est gagnée, et que la place sera livrée à Prim. Cela est d'autant plus probable, que les vivres deviennent plus rares; le mécontentement augmente de jour en jour. On parle de manifestations qui auraient eu lieu contre les juntes. A demain donc. On disait que Prim était décidé à attaquer Mont-Juich ce matin; mais ses préparatifs ont été dérangés par la pluie de la nuit dernière. Ce soir, les soldats occupés à la Torre dont on a fait un magasin de poudre et de munitions, empruntaient des boulets aux batteries du Puig-Roque. Cela semble dire qu'on est disposé à agir très-prochainement. Cependant toutes les batteries ne sont pas montées, et l'on parle encore d'en déplacer une qui est trop élevée.

18 Octobre. — Il est 8 heures. A....., qui devait nous envoyer un exprès ce matin ou venir lui-même, n'a pas encore donné signe de vie. Notre curiosité est vraiment excitée par sa lettre d'hier. Aussi, à 6 heures, j'étais déjà sur la terrasse de notre habitation avec le chanoine P..... Gironne était dans un nuage, qui s'est peu à peu dissipé et l'a laissée à découvert. Tout semblait dormir. On n'entendait pas le moindre bruit; mais, vers les 7 heures, le Mont-Juich a envoyé un premier coup de canon, que d'autres ont suivi, mais lentement. La tour Saint-Jean a aussi fait feu. Les insurgés ont en leur pouvoir Gironne

qui est adossé à la montagne , le Mont-Juich qui est séparé de la ville par le Galligans , et sur la même montagne de Mont-Juich, la Tour-Saint-Jean qui est un peu au-dessous, plus rapprochée de la route de France , puis au-delà , presque sur le même plan , mais plus en arrière , la tour Suchet , à laquelle le duc d'Albuféra a donné son nom. Les troupes de Prim occupent trois tours qui se suivent sur la crête de la montagne, au-dessus de Mont-Juich : la montagne du Calvaire , qui domine St-Daniel et regarde le Mont-Juich ; le fort du Connétable ou de la reine Anne, situé sur le prolongement du Calvaire , mais plus au sud-est ; au sud enfin et à l'ouest, Palau sur la rive gauche du Ter , le Puig-Roque entre ces deux positions avec sa double batterie. Ajoutez à cela deux batteries qui prennent Gironne en tête et en queue , l'une au nord sur la route de France , l'autre au sud au-delà de la porte des Carmes. Ainsi Gironne se trouve dominée de tous côtés et enfermée dans un réseau de batteries qui la serrent étroitement.

Midi.—A..... arrive de Sarria, et nous recevons l'explication si impatientement attendue de la lettre d'hier. F..... était détenu au secret. Prim se rendit auprès de lui, et à l'instant sa détention cessa. Il déjeûna même avec le Général ; après quoi il se rendit à Gironne avec le drapeau blanc des parlementaires. Sa venue ne pouvait avoir lieu plus à propos pour détromper les assiégés qui célébraient , par le branle de toutes leurs cloches , l'arrivée prochaine de deux divisions de 4,000 hommes chacune, parties de Saragosse pour venir à leur secours. F..... se présenta immédiatement devant Amettler, et celui-ci , après avoir reçu sa communication , alla la porter à la junta, en le priant d'attendre son retour chez lui ; mais, après son départ, F..... courut au café. Là, il reçut les embrassemens et les félicitations de tout le monde. Puis on lui demanda des nouvelles de Martell dont on le savait le lieutenant. Il répondit que Martell était obligé de se cacher ou était déjà en France ; que , quant à lui-même, prisonnier de Prim, il s'était rendu auprès d'eux sur sa parole. Ces nouvelles découragèrent les questionneurs ; car Martell ,

d'après le bruit répandu par la junte, s'avancait avec 4,000 hommes. On parla alors des secours envoyés par Saragosse, mais il ne fut pas difficile de persuader à tous que c'était là une invention de la junte. Saragosse, il est vrai, s'est prononcée; mais seule dans l'Aragon, et elle n'a pas trop de ses forces pour résister à Conchà, qui l'a enserrée dans un blocus étroit. La consternation allait croissant; car la conséquence de tout cela, c'est qu'on était trompé par les junte et qu'on ne pouvait compter que sur soi-même. L'effet préparé par F....., long-temps illusionné lui-même, était produit. Il retourna auprès d'Amettler, et le résultat de leur conférence fut la promesse de se revoir le lendemain. Ce fut, du reste, à grand-peine que F..... obtint de sortir; les assiégés voulaient le garder avec eux. On a même prétendu que, pour le retenir plus sûrement, certains voulaient l'assassiner. On ne sait pas, du reste, quelles étaient les propositions portées par F..... Le secret en demeurait entre Prim et lui. On dit que les propositions étaient moins hautaines que dans les premiers jours, et que Bacléra, chef effectif des révoltés, qui rugissait d'abord en blasphémant à la moindre idée de capitulation, ne rugissait plus lorsqu'il entendit F..... qui, j'avais omis de le dire, fut conduit devant les junte.

Vers les 6 heures, le canon de Mont-Juich a tiré deux fois. Depuis on n'a plus entendu que quelques coups de fusil échangés entre les avant-postes. Le second message de F..... semble, du moins, avoir eu pour résultat de ralentir le feu de la place. Demain à 6 heures, si Gironne n'a pas capitulé, on ouvrira le feu. Je doute que cela soit. La temporisation employée jusqu'à ce jour, donne un grand air de vérité à l'opinion qu'on agira seulement après que les cortès auront pris une couleur bien tranchée. Cependant, tout le monde souffre de cet état de choses, qui a pour effet, d'une part, de détruire la confiance dans le gouvernement, et, de l'autre, d'encourager les insurgés par l'excès de faiblesse. L'armée que l'on expose à des fatigues inutiles et à tous les inconvénients de la guerre sans aucun de ses

avantages , se plaint hautement de cette inaction qui n'est pas moins funeste à ceux que les juntas ont retenus dans Gironne, qu'à ceux qu'elles ont obligés à s'expatrier. Le moment d'agir est favorable. Le mécontentement et la division sont dans la ville. Puis , si on le voulait , et surtout si l'on agissait avec ensemble , on aurait bon marché de l'insurrection catalane. A Barcelonne , il s'est produit un fait d'une remarquable singularité. Les républicains et les centralistes qui s'étaient fondus dans le pronunciamiento, se sont séparés ; mais , en sociétaires consciencieux, ils ont partagé leur capital , c'est-à-dire , leurs munitions. Maintenant ils travaillent chacun de leur côté contre leur ennemi commun, mais sans portée et sans ensemble. Ailleurs on verrait, dans une pareille division , la dernière phase de la lutte. Ici, qu'on se garde bien de rien pronostiquer , si l'on craint un démenti, tant les choses sont anormales , tant leur cours est peu réglé. A Ostalrich , le château est investi et il n'y entre plus rien. A Figueras, des symptômes de division ont éclaté entre les deux chefs Maranges et Mascourt de Torruella. Ce dernier a fait demander à Prim un sauf-conduit pour se présenter à lui. Prim a accordé la demande.

Ce matin plusieurs cheminées fumaient à Gironne. C'est la première fois que j'ai vu , depuis mon arrivée de Rayale , une autre fumée que celle du canon se condenser au-dessus de la ville.

19 Octobre. — Il est 9 heures passées. Point de message d'A..... , qui nous en avait promis un si la ville capitulait. Point de coups de canon. Que signifie ce silence ? Les négociations se poursuivent-elles ? Nous le saurons ce soir. Les avant-postes s'envoient toujours quelques coups de fusil , mais moins fréquemment.

10 Heures 1/2. — Message et lettre d'A..... Les hostilités sont suspendues. Des diligences de Gironne sont parties pour Barcelonne. C'est tout ce qu'il annonce pour le moment. Nous allons partir pour Jaffre , et nous saurons d'A..... le sort de la députation à Barcelonne.

Midi. — Nous partons de Rayala. Le feu de la mousqueterie a entièrement cessé. Pendant que le chariot suit ce qu'on appelle la route royale, qui a bien la largeur d'un essieu, et est toujours encaissée, nous prenons à pied, le chanoine et moi, le chemin de Sarria par le Puig-Roque. Nous passâmes ainsi entre les deux batteries, et si près de Gironne dont le Ter seul nous séparait, que nous eûmes à subir les huées de quelques miliciens qui étaient sur les remparts.

A..... nous a dit, avec plus de détail, ce que sa lettre nous avait déjà annoncé. A la suite du second message de F..... à Gironne, il a été convenu que trois commissaires désignés par les juntas et trois du quartier-général de Prim, se rendraient par deux à Barcelonne, à Ostalrich et à Figuéras, afin de s'assurer de l'état des ressources et des dispositions du parti. Trois jours sont accordés pour cette mission, pendant lesquels toute hostilité reste suspendue. Cependant Gironne demeure bloquée jusqu'au retour des envoyés. Il faut convenir que la modération de Prim a fait abus des moyens dilatoires ; mais, jusqu'ici, on n'avait rien vu de semblable. Ne dirait-on pas d'une guerre entre deux nations ? Du côté de l'insurrection sont jusqu'à présent tous les avantages que peuvent donner l'audace et la résolution, sur l'hésitation et la faiblesse. A voir les choses de près, on se prend d'un indicible dédain pour le gouvernement espagnol et pour les hommes qu'il emploie. Il faut, pour agir comme eux, ne pas savoir son métier ou trahir. Les gouvernements devraient cependant être désabusés sur ces hommes de hasard qui ayant eu un jour, un seul, dans leur vie, se croient, après cela, habiles à commander des armées. Ce n'était pas Prim qu'il fallait envoyer en Catalogne, mais un chef de prestige, comme le disent les Espagnols ; car il s'agissait, non plus de soulever les peuples, mais de faire rentrer dans le devoir les soulevés ; non plus de pousser en avant les masses indisciplinées, mais de suivre un plan de campagne, en dirigeant des hommes façonnés à la guerre.

A Sarria, on était généralement mécontent de l'armistice

accordé, qu'on imputait à une répugnance à comprimer l'insurrection. Aussi, dès le matin, une junte, en partie composée d'habitans de Gironne, s'était-elle formée pour faire des représentations au général, et les porter au capitaine-général à Barlonne, et même, s'il n'y était pas fait bon accueil, à Madrid. On sentait qu'une capitulation, ainsi ménagée, sauvait les chefs de la rébellion et les maintenait peut-être dans leurs grades et dignités. Le peuple, hostile partout à ce mouvement, aurait voulu le voir se terminer par un châtiment exemplaire; mais, chacun haussait les épaules et se disait : Les loups ne se mangent pas entre eux. C'est qu'en effet Prim a été d'abord exalté, et l'ami de ceux qu'il combat aujourd'hui. Sa conversion, de fraîche date, n'inspire qu'une très-médiocre confiance. Nous entrions à Sarria, quand nous rencontrâmes cette junte; elle paraissait fort animée. Le chanoine P...., qui en connaissait à peu près tous les membres, s'arrêta avec eux, et nous entendîmes alors tout ce que je viens de raconter. Elle venait de se présenter chez le Général; mais il n'était pas alors visible. On devait y revenir dans la soirée. Ces hommes, dont beaucoup étaient intéressés cependant à la conservation de Gironne, demandaient, pour en finir avec les révoltés, qu'on ouvrit le feu contre la ville. Nous partîmes de Sarria sans perte de temps, et continuâmes notre route vers Jaffre. Partout, sur notre passage, nous trouvâmes des familles expatriées, qui, pour vivre, erraient de village en village. Partout l'hospitalité en a recueillies, et le chanoine P...., qui est fort répandu à Gironne, salua dans tous les villages que nous traversions, des connaissances qui s'y étaient réfugiées.

20 Octobre. — A..... est parti pour Torruellas. Ce voyage paraît se rattacher à quelque mission.

Un jeune homme de Figuéras vient d'arriver. Hier à 5 heures, Martell, qu'on supposait en France, est entré au château de Figuéras en costume de matelot. 200 hommes du château étaient allés à sa rencontre. Les commissaires partis de Gironne et de Sarria, sont aussi arrivés hier à Figuéras. L'envoyé de Prim a..

dit-on , été retenu au château. 2 Heures. — A..... vient de rentrer. Il n'annonce rien de nouveau.

21 Octobre. — A..... est reparti, ce matin à 8 heures, pour Sarria. Il rentrera, sans doute, demain soir ou lundi matin.

Grand calme. Pas de nouvelles. Il est probable que nous ne verrons pas recommencer les hostilités. La tournure que prennent les choses révèle assez les intentions de Prim. Un aide-de-camp du Ministre de la guerre, Calonge , qui suivait ses opérations , est parti en poste pour Madrid. F.... , de Figuéras , vint hier avec ses deux fils , et il nous rapporta qu'il avait lu dans l'*Héraldo*, un rapport de ce Calonge au Ministre de la guerre , dans lequel il est dit qu'il faut attribuer à l'influence de Prim le peu d'extension qu'a pris le pronunciamento en Catalogne , où il menaçait de devenir général. Il est impossible de mentir d'une manière plus expresse , et les faits sont là pour démontrer le mensonge. Prim avait sans doute , quand il est arrivé , l'auréole de juin ; mais il n'eut que l'honneur , et c'est bien assez , de lever, le premier, la bannière contre Espartéro. Si le mouvement réussit alors , c'est qu'il se trouva là des hommes comme Serano , qui inspiraient de la confiance au pays. Ce souvenir aurait bien servi Prim ; mais son entourage n'était pas de nature à lui concilier l'affection du pays , qui n'est rien moins que révolutionnaire. Il s'était formé autour de lui une espèce d'ayacucheria de jeunes hommes, qu'on avait vu figurer dans les innombrables révolutions ou émeutes qui se sont succédé depuis dix ans. Tout homme sensé redoutait l'effet de leur influence sur le jeune général , que ses précédens liaient à eux. Les résultats semblent avoir pris soin de justifier ces appréhensions. Aujourd'hui , la mollesse de Prim , que ses amis appellent une sage et philanthropique temporisation , l'a démoralisé de la façon la plus complète , et l'on se demande s'il aurait agi avec les mêmes ménagemens et les mêmes sentimens d'humanité , envers Gironne , ayant pour révoltés les partisans de Charles V , au lieu des radicaux qu'elle renferme aujourd'hui. Dans cette simple demande se trouve, à mon avis, tout le secret de la conduite de Prim.

Si Gironne est aujourd'hui au pouvoir des prononcés, c'est certainement la faute de son ancien gouverneur, Burguès, qui pouvait faire avorter le mouvement en lui opposant une seule compagnie. Une quarantaine d'individus se prononçaient seuls, et la garnison, secondée de la population tout entière, n'eût pas mieux demandé que de les chasser à coups de baïonnettes. Que de malheurs la fermeté d'un chef peut quelquefois détourner ! Que de malheurs peuvent naitre de sa faiblesse ! Je connais particulièrement ce Burguès, qui appartient à une famille de *cavalleros* distinguée de Gironne. C'était un cadet de famille sans fortune, qui a des enfans. Il passait pour modéré ; car, en septembre 1840, il était gouverneur du Mont-Juich de Barcelonne, d'où il fut renvoyé. Depuis lors il vivait à Gironne, et il fut nommé gouverneur de la ville par la junte qui se forma en juin. C'est une preuve de plus, du sens avec lequel les junte choisissent leurs hommes. Il est actuellement gouverneur de Mataro, où sans doute il est disposé à agir aussi vigoureusement qu'à Gironne. — Quelle pitié que tout cela !

A Grenade, on avait voulu se prononcer. 7 ou 800 individus parcouraient la ville avec des armes en vociférant. Le général Chacon, homme de nerf et de résolution, fit feu contre eux, en rejeta une partie hors de la ville, prit l'autre qu'il expédia aux présides, et le mouvement fut ainsi comprimé.

22 Octobre. — P..... est parti ce matin pour Sarria. Il rentrera ce soir. Nous avons entendu le canon ; mais son bruit arrivait jusqu'à nous, très-faible, comme épuisé. Ce n'est certainement pas celui de Gironne. Serait-ce celui d'Ostalrich ?

On croit à la reddition de Gironne ; mais on n'est pas fixé sur les conditions qui doivent se débattre demain lundi. Après-demain, si l'on ne s'est pas entendu, le feu s'ouvrira. C'est, du moins, ce qu'on assure. A mon avis, tout se terminera pacifiquement, et l'on ira peut-être jusqu'à reconnaître les diverses nominations faites par les junte. Tout cela est une vraie comédie ; et si le résultat est conforme à mes prévisions, les révolutionnaires n'y verront-ils pas un encouragement à tout oser,

puisqu'en définitive ils peuvent retirer ainsi d'une révolte tous les avantages sans presque aucun de ses inconvénients? Le feu entendu dans la journée, venait d'Ostalrich.

23 Octobre. — Rien de nouveau ce matin. A midi, nous partons pour Figuéras. Avant de partir, j'ai voulu jouir une dernière fois de l'admirable vue que présente le pays, du haut de la terrasse. Jaffre est bâti sur une roche vive, qui s'élève au-dessus de la plaine comme un promontoire. Le bassin où elle entre en saillie, est fort étendu, entouré de tous côtés de montagnes, excepté au sud-est; au-dessus de Torruellas, où un effort de la mer semble les avoir séparés; à l'ouest est Calomès, assis sur un coteau, derrière lequel le Canigou levant sa tête blanche, domine le vaste amphithéâtre des montagnes de Vich qui se perd dans l'horizon, et les Albères qui ont une double patrie; au sud, le long rideau des coteaux de Foxa, qui s'entr'ouvrent pour laisser passer la cime blanche de la montagne des Anges, où est suspendue une chapelle; à mi-côte, le vieux manoir de Foxa, bâtiment carré, presque sans ornemens, avec une tour à l'un de ses angles, et derrière cette tour, un escalier saillant. Au pied coule le Ter, dont on peut reconnaître les circuits aux ondulations du bois de peupliers qui décore ses bords. Au sud-est, on voit blanchir, sur l'un des plans reculés de la montagne, Bagues, célèbre par ses liqueurs. Là est l'échancrure dont j'ai parlé déjà, par où le Ter s'écoule dans la mer. Puis, sur l'autre rive, est Torruellas avec ses clochers élancés, Torruellas protégé, contre la colère du golfe de Lyon, par une haute montagne qui supporte l'antique château de Mangri, dont les quatre tours semblent regarder fièrement l'immense étendue de la mer et la riche plaine du Lampourdan. De là part une série de monts qui se suivent les uns les autres, et s'étendent au nord-est jusqu'au cap-Biare. Au nord-est, est une verte barrière de coteaux qui divisent le haut et le bas Ampourdan. C'est à ces coteaux que se relie celui qui porte Jaffre, dont chaque habitation est entourée de puissans agavés, du milieu desquels s'élancent leurs tiges si hautes et si élégantes. Le micocoulier est aussi répandu partout au-

tour de Jaffre avec un incroyable profusion ; il y vient naturellement et sans culture. De tous côtés on voit s'élever dans la plaine, là des chênes-verts, ici des pins, plus loin des oliviers ; je n'énumérerai pas chacun des villages qui se découvrent et dont la nomenclature n'aurait pas de fin, tant il sont nombreux autour de nous ; mais je dois signaler Berges, couché sur un mamelon au milieu de la plaine, dans la position de Terruellas, Berges dont les trois tours carrées s'humilient devant les hautes tours de Montgry et même devant le clocher de Jaffre, percé à jour sur ses six faces, dont la tête porte une couronne au sommet formé par une croix.

Nous partons et nous arrivons sans accident à Figuéras vers les 5 heures du soir. Cette ville, ordinairement si animée, nous parut dans la tristesse et la solitude, ces compagnes ordinaires des révolutions. On ne voyait dans les rues que quelques habitants au regard inquiet, et quelques miliciens descendus du château pour garder la ville. Ceux-ci se faisaient remarquer par la cartouchière d'où pendait une baïonnette dans son fourreau. Là était la seule partie militaire de leur costume. J'eus frappé de l'air de jeunesse de la plupart d'entre eux, et de la gaucherie de ceux qui montaient la garde à la porte de la *Casa de villa*. Que peut-on espérer de pareilles gens ? Enfermés au château, si on se résout à le bloquer, les maladies les détruiront. Opposés aux troupes régulières, leur petit nombre et leur inexpérience des armes leur assurent une défaite, presque sans défense. On disait, hors de Figuéras, qu'ils étaient 3,000 au moins dans le fort. Ici, j'ai appris qu'il étaient tout au plus 5 ou 600, parmi lesquels seulement une centaine de soldats qui formaient la garnison du château. Il n'est pas vrai que Simonet en ait quitté le commandement.

Vers les 8 heures, nous sommes sortis dans la rue du Courrier. Dans une salle-basse de plain-pied avec la rue et mal éclairée, qui m'a semblé être un café, j'ai vu un grand nombre d'hommes tous debout et se pressant en foule à l'une des extrémités. Une voix sortait de cette foule ; mais les sons, en

arrivant à nous, avaient perdu leur signification. Nous ne pûmes savoir ce qui se disait. Était-ce une lecture, ou bien un discours destiné à réchauffer le zèle et la persévérance des révolutionnaires. Il se faisait un grand silence et tout me donna l'idée d'un club. Je regrettai que la présence de S..... me retint; car, je serais entré et j'aurais pris ma part ou de la lecture ou de la prédication. Ce devait être assez curieux pour me laisser des regrets.

JUSTIN DE L...

Ici se termine le récit de notre collaborateur qui, parti de Figuéras à 4 heures de la nuit, rentra en France le lendemain.

On sait comment se termina le siège de Gironne, et comment l'éclat politique jeté un instant par le général Prim, vient de s'éteindre, par le comte de Reuss, dans une salle de Conseil de guerre.

Poésie.

LES TROIS FANTÔMES.

I.

« Viens , fidèle écuyer , que mon âme oppressée
Te puisse librement confier sa pensée ;

De nos chevaux hâtons le pas.

Nul parmi ces rochers ne saurait nous surprendre ;

Là , du moins , si ma voix de Dieu se fait entendre ,

Les hommes ne l'entendront pas.

» Romuald a laissé son amour à sa veuve ,

Son or à ses deux fils , — bien périlleuse épreuve !

Déjà l'amour est oublié.....

Mais quant au cœur d'Emma je règne sans partage ,

Faut-il que , satisfait d'un lambeau d'héritage ,

J'en respecte l'autre moitié ?

» Tu frémis !... J'ai besoin , pour un sombre mystère ,
 D'un homme tel que toi , sachant agir , se taire ,
 D'un confident tel que Mainfroy ;
 Qui , dans tous les dangers où son destin le jette ,
 Exécute les plans que son maître projette ,
 Sans orgueil comme sans effroi.

» Demain , avec prudence , au lever de l'aurore
 Amène près du lac ces enfans que j'abhorre ,
 Engloutis-les au fond des eaux....
 Car je devrais un jour , s'ils restaient en ce monde ,
 Courber mon front altier devant leur tête blonde ,
 Confondu parmi leurs vassaux !

— » Monseigneur , dit Mainfroy , vous savez si mon zèle
 En mille occasions vous demeura fidèle ;
 Si jamais , me tournant vers un maître étranger ,
 Je quittai votre cause à l'heure du danger.
 Toujours on vit d'accord , et d'une ardeur commune ,
 Marcher ma pauvreté près de votre fortune.
 Eh bien ! Je serai franc.... A vos vœux , à vos lois.
 Mon cœur désobéit pour la première fois.
 Des fils de Romuald attaquer l'existence
 C'est contre votre honneur porter une sentence !
 Quand vous leur apprêtez le plus grand des malheurs ,
 Que font ces innocens ? — des couronnes de fleurs.
 Conviant à leurs jeux des amis de leur âge ,
 Ils ne connaissent pas leur splendide héritage ;
 Et des biens paternels ne veulent , au réveil ,
 Qu'un préau visité par les feux du soleil.

— » Ils grandiront , Mainfroy ; sous cette tendre écorce
 Les arbustes jumeaux prendront toute leur force.
 Bientôt des orphelins la candeur cessera ,
 Et mes deux ennemis m'apparaissent déjà.....

Si je dois à ton bras la suprême puissance ,
Compte sur mes bienfaits , sur ma reconnaissance....

— « Non ! ne m'ordonnez pas d'aller , en assassin ,
Plonger à ces enfans un poignard dans le sein....
Car je croirais ouïr en tous lieux , à toute heure ,
Olivier qui m'accuse ou Conradin qui pleure ;
Je croirais voir passer le linceul de deux morts.
C'est un pesant fardeau que celui du remords ! »

Sigebert se taisait.... Mais son regard farouche
Disait mieux ses pensers que ne l'eût fait sa bouche....
Il mesura de l'œil la pente du glacier ,
Et , par un choc soudain , y jeta l'écuyer.
Aux fentes du rocher s'attacha la victime
Qui , bientôt emportée au fond du noir abîme ,
Plongea rapidement vers ce terrible sol
Où l'aigle seul pourrait aventurer son vol.

— « Ah , valet !... Tu pensais impunément connaître ,
S'écria Sigebert , le secret de ton maître !

Mon repos se fût hasardé
Sur un faux dévouement qui se trouble et balance !...
Non ! La mort pour jamais te réduit au silence ;...
Le secret sera bien gardé ! »

I I.

« Il est doux de courir , au lever de l'aurore ,
Vers les bords du Léman qui de rayons se dore ;
Il est doux d'écouter les accens des oiseaux
Qui frôlent , en volant , leur aile sur les eaux ;
Il est doux d'aspirer les brises parfumées
Et de cueillir les fleurs que la nuit a semées !
Les cloches font vibrer l'airain harmonieux ,
Tout s'agite à la fois et rend grâces aux Cieux.

Ah ! venez admirer l'éclat de la nature ;
 Comme le papillon , errons à l'aventure.
 Conradin , Olivier , je veux , mes chers enfans ,
 Être le compagnon de vos jeux innocens ;
 Le grave Sigebert veut ressaisir cet âge
 Où le front est sans ride et le cœur sans orage.
 Comme deux jeunes daims , vous courez , sur ma foi !
 Essayez de courir aussi vite que moi....
 Mais vous semblez cacher une pensée amère ?
 — » Nous n'avons pas encore embrassé notre mère ,
 Répondit Olivier , je me sens contristé.
 — » Quoi ! d'un souci pareil s'alarme ta gâté !
 — » C'est que nous aimons tant cette mère chérie....
 — » Comme Jésus enfant aimait jadis Marie ,
 Je le sais.... Mais pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ,
 Moi , votre protecteur , moi qui soutiens vos pas ?
 Vous vous taisez ? Allons , parlez avec franchise....
 Ai-je l'air si méchant !

— » S'il faut que je le dise ,
 Murmura Conradin , nous avons peur de vous.
 — » De moi que votre mère a choisi pour époux !
 De moi qu'elle a chargé du soin de vous défendre...
 Vous fûtes orphelins dans un âge si tendre !
 N'ai-je pas su garder le bien de vos aïeux ?
 — » Ce sera notre tour lorsque vous serez vieux..
 — » Jusque-là laissez-moi régir vos destinées ,
 Et ne devancez pas la marche des années.
 — » Nous voici près du lac , dit gaiement Olivier ,
 Montons dans ce bateau....

— » Sois-en le nautonnier ,
 S'écria Sigebert.... Quelle main ferme et lesté !
 Pousse au large , rameur ! le vent fera le reste....
Et maintenant , dit-il , en tirant son poignard ,
 Du bien de vos aïeux je dois vous faire part....
 Vous allez donc périr ! Car la mort est l'ôtage

Qui seul me garantit votre riche héritage.
Si vous voulez prier , je vous donne un moment. »

Nul , hélas ! n'entendit ce long gémissement :
« Ah ! s'il te faut de l'or , prends notre baronnie ,
Épargne-nous ;
Les fils de ton Emma te demandent la vie
A deux genoux.
Pitié ! tu ne pourrais te servir de tes armes
En meurtrier ,
Quand , pénétrés d'effroi , nous n'avons que nos larmes
Pour bouclier !
Mais, j'ai tort... Le courroux que tu nous fais paraître
Était trompeur ;
Tu nous aimes encor et ris tout bas peut-être
De notre peur ! »

— « Non , non , dit Sigebert , mourez , mourez ensemble !
Dans le même tombeau ma haine vous rassemble ;
Aux deux frères même trépas....
J'étouffe la pitié , cette dernière entrave ,
Et si mon crime est vu par le Ciel que je brave ,
Les hommes ne le verront pas ! »

Il lance Conradin à l'onde qui s'entr'ouvre ,
Il y plonge Olivier que la vague recouvre ;
Des cris d'angoisse sont poussés....
Bientôt les orphelins , en proie à l'agonie ,
Mais unis dans la mort ainsi que dans la vie ,
Apparaissent entrelacés.

Leur front décoloré , leurs beaux yeux sans lumière ,
Et leurs voix murmurant encore un prière ,
Qu'importe à l'assassin !... car il héritera !
Tandis que Sigebert s'applaudit de ses crimes ,

Dans le sable du lac dormez ; pauvres victimes....
Rien n'a pu vous sauver.... Mais Dieu vous vengera !

I I I.

« Modérez , mon Emma , votre douleur profonde ,
N'appellez pas vos fils..... Ils ne répondront plus....
Pour une autre patrie ils ont quitté ce monde ,
Votre amour se consume en reflets superflus.

» Sur eux , assouvissant une secrète haine ,
Mainfroy fut leur bourreau.... Puis, rempli de remords ,
Au fond d'un précipice il a cherché sa peine ;
Les vautours maintenant se disputent son corps.

» Que n'ai-je pu tirer vengeance de ce traître !
Du moins , si par le mort il a su m'échapper ,
Devant mon tribunal s'il ne doit comparaitre ,
Le Juge souverain est prêt à le frapper.

» Ne pleurez plus ces fils qui furent votre joie :
Ainsi que deux ramiers , ils ont pris leur essor....
Vous les retrouverez dans la céleste voie ,
Ayant tous deux au front une auréole d'or. »

A son triple forfait joignant la calomnie ,
L'odieux Sigebert se dérobe aux soupçons ;
Mais il ne peut se fuir , et l'ardente insomnie
Au cœur du châtelain verse tous ses poisons.

Son visage est couvert d'une pâleur étrange ,
La livide pâleur qu'amène le trépas ,
Et de chambre et de lit c'est vainement qu'il change....
Chacun dort au manoir ;.... lui seul , il ne dort pas !

S'entourant de flambeaux pour combattre les ombres ,
 Il s'agite , la nuit , sans pouvoir sommeiller ,
 Se dresse tout à coup , et de ses regards sombres
 Interroge les grains tombés au sablier....

Si la fatigue enfin engourdit sa paupière ,
 Il gémit et s'épuise en stériles efforts ,
 Comme si , tout vivant , sous la lugubre pierre
 Il se trouvait captif dans le séjour des morts.

Par ses cris insensés il trouble le silence ,
 Et , l'épée à la main , parcourant le manoir ,
 Il crie : « Attendez-moi , fantômes ! » et s'élance
 Contre des ennemis que nul ne saurait voir.

Puis , saisi de terreur , croyant que le Ciel tonne ,
 De sueur , de poussière ayant le front souillé ;
 Il va , loin des varlets , loin d'Emma qui s'étonne ,
 Aux marches de l'autel pleurer agenouillé.

I V.

Les nobles d'alentour et la foule vassale
 Pour lui prêter hommage attendaient Sigebert ,
 Sous un dais de drap d'or s'élevait dans la salle
 Un siège armorié , de velours tout couvert.
 On avait étalé les armes , les peintures ,
 Les tapis d'Orient , les splendides tentures ;
 Cent archers étaient là , rangés , la lance au poing.
 Chacun avec pitié voyait la châtelaine
 Cachant son désespoir sous des habits de reine.....
 Mais Sigebert ne venait point.....

Il entre enfin , salue et parcourt l'assemblée
 En comptant ses amis.... Mais il en a bien peu !

Comme par un bandeau sa paupière est voilée....
Où sont sa vieille ardeur et son regard de feu ?

Vers son riche fauteuil à grands pas il s'avance....
Mais soudain il frémit , il détourne les yeux ,
Reculé , et des vassaux oubliant la présence :
« Vous encore ! a-t-il dit , d'un accent furieux.

« De quel droit venez-vous me disputer ma place ?
Enfans , n'avez-vous pas disparu sous les eaux ?
Ne t'ai-je pas plongé dans l'abîme de glace ,
Mainfroy ; — n'êtes-vous pas tous trois dans vos tombeaux ?

« Non ! je n'ai pas tué les enfans de ma femme....
Il m'accusent pourtant et m'appellent infâme !
Ospectres , qui volez plus vite que les vents ,
Que voulez-vous ? — Le jour appartient aux vivans.
Autrefois , moins hardis sous vos voiles funèbres ,
Vous ne m'apparaissiez qu'à l'heure des ténèbres ;
Maintenant vous venez , à l'heure du réveil ,
Me disputer aussi mon rayon de soleil !
Que voulez-vous de moi ? — De pieuses promesses ?
Eh bien donc ! vous aurez des prières , des messes....
Surtout , pâles enfans , ne tendez pas ainsi
Vos bras , vos faibles bras , en implorant merci.
Et toi , vieux compagnon de mes lointaines guerres ,
Dont la fidélité me protégeait naguères ,
N'attache plus sur moi ce regard menaçant
Qui fait dans tout mon corps refluer tout mon sang.
Hélas ! par un démon ma main était poussée ,
Et le crime n'a pas attendu ma pensée....
On m'écoute , je crois.... Saurait-on mon secret ?
Malheur alors , malheur à qui m'écouterait ! »

Mais déjà les vassaux avaient fui cette enceinte
En invoquant le Ciel et sa justice sainte.

La malheureuse Emma , les yeux de pleurs noyés ,
 Criait : « Rends-moi les fils que je t'ai confiés ! »
 Tremblant sous le mépris d'une femme éperdue ,
 Sigebert mesurait sa fortune perdue ,
 Tandis que les échos portaient au loin ces cris :
 « Félon et meurtrier , rends-moi , rends-moi mes fils ! »

V.

— Monseigneur !

— Que veux-tu ?

— Votre noble compagne

Est entrée au couvent d'Uri , sur la montagne ,
 Pour y pleurer ses fils jusqu'au dernier moment.

— Pleure , pieuse Emma , pour que le Dieu clément
 Pardonne à l'assassin que la terreur oppresse.

— Monseigneur ! Monseigneur !

— Messager de tristesse ,

Que veux-tu ?

— Par décret des juges du canton

L'on vient vous arrêter....

— Que me reproche-t-on ?

D'ailleurs , ne suis-je pas libre dans mon domaine ?

De cet affront sanglant ils subiront la peine....

Aux armes ! mes archers , mes pages , mes varlets !

Chassez ces insolens , sans pitié frappez-les !

— Vous n'avez plus d'archers ni de varlets....

— Tu railles !

— Ainsi que la baronne , ils ont fui ces murailles....

Luc et moi restions seuls près du mattre isolé.

— Ah ! je me suis perdu moi-même..... J'ai parlé !

V I.

Le glas a retenti.... C'est l'heure vengeresse,
 Autour d'un échafaud tout un peuple se presse.

Du soleil qui s'éteint la mouvante clarté
 Jette un voile de deuil sur ce peuple attristé.
 Un invincible effroi dans les âmes se glisse ,
 Quand Sigebert paraît , couvert d'un noir cilice ,
 Un chapelet en main et des chaînes aux pieds....
 Ses crimes par la mort seront-ils expiés ?

Sigebert lentement a relevé la tête ;
 Il voit son écusson que le bourreau s'apprête
 A frapper de la hache.... Une larme en ses yeux
 Semble demander grâce , au nom de ses aïeux.
 L'écusson a reçu cette éternelle tache ,
 Une race a péri sous le coup de la hache.
 Un des juges alors , devant le criminel
 Se place et lit tout haut cet arrêt solennel :

« Écoutez , ô Chrétiens , la sentence suprême.
 » Sigebert , chevalier déloyal , assassin ,
 » Sur toi le tribunal appelle l'anathème ,
 » Et comme à tes bourreaux il te livre à toi-même ,
 » Aux fureurs qui rongent ton sein.

» Va , damné ! si Caïn ou si le Juif immonde
 » Que le Ciel , comme toi , marqua d'un signe au front ,
 » Te rencontrent un jour à l'autre bout du monde ,
 » Tous deux , à ton aspect , pleins d'une horreur profonde ,
 » Avec mépris te chasseront !

» L'Ange du jugement , visible à ta pensée ,
 » Portera devant toi son sinistre flambeau ;
 » Et tu continueras ta course commencée ,
 » Sans jamais reposer ta paupière lassée
 » Dans le silence du tombeau. »

Trois fois les assistans répètent l'anathème ,
 Sigebert y répond trois fois par un blasphème

Et vers le tribunal dresse un poing menaçant ,
D'une triste fureur témoignage impuissant.
Les pleurs de l'insensé succèdent à sa rage ,
Il tremble , il se débat contre une affreuse image....
Il veut fermer les yeux , et malgré lui ses yeux
Contemplant fixement des objets odieux ;
Vainement il veut fuir les spectres qu'il abhorre :
A sa droite , à sa gauche , il les retrouve encore ,
Comme s'ils l'entouraient d'un cercle flamboyant ;
Vainement à genoux il tombe en suppliant
Et cherche en son esprit quelque mot qui les touche....
Il est muet.... La voix expire sur sa bouche....
Tout son corps sous le poids de l'opprobre a fléchi ,
Dans la fièvre des nuits ses cheveux ont blanchi....
On brise ses liens , on lui livre passage :
« Va ! dit-on , conquérir un nouvel héritage ! »
Poursuivi par les cris comme par un torrent ,
Le fou baisse la tête et s'éloigne en courant.

Glacé par le remords , accablé d'épouvante ,
Il disparaît , traînant sa vision mouvante.
Les fantômes vengeurs ne l'ont jamais quitté ;
Et lorsqu'il demandait à ce sombre cortège :
« Combien de temps encor , dites-moi , souffrirai-je ? »
Les trois morts répondaient : « Toute l'Éternité ! »

ALFRED DES ESSARTS.

CRITIQUE PHILOSOPHIQUE.

ÉTUDES SUR LA THÉODICÉE DE PLATON ET D'ARISTOTE ;
Par M. Jules SIMON (1).

Il ne faut pas se plaindre du nombre toujours croissant des travaux publiés depuis vingt ans, en France et en Allemagne, sur les deux grands représentans de la philosophie ancienne. Les prêtres de l'Égypte raillaient l'esprit *toujours jeune* des Hellènes ; mais c'est précisément ce qui fait la gloire de la Grèce, ce qui explique l'éternelle insistance des commentateurs, ce qui justifie le retour fréquent des critiques et des penseurs vers ces sources perpétuellement jaillissantes et toujours fécondes du platonisme et du péripatétisme. Dès-lors les hautes cimes de la spéculation étaient atteintes, les plus vastes horizons, l'horizon infini s'ouvraient devant le regard humain.

Les *Études* publiées par M. Jules Simon comprennent deux parties distinctes : la première sur la question de savoir si le dieu d'Aristote est une providence ; la seconde sur les objections que fait Aristote contre la Théodicée de Platon. L'auteur a placé ensuite deux discours prononcés à la Faculté des lettres de Paris ; l'un sur la méthode de Platon et le système de ses idées ; l'autre sur la théorie politique et morale contenue dans la *République*.

Le débat décrit et jugé par M. Simon dans son premier mémoire, roule sur la providence de Dieu, c'est-à-dire sur ce qui est réellement, et a été historiquement, dans l'antiquité, le plus grand et le plus important objet de la philosophie. L'expérience tardive de notre faiblesse nous a conduits à subordonner sagement la science de Dieu à celle de la nature et de l'homme ; la psychologie et la physique sont

(1) Un vol. in-8°. Paris, chez Joubert, rue des Grés, 11.

devenues la *philosophie première* des modernes. C'est la voie qu'on suit partout, même au collège. Les anciens, avec moins de prudence, mais avec tout autant de raison, gardaient à la Théodicée ce rang de philosophie première qui lui appartient en effet, sinon dans l'ordre de nos recherches, au moins dans l'ordre des choses, puisque Dieu est assurément, s'il existe, le principe et la raison suprême de tout ce qui est. Comme on le comprend, il faut comprendre tout le reste, et l'idée qu'on se fait de sa nature contient virtuellement, et par suite détermine et mesure l'idée qu'on aura du monde et de l'homme, de leur nature et de leur fin. Étudier le sentiment des deux plus éminens génies de la philosophie grecque sur cette matière, c'est en conséquence éclairer les hauteurs mêmes de la philosophie ancienne et de toute philosophie.

Dans cette illustre controverse, M. Simon met tout l'avantage du côté de Platon. Le Dieu de Platon est une providence, c'est une force libre et intelligente, une puissance bienfaisante et active qui gouverne le monde avec une sagesse et une bonté infinies. Le dieu d'Aristote n'est rien de tout cela; il n'est pas une providence : étranger au monde qu'il ignore, il le ment, mais sans le savoir et le vouloir, comme l'aimant ment le fer; il se connaît et il ne connaît que lui, et son bonheur naît uniquement de la contemplation de lui-même.

Le premier de ces deux points est parfaitement clair pour quiconque a seulement parcouru les *Dialogues*. S'il restait quelque doute, on n'aurait qu'à lire l'exposition élégante autant que fidèle que M. Simon a donnée de la Théodicée de Platon; — le second point, savoir qu'Aristote n'a pas conservé le dogme de la Providence, si éclatant dans Platon, est, sinon plus contestable, au moins plus contesté; tout l'effort de l'auteur, dans son second mémoire, est de le bien établir. Nous devons dire qu'il n'y a guère désormais de point d'histoire de la philosophie plus nettement posé, entouré de plus de clarté, établi avec plus de rigueur et d'évidence. La démonstration est même si lumineuse et si complète, qu'après avoir lu, on ne s'étonne plus que d'une chose, c'est qu'il ait fallu seulement l'entreprendre.

Mais l'étonnement va vite cesser : un intéressant chapitre expose précisément l'histoire d'une querelle très-animée sur le point en ques-

tion. De grands personnages y ont pris part ; et si la thèse soutenue par M. Simon y a ses partisans , elle y a aussi ses adversaires. Il s'est rencontré plus d'un commentateur pour découvrir , dans la Théodicée d'Aristote , le dogme de la Providence , qui est précisément le contraire de sa doctrine sur Dieu. Aux noms anciens qui figurent sur la liste des défenseurs d'Aristote et de sa prétendue providence, M. Simon aurait pu ajouter quelques noms tout récents et qui sont loin d'être sans autorité. Nous respecterons sa réserve ; mais, qu'on se le rappelle , loin qu'il ait perdu son temps à combattre une chimère , il a avancé , dans l'état présent des convictions les plus accréditées chez nos péripatéticiens modernes , une sorte d'hérésie et un véritable paradoxe. Ce paradoxe est pourtant la pure vérité historique , et nous le croyons décidément acquis à la science.

Cette première difficulté levée, il en restait une autre : par une bizarrerie dont l'histoire ne fournit peut-être pas un second exemple , Aristote, qui refuse à Dieu la liberté et cette sagesse active qu'on nomme sa providence , en reproche la négation ou au moins l'oubli à Platon , qui l'a au contraire si clairement reconnue et posée ; il lui fait un crime d'une faute qui est bien la sienne propre , mais qui n'est nullement celle de Platon ; en sorte que pour mettre chaque chose à sa place , il faudrait tout simplement changer les rôles , et prêter à Platon contre Aristote les critiques qu'Aristote dirige contre Platon. Il y a , dans le système des *Idées*, ni cause motrice , ni cause finale , c'est-à-dire que Platon n'a pas de dieu , ou que ce dieu est étranger au monde. Voilà la grande objection d'Aristote à la doctrine de son maître , et c'est , encore un coup , celle-là même qui accable son propre système ; mais sur un point de cette importance , Aristote ne pouvait être ni trompeur , car il eût été à l'instant démenti , ni trompé , puisqu'il était le disciple assidu et l'élève le plus intelligent , si on le plus docile de Platon. Cependant , comme l'accusation est formelle et très-souvent reproduite , il fallait l'expliquer sans vouloir la justifier tout-à-fait ; on ne le pouvait d'ailleurs que par des conjectures , et c'est à exposer les siennes que M. Simon consacre un second mémoire. Si les conclusions en étaient admises , il resterait que les objections d'Aristote s'adressent , non pas à la Théodicée que Platon a exposée dans les *Dialogues* , mais à celle qui aurait dû sortir rigoureusement des principes et de la méthode du platonisme , à celle que

les Alexandrins, dans un but tout opposé, ont tirée de cette méthode et de ces principes, à une Théodicée enfin, fille de la dialectique, laquelle ne conduit toute seule et sévèrement interrogée, qu'à un dieu privé d'intelligence, à un dieu qui est simplement *l'un et l'être*, en un mot au dieu de Parménide.

Ces *Études* font honneur à la science et au talent de M. Jules Simon; on y retrouve toutes les qualités qu'il a su transporter également dans des sujets plus voisins et plus modernes. L'antiquité offre toujours aux jeunes esprits une excellente gymnastique; mais M. Simon sait mieux que personne qu'il ne faut pas s'y renfermer, et que ces idées que poursuivait la Grèce, on les retrouve sous une autre forme, dans le monde même où nous vivons.

CH. LABITTE,

Professeur au Collège de France.

CHRONIQUE.

Paris, le 15 Novembre 1844.

A M. GRAS, gérant de la *Revue du Midi*.

Monsieur, depuis les dernières nouvelles que je vous ai données de cette grande Babylone, qui est le cœur ou plutôt le pléthore de la France, j'ai enfin retrouvé Paris, tel que je l'avais vu jadis : brillant, animé, fashionable ; — s'occupant de modes et d'art, se livrant, sur le boulevard et au foyer des théâtres, des luttes de gilets et des combats de chapeaux ; — intrigant, intrigué ; intelligent, obtus ; vertueux par excellence et plein des vices les plus infâmes comme aussi les plus raffinés. C'est vous dire que le vrai Paris, — le Paris d'hiver, — celui qui, d'habitude, revient au logis avec la bise et les frimas, quand les plages d'Ostende et de Scheveningue, où gronde de sa voix la plus tempétueuse la mer du Nord, sont devenues intenable ; — que le Paris, enfin, de la richesse, de la politique et des arts, est presque tout entier de retour en ses splendides hôtels. Aussi, Monsieur, que de bruits, que de médisances, que de récits !.... L'un, qui arrive de Naples ou de Florence, vous raconte mille anecdotes ; — l'autre, qui a parcouru l'Espagne, vous tient au courant de la chronique du *Prado* et de la *Puerta del Sol* ; — un troisième a vu la reine Victoria, et, chose curieuse, qui montre bien, en histoire, l'importance du point de vue : si le narrateur est légitimiste, la Reine est laide, rousse et acariâtre ; elle bat son mari. Avez-vous à faire à un partisan de la dynastie de juillet, la Reine se transforme en une femme charmante ; on n'a ni plus de grâces, ni plus d'esprit. Un mérinos n'est pas plus doux, et, comme Hercule aux pieds d'Omphale, elle filerait volontiers à ceux du prince Albert. Rien d'amusant, Monsieur, dans un cercle, comme ces appréciations opposées qui se montrent à quelque minutes de distance, et quelquefois au même instant. L'autre jour, par exemple, je me suis trouvé chez un de nos plus illustres romanciers, entre un touriste admirateur forcené de l'empereur Nicolas, de ses vertus personnelles, de celles de son peuple, etc., et deux jeunes Français, dont l'un a été mis à la porte de la Russie, il y a trois mois, sans qu'il en sache encore la raison, tandis que l'autre, parfaitement *enguirlandé*, a pris la politesse russe en horreur et préférerait, je crois, les Sauvages aux habitants des bords de la Néva. A qui entendre, Monsieur ? Lequel faut-il croire de ces juges opposés ? Le cas est embarrassant, et, pour lever tous les doutes, il faudrait aller soi-même en Russie. Malheureusement c'est trop loin, et une promenade au boulevard de Gand vaut un peu mieux, selon beaucoup de gens, qu'un pèlerinage à perpétuité aux mines les plus noires et les plus creusées de l'Oural.

Mais, parlons de la France. Voici un bon mot et une gracieuseté du Roi qui sont encore inédits. Avant-hier, M. Horace Vernet était occupé, à Versailles, dans son atelier, qui est tout simplement l'ancien Jeu-de-Paume, illustré par les souvenirs

historiques de notre première révolution, à pousser avec vigueur son grand tableau de la prise de la *Smala* d'Abd-el-Kader, composition qui n'aura pas moins de 80 pieds. Juché sur le haut d'une échelle, palette en main, la blouse sur le corps, coiffé d'un turban mauresque, l'artiste était en train de terminer la tête d'un vieux capitaine d'Afrique, qui n'a pas tué, dit-on, moins de Bédouins qu'il n'a de poils à sa moustache. Tout à coup un bruit de voiture et de chevaux se fait entendre. C'était le Roi qui venait à l'improviste surprendre le peintre au milieu de son inspiration. Vernet voulut descendre de l'échelle. « Non, non, lui cria le Roi, restez où vous êtes, M. Vernet, c'est votre trône à vous. » Disant cela, le Roi s'avança au pied de l'échelle, et examinant l'un après l'autre la plupart des personnages reproduits par l'artiste : — « Ce sont autant de portraits, M. Vernet, lui dit-il ? — Oui, sire. J'ai croqué toutes ces têtes d'après nature, en Afrique. — Quel est donc alors cet officier décoré de la croix de la Légion d'honneur dont vous achevez la figure en ce moment, je ne le connais pas. — Sire, c'est un vieux brave qui sert depuis long-temps Votre Majesté et qui s'est souvent distingué. A plusieurs reprises on l'a présenté pour la décoration ; mais il ne l'a pas obtenue encore. Si votre Majesté le désire, je la lui ôterai. — Non, non, M. Vernet, je ne veux point vous forcer à un démenti, et puisque vous la lui avez donnée ; eh bien, qu'il la garde. Je vous autorise à lui écrire que je le nomme chevalier. »

Cette anecdote est authentique. Je la tiens de Vernet lui-même. — En voici une autre sur Madame la duchesse d'Orléans. — Vous savez combien cette princesse est une femme de caractère ; combien elle s'est faite Française par son instruction, comme elle l'était déjà, même dans son Allemagne, par le cœur et par l'esprit. Personne mieux qu'elle ne connaît notre littérature ancienne et moderne ; nulle femme ne sait aussi bien apprécier nos prosateurs et nos poètes contemporains. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, elle est la digne compagne de feu M. le duc d'Orléans, prince affable et charmant qui aimait sincèrement les gens de lettres, les artistes et auquel ceux-ci le rendaient bien. Donc, Madame la duchesse d'Orléans se promenait, il y a peu de jours, à Trianon, tenant par la main le jeune Comte de Paris. Au détour d'une allée, elle rencontre subitement un de nos poètes érotiques les plus célèbres jadis, qui allait au hasard, marchant devant lui, au doux bruit des fontaines, au murmure des cascades, au craquement des feuilles qui tombent, rêvant aux corneilles et se parlant en rimes. « Ah ! M. *** », s'écria Madame la duchesse d'Orléans, en apercevant le poète ; vous faites des vers, n'est-ce pas ? — Votre Altesse a deviné juste. Un poète peut-il faire autre chose ? — Quelquefois, Monsieur ; mais, puisque vous composez des vers, dites-les-moi. »

Pareille prière, venant d'une telle bouche, est pour un membre du *genus irritabile* (pour l'auteur surtout), un ordre auquel on obéit avec joie. Notre académicien (car il l'est, je crois) ne se le fit donc pas répéter deux fois. Plaçant une main au gilet avec prestesse, entre la troisième et la cinquième boutonnière, il passa l'autre dans ce qui lui restait de cheveux, tourna mélancoliquement ses regards vers le ciel (*os homini sublime dedit*), et d'une voix aussi flûtée que possible, il commença de la sorte, au grand étonnement de la Princesse, fort ébahie de voir quelles pensées de vingt ans peut rouler parfois, dans sa tête, un poète classique qui a passé la soixantaine :

A MADAME †.

J'avais fait avec vous un si joli roman !....

Je vous aimais, Madame, et c'était d'amour tendre ;

Cela durait huit jours ou bien durait un an ;

Vous n'avez pas voulu m'entendre.

L'espoir aux ailes d'or à mes yeux rayonnait ;
 J'étais heureux et fier comme en un jour de fête,
 Car, dans mon sein ému, la passion grondait
 Et j'y mettais du cœur la brûlante tempête.

Mais, par votre rudesse et votre dureté,
 Ma joie, hélas ! bientôt fut changée en alarmes,
 Et vous, que l'on disait si pleine de bonté,
 Vous avez fait couler mes larmes.

Ah ! que de vifs regrets vous en aurez plus tard,
 Quand de votre printemps auront péri les roses ;
 Quand de votre beauté sonnera le départ
 Et que le froid des ans tiendra vos lèvres closes.

Madame, revenez à des pensers meilleurs :
 Faites l'aumône au pauvre, il en est temps encore ;
 Et si vous consentez à calmer ses douleurs
 Vous deviendrez pour lui qui, tremblant, vous implore,
 Un fanal en sa nuit, pour ses jours une aurore.

Après cette tirade, débitée tout entière d'une seule haleine, le poète suivit l'exemple de Dieu au 7^e jour de la création : il se reposa. Puis au bout de quelques moments de silence, voyant que la Princesse ne lui disait mot, il crut, sans doute, que l'admiration lui fermait la bouche, et, dans un sublime mouvement d'orgueil, il s'écria : — « Ce n'est pas ce polisson de Hugo qui eût fait de pareils vers. — Je le crois bien, reprit spirituellement Madame la duchesse d'Orléans, qui aime beaucoup notre grand poète ; au contraire. » Sur quoi, elle laissa son interlocuteur, qui prit cette réponse pour une approbation, tellement satisfait, que, le soir, il se hâta de raconter l'aventure et de réciter les vers au *Cercle des arts*.

Au reste, la saison paraît devoir être favorable à la poésie. Nous avons eu le mois dernier, un Discours en vers de M. Ancelot, pour l'ouverture du théâtre du Havre, et l'auteur de la *Villégiade* vient de rallumer sa colère à la torche de *Némésis*. Le *Réveil* de Barthélemy, publié par le *Siècle*, ce *forum typographique à cinq cent mille voix*, comme l'a écrit le poète, a fait sensation même dans le monde politique. Un jeune écrivain de nos amis (car nous en avons dans tous les rangs), qui appartient à la plus fougueuse opposition, a saisi cette occasion d'adresser à Barthélemy, une Épître où certains noms et des plus honorables, sont traités à la fois injustement et je dis injurieusement. Des conseils amis sont parvenus heureusement à empêcher le jeune poète de livrer ses *Yambes* ardents à l'impression, et nous espérons qu'il restera fidèle à sa parole en ne les publiant pas. Toutefois, pour en donner une idée à nos lecteurs, en voici quelques-uns. Ces vers, qui forment le commencement de son Épître, sont des moins violents de la pièce ; par ceux-là on jugera du peu de calme qu'avaient les autres.

A BARTHÉLEMY.

ÉPÎTRE.

Brisant soudain le cours d'un trop long sacrifice,
 Enfin, Barthélemy, tu rentres dans la lice,
 Ton satirique vers trop long—temps endormi
 Se réveille, et du peuple il te refait l'ami.

— C'est bien, grand Marseillais ! — Malgré la faute immense
 Qui t'imposa douze ans un terrible silence,
 Nous sentions dans nos cœurs, moderne Juvénal,
 Qu'un jour tu brillerais comme un nouveau fanal ;
 Que tu nous reviendrais tout armé pour la lutte,
 Sur nos hommes d'état prêt à venger ta chute,
 Et, brûlant d'effacer à nos yeux ton affront,
 Que tu les marquerais de ton fer rouge au front.
 — Va ! nous t'applaudissons, barde de la Provence !
 Reprends tes durs accens dont frémissait la France,
 Lorsqu'avec le secours de son frère Méry,
 Comme toi de l'Yambe aux combats aguerri,
 Tu bâtonnais Corbière et tu mordais Villèle ;
 Ou bien, de Némésis, lorsqu'à ton bras fidèle,
 Des ventrus de nos jours retombant sur le dos,
 Ce fouet obéissant mettait à nu les os.
 Parle, et que désormais rien ne te fasse taire ;
 Flétris tous les vendus à la vieille Angleterre ;
 Écrase sous le poids d'un implacable vers
 Ces trahisseurs jurés, ces renégats pervers
 Qui, devant Albion, plus tremblans qu'une femme,
 Cacochymes vieillards, agenouillent leur âme.
 Brise sous ton talon l'orgueilleuse fierté
 De ces ardents chercheurs d'impopularité,
 Et, grâce à ton courroux, qu'au moins à leur front monte
 En leur vie, une fois, la sueur de la honte ; etc.

J'en passe, Monsieur, et des plus énergiques comme aussi des plus injustes ; car l'auteur ne respectait rien, et les noms les plus révévés ainsi que les plus augustes servaient de rimes à ses vers. Voici, du reste, la manière dont se terminait cette pièce qui eût pu conduire son signataire (et il n'a pas encore dix-huit ans) devant la Cour d'assises.

Allons, poète, allons !.....
Que ta satire lue, on voie, en frissonnant,
 Comme le fer qui bout dans l'usine, au Creuzot,
 Se tordre, sous ton vers, Duchatel et Guizot.
 Crois-moi, cela vaut mieux que raconter en rimes
 Ce mal napolitain qui fait tant de victimes,
 Et le scalpel en main, penché sur Fracastor,
 Construire avec lenteur un travail de castor.

Si je ne me trompe, Monsieur, il y a dans tout cela, au milieu de la bave et de l'écume des passions, toute la verve et l'énergie d'un poète satirique. Puisse le jeune écrivain suivre seulement une voie plus sage et écouter (nous l'espérons) des conseils amis ! Ces haines acerbes sont d'une autre époque. Aujourd'hui, l'on ne hait personne, et jamais un siècle n'a mieux pratiqué que le nôtre la maxime chrétienne *qu'il faut pardonner à ses ennemis*.

Je n'ai pas grand'chose à vous dire du théâtre, Monsieur ; rien de bien fort ni de vivace n'y a paru ce mois-ci. *Le Bachelier de Ségovie*, de M. Bonjour, est déjà mort ; une demi-douzaine de tragédies jouées à l'Odéon, n'ont vécu qu'une soirée. Il faut en excepter une comédie d'Aristophane, traduite par M. Hippolyte

Lucas, avec une incontestable élégance ; mais avec une fidélité douteuse. Or, pour mon compte, j'aurais été bien aise de voir une comédie grecque, comme l'*Antigone* de M. Vacquerie nous a montré un tragédie antique. Malheureusement M. Lucas ne nous croit pas assez Athéniens pour supporter le sel un peu épique, quoique attique, du déracinateur de Socrate, et il a francisé les *Nudes*. C'est un tort. L'indulgent feuilletoniste du *Siècle* a agi de même à l'égard d'une pièce espagnole que je vous ai analysée, il y a deux ans, à la Faculté des lettres, dans mon cours de littérature étrangère. Il l'a émondée, expurgée, abailardisée de la manière la plus impitoyable (j'allais dire la plus pitoyable) ; mais, ne soyons pas trop sévère pour M. Lucas, qui ne l'est jamais assez pour les autres. Il y a d'ailleurs, dans sa seconde pièce, comme dans sa première, des vers charmans qui rachètent, autant que possible, l'absence de force et d'intérêt ; somme toute, ce sont là des essais littéraires qu'il faut encourager. Notre ignorance des littératures anciennes et modernes, au point de vue du théâtre, est quelque chose qui tient du prodige et de la fable. Espérons que de nouvelles tentatives viendront nous dessiller les yeux et montrer, enfin, à quelques-uns de ces cloportes intellectuels qui se sont institués, de leur propre chef, les critiques jurés de l'art dramatique, que ce qu'ils ont pris chez nous pour la tragédie antique, n'est rien moins que cela, et que ce qu'ils regardaient comme le Pirée, était tout simplement un nom d'homme.

Puisqu'il est question de drames, Monsieur, en voici un, saisissant et tout actuel, qui vient d'avoir lieu. Un homme de beaucoup d'esprit, l'auteur du *Mari de ma femme*, de la *Mort de Figaro* et de plusieurs ouvrages à la fois ingénieux et piquans, M. R...., vient, dit-on, d'entrer dans un séminaire, bien décidé à embrasser la prêtrise. Des chagrins de famille, qui ont amené la mort de plusieurs personnes, l'ont conduit à cette résolution extrême qui rappelle celle de MM. de Genoude, Lacordaire et de Guerry. Si le théâtre et la littérature perdent dans le spirituel écrivain dont nous parlons, un disciple de Marivaux et de Beaumarchais, l'Eglise et la charité y gagneront sans doute un prêtre zélé, tolérant, consciencieux, et un prédicateur distingué. Déjà deux autres hommes de lettres étaient entrés, l'un (M. Maurice Alboy), à la Trappe ; l'autre (M. Gustave Planche, dit-on), aux Camaldules de Rome ; mais ils n'avaient pas la vocation, et sur le point de renoncer au monde, ils n'ont pu se résoudre à s'en séparer tout-à-fait. Tous deux ont donc renoncé à la vie religieuse pour continuer, pauvres âmes blessées par les halliers du chemin, à suivre la route infiniment plus chanceuse du siècle. Qui sait, Monsieur, si nous-mêmes nous ne finirons point par où ils ont commencé ? Si nous ne mènerons pas jusqu'au bout un projet que, faute de courage, ils n'ont fait qu'ébaucher ? — Il y a tant de repos dans la paix du cloître !... Par exemple, je ne crois point que jamais celui de vos compatriotes dont je vais vous parler, se fasse trappiste. J'étais, il y a quelques jours, à l'orchestre des *Variétés*, d'où j'avais admiré Bouffé, l'excellent comédien que vous savez. Tout à coup la toile se lève. Nous sommes dans une école d'enfants, avec Pouyon (l'intelligent Pouyon, âgé de 4 ans), et tous les gamins qui met religieusement au monde, tous les ans, la troupe des *Variétés*. — Une armée, Monsieur. Soudain, une grande ombre se fait sur la scène, éclipsant ces feux jaunâtres de la rampe et la lumière des quinquets : c'est le nez d'Hyacinthe qui, du fond de la coulisse, apparaît. A ce moment, un formidable rire éclate dans les hauteurs de la première galerie, mais un rire homérique, olympien et digne d'Héraclite, tant il partait du fond du cœur. Je me retourne.... C'était votre bon et savant compatriote, le docteur Lallemand, qui, appuyé sur la balustrade d'une loge, se tordait à la vue de cette classe d'adultes composée d'un seul individu de cinq pieds six pouces, espèce de Goliath pareil à celui du *Juif-errant*, et d'un nez..... que j'avais cru jusque-là sans pareil. Je dis jusque-là ; car, Monsieur, en examinant les

convulsions et le spasme de notre excellent docteur, je compris subitement le motif de son rire : — à la vue du nez d'Hyacinthe, il venait sans doute de reconnaître que le sien avait un rival. Tant il est vrai, Monsieur, qu'il n'y a plus rien de respectable et de sacré à quoi ne s'attaque la contrefaçon !...

Je suis votre très-dévoué serviteur,

ACHILLE JUBINAL.

Une cérémonie funèbre et touchante vient d'avoir lieu ces jours derniers, à Paris au cimetière du Père Lachaise. Un jeune écrivain de la presse périodique, corse de naissance, et parent assez proche de l'Empereur, est mort, l'année dernière, par suite des fatigues que causaient à un corps malade et mutilé, les travaux d'un professorat public fort brillant et fort remarqué, qu'il exerçait à l'Athénée et à l'Institut historique. Nous voulons parler de Joseph Ottavi, aux éminentes qualités duquel M. Léon Gozlan a rendu justice dans une préface placée à la tête du *Recueil des œuvres* du défunt. Une commission avait été nommée pour élever à Ottavi un modeste monument et lui assurer une place au Père Lachaise. Cette commission, après avoir provoqué des souscriptions chez tous les amis du talent d'Ottavi, après avoir fait imprimer, sous le titre de *l'Urne*, chez le libraire Paulin, ses meilleurs travaux de critique et d'érudition, a procédé récemment à la pose du buste en bronze exécuté gratuitement par David, et qui doit couronner l'humble pierre du tombeau. Soixante personnes, la plupart appartenant aux différents journaux de Paris, se sont rendues au cimetière dans un pieux recueillement. Là, M. le baron Taylor a fait en peu de mots l'éloge du mort, et un des amis du défunt, M. Jules Lardin, a lu d'une voix émue, les vers suivants :

Il avait du talent, il avait du génie,
De quel élan battait son cœur !
Comme un éclair fuyant, sa vie
Brilla, toute vouée au plus noble labeur ;
Elle fut un constant hommage
A tout mérite, à l'amitié,
Et la chaleur de son langage
A tout glorifié ;
Car il aimait la gloire ;
Ce fut son rêve d'avenir.
Gardons-lui donc une longue mémoire
A lui dont le bonheur eût été d'en jouir ;
Parlons de lui, disons sa trop rapide histoire
Si bien faite pour l'ennoblir.
Que notre amour lui soit son plus doux souvenir !
Combien toujours ses sentimens aux nôtres
Cherchèrent à s'unir !
Faisons-le donc aimer aux autres !
Ce sera bien répondre à son noble désir ;
Un amour immortel fait l'immortelle gloire.
Ottavi ! ta belle âme a pu la pressentir,
Elle te souriait, il t'appartient d'y croire ;
Puisse ton ombre, heureuse, en tressaillir !

GRAS, Propriétaire-gérant.

VARIÉTÉS.

LA MÈRE SAGUET.

Novembre, 1844.

IL y avait en 1837, rue du Moulin-de-Beurre, au sortir de la barrière du Maine, un petit réduit tout enjolivé de tonnelles, de plates-bandes et d'arbrisseaux, où trônait une vieille cabaretière, et où allaient boire, à la façon du bon temps de nos pères, presque toutes les illustrations de ce siècle.

Aujourd'hui que tant de traditions s'effacent et que l'oubli semble se promener sur les choses passées, comme l'antique charrue sur les cités détruites, il n'est peut-être pas hors de propos de recueillir ici le peu de traces qui nous restent de ce dernier des cabarets, dont le seuil est encore debout, mais d'où le dieu qui l'animait jadis a depuis long-temps disparu

C'était une salle au rez-de-chaussée, basse, étroite et longue, avec des murailles nues, que Juhel, dont il sera plus loin question dans le courant de ces lignes, recouvrit plus tard d'un badigeon à l'huile, un jour de ripaille, entre deux vins. Sur le mur du fond, au-dessus d'une porte qui conduisait au jardin, un cadran, dit *œil-de-bœuf*, avait marqué toutes les grandes heures de l'histoire contemporaine. Ce fut le lendemain de la bataille d'Iéna, qu'il sonna pour la première fois. Depuis il marcha tou-

jours , calme au milieu de nos tourmentes , comme le sablier du destin , et traversa tranquillement tous nos jours de fièvre et de colère avec soixante pulsations à la minute.

L'*œil-de-bœuf* , avec un vieux damier pendu en face , et la complainte du *Juif errant* , formaient exactement tout le décor des lambris. L'hiver , à partir de la Toussaint , on avait un poêle rond , de faïence , dont les tuyaux serpentaient sous le plafond , et brisaient une vitre pour prendre l'air à la fenêtre. Enfin , on comptait cinq tables à droite , et cinq tables à gauche , toujours couvertes d'un gros linge bien blanc , et d'assiettes symétriquement alignées ; c'était *l'en cas*. On s'asseyait sur des escabelles. Pour arriver dans la salle , on traversait la cuisine , une belle cuisine , bien noire , avec une vaste cheminée et des jambons pendus sous le manteau ; de la salle , on allait au jardin , c'est-à-dire à une grande cour entourée de pavillons et de pampres , où d'autres tables , solidement enracinées , attendaient le retour des hirondelles qui ramenaient les buveurs. Une claire-voie fixée sur le mur d'entrée permettait d'apercevoir , de la route , la maisonnette aux volets verts , avec une autre petite cour , un grand arbre et un jardinet planté de laitues qui la séparaient du chemin. Celui qui passe aujourd'hui devant ce seuil tristement désert , lit sur la façade du logis : BOURDON , SUCCESSION DE VEUVE SAGUET , DONNE A BOIRE ET A MANGER. Or la veuve Saguet , — découvrez-vous , fils de nos pères , — s'appelle *Madame Grégoire* dans une chanson de Béranger.

On ne sait plus boire. C'est un art qui s'est en allé , je ne sais où , peut-être en Allemagne. Hoffmann buvait encore à Dresde en 1813 , au milieu des balles du prince Eugène ; c'est la dernière halte connue du vieux Bacchus. Il ne fit depuis que de rares apparitions , se révélant par-ici par-là , au petit nombre d'apôtres qui lui étaient demeurés fidèles , mais il ne s'arrêta plus. On en sut pourtant des nouvelles , jusque vers 1830 , sous les vignes de la rue du Moulin-de-Beurre , et c'est là que se tinrent , à ce qu'on croit , ses dernières bacchanales. Car , en fait de cabaret , ne me parlez pas du *Caveau*. On avait , il est vrai ,

dressé là-dedans une manière de temple, où l'on offrait à l'idole disparue le culte des souvenirs. Mais on y faisait de la poésie, — peut-être beaucoup trop. On criait : *Evohé !* mais on s'y abreuvait d'ellébore un peu plus que de vin. Il y avait du prétentieux et du parti pris dans cet attirail bacchique, mais de naturel, pas l'ombre. Remarquez que du jour où l'on a chanté le *jus de la treille*, on a oublié de le boire. Les choses, en général, aussi bien que les hommes, ne passent dans le domaine de la poésie, qu'après leur mort. Quand on ne les a plus, on les chante, mais tant que le plaisir existe, on a mieux à faire que de le rimer, on le goûte. Méfiez-vous des poètes couronnés de pampres ; ce sont quasi tous des buveurs d'eau.

Je serais désolé de commettre la moindre hérésie dans un sujet aussi grave. Cependant, je crois pouvoir affirmer, touchant le bel art de boire, que nous avons un peu tué celui-là comme les autres, par cette fatale formule de *l'art pour l'art*, qui nous a déjà fait faire tant de sottises. Ne buvons pas de propos délibéré, c'est là le premier des commandemens, et voici le second qui lui est semblable : Attendez, pour boire, l'inspiration du dieu. Despréaux prêchait un jour Chapelle sur sa soif enragée. Chapelle, ému jusqu'aux larmes des conseils de son ami, entraîne Boileau, pour les goûter plus à l'aise, dans ce fameux cabaret de la rue Saint-André-des-Arcs, où allaient Racine, le *Bonhomme*, et tous les autres. Chapelle demande une bouteille, puis deux, puis trois, et fait si bien, qu'il grise le prédicant. Celui-ci, dans la chaleur de son prône contre les excès du vin, ne s'était pas aperçu qu'il vidait son verre, à mesure que Chapelle le remplissait. La morale de cette parabole, mise en action par Chapelle, consiste à dire que le bien-boire doit être avant tout naïf et irréfléchi : malheur à l'ivresse préméditée ! Les vieux mattres dont je parle, lorsqu'ils se réunissaient rue du Vieux-Colombier, n'avaient d'autre intention, les bonnes gens, que de se réjouir et de jacasser. Mais ils avaient tant d'esprit que cela les faisait boire, et ils buvaient tant qu'ils se grisaient. Nous, au rebours, nous commençons par boire, pensant que le rire est

au fond du verre. Simples que nous sommes ! Le rire, c'est Dieu qui le donne.

Or, Dieu le donnait aux convives de la mère Sagnet. Ils étaient là des nichées d'artistes, artistes par la grâce de leur jeunesse et par leurs rêves d'avenir, bien plus que par leurs œuvres. Aucun d'eux encore ne s'était beaucoup révélé. A quoi bon se presser, disaient-ils. Car, à cet âge, la paresse est charmante ; loin d'être le ver qui ronge, elle est comme une fleur indolente qui sait bien que le soleil fécondera son calice, et qui sommeille dans son parfum. Le parfum, voyez-vous, c'est la jeunesse de la rose, comme la paresse est le parfum de nos vingt ans. Laissez fleurir les enfans et les roses !

Ils venaient donc là, le soir, avec vingt-quatre sous dans leur poche, s'asseoir devant ces tables de chêne, pour chanter, pour rire et pour manger, trois excellentes choses qu'on a le privilège, quand on est jeune, de faire toutes trois à la fois. Ils criaient comme des sourds, tous ensemble, et ils s'entendaient à merveille : autre privilège qui nous quitte, vers l'âge mûr, lorsque l'imagination se tait et que la raison veut parler. La raison ! Ils ne la connaissaient pas encore, avec ses argumens crochus et ses yeux de hibou, cette vieille prêcheuse, âgée de tant d'hivers ! et d'ailleurs, ce n'est pas avec vingt-quatre sous dans sa poche, qu'on peut aller bien loin sur les chemins battus où la raison nous guide. Il en coûte plus cher que cela pour voyager raisonnablement dans la vie. Minerve paie son passe-port, prend la poste et dîne à la table d'hôte. Quant aux lazzarones qui dorment sous les arbres de la route, elle ne leur jette pas même un rouge liard par la portière, à ces mécréans ! — Ce qui ne les empêche pas de dormir, au contraire.

Un jour, — ceci les éveilla plus que toutes les homélies, — c'était par une froide matinée d'hiver, un 13 février, date funeste, le ciel charriait de gros nuages froids et sombres, et les arbres dépouillés pliaient sous les giboulées, avec des cris lamentables ; ils étaient presque tous là, pressés autour du poêle, tâchant de rire et de boire, et se moquant de l'hiver, eux qui

étaient au printemps. Voilà que tout à coup un des leurs entre dans la salle, pâle et pleurant.

— *Juhel est mort*, dit-il, en tombant sur un escabeau, le front dans ses deux mains.

— *Juhel !* répondirent vingt cris consternés.

La mort venait de s'abattre au milieu d'eux.

Il faut que je vous dise qui était Juhel. C'était un pauvre et bon ivrogne, peintre d'enseignes de son métier. Il badigeonnait quelquefois ; mais où il excellait de préférence, c'était à peindre des pampres sur la porte des marchands de vin. Les belles grappes blondes et les belles feuilles rouillées qu'il savait faire, cet admirable Juhel ! Mais, vous comprenez : à force de planter des vignes à la porte des cabarets, il avait fini par prendre en goût le vieux Silène. Culte d'artiste, voilà tout. Et puis, il avait le vin si gai, si fou, si bon enfant, qu'on grisait Juhel toutes les fois qu'on voulait rire ; et ils voulaient toujours rire, chez la mère Saguet. Aussi Juhel, c'était plus qu'un compagnon pour eux, c'était leur patron, leur maître de philosophie, le grand-prêtre de leurs mystères. Quand on s'apercevait qu'il n'avait plus de culottes, on faisait une souscription pour lui en acheter une paire. Alors Juhel, reconnaissant, prenait sa plus belle couleur de rouille pour *rajeunir* les murs du cabaret, et poussait l'inspiration de son cœur jusqu'à dessiner des panneaux sur les murailles, entourés d'une belle grecque du goût le plus pur, afin de réjouir les yeux de ses enfans ! Ils ont voulu que cette dernière œuvre du bon Juhel fût religieusement conservée, et tous les ans, depuis la mort du peintre d'enseignes, la mère Saguet enlevait, dès le matin, sous des flots d'eau de savon, la poussière qui ternissait la belle grecque, pour que le soir, durant le repas anniversaire, le regard des enfans de Juhel en fût encore réjoui !

Celui qui entrait ainsi, le visage défait, pour annoncer la mort du badigeonneur, s'appelait Charlet. Il y eut un long silence de stupeur et d'épouvante. On se regardait avec des yeux hébétés. Enfin une voix osa se faire entendre, qui demanda de

quoi Juhel était mort. Celui qui fit cette question se nommait Dévéria.

— Mes amis , dit alors Charlet , d'un air digne et orgueilleux , Juhel , le grand Juhel est mort , en chrétien , dans les vignes du Seigneur. Il était gris comme un âne. C'est une consolation pour ceux qui le pleurent !

— *De profundis* ! murmurèrent alors tous les disciples recueillis de défunt le grand-maitre en *beuverie*.

En ce moment la mère Sagnet se précipita dans le cabaret , toute sanglotante.

— Ah ! Messieurs , s'écria-t-elle , Juhel n'est plus ! Qui aurait dit , mon Dieu ! que Juhel nous quitterait ainsi. La vendange avait été si belle cette année.

Chacun demeura frappé de la vérité de ce discours , si bien que la cabaretière , encouragée par le silence général , ajouta d'une voix amère :

— Allez ! les VIDES que la mort de Juhel vient de laisser parmi nous , sont incalculables !

— Pauvre femme ! observa Romieu , elle pense à tous les tonneaux que lui *vidait* Juhel , c'est déchirant !

La réflexion fit sourire , et peu à peu l'on se prit à songer que l'heureux Juhel , mort d'une *apoplexie de Templier* , comme disait Charlet , devait se réjouir dans le sein de l'éternité , et bénir ses enfans *du haut des cieux* , sa demeure dernière , ainsi qu'ajouta Edouard Donvé , d'un air à faire pleurer les montagnes. Alors Fontan se leva et récita ce distique :

A JUHEL.

Tu nous as fait trop rire dans ta vie
Pour qu'à ta mort on pense à te pleurer.

On trouva le début galant , et chacun se mit en devoir de chercher des rimes en l'honneur du défunt. Cela fit une chanson qui servit d'oraison funèbre , et que l'illustre Collinet joua sur sa petite flûte aux applaudissemens universels.

On attribue plusieurs strophes de cet hymne à l'un des plus

joyeux tapageurs du cabaret, M. Victor Hugo. Il venait là, tous les jours, promener sa muse et ses rêves, bon, naïf, insouciant, et le front déjà chargé de ses rayons de gloire dont ses amis oubliaient l'éclat à la franche clarté de son sourire. La mère Saguet, qui est aujourd'hui une bonne vieille de soixante-quinze ans, n'en parle jamais que l'œil humide. Elle l'appelle toujours l'*enfant sublime*, et vous conduit derrière sa maison, dans un petit coin gazonné, où s'élevait jadis le *moulin de la Grande-Pinte*. « C'est là, dit-elle alors, au pied du moulin, que M. Victor écrivait ses vers. Le moulin n'est plus, mais je suis bien sûre que les vers sont restés. Ah ! quel aimable enfant que M. Victor, et aussi son frère Abel ! Diriez-vous, mon bon Monsieur, que c'est ce fou d'Abel qui m'apprit à faire *le riz à la Valencienne*, et la *tétine de vache* en daube ! Le jour qu'ils sont venus pour attacher leur croix d'honneur, j'ai pleuré comme Magdeleine, mais c'était de joie. Car c'est ici qu'ils ont tous attaché leur croix, tous, les uns après les autres. Et moi, je les appelais mes enfans, qu'ils étaient déjà de grands hommes ! »

Voyez-vous ces beaux noms de la patrie revenir dans ce cabaret obscur, où tous, sous le même pampre, avaient rêvé la même gloire ! Les voyez-vous revenir le jour de la récompense nationale, et boire encore dans le même verre à la santé du génie, à la santé de la France !

Et maintenant, faut-il vous les citer, ces noms retentissans ? Poètes, peintres, statuaires, journalistes, hommes d'esprit, hommes d'État, tous ceux dont le siècle s'honore sont venus rire sous ces heureuses tonnelles. L'un s'appelait Thiers, l'autre s'appelait David le statuaire, celui-ci Bellangé, celui-là Chenavard, cet autre, Armand Carrel, cet autre, Alexandre Dumas, et puis les Déveria, et puis Raffet, Gavarni, Tony Johannot, Romieu, Boulanger, Rousseau, Collinet, Fontan, Victor Hugo : quelle éblouissante pléiade !

Un jour, la mère Saguet, voyant que 1830 — 1830 a détruit plus de choses qu'on ne pense — avait dispersé tous ces poètes, prit sa cave en dégoût, et se retira des affaires dans un petit pa-

villon , tout couvert de feuillée , qui est au fond du jardin. Aujourd'hui l'industrie rôde par là aux environs , traînant après elle un grand bruit de ferrailles et de locomotives , et je crains bien que le pauvre cabaret déserté ne s'éveille un matin tout-à-fait pris sous le réseau des chemins de fer. On a déjà chassé des environs les arbres et les oiseaux pour tracer des rues sur les prairies éventrées , et l'on plante d'affreuses maisons à murailles blanches , partout où hier encore croissaient les roses et les lilas. La mère Saguet voit ainsi monter autour d'elle cette marée de plâtre et de moellons qui l'emportera. Elle a d'ailleurs , une bonne vieille figure , assez philosophique. Quand on lui parle d'autrefois , son œil s'anime , et l'on découvre alors de vieux Jeux et de vieux Ris blottis et grelottans sous ses rides profondes. Ils se sont réfugiés là pour mourir avec leur mère.... ainsi que nous aurions dit du temps de madame Grégoire.

Il y a quelques années , lorsqu'un tout petit nombre de fidèles venaient encore , chaque soir , sous ces berceaux de chèvre-feuille deviser de ceux qui ne venaient plus , — (on ne riait guère , on se souvenait , et rien n'attriste comme de compter les absens) ; — la mère Saguet sortait quelquefois de son petit pavillon et apparaissait tout à coup au milieu des buveurs. Elle prenait un verre , goûtait leur vin d'une lèvre dédaigneuse , et jetant un coup-d'œil sur les places vides , elle hochait la tête et disait : « Il en manque deux de plus que l'an dernier ; mais ce n'est pas miracle , votre vin est détestable ! »

On est ainsi quand on vieillit ; on se figure toujours que le vin de la jeunesse était meilleur.

Une autre fois , elle ajoutait : « Il est donc ministre , notre petit *Adolphe* ? Ce cher enfant ! Je n'ai jamais vu un pareil Roger-bon-temps. Il était gai dans sa misère , gai à fendre l'âme ! Ah ! je lui faisais crédit de bon cœur ! »

Adolphe , dont elle parlait , avait alors trente-cinq ans ; mais la mère Saguet , qui appelait toutes les gloires de la France par leur nom de baptême , ne s'imaginait pas qu'elles dussent jamais vieillir. Elle les avait toutes vues si jeunes et si fraîches ! Et qui

était donc cet Adolphe ? — Oh ! mon Dieu, rien alors, un enfant, un fou, le plus imperturbable de ses buveurs, mais qui avait, dès cette époque où il n'avait pas encore été ministre, plus d'esprit sans le savoir, qu'il n'en a jamais eu depuis qu'il le sait tant ; un *Jean joyeux*, comme ils disaient, et voilà tout. C'était la plus adorable misère qui se pût voir. D'ailleurs, à cet âge, la pauvreté, voyez-vous, ce n'est pas autre chose qu'une bonne et charmante fille, à qui l'on rit au nez sans qu'elle s'en fâche. Se fâcher, allons donc ! Elle rit plus haut que tous, l'évaporée, et termine la querelle en buvant dans le verre du premier venu. La pauvreté ! lequel de nous en oserait médire ; lequel de nos chevets n'a-t-elle pas visité, — elle qui ouvrait pour nos rêves la belle porte d'ivoire ? — Qui d'entre nous, dites-moi, n'a pas tenu cette belle amoureuse sur ses genoux, et malgré ses guenilles encore ? — Ah ! bien oui, des guenilles ! on les oubliait pour regarder ses charmes par les trous de son corsage.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.



ADAM DE LA HALLE.



Adam de la Halle, dont je me propose ici de tracer l'incomplète biographie, fut l'un des poètes les plus variés, les plus ingénieux et les moins connus du ^{xiii}^e siècle. Il était célèbre, parmi ses contemporains, sous les divers noms d'*Adams de la Halle*, d'*Adams li boçus*, du *boçu d'Arras* et quelquefois du *camus d'Arras*. Ces derniers sobriquets ne doivent pas donner à penser qu'il fût affligé d'une véritable difformité corporelle (il s'en est défendu dans l'un de ses ouvrages); mais, tout au plus, que sa taille n'avait pas toute la grâce, toute l'élégance désirables. Au reste, les surnoms du même genre étaient alors acquis aux habitants d'Arras aussi bien qu'à ceux d'Orléans. Il existe encore à Reims une famille du nom de *Camus d'Arras*, originaire, en effet, de cette ville, et qui ne justifie pas cette désignation à d'autres titres que notre poète.

Le véritable nom du *Bossu d'Arras* était donc Adam de la Halle. Son père, Henri de la Halle, tenait un rang distingué parmi les bourgeois et les commerçans de l'Artois, comme Adam nous l'apprend dans le *Jeu de la feüllée*. Soit par le vœu de ses parens, soit par suite d'un goût naturel pour les travaux de l'esprit, la première jeunesse d'Adam fut consacrée à l'étude.

Je ne sais s'il faut en conclure qu'il se destinait plus tard à porter la robe ecclésiastique. Les clercs, c'est-à-dire, les hommes lettrés n'étaient pas seulement des gens d'église, le barreau, la médecine, la belle littérature même (car elle était alors plus honorée qu'aujourd'hui), se recrutaient dans les écoles et enlevaient, chaque année, aux graves et pénibles fonctions du sacerdoce, une partie de leurs sujets les plus distingués. Les clercs, il est vrai, avaient, avec les ecclésiastiques, une sorte de communauté de devoirs et de privilèges; mais ce lien, naturel dans un temps où tout ce qui savait était religieux, n'engageait nullement la conscience des clercs dans la carrière sacerdotale. C'est ainsi qu'aujourd'hui les bacheliers de nos écoles ne promettent nullement, en recevant le premier grade universitaire, de se dévouer aux longs et fastidieux travaux de l'enseignement.

La fougue de l'âge et d'une imagination très-mobile arrachèrent bientôt Adam aux études sérieuses. Une certaine *Marie*, qui n'avait d'autre recommandation que ses charmes et peut-être sa coquetterie, fit sur notre jeune clerc une impression telle qu'on le vit tout d'un coup prendre en dégoût la grammaire et la dialectique; l'éloquence des docteurs et la réprobation de sa famille, en un mot, le soin de sa fortune et de sa considération dans la ville d'Arras. Uniquement occupé de cette jeune fille, il sut long-temps se plier à ses adroites exigences et prévenir tous ses dispendieux caprices. Enfin, il finit par tomber d'accord avec Marie, d'opposer au scandale public l'intervention de l'Église; mais il paraît que son père n'approuva jamais un mariage qui semblait détruire toutes les espérances qu'il fondait sur son fils. Adam, lui-même, une fois marié, ne tarda pas à reconnaître la force des argumens qu'il avait méprisés tant qu'ils pouvaient être utilement écoutés. Après quelques mois d'une union orageuse, l'envie de voir Paris, de continuer des études pour lesquelles il se sentait une vocation naturelle; l'inconstance surtout qui, chez lui, dominait, en sa qualité de poète, toutes les autres passions, reprirent le des-

sus , et le mariage avec tous ses ennuis lui devenant insupportable , il résolut de quitter sa femme.

Cependant rien n'indique précisément qu'il ait exécuté cette nouvelle résolution. Je serais même tenté de croire que , par suite d'un autre plan de conduite et du fond de tendresse qu'il conservait encore pour Marie , Adam resta dans Arras longtemps après avoir composé le *Jeu de la feüllée* , l'un de ses titres les plus incontestables au souvenir de la postérité. Si , dans sa jeunesse , il vint à Paris , aucune trace de ce voyage n'est consacrée dans les vers que nous avons de lui. Et certes , à l'époque où ce voyage aurait eu lieu , c'est-à-dire , de 1230 à 1260 , les événemens étaient assez remarquables pour mériter d'occuper son attention poétique. Lui qui répandit avec prodigalité des flots de satire sur ses obscurs compatriotes , n'aurait pas épargné davantage sans doute , ou les seigneurs ligüés contre la grande reine Blanche de Castille , ou l'amant langoureux de cette princesse , ou plus tard , les ordres mendiants , les croisés , et ses rivaux les poètes champenois , parisiens et normands , tels que Rutebeuf et autres. Mais , tous les ouvrages d'Adam de la Halle , à l'exception de la *Chanson de geste du roi de Sicile* , portent le cachet de la patrie. C'est à Arras , et pour les bourgeois turbulens de cette ville , qu'ils furent composés , et l'on doit croire que s'il eût fréquenté les écoles de Paris , il eût maintes fois trouvé l'occasion de parler de Paris dans ses ouvrages.

J'arrive maintenant à ses poésies. Le *Jeu de la feüllée* , comme l'a fort bien remarqué l'illustre M. Monmerqué , est la plus ancienne comédie de notre littérature. Les personnages de cette pièce ingénieuse sont en grand nombre. La scène s'ouvre par une exposition du poëte , dans laquelle il explique aux bourgeois d'Arras , Riguesse , Auris , Hans le Mercier , Riguiers et Guillot le Petit , sa résolution d'aller à Paris , pour suivre les leçons de l'Université. Hans le Mercier , doutant de l'exécution de ce beau projet , répond :

.....
Sachiez , je n'ai mie si cher
Le séjour d'Arras ni la joie ,

Que l'apprendre laisser en doie.
 Puis que Diex m'a donné engien (esprit, *ingenium*)
 Faut-il que je l'atourne à bien.

De là Adam passe aux anciennes raisons qui lui faisaient chérir le séjour d'Arras, et aux nouvelles qui le lui font haïr. Après une charmante description des attraits et des bonnes qualités de sa maîtresse, et des imperfections nombreuses que le mariage ne tarde pas à lui faire découvrir en elle, Henri de la Halle arrive, auquel Adam expose le désir qui le reprend de se livrer à l'étude. Guillot le Petit s'adressant à Henri, lui dit :

Or li donnez dont de l'argent ;
 Par nient n'est-on mie à Paris.

MAISTRES HENRI.

Las ! dolent ! où serait-il pris ?
 Je n'ai mais que vingt et neuf livres....
 Biaux fis, fors estes et léger :
 Si vous aiderez-vous par vous.
 Je suis un vieix hom plein de toux
 Enfers * pleins de rumes et fades.

LE PHISICIEN.

Bien sais de quoi estes malades.
 C'est uns maux qu'on clame avarice.

Du reste, suivant le médecin, cette maladie de Henri de la Halle est très-fréquente dans la ville ; et il cite un grand nombre de bourgeois dans le même cas, et souvent même au reproche de lésinerie, le poète joint celui de friponnerie. Puis passant de là à d'autres genres de maux, le médecin donne des consultations à des femmes galantes et à des ivrognes, à des malheureux affligés de dissensions domestiques. Tel est le premier tableau, acte ou scène de cet ouvrage singulier, que M. Monmerqué a fait connaître à un trop petit nombre d'adeptes (1). Remarquons encore ici, que la description des charmes de Marie est écrite en *tercets*, à la manière des Italiens, et cinquante années au moins avant la composition du grand ouvrage de Dante. Dans le troisième acte,

* Infirme, affaibli.

(1) Le volume qui le contient a été tiré à *trente exemplaires*.

le poète introduit deux fées , Morgue et Arsile , qui veulent récompenser le poète de les avoir prévenues et d'avoir déposé sous leurs pas des tapis moelleux , qui préviennent tout le bruit que pourrait faire leur marche , car les fées de tous les temps aiment à venir et disparaître à petit bruit. Or moi , dit Morgue :

Je veus que il soit teus * (" tel)
Que ce soit le plus amoureux
Qui soit trouvés en nul país.

ARSILE.

Et moi vueil-je qu'il soit jolis
Et bon faiserres de canchons.

Mais restait la fée Maglore , qui venue sur la trace des autres sans être attendue , ne pardonne pas à Adam de n'avoir pu deviner sa visite. Long-temps ses compagnes la conjurent de traiter favorablement leur ami et son compagnon Riquiers. Maglore semble céder à leurs vœux ; mais tout à coup elles s'écrie :

Je veus que Riquiers soit pelés
Et qu'il n'ait nul chevez devant.
Por l'autre qui va soi vantant
D'aler à l'escole à Paris ,
Veus que il soit atruandis* (" appauvris)
En la compagnie d'Arras ;
Qu'il perde et laïase l'apprenre ,
Et mette sa voie " en respit. (" son voyage.)

Ces vers justifient nos doutes sur le départ de notre poète pour Paris , à cette époque.

Adam de la Halle n'a pas seulement fait , dans le *Jeu de la feuillée* , notre première comédie ; son *Jeu de Marion et Robin* , si célèbre dans le moyen-âge , est la première pastorale et même le premier opéra comique qu'on ait essayé en France. Ces deux ouvrages , je n'hésite pas à le dire , sont de petits chefs-d'œuvre ; ils peuvent encore aujourd'hui contenter le goût le plus délicat , et plaire à ceux même qu'une prévention singulière en France , éloigne de la lecture de nos premiers poètes français. Les deux premiers vers du jeu de Marion se chantent encore dans nos campagnes :

Robin m'aime , Robin m'a ,
Robin m'a voulu , si m'aura.

Adam se distingua encore dans la satire, trop peut-être pour son repos. Vers l'année 1260, la ville d'Arras fut le théâtre d'un scandale inouï jusqu'alors. Le roi avait demandé aux habitans une somme déterminée, que suivant l'usage, l'évêque, alors seigneur temporel d'Arras, et les échevins de la ville furent chargés de répartir et de lever sur les habitans. La somme parut aux bourgeois exorbitante; on se plaignit, et bientôt on découvrit que, soit par le fait du prélat, soit par l'infidélité des échevins, la somme levée avait été beaucoup plus considérable que le roi ne l'avait demandée. De là, des haines, des invectives, des représailles. Les échevins furent déposés. Comme ils tenaient aux plus riches familles et que la plupart s'expatrièrent, Arras, tout d'un coup, prit l'aspect d'un triste désert. Plus de tournois, plus de festins, plus de riche bourgeois qui protégeât et alimentât la verve des poètes. Ajoutez qu'une foule de satires sanglantes avaient jeté le trouble et l'effroi parmi les Artésiens, et que la commune renommée accusait Adam de la Halle d'en être l'auteur. Ces raisons furent d'un grand poids dans la détermination qu'il prit de quitter tout de bon Arras. Avant de partir, il composa la pièce remarquable intitulée : *Le Congé*, dans laquelle il fait ses adieux à ses compatriotes. Cette pièce est remplie de délicatesse et de véritable sensibilité. Il y touche encore l'affaire de la taille :

Bien que soit Arras formenés* (" maltraité),
 Si est-il des bons remanés
 A qui je veus prendre congiet,
 Qui mains grans reviaus* ont menés (" fêtes)
 Et souvent biaux mangiers donnés
 Dont li usaiges bien déchiet.
 Car on i a si près fauchiet
 Qu'on lor a tout coupé le piet
 Sur quoi lor déduit est fondés.

Adieu amours ! très douce vie,
 La plus joieuse et la plus lie
 Qui puisse estre, fors Paradis !
 Vous m'avez bien fait, en partie;
 Se vous m'ostastes de clergie* (" l'étude),
 Je l'ai, par vous, ores repris.

Car j'ai, en vous, le vouloir pris
 De racheter et los et pris,
 Que, par vous, perdu je n'ai mie.
 Mais, en vous, j'ai service apris;
 Car j'estoie nus et despris
 Avant, de toute courtoisie.

Ces vers sont fort bien tournés, et je doute qu'on en trouve beaucoup qui les vaille, dans le roman de la Rose lui-même.

Obligé de quitter Arras, Adam suivit la fortune du comte d'Anjou, et, suivant toutes les apparences, il quitta la France en même temps que lui. Accueilli avec honneur et récompensé avec générosité par le nouveau roi de Sicile et par son neveu le comte d'Artois, il consacra le reste de sa vie à célébrer son bienfaiteur. Dans la pièce intitulée *le Roi de Sicile*, qu'il acheva peut-être, mais dont il n'est resté que la première partie en France, où elle fut composée, il exprime en termes vrais sa respectueuse tendresse pour le frère de saint Louis :

Or avez sa proesce en général oïe;
 Ci-après, vous sera clèrement desploïe;
 Ne sai quel menestrel mal l'avoit despêchie,
 Mais jou, Adam d'Arras, à point l'ai redrecié.
 Et pour che qu'on ne soit de moi en jaserie
 On m'apele *bochu*, mais jou ne le sui mie.
 Deuil fust se ceste histoire eüst esté périe,
 Mais, pour l'amour du roi Diex m'en iert en oïe.
 Et d'autre part, j'ai tant ceste euvre encoragie
 Que je crol, se mon cuer fendoit par la moitié
 Du prince on t verroit la figure entaillie.

En général, les poètes et les gens de lettres, ont un grand fond d'affection et de tendresse pour ceux qui mettent à l'abri du besoin leur existence. C'est en cela qu'ils diffèrent noblement des autres créatures humaines que fatigue volontiers la reconnaissance des bienfaits. Au reste, les grands seigneurs du XIII^e siècle appréciaient autant les travaux littéraires, que, plus tard, notre grand roi François I^{er} et Louis XIV lui-même. Henry II, roi d'Angleterre, donna deux châteaux à Hélie de Borron, pour le remercier d'avoir achevé les romans de la Table ronde. Adenès, l'auteur de *Berte aus grans piés*, accompagnait en tous lieux le duc de Brabant, et, plus tard, sa fille la reine Marie.

Tous les chansonniers dont nous avons gardé les productions , vivaient dans une pareille intimité auprès des héros de la même époque. Aussi qui ne connaît l'histoire du Champenois Gaces Brulez , qui apprit au roi de Navarre les *sons et lais les plus mélodieux et les plus délitables qu'onques eussent été faits* , si nous nous en rapportons aux chroniques de Saint-Denis ? Qui ne connaît surtout l'histoire de Blondel et de Richard Cœur-de-Lion ?

Il nous reste maintenant à considérer Adam de la Halle comme chansonnier. Ses rimes et surtout peut-être la musique qu'il composait pour elles, lui avaient fait dans le XIII^e siècle une réputation merveilleuse. C'est là ce qui faisait dire à l'auteur du *Jeu du Pèlerin* :

Cils maître Adans savoit
Dis et chans controuver,
Et parfois estoit en chanter.

On conçoit que le talent d'Adam, comme musicien, ait pu faire tort à son talent de poète. Des fragmens que je citerai, semblent pourtant devoir donner de cet aimable ménestrel une idée favorable. C'est dans sa première jeunesse qu'il avait composé la plupart de ses chansons. Il était alors très-amoureux ; voici le 5^e couplet de la deuxième :

Cil qui plus sont d'abstinence
Et plus sage et plus souffrant ,
Auroient droite escusance
S'il devenoient amant ,
En désirant
La dame à qui sui soumis.
Et puis dont qu'elle vaut tant ,
Ne doit pas home rassis
Avoir merveille si grant
De moi qu'on tient pour enfant
Se je sui pris.

Presque toutes ces pièces sont terminées par un *envoi* de quatre ou de cinq vers.

Ces *envois* peuvent faire supposer que les nobles personnages auxquels ils étaient adressés, avaient eux-mêmes demandé la chanson aux autres. Tous les jeunes nobles ne devaient pas composer des vers ou de la musique ; mais tous désiraient se faire

bien venir des dames , et c'était un moyen de témoigner son bon goût , sa générosité , son savoir vivre , que de montrer ou de chanter les airs et les vers expressément composés par un bon ménestrel. Aussi peut-on faire la remarque que les pièces d'un bon maître , adressées à un *monseigneur* , roulent en général sur des liens communs d'amour et de galanterie.

La suivante lui fut sans doute demandée par une femme ; voici comme il l'a fait parler :

Amour m'a si doucement
Navré , que nul mal ne sent.
Si , servirai bonnement
Amour et le dous amis
A qui me rens ,
Et fais de mon cuer présent.
Et jamais , pour nul tourment
Que j'ai , n'en iert autrement ,
Ains veus user ma jouvent
En aimer loialement.

Dans le couplet suivant , la même dame reproche à son ami de ne pas l'avoir assez sollicitée :

Trop avez mis longement
Amis dous en me proiant.
Se vous m'aimez loiaument
Je vous amoie ainsement ;
Mais femme au commencement
Se doit tenir fierement.
Pour quoi , s'ele se defent ,
Ne doit laisser qui i tent
De requerir asprement.

L'avis est bon aujourd'hui peut-être , aussi bien que dans le XIII^e siècle. Au milieu du perfectionnement universel , il semble que les femmes aient eu seules le bon esprit de rester stationnaires.

La 29^e chanson d'Adam de la Halle est un *Sirventois* , et , par ce mot , il ne faut pas entendre simplement une chanson satirique : j'en connais un grand nombre qui n'ont pas ce caractère ; mais une pièce faite en l'honneur de la Vierge , un *acte de service* , d'humilité , de dévouement à l'égard de Marie. Dans la plupart de ces pièces , comme chez une petite catégorie de personnes pieuses , spécialement appelées *dévotès* , la piété n'exclut pas

la médisance ; elle semble même lui offrir un appui charitable et naturel. C'est là ce qui a trompé la plupart des écrivains qui ont défini cette espèce de poésie. Il en a été des *Sirventois* comme des *Noëls* ; composés d'abord pour honorer le créateur , ils ont fini par réussir surtout à déshonorer les créatures. Aussi, dès la fin du XIV^e siècle , étaient-ils tombés dans le mépris public.

Le sirventois d'Adam de la Halle est un mélange de piété sincère et de médisance vigoureuse. En voici les derniers couplets :

Douce dame en gloire essaucie ,
De douceur fontaine et ruissiaus ,
Roïne de loial lignie
Bien vous doit souvenir de ciaus
Dont vous devés estre servie.
Que l'anemi par tricherie
Ne soit ez sire et damolsiaus ;
Qu'il a pluseurs envenimés carriaus
Dont nostre gent pour traire à mort , espie .

Jà d'orgueil a traité clergie ,
Et Jacobins de bons morciaus ;
Freres menus de gloutounie ,
Mais ceus espargne de Citiaus .
Moines , abbés a trait d'envie ,
Et chevaliers de roberie :
Prendre nous cuide par monciaus ;
Encore a fait pis , li mauvais oisiaus
Car de luxure toute gent a plaie .

Ces vers qu'il ne faut pas rendre responsables de l'imperfection de l'ancien langage, paraîtront remarquables surtout quand on tiendra compte de la difficulté qu'il y avait à composer cinq couplets sur deux rimes. L'éloge que le poète y fait de la tempérance des moines de Cîteaux , semble assez mal placée dans la catégorie des succès du démon ; mais on en peut tirer la conjecture qu'alors Adam de la Halle désirait être admis dans cet ordre.

La trente-deuxième chanson n'a que deux couplets , contre les règles habituelles qui semblaient en exiger cinq pour ce genre de composition. Il la fit avant de rentrer dans Arras , après un long voyage :

De tant com plus approime mon pais .
Me renouvelle amours plus et esprent ;

Et plus me samble en aprochant jolis,
Et plus li aïrs, et plus dous sont le gent.
Ce me tient mout tenrement.

Et çou aussi
Qu'avant lé venir i choisi
Dame de telle honoranche
Qu'un poi de la contenanche
De ma dame en elle vř.
Si que la saveur de li
Me délite à sa semblanche.

Si fait le tigre, au miréoir, quant pris
Sont li faons, et cuide proprement
En se mirant retrouver ses petits
Endementiers, viennent chiens qui les prent.

Ne faites mi
Ansiment, dame de mi ;
Ni ne m'oubliés aussi
Pour ma longe demoranche.
C'est en votre remembranche
Qu'au miréoir m'entroubli.
Car à vous, non pas à ci,
Li cuers est et l'espéranche.

Adam de la Halle n'eut pas le bonheur de mourir dans sa chère patrie. Il ne revint pas de la Sicile, et sa perte fut regrettée des princes dont il avait chanté la gloire et charmés les loisirs. Il faut placer la date de sa mort vers l'année 1286, comme nous l'apprennent quelques vers transcrits à la suite d'un exemplaire du roman de Troies, copié en 1288 par un neveu d'Adam de la Halle, poète et joueur comme son oncle. Les voici :

Explicit. Le livre défine
Devant, vos ai dit et retrait
Qui, premiers, a trouvé et fait
La dite rime et la matière
Qui prisiée doit estre entière.
Mais cil qui escrit, bien sachiés,
N'estoit mie trop aaisié ;
Car sans cotele et sans surcot
Estoit, par un vilain escot
Qu'il avoit perdu et payé,
Pour le dez qui l'eut engignié.
Cil, Jehannes Mados ot non,
Qu'on ténait à bon compaignon.
D'Arras estoit ; bien fu connus
Ses oncles Adans li boçus

Qui por revel et compaignie
 Laissa Arras : ce fu folie ;
 Car il y fut moult fort amés.
 Quant il morut , ce fu pitié ,
 Onques nus plus engigneux hom
 Ne morut , pour voir le sait-on.
 Ainsi com vos oïl'avés
 Cis livres fu fais et finés
 En l'an de l'incarnation
 Que Jesu souffri passion
 Quatre vins et mil et deus cens
 Et huit ; gent et biaux fu li tans
 Fors tant que cil avoit trop froit
 Qui surecot ne cote n'avoit.

Le souvenir du bossu d'Arras ne s'est pas entièrement effacé dans cette ville , puisque l'une de ses rues porte encore aujourd'hui le nom de la *rue de Maître Adam*. Mais voilà tout ce qui le rappelle à ses compatriotes ; personne ne sait plus que *Maître Adam* composa la plus ancienne de nos comédies et le plus ancien de nos opéras comiques. Adam méritait un plus glorieux souvenir , et je pense qu'il serait à souhaiter qu'un éditeur judicieux et exercé réunit un jour ses œuvres complètes. Rien ne pourrait mieux faire connaître le point élevé auquel était déjà parvenue la littérature française sous le règne de saint Louis.

PAULIN PARIS ,

Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.



Le Poème du Cid.



Transportons-nous par la pensée à l'époque où le monde romain s'écroulait. Que voyons-nous sortir pendant long-temps de ses ruines fécondes ? des écrivains et des poètes. — L'Italie ne fut pas seule à offrir ce spectacle : les peuples conquis et le peuple conquérant se ressemblèrent en cela , et la Péninsule ibérique , par exemple , malgré les fléaux qui déchirèrent alors , même les parties les plus éloignées de ce qui avait composé l'empire des Césars , donna successivement aux lettres latines , saint Isidore de Séville , Braulius , Ildefonse , etc.

Bientôt pourtant l'idiome du Nord , composé de fragmens celtiques , tudesques et franks , vint , conjointement avec l'harmonieuse mélodie des Arabes , heurter sur le sol péninsulaire la langue , hélas ! bien dégénérée de Cicéron. Le latin , qui avait résisté à l'invasion des Goths , et qui avait même soumis ces vainqueurs à son joug , fut vaincu par cette double attaque. Il disparut sous le nouveau mélange , et , par suite , la langue espagnole sortit comme un jeune rameau du tronc de ces langues nouvelles. Elle fit souche avec elles ; elle s'empreignit d'une certaine forme orientale empruntée à l'une ; elle prit à l'autre l'énergie de ses vieilles expressions ; elle garda

la clarté et la sonorité latines, et, vers le milieu du onzième siècle, quand le premier de ses héros mourut, elle balbutia des vers en son honneur. Ce fut ce qui produisit les romances du Cid, qui, elles-mêmes, engendrèrent le poème dont nous avons à parler.

Ici nous différons d'opinion avec la plupart de ceux qui ont traité l'histoire littéraire de l'Espagne, et qui veulent que le poème ait précédé les romances. Nous croyons, nous, directement le contraire, et voici par quels motifs :

L'Espagne offre sur le Cid deux œuvres identiques par le but, mais différentes par leur composition : un fragment de poème épique (1) et les romances du Cid. Ces dernières sont une suite de chants populaires dont tout le monde a été l'auteur, et que personne n'a signés ; c'est une création naïve, souvent très-simple comme pensée et comme expression, qui a été jetée dans le monde par des Alcées et des Pindares inconnus. Telles qu'elles nous sont parvenues, elles portent le cachet de la langue et de la versification du treizième siècle environ. L'époque de leur rédaction serait donc, si l'on s'en rapportait à cette circonstance, postérieure de près d'un siècle à celle du poème qui éternise la mémoire du Campeador ; mais, de ce que ces romances ont été tracées sur parchemin, au treizième siècle, s'ensuit-il qu'elles ne datent que de cette époque ? N'ont-elles pas été, au contraire, composées long-temps avant ; immédiatement, peut-être, après la mort du Cid, ou même de son vivant, au fur et à mesure des

(1) Le poème du Cid n'a été publié que vers la fin du dix-huitième siècle, par Antonio Sanchez dans sa *Collection de poésies espagnoles antérieures au quinzième siècle* ; mais Berganza dans ses *Antiquités de l'Espagne*, et le père Prudentio de Sandoval, dans les *Fondations de Saint-Benoît*, en avaient déjà fait mention. Ce dernier appelle le poème : *Versos barbaros y notables*, il dit qu'il est conservé avec beaucoup de soin à Bivar, patrie du Cid. Il n'a jamais été traduit en Français. Le manuscrit d'après lequel Sanchez donna son édition, date de 1245. Cette copie était d'un certain Pierre Abat ; mais la composition originale remonte beaucoup plus haut. On s'en aperçoit bien vite au langage du poème, surtout en le comparant à ce qui nous est resté de Gonzalo de Berceo, qui écrivit vers l'année 1220. — Le poème du Cid est divisé en deux chants, et ses vers, au nombre de près de 4,000, sont alexandrins et monorimes ; mais ces deux dernières conditions sont loin d'être rigoureusement observées par l'auteur.

actions célèbres qu'elles étaient chargées de répandre, à l'aide du chant et de la musique?..... Nous le croyons positivement. Elles contiennent des détails si précis, elles ont un air de naïveté si complet, qu'on voit que l'histoire du Cid, à l'époque où elles ont été composées, était encore inachevée ou du moins toute récente (1); car elles la prennent, pour ainsi dire, sur le fait. Selon nous donc, et c'est aussi l'opinion de quelques Espagnols érudits, elles auraient animé les soldats de la Péninsule et intimidé les Maures, leurs adversaires, assez long-temps avant que le désir de célébrer les hauts faits du Cid, d'une manière plus grave, fût venu à l'auteur inconnu du poème qu'on leur donne pour ancêtre. Seulement, ces traditions guerrières, sorte de récits chantés, que tout le monde connaissait, ne furent écrites qu'au moment où elles commencèrent à sortir de la mémoire du

(1) Le poème du Cid ne contient pas toute la vie du héros. Il s'ouvre en 1090, époque à laquelle le Cid avait déjà soixante-quatre ans; mais, ce qui est encore une probabilité en faveur de notre hypothèse, relativement à l'antériorité des romances sur le poème, c'est que celles-ci contiennent le récit de sa jeunesse et des faits antérieurs à 1090. Il y en a une qui offre le tableau des fêtes qui eurent lieu lors du mariage du Cid et de Chimène. On dirait que l'auteur de la romance a assisté à ces réjouissances, qui, du reste, sont bien dans le goût espagnol. Le poète nous apprend, en effet, avec une naïveté qui ne sent pas l'invention, mais la chronique, qu'Alvar Fanez, l'un des meilleurs amis du Cid, parut à la cérémonie *déguisé en taureau*; qu'un autre Martin Pelaez, amusa tous les assistans par une course qu'il fit, *le dos chargé de vessies pleines de pois chiches qui rendaient un son bizarre*; enfin que le roi, au moment où le cortège passait, fit jeter au peuple du blé par les fenêtres, si bien que la modeste Chimène en eût plein sa gorgerette. Alors le roi le lui retira grain à grain malgré sa rougeur, ce qui fit dire à Alvar Fanez que c'était sans doute beaucoup d'avoir la tête du roi, mais *qu'il aimerait mieux avoir sa main*. Quant au costume du Cid pendant cette cérémonie, le voici d'après la romance: Il était chaussé de chausses wallones, avec des souliers grenés en écarlate, de bon cuir de vache, arrêté par deux chevilles d'acier, *afin d'avoir le pied bien pincé et paraissant petit*. Il portait une camisole juste et bien arrondie, sans broderie, un pourpoint de satin noir à manches bien étoffées *que son père avait déjà porté*. Sur le satin tombait un collet de cuir tailladé. Ses cheveux étaient retenus par un réseau de filet d'or et de soie verte. — Son couvre-chef était en drap, relevé par une plume de coq d'un rouge merveilleux. Quant à la Chimène, elle était parée d'une coiffe à bouffans de toile élastique et fine. Sa robe moulait sa taille, et on l'aurait prise pour une reine une fois montée sur ses patins couleur de rose. Elle avait au cou un collier orné de huit médailles, dont une seule valait une ville, etc.

La mort du Cid, d'après le poème, diffère également de ce que les romances disent de la fin du héros.

du peuple. Encore le durent-elles peut-être à cette seule considération, que quelqu'un de leurs admirateurs, bercés avec les légendes héroïques des exploits de Ruy Diaz, aura voulu, devenu homme, empêcher, par reconnaissance, qu'elles ne sortissent du souvenir de ses compatriotes. C'est là ce qui explique comment, bien que postérieures au poème par l'ensemble de leur style, elles leur sont, à notre avis, antérieures par le fond. Si elles ne furent pas écrites plus tôt, c'est que cela était inutile, attendu que tout le monde les savait. Par malheur, en les écrivant, on rajeunit, non pas la pensée, mais le langage de ces traditions.

Quant au poème du Cid, qui n'a pas subi les mêmes transformations, sa langue est restée celle du douzième siècle. Il ne faut pas pourtant lui demander plus qu'il ne peut donner. Il est clair, en effet, qu'il ne doit remplir aucune des conditions de l'épopée classique, car il est venu à une époque où on ne les connaissait pas; mais il y supplée par des moyens qui lui sont propres. Ainsi il n'y a pas chez lui de surnaturel, mais on y trouve des récits merveilleux; il n'a ni épisodes, ni caractères fictifs, mais on y voit naître, de l'histoire même, des combinaisons scéniques terribles ou naïvement gracieuses. En un mot, le poème se rapproche plus de la chronique que de l'épopée; mais il précède de plus de cent ans *la Divine Comédie*, qui fut le premier exemple, en Europe, non pas d'épopée régulière, mais de poème provenant de l'inspiration personnelle mêlée aux souvenirs de l'antiquité. Si donc la conception du poème du Cid, comme forme d'art de nos jours, nous paraît à peu près nulle, elle n'en est pas moins fort remarquable pour son temps, car l'auteur s'élève souvent, par le style et par la pensée, à la hauteur d'un récit solennel. Le vers, chez lui, est barbare, inégal, inachevé; mais le fait est presque toujours bien raconté, et la pensée élevée et touchante. Quoi de plus dramatique, par exemple, que le début même du poème! — Le Cid, proscrit par Alphonse VI, est forcé de quitter Bivar, sa patrie; mais, avant, il y entre pour la dernière fois. Il arrive dans les rues

de la ville, elles sont désertes; il va pour frapper à sa demeure, elle est ouverte et sans cadenas; il pénètre dans sa fauconnerie, les perches en sont vides et les faucons partis. Quelle admirable leçon dans ce désastre, pour la grandeur orgueilleuse, pour le Cid toujours victorieux!... Mais laissons parler le vieux poète castillan. Il s'exprime ainsi : « Mon Cid Ruy Diaz entre à Burgos avec soixante pennons. Les femmes et les hommes se mettent aux fenêtres pour le voir, pleurant de leurs yeux, tant ils avaient de douleur, et disant tous de leur bouche : « Dieu ! quel bon vassal, s'il avait un bon seigneur. » Cependant, nul n'osait le prier de s'arrêter, car le roi don Alphonse, dont la colère est grande, avait envoyé avant la nuit, à Burgos, une charte par un messenger qu'accompagnait une grande chevauchée. Et cette charte disait qu'à mon Cid Ruy Diaz personne ne donnât asile; car, à celui qui le lui donnera, il est fait savoir, par vraie parole, qu'il perdra tous ses biens, et de plus les yeux de la tête, et encore par-dessus le corps et l'âme. La gent chrétienne en a grand deuil. Ils se cachent de mon Cid, car personne n'ose lui rien dire. Le Campeador se dirigea vers son logis; mais, quand il arriva à la porte, il la trouva bien fermée par la crainte du roi Alphonse, qui l'avait ainsi ordonné. S'il ne l'enfonce par force, personne ne la lui ouvrira. Les gens de mon Cid appellent à haute voix; ceux de dedans ne leur répondent pas une parole. Mon Cid s'approcha de la porte, ôta son pied de l'étrier, et donna un coup : la porte ne s'ouvrit pas, car elle était bien fermée. Alors une petite fille de neuf ans se montra et dit : « Campeador, elle fut bonne l'heure à laquelle vous avez ceint l'épée (1); mais le roi a défendu (cette nuit est arrivée sa charte par un messenger qu'accompagnait une grande chevauchée) que

(1) Un des caractères qui témoignent le mieux de l'antiquité de notre poème, est précisément celui qui ressort de cette expression répétée à chaque instant dans l'ouvrage : « *Le Cid qui naquit en heure bonne, celui qui naquit à heure bonne, etc.* » On pourrait y ajouter encore la répétition naïve de certains discours qu'on y voit revenir comme dans Homère. Les poètes des époques cultivées n'offrent pas ces particularités, qui, tout en constituant peut-être un défaut, donnent un cachet antique et grand par la naïveté, aux œuvres qui les renferment.

personne vous ouvrît ni ne vous donnât asile pour rien , sinon que celui-là perdrait ses biens et ses maisons , et encore les yeux de la tête. Cid , à notre malheur vous ne gagneriez rien ; mais que le Créateur vous protège avec toutes ses saintes vertus. » La jeune fille dit cela , et elle rentra dans la maison. Alors le Cid vit bien qu'il n'avait pas les bonnes grâces du roi. »

— Rien de plus simple , de plus naturel , et en même temps de plus touchant que ce petit tableau. Le poète ne cherche à coup sûr ni la phrase ni l'effet , et cependant il émeut. Son vers est un peu sec , sa pensée est sobre de paroles ; mais , malgré cette pénurie d'ornemens , on voit que le trouvère aime et admire profondément le personnage qu'il met en scène. « Mon Cid , » dit-il à chaque instant , (mio Cid) , ce mot dit tout. L'auteur ne se lamente pas sur le sort de son héros ; mais on sent qu'il prend part à ses aventures , et qu'il entre avec Ruy Diaz en communauté de joies et de douleurs ; c'est précisément là , sans qu'il s'en soit rendu compte , une des causes qui font lire son œuvre avec un intérêt particulier ; car on aime que le poète soit convaincu ; qu'il ait foi en ce qu'il raconte. Un autre passage du vieux rimeur retrace admirablement la vie féodale , et rappelle assez bien un des plus beaux morceaux de l'antiquité : les adieux d'Hector et d'Andromaque dans Homère. C'est celui où le Cid , après avoir contracté avec les deux juifs Rachel et Vidas , ce fameux emprunt où il donne , en échange de 600 marcs d'argent , deux coffres remplis de sable qu'il rachètera plus tard , se ménage une entrevue au monastère de Saint-Pierre de Cardena , avec Chimène et ses deux filles.

Je laisse parler le poète : « Les coqs chantent avec vivacité afin d'annoncer la venue de l'aube , quand le bon Campeador arrive à Saint-Pierre. L'abbé don Sanche , un chrétien du Seigneur , récitait alors les matines , au retour de l'aube , et dona Chimène avec cinq duègnes priait saint Pierre et le Créateur , en disant : « Toi qui conduis tout , guide vers moi mon Cid Campeador. » En ce moment , on appela à la porte : ils surent bientôt le message. Dieu ! comme l'abbé Sanche fut joyeux ! Avec des lumières

res et des torches on se précipita dans la cour pour recevoir avec grande joie celui qui en si bonne heure naquit. « Dieu vous garde, mon Cid, dit l'abbé don Sanche. Puisque vous voici, vous prendrez de moi l'hospitalité. » Le Cid répondit : « Merci, don abbé... Comme je vais loin de ce pays, je vous donne cinquante marcs : lorsque je reviendrai quelque jour vous voir je doublerai la somme.... Pour dona Chimène, je vous donne cent marcs ; gardez-la, elle, ses filles et ses duègnes, pendant cette année. Je vous les recommande, abbé don Sanche... Si ce que je vous donne ne suffit point, ou que vous y mettiez du vôtre, ne craignez rien : pour un marc que vous dépenserez, j'en donnerai quatre au monastère... » Mais voilà que dona Chimène arrive avec ses filles. Les duègnes les amènent et les conduisent devant le Cid. Chimène pleurait de ses yeux ; elle voulait baiser les mains du Cid : « Merci, dit-elle, Campeador, qui naquis en une bonne heure.... Merci, mon Cid à la barbe touffue : nous sommes devant vous, moi et vos filles, et avec elles les duègnes par qui nous sommes servies. Je vois bien que vous êtes sur votre départ, et qu'il faut que nous nous séparions de vous en cette vie ; donnez-nous donc vos conseils pour l'amour de sainte Marie. » Le Cid à la barbe touffue tendit les mains à Chimène ; il prit ses filles dans ses bras, les pressa sur son cœur, car il les chérissait beaucoup, et pleurant de ses yeux, au milieu des soupirs, il dit : « Douce Chimène, ô ma femme accomplie ! vous que j'aime comme mon âme, vous le voyez, il faut que nous nous séparions en cette vie. J'irai et vous resterez. Plaise à Dieu et à sainte Marie que de mes mains je marie mes filles ; que je les revoie quelque jour, et que vous, ma femme honorée, je vous serve de nouveau. »

Je ne sais si je me trompe, mais il y a, selon moi, dans ces paroles du Cid, quelque chose de naïf et de solennel, d'antique et de grand : on dirait une page de la Bible. Les *enseignemens* que saint Louis mourant adresse à son fils sur la plage de Tunis, ne me semblent pas plus touchans. — Je reviens à notre poème :

« On donne, dit le texte, un grand festin au bon Campeador.

Les cloches sonnent avec fracas à Saint-Pierre. En les entendant, le bruit se répand par la Castille que le Cid quitte le pays. Alors les uns abandonnent leurs maisons, les autres leurs honneurs, et dans un jour, au pont d'Arlançon, cent quinze chevaliers sont réunis. Tous demandent le Cid Campeador, et ils viennent à Saint-Pierre trouver celui qui naquit en heure si bonne. Quand mon Cid de Bivar le sut, il monte à cheval aussitôt et sort les recevoir. Le Cid sourit; tous le regardent et viennent lui baiser la main. Après cela, le Campeador leur parla ainsi : « Je prie Dieu et le père spirituel, qu'à vous qui allez quitter pour moi vos maisons et vos héritages, avant de mourir je puisse faire quelque bien, etc.... »

» Déjà quelques-uns des jours du délai accordés par le roi sont passés. Ils n'en ont plus que trois : pas un de plus. Le roi mande au Cid que si, après ce terme, il est pris sur ses terres, ni pour or ni pour argent il ne pourra s'échapper... Le Cid mande à ses chevaliers de se réunir... « Au matin, quand les coqs chanteront, ne vous attardez pas : que les selles soient promptement mises. Le bon abbé sera aux matines à Saint-Pierre. Il nous dira la messe de la sainte Trinité; et celle-ci dite, nous penserons à chevaucher; car le délai expire et nous avons beaucoup à cheminer. » Ainsi le manda le Cid; ainsi tous feront.....

» Au matin voilà que mon Cid et sa femme viennent à l'église. Dona Chimène s'agenouille sur les degrés de l'autel, priant Dieu du mieux qu'elle sait, qu'il préserve mon Cid de tout mal... Et la messe finie, ils sortent de l'église, car ils ont à chevaucher. Le Cid va embrasser dona Chimène et dona Chimène va baiser la main du Cid, pleurant de ses yeux, car elle ne sait que faire; mais lui, se tournant vers ses filles : « Je vous recommande à Dieu, mes filles; à la mère et au père spirituel. Aujourd'hui nous nous séparons : Dieu sait ce qui arrivera. » Il pleurait. Jamais on n'avait vu semblable chose. Ainsi ils se séparent les uns des autres, comme l'ongle de la chair. Mon Cid avec ses vassaux monte à cheval. Il va, tournant la tête en arrière, etc.... »

Je n'enlève à ce morceau que quelques vers , plus une longue prière de Chimène qu'on trouverait aujourd'hui déplacée , mais qui est tout-à-fait dans la foi et les mœurs du douzième siècle. Chimène y rappelle à Jésus-Christ sa naissance , sa mort et surtout sa passion , comme pour l'attendrir sur les maux qu'elle va souffrir elle-même. Du reste , pas de longs discours , pas de tirades ; la douleur castillane est grave et presque muette : elle n'en est que plus éloquente. On sent que les divers acteurs de cette scène sont mûs , les uns par le sentiment du devoir , les autres par celui de la résignation , et on éprouve de cette soumission tacite à la fatalité une impression d'autant plus vive , que la douleur des différens personnages du drame semble plus concentrée. Est-ce ici de l'habileté chez le poète ? est-ce de la naïveté ? je l'ignore ; mais , ce que je sais , c'est qu'il serait très-difficile de peindre avec plus de vérité , plus de concision , plus d'énergie un pareil tableau. Si c'est la nature qui seule a donné ce talent au trouvère , convenons qu'il vaut bien celui qu'aurait pu lui donner l'art. La simplicité n'approche-t-elle pas souvent du sublime ? Et ce sublime-là , bien que peu frappant , ne vaut-il pas mieux que celui auquel on pourrait quelquefois arriver par l'exagération dans les moyens et l'enflure dans les idées ? ..

Qu'il me soit permis , afin de faire apprécier convenablement l'un des plus anciens monumens de la littérature espagnole , de retracer encore brièvement une des scènes du second chant. Le Cid a marié ses filles , sur la demande du roi Alphonse , avec lequel il s'est réconcilié , aux deux infans de Carrion , don Diégo et don Fernando. Les noces ont eu lieu ; mais les infans de Carrion se sont montrés aussi pusillanimes dans les combats , que tremblans devant un lion qui s'était échappé. Le Cid leur adresse quelques plaisanteries sur leur courage , et , pour s'en venger , les infans de Carrion méditent une infâme trahison. Ils demandent au Cid la permission de retourner dans leurs états et d'y conduire leurs femmes. Le Cid y consent ; mais sur la route les infans se séparent de leur escorte , attachent leurs femmes à des arbres , les dépouillent , les fustigent à coups de lanières et les

abandonnent à la merci du ciel. C'est dans cet état que Felez Munoz, neveu du Cid, les rencontre.

Quand le Cid apprend cette injure, il réfléchit long-temps ; puis il se lève et saisissant sa barbe touffue, il s'écrie : « Il y a ici déshonneur pour moi ; mais le roi est encore plus outragé , car c'est lui qui a marié mes filles. » Il envoie alors demander au roi de le mettre en présence des infans de Carrion. Alphonse fait assembler les cortès , en déclarant que quiconque s'absentera sera mis hors la loi.

Ici commence une grande et belle scène. Les cortès sont nombreuses. Le Cid y arrive ayant avec lui l'évêque de Valence Don Hiéronymo , Pedro Bermudez , Martin Antolinez et cent chevaliers couverts d'hermine et de peliçons : sous leurs manteaux sont cachées leurs épées. Le Cid a laissé croître sa barbe , et il l'a attachée avec un cordon. « Quand il arriva au palais , le roi Alphonse vint au-devant de lui avec toute sa cour et le reçut avec les plus grands honneurs. Et lorsque tout le monde fut réuni , le roi Alphonse se leva et dit : « Écoutez, Seigneurs , et que Dieu nous soit en aide. Depuis que je suis roi je n'ai rassemblé les cortès que deux fois : l'une à Burgos et l'autre à Carrion. Celles que je tiens aujourd'hui à Tolède, je les tiens par amitié pour mon Cid , celui qui naquit en heure bonne , afin qu'il ait justice des infans de Carrion , qui l'ont gravement offensé ; nous le savons tous... A présent , parlez, mon Cid ; nous saurons ce qu'ont à répondre les infans de Carrion. » Mon Cid se leva et baisa la main du roi : « Je vous remercie , dit-il, comme roi et seigneur , car vous avez rassemblé ces cortès pour moi. Je les ai demandées à cause des infans de Carrion , qui ont abandonné mes filles ; mais le déshonneur n'est pas pour moi. Puisque vous les avez mariées, roi, vous saurez que faire aujourd'hui. Quand les infans de Carrion emmenèrent mes filles de Valence la grande, je les chérissais tous deux d'âme et de cœur. Je leur donnai deux épées, Colada et Tison , que j'avais gagnées en brave , afin qu'ils vous honorassent et vous servissent par elles. Quand ils abandonnèrent mes filles , ils ne durent plus

rien avoir de commun avec moi et ils perdirent mon amour. Qu'ils me rendent mes épées, puisqu'ils ne sont plus mes gendres.... » Les infans de Carrion se retirèrent avec leurs parens et leurs amis, disant : « Le Cid Campeador nous fait grand amour puisqu'il ne nous demande pas vengeance du déshonneur de ses filles..... Donnons-lui ses épées et que cela finisse..... » Après cela ils revinrent à l'assemblée : « Roi|don Alphonse, notre seigneur, merci. Nous ne le pouvons nier : le Cid nous a donné deux épées. Puisqu'il nous les demande et qu'il les désire, nous voulons devant vous les lui donner. » Prenant alors les deux épées, Colada et Tison, ils les remirent aux mains du roi leur seigneur. Don Alphonse tira les épées, et toute la cour aussitôt resplendit de leur éclat. La garde et la poignée sont toutes d'or, et tous les vaillans hommes de la cour les admirent. Le Cid les reçoit et les baise : ils n'ont pas pu les changer, car il les connaît bien. Tout son corps s'en réjouit et il en sourit de cœur. Puis appelant son neveu Bermudez, il lui tendit l'épée Tison, en disant : « Prenez-la, mon neveu : elle aura ainsi un meilleur maître. » Et tendant Colada à Martin Antolinez, le preux Burgalais : « Martin Antolinez, mon vassal de prix, prenez Colada : elle gagne là un bon possesseur. Je l'ai conquise sur le comte don Raymond Bérenger de Barcelone-la-grande ; je vous la donne parce que je sais que vous vous en servirez bien. » Antolinez baisa la main du Cid, et prit l'épée. Alors le Campeador : « Je vous remercie, Dieu et vous, seigneur roi. Je suis rentré en possession de mes deux bonnes épées, Colada et Tison ; mais j'ai encore quelque chose à réclamer aux enfans de Carrion. Quand ils partirent de Valence avec mes filles, je leur donnai en or et en argent trois mille marcs... Qu'ils me rendent cet argent, puisqu'ils ne sont plus mes gendres !... » Alors vous auriez vu se plaindre les infans de Carrion... Ils sortent avec les leurs, mais ils ne s'accordent pas ; car la somme est forte, et ils l'ont dépensée. Ils rentrent enfin avec leurs conseils, et ils parlent ainsi : « Il se moque de nous, celui qui conquiert Valence, quand il prend ainsi une partie de notre avoir. Nous le paierons en pro-

venances des terres de Carrion. » Les juges de la querelle dirent : « Si cela plait au Cid, nous ne nous y opposons pas ; mais notre jugement est que vous livrerez ces choses devant la cour... » Alors vous eussiez vu amener un grand nombre de chevaux de selle, de mules, de palefrois, d'épées. Le Cid les reçut devant la cour, et ainsi les infans de Carrion payèrent celui qui naquit en heure bonne...

» Quand le Cid a pris son paiement et que ses hommes le tiennent : « Don Alphonse, mon roi et seigneur, dit-il, merci pour votre justice ; mais j'ai une grande réclamation à faire, je ne puis l'oublier. Que toute la cour m'écoute, et qu'elle prise mon offense !... Infans, en justice et en vérité, dites-moi ce que vous méritez ?.. Quand vous sortîtes de Valence, je vous ai donné mes filles avec de grands honneurs et beaucoup d'argent. Puisque vous ne les vouliez plus, chiens de traitres, pourquoi les emmeniez-vous de Valence ? Pourquoi les frappez-vous à coups de sangles et d'étrivières ? Vous les avez laissées seules dans la forêt, abandonnées aux bêtes féroces et aux oiseaux de la montagne. Plus vous fîtes, moins vous valez... »

» Le comte don Garcia se leva debout : « Merci, dit-il, roi le meilleur de l'Espagne. Voyez les moyens qu'emploie le Cid, pour tenir les cortès sous son influence. Il a laissé croître sa barbe, et il la porte longue. Les uns l'ont en crainte et il fait trembler les autres... » Alors le Campeador, portant la main à sa barbe : « Grâce à Dieu, dit-il, qui a fait le ciel et la terre, elle est longue ma barbe, parce qu'il a plu au seigneur de l'accroître. Qu'avez-vous, comte, à dire de ma barbe ? — Elle est longue, parce que jamais fils de femme, chrétien ou maure, n'en a arraché un seul poil, comme je le fis de la vôtre, comte, dans le château de Cabra. — Quand je m'emparai de Cabra, je vous pris par la barbe ; et il n'y eut pas si petit garçon qui ne vous en arrachât un pouce. Celle que je vous enlevai alors n'est pas encore repoussée... »

La séance continue sur ce ton, et Pedro Bermudez, que le Cid, qui est son oncle, appelle par un jeu de mots assez singu-

lier, *Pierre le Muet* (Pedro Mudo), parce qu'il n'avait pas dit mot jusque-là, prend enfin la parole. Il insulte les infans de Carrion, et finit par défier l'un d'eux, Fernand, en ces termes : « Je te défie comme méchant et traître. Je combattrai ici, devant le roi Alphonse, pour les filles du Cid, dona Elvira et dona Sol. Parce que vous les avez abandonnées lâchement, vous valez moins qu'elles. — Elles ne sont que des femmes, mais vous êtes des hommes lâches. De toute façon, elles valent mieux que vous. — Et quand nous combattons, s'il platt à Dieu, tu confesseras cela comme un traître ; et moi je prouverai la vérité de tout ce que je viens de dire, etc. »

Je le demande à tout homme de bonne foi, malgré ce que perd une langue à être traduite, n'y a-t-il pas dans ce que nous venons de voir du poème du Cid, toute la naïveté, toute la grandeur d'Homère.

Pour nous résumer, disons que le poème du Cid, cet essai d'épopée qui prélude si dignement aux littératures européennes, porte le cachet d'une fière nature et qu'il caractérise dignement les hommes et les choses de son temps. Il va même plus loin ; il devance en quelques endroits l'avenir. Ainsi on voit poindre chez lui (par exemple, dans le défi adressé aux infants de Carrion), le sentiment de la galanterie chevaleresque à l'égard des femmes, sentiment alors à peine né, mais qui devait être poussé à l'excès durant les siècles suivans, jusqu'à ce qu'il vint expirer dans l'Espagne polie et civilisée de Philippe II, aux pieds de cette railleuse et satirique figure que le génie de Cervantès appela *Dulcinée du Toboso*.

A coup sûr les qualités que nous avons rencontrées dans le poème du Cid, ne suffisent pas pour en faire une œuvre parfaite, et l'immortel chantre de la guerre de Troie, ainsi que les grands génies modernes nés de son imitation, ont ajouté à leurs ouvrages quelque chose de plus que ce que nous trouvons dans le monument espagnol. Ils offrent de plus que lui des caractères fictifs bien développés, des combinaisons scéniques, enfin tous les efforts d'imagination nécessaires pour mener à bonne fin de

grandes œuvres. On ne saurait donc , sous le rapport de l'ensemble , comparer leurs poèmes à celui que nous venons d'examiner ; mais ne pourrait-on dire qu'ils perdent quelquefois , en énergie , ce qu'ils gagnent en fictions ? Quand , par exemple , le lecteur voit se mêler aux personnages historiques du drame , une magicienne ou un enchanteur qui essaient de le surprendre par des prodiges plus ou moins surnaturels , n'aimerait-il pas autant , malgré le charme de ces heureux mensonges , que le poème restât dans la vérité et que le poète , pour ne pas altérer la confiance qu'il veut qu'on ait en son récit , s'en tint aux merveilles d'une nature élevée , noble , supérieure ?.....

C'est un doute que j'ose émettre ; et , si on l'approuve , ne me sera-t-il point permis de faire remarquer que les poétiques sont allés trop loin , lorsque , en formulant leurs règles théoriques , elles ont fait une loi du merveilleux pour l'épopée ?... Car il ne me paraît pas impossible que , avec des événemens historiques seuls , dans le genre de ceux de la vie du Cid et sans mélange de fictions surnaturelles , on arrivât à une épopée remarquable. En tout cas , il serait aujourd'hui curieux , si le goût de l'imitation antique qui s'introduisit avec les renaissances successives chez les différens peuples de l'Europe , n'avait arraché les poètes à leur imagination personnelle et à leurs inspirations nationales , de voir où en serait arrivé le génie moderne. Aurait-il été amené au merveilleux et par quelle route ? ou bien , comme dans le poème du Cid et dans nos épopées carlovingiennes , serait-il resté dans les limites de l'histoire ; d'une histoire , il est vrai , arrangée par le poète à sa fantaisie , mais n'ayant rien de surhumain ni de merveilleux ?...

Un mot encore pour terminer cet aperçu. — Ce qu'il faut remarquer surtout comme influence immédiate exercée par le poème du Cid dans la Péninsule , c'est qu'avant lui l'Espagne n'avait point de caractère national ; et qu'après lui (avec lui , pour mieux dire) , elle s'en forme un sur-le-champ. Don Rodrigue de Bivar disparaît pour faire place à un peuple , et l'idéalisation de son histoire devient à la fois l'exemple et la glorification de son pays.

En effet, à partir du moment où se répandit notre poème, le Cid ne fut plus un homme : il devint un type ; type glorieux, composé de jactance et de valeur, d'amour et de religion ; statue gigantesque, dont la grande image coulée au bronze des traditions, effaça sous l'ombre qu'elle projetait, le souvenir de tous les autres héros. Et ce caractère du Cid, dans lequel nous avons trouvé les premiers éclairs de cette fierté castillane qui devait amener plus tard la prise de Grenade et consommer la ruine de Saragosse, pénétra si avant dans les mœurs de la nation, qu'aujourd'hui encore il y subsiste tout entier. Les Espagnols de nos jours sont, en effet, généreux et chevaleresques comme *celui qui naquit en heure bonne* ; ils ont la même ténacité, le même orgueil, le même courage, et en voyant la persévérance qu'ils ont apportée dans leurs dures entreprises de guerre civile, il faut les reconnaître à bon droit, non-seulement pour les descendants de l'Asturien Pélage, mais encore pour ceux de ces Laynez qui s'appelaient *Testarudos*, c'est-à-dire, entêtés, inébranlables.

ACHILLE JUBINAL,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

UN POÈTE IGNORÉ.

Bordeaux, septembre 1844.

J'ai sous les yeux un vieux volume dont je vais donner le titre, que je crois rare, mais que je ne regarde nullement comme précieux ; à cet égard on peut me croire, puisque je suis le propriétaire du bouquin en question : *Œuvres poétiques et chrétiennes du sieur de Langaston*. Orthez, Jaques Rouyer, 1635, in-8. Dans aucun des nombreux catalogues les plus riches en poètes français qui m'ont passé sous les yeux, je n'ai rencontré ce volume ; la *Bibliothèque française* de Goujet, la *Bibliothèque poétique* de M. Viollet-Leduc, la *Biographie universelle* se taisent sur son compte ; aucun des bibliographes que j'ai consultés n'a parlé de Langaston ; je ne me flatte pas cependant d'avoir tout vu.

L'auteur paraît avoir été protestant ; il dédie son œuvre à Jacques de Caumont, marquis de la Force, maréchal de France ; il adresse sa préface à son propre livre : « Où vas-tu, cher témoin de mes peines ? Si tu sais le naufrage d'Icare ou l'embrassement du téméraire fils du soleil, comment oses-tu paraître parmi les mignardises de ce siècle ? » Le corps de l'ouvrage se compose d'un commentaire sur le Décalogue, commentaire de plus de 15,000 vers, sous le titre de *la Loy de l'Eternel* ; ce sermon rimé est assurément un des ouvrages les plus ennuyeux que l'on puisse se donner le plaisir de lire, et, si je ne tenais à ne décourager personne, j'affirmerais qu'il est impossible de rien

produire de plus fatigant. Parfois, néanmoins, tels que des oasis au milieu du désert, se rencontrent des morceaux mieux faits ou plus singuliers que le reste. Voici un fragment de l'explication du plus scabreux des dix commandemens.

Ainsi la courtisane, en voulant l'approcher,
 Du feu de ses beautés embrase notre chair
 Et des enchantemens de sa parole douce
 Charme ses amoureux, et leur raison détrouse.
 Sur ce point que la Nuit, le crêpe sur le front,
 Pour le bien des humains, leur labeur interrompt,
 Elle vient au deuant, et, la ruse en la bouche,
 De la troupe des sots un jeune homme elle abouche :
 « Que ie me trouve lasse ! hélas, combien de tems
 S'est écoulé depuis que mes pieux inconstans
 Te cherchent, mon mignon ! » (Ce disant elle baise
 Le simple jouvenceau qui se perd desjà d'aise.)
 Ha ! que j'ay travaillé mes yeux d'amour ardents
 Après toy, cher ami ! Mon cœur, entrons dedans.
 La nuit ayant du jour la clarté dérobée,
 J'ai parfumé mon lit des odeurs de Sabée,
 Je l'ai couuert de pourpre, entourné d'un rideau
 De satin brodé d'or ; entre, mon friandeau ;
 Allons nous enivrer d'amours, de mignardises. »
 Le jeune homme, charmé par ces douces feintises,
 Suit cette débauchée ainsi comme le veau
 Suit le boucher flateur qui d'un traître couteau
 L'égorge puis après ; et, par cette fallace,
 Courant à son malheur, innocent il s'enlace.

Iangaston s'anime tout-à-fait, il s'échauffe, lorsqu'il décrit les attraits qu'eût possédés le sexe féminin, si Ève n'eût mérité d'être bannie du paradis terrestre. Laissons-le parler à son aise.

Deux yeux à fleur de front, la gloire de la face,
 Bien fendus, bleus ou noirs, également brillans,
 Eussent été toujours doucement fretilans
 Sous les arches de poil, ressemblans en leur siège
 Deux brins de velours noir enchâssés sur la neige :
 A l'une extrémité de ces menus archets,
 Les temples à l'égal comme deux trebuchets
 Pleines eussent été ceintes de deux oreilles
 Fermes, netes à voir, petites et merveilles ;
 De l'autre extrémité fût sorti le beau nez,
 Qui ni grand, ni petit, enfoncé, ni punais,
 Grossissant peu à peu son trait de bonne grâce,
 Eût parti, descendant, cette angélique face ;
 A l'entour de ce nez, la joue paroîtroit,
 Longuette, relevée et qui toujours auroit
 Cette belle couleur que Nature compose
 De la neige, du lis, du pourpre, de la rose.

Ces images anacréontiques continuent ainsi l'espace de quelques pages ; malheureusement le revers de la médaille n'est pas loin ; le poète adresse aux femmes les reproches qu'il sait devoir leur être le plus sensibles.

....Votr'chef devalisé
 Semble le chef d'un gueux nouvellement rasé ;
 Votre front un guéret qui demande la pluye
 Et vos sourcis les bouts de soyes d'une truie ;
 Vos yeux , bordés de rouge et toujours chassieux ,
 Ressemblent tout-à-fait ceux d'un yvrogne vieux ;
 Le nez un alambic dégouttant la roupie ;
 La voix celle d'un coq lequel a la pepie ;
 Votre bouche ressemble à la bouche d'un mort ,
 Vos dens , des charbons noirs , d'entre lesquelles sort
 Une puante haleine , et la joue avalée
 Semble d'un singe vieux la mâchoire pelée ;
 La peau de votre col lâchement étendu
 Celle d'un boudin sec auprès du feu pendu , etc.

Parmi divers épisodes que Iangaston a placés dans ses interminables réflexions, un des plus étendus, est l'histoire de Suzanne. Il s'y trouve des choses bizarres ; le poète s'étonne qu'au lieu de deux vieillards , et pour arriver plus facilement à son but , un esprit aussi fin que le diable

Ne s'est voulu servir d'un jeune personnage ,
 Qui vigoureux de corps et plus beau de visage ,
 Ayant d'un poil folet le menton moucheté ,
 Le panache au castor , et l'épée au côté ,
 Ou bien qui sous l'éclat d'une riche sotane
 Eût peut-être donné de l'amour à Suzanne....
 L'Amour ingénieux détache ces ribauts
 Pour tenter cette dame en un jour des plus chauds ,
 Car le céleste Chien , de sa fumante haleine ,
 Faisoit fendre la terre et blueter l'arsène ;
 Lors au premier signal de l'Amour qui les guide ,
 Ces embuchez paillards courent à toute bride ,
 S'approchent , et pour mieux la belle dame voir ,
 S'acoudent , impudens , sur le bord du lavoir.

Voici assez de citations , trop peut-être , et les lecteurs de la *Revue du Midi* connaissent à présent d'une manière suffisante leur Iangaston. Nous allons nous enquerir si le rimeur béarnais a commis quelque autre volume ; mais , à moins qu'il ne soit bien meilleur ou beaucoup plus mauvais que la *loy de l'Eternel* , nous n'en reparlerons pas.

GUSTAVE BRUNET.

DEUX LETTRES DE TORRIJOS.

Dans un moment où l'Espagne soumise à un régime de réaction retentit du bruit des fusillades et du râle des mourans, il ne nous paraît pas hors de propos de publier, pour la première fois, un document inédit du plus touchant intérêt, qui nous a été communiqué, il y a quelques années, par un des ministres de la reine Isabelle, alors exilé en France. Ce sont deux lettres sublimes de résignation et de courage, écrites, la veille de son exécution, par l'infortuné général Torrijos, à sa femme et à sa sœur. Puisse leur lecture être une leçon pour tous les partis ! — On sait que le général Torrijos, l'un des libéraux les plus compromis sous Ferdinand VII, vivait réfugié en France. Après la révolution de 1830, plusieurs tentatives furent faites par les exilés pour soulever l'Espagne. Attirés dans un piège machiavélique, Torrijos, avec cinquante-quatre de ses compagnons, s'embarqua à Londres et prit terre sur les côtes de l'Andalousie ; fait prisonnier par ceux qui devaient l'accueillir à bras ouverts, il fut conduit à Malaga, où un conseil de guerre réuni à la hâte, le condamna, ainsi que ses compagnons, à la peine de mort. Ce fut alors qu'il écrivit à sa femme et à sa sœur les deux lettres dont voici la traduction littérale :

Malaga, couvent de N.-D. del Carmen, le onzième jour de
Décembre 1831, et le dernier de ma vie.

Ma très-aimée Louise. — Je vais mourir ; mais je vais mourir comme meurent les hommes de cœur. Tu connais mes principes, tu sais combien j'y ai été constamment attaché, et au moment de périr je remets mon sort en la miséricorde de Dieu, et j'attache peu d'importance aux jugemens humains. — Avec cette lettre tu recevras les papiers qui ont amené notre capture, et tu verras combien je me suis montré fidèle aux obligations que les circonstances m'ont

tracées, et que j'ai voulu être victime pour sauver mes autres compagnons. Je crains de n'y avoir pas réussi; mais, dans ce cas même, je ne me repens pas de ce que j'ai fait. De la vie à la mort il n'y a qu'un pas, et je vais le franchir calme de corps et d'esprit. J'ai demandé qu'il me fût permis de commander moi-même le feu au piquet; mais, si je ne l'obtiens pas, je me sou mets à tout, et que la volonté de Dieu soit faite. Aie cette consolation, que jusqu'à mon dernier soupir je t'ai aimée de tout mon cœur; considère combien la vie est misérable et passagère; que pour beaucoup que tu me survives, nous finirons par nous réunir dans la demeure des justes où j'espère être bientôt, et où je vais t'attendre. — A toi jusqu'à la mort.

JOSÉ-MARIA de TORRIJOS.

P.-S. — Je recommande à Sir Thomas, à mon grand-père Van Grec et à tous mes amis, qu'ils te soutiennent, te consolent et te protègent, considérant que tout ce qu'ils feront pour toi, ils le feront pour moi. — Je te remets par Carmen, ma montre avec son cordon de cheveux, seul objet dont je puisse disposer; Carmen t'enverra aussi ce qui restera des quinze onces d'or que j'avais sur moi. Carmen s'est admirablement conduite. Adieu, le temps presse; que la Providence t'accorde sa grâce et te donne la force nécessaire pour souffrir avec résignation ce coup terrible. Ne crains pas pour moi, Dieu est plus miséricordieux que je ne suis pécheur, et j'ai toute la force et toute la résignation que donne la grâce.

Le général Torrijos à sa sœur.

Ma très-aimée Carmen, je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi, et j'espère que tu continueras à honorer ma mémoire, en accomplissant exactement mes dernières volontés. Celui qui te remettra cette lettre, m'a fait la grâce de me procurer le moyen de te donner mon dernier adieu: sois-lui reconnaissante, comme je le suis moi-même pour les secours spirituels qu'il m'a donnés. — Je ne crains rien; j'emporte une conscience pure et la satisfaction de n'avoir jamais fait de mal à personne, et de n'avoir aucune action basse à me reprocher. — A toi constamment, jusqu'à la mort.

P.-S. — Remets à Louise l'incluse; soulage-la, aide-la par tous les moyens en ton pouvoir. — Ce que tu feras pour elle, tu le feras pour moi. — Écris à Louise de la manière suivante: — *France. — Madame Duberle, poste restante à Paris.* — A Gibraltar, j'ai entre les mains de don Angel Bonfante, une petite malle et quelques bagatelles. Écris-lui pour qu'il te fasse venir ces objets, et disposes-en comme tu l'entendras; mais je te fais cadeau du pupitre à écrire comme d'un souvenir. — Envoie à la pauvre Louise ce qui te restera de mon argent, si toi-même n'en a pas trop grand besoin. — Adieu, je t'embrasse une autre fois, ainsi que tes enfans, et crois que jusqu'à mourir je t'ai beaucoup aimée.

PEPE TORRIJOS.

Poésie.

Impressions de voyage.

PRÉFACE.

Vive le coup de fouet et le son du grelot
Et la chaise de poste au rapide galop ,
Et les fiers postillons se dressant sur la selle ,
Et le cri de la roue à la vive étincelle !....
Oh ! jeter après soi son or à pleines mains !
Du couchant à l'aurore user les grands chemins !
Laisser , en promenant sa tente vagabonde ,
Sa carte de visite aux quatre coins du monde !....
Voir surgir chaque jour , sous ses yeux , sous ses pas ,
Des spectacles nouveaux qu'on ne soupçonnait pas !...
C'est là vivre ! — C'est là ce qui fait le génie ,
Ce qui crée au poète une sphère infinie !
Demandez , demandez au grand Châteaubriand
Ce qui fit son pinceau si riche , si brillant :
C'est , vous répondra-t-il , Athènes , Thèbes , Rome ,
C'est l'Orient avec son poétique arôme ;

C'est l'Amérique avec ses fleuves dont la voix
Déroulant à travers le silence des bois
Ses accords imposans, sa sauvage harmonie,
Dans l'âme qui l'écoute éveille le génie.
Oui, c'est dans ce silence et dans ces bruits qu'est né
Le chantre d'Atala, des Natchez, de René.
Devant Athènes, Rome et leurs grandeurs éteintes,
Son luth a soupiré d'inimitables plaintes.
Le pied sur leurs tombeaux qu'il transforme en autels,
Il emprunte à la mort des accens immortels,
Et, l'œil illuminé par des clartés divines,
Il plane comme un aigle au-dessus des ruines.
Oui, pour ressusciter la gloire du passé,
Il fallait voir tout lieu qu'elle avait traversé.
A cet homme dont l'âme est si grande et si belle,
Il fallait des aspects, mais beaux, mais grands comme elle.
Il fallait d'autres mers, il fallait d'autres cieux
A ce poète ardent, génie ambitieux.
L'Océan qui mouillait sa demeure bretonne,
L'endormait chaque soir d'une voix monotone....
L'ennui le dévorait dans son poudreux manoir....
Un jour, à tire-d'aile il fuit.... Il voulait voir....
Voir les fleuves géans, voir le désert sauvage
Que depuis six mille ans la tempête ravage,
Et ces forums sans peuple, et ces vieux monumens
Pleins d'un mystère sombre et pavés d'ossemens....
Oh ! lorsqu'il nous revint de ces pèlerinages,
De ces excursions à travers les vieux âges,
Que de magnificence et que de majesté
Étala sa palette à notre œil enchanté!...
De quel monde il dota la carte poétique!....
Aussi, comme tout cœur lui devint sympathique !
Vous vous en souvenez, vous, vieillards d'aujourd'hui,
Vous qui pour votre siècle étiez si fiers de lui
Et qui le proclamiez, bravant l'envie amère,

Aussi doux que Virgile , aussi puissant qu'Homère !
 Et nous , artistes , nous qui l'avons tant de fois
 Lu , des pleurs plein les yeux , des sanglots plein la voix ,
 Qui , tandis que nos cœurs dévoraient ses merveilles ,
 Vîmes souvent le jour se lever sur nos veilles ,
 Qui l'avons , dans nos bras , en triomphe porté ,
 Quand Paris résonnait d'un *vivat* répété ,
 Sur le sol étranger allons , baisant ses traces ,
 Étudier aussi les lieux , les mœurs , les races.
 L'art est cosmopolite ; — il vit d'émotions.
 Voulons-nous recueillir des inspirations
 Et que le feu sacré s'allume dans nos têtes ,
 Allons voir les grands lieux : — ils font les grands poètes !!!

.....

A M^r A. J.

Des Pyrénées , 24 juin 1844.

Je vous adresse , ami , mon journal de touriste. —
 J'arrivai , le vingt juin , à Perpignan , — fort triste
 De n'avoir pu dormir. — J'eus donc pour premier soin
 De demander un lit , vu le pressant besoin
 Que j'avais de repos. — Je doute fort que l'homme
 Le plus dormeur du monde ait fait un meilleur somme....
 Et je serais peut-être encor sur l'oreiller
 Si milord Puff (1) n'était venu me réveiller.
 En voyage , mon cher , après le lit , la table. —
 Notre hôte nous servit un repas confortable. —
 Mon Anglais s'en donna de la bonne façon....
 Il engloutit d'emblée un énorme poisson....

(1) Anglais touriste , en compagnie duquel j'ai voyagé.

Et je crois qu'il aurait, — d'un Anglais rien n'étonne, —
 Sans effort tenu tête à Milon de Crotone.
 Notre déjeuner fait et notre café pris,
 Nous allâmes flâner par la ville. — Je ris,
 En me ressouvenant de certaine aventure....
 Figurez-vous qu'un âne!... — Oh ! l'âne de nature !....
 Assommé sans pitié par un Perpignanais,
 S'en vint braire tout droit sous le nez de l'Anglais.
 « Goddam ! s'écria-t-il, en frappant de sa canne
 Le stupide animal, je souffrais point un âne.... » —
 Nous faillîmes subir, le même jour, pendant
 Que nous courions la ville, un plus grave accident.
 Il est à Perpignan des quartiers où l'on jette
 Sans façon aux passans certain pot sur la tête.
 L'odorante rosée effleura mon chapeau
 Et milord Puff long-temps en trembla dans sa peau.

.....
 Perpignan est maussade et donne la migraine. —
 Mais, en revanche, il a de beaux sites. — Sa plaine
 Du Paradis terrestre offre un échantillon.
 Aussi, lorsque claquait le fouet du postillon,
 Je m'élançai, joyeux, dans la prison agile
 Qui devait m'emporter loin, bien loin de la ville,
 Par-delà les monts bleus et les grands arbres verts,
 Aux pieds du Canigou, vieil enfant des hivers.
 Oh ! les charmans aspects ! oh ! les frais paysages
 Que j'ai vus ! — O mon Dieu ! que d'admirables pages
 Tu jetas — que de vie et d'animation, —
 Dans le livre divin de la création !.....
 O nature ! ô ma mère ! ô mon amour suprême !
 Plus mon regard à toi s'attache — plus je t'aime !
 Si Dieu n'existait pas, il faudrait t'adorer.
 Peut-on avoir une âme et ne pas t'admirer ?....

.....

Des Pyrénées, 26 juin 1844.

Hier je suis descendu dans des mines de fer : —
 Je me crus un moment plongé vif dans l'enfer.
 Lorsque je traversai ces masses de ténèbres
 Que ma torche éclairait de ses lueurs funèbres,
 Ces lieux enveloppés d'une muette horreur
 Me glaçaient malgré moi d'une vague terreur....
 A mes côtés passaient, — silencieux, — des hommes
 Promenant autour d'eux l'œil cave des fantômes.....
 C'étaient des travailleurs qui, pour avoir du pain,
 Respiraient tout le jour cet air froid et malsain :
 — Race de Parias, misérable famille,
 Qui dans ces souterrains hideusement fourmille..... —
 D'autres fouillaient les flancs d'un monstrueux rocher
 Et je les regardais, n'osant m'en approcher,
 Tant leurs fronts soucieux et leurs sombres figures
 Semblaient porter écrits de sinistres augures:....
 J'étais impatient de m'en aller de là ;
 Car c'était effrayant à voir que tout cela..... —
 Tout pourtant au dehors était joie et lumière.....
 Les passereaux chantaient au toit de la chaumière ;
 Les laboureurs rentraient au hameau ; — les enfans
 Couraient au devant d'eux, joyeux et triomphans ;....
 L'onde qui serpentait, — légère, — sur la mousse,
 Mêlait aux chants lointains sa voix timide et douce ;....
 Les pâtres ramenant leurs troupeaux bondissans
 Tiraient du flageolet des sons retentissans ;....
 Le soleil souriant à la fraîche campagne
 Jetait un reflet d'or au front de la montagne,
 Et du sein de la terre, aux approches du soir,
 S'élevait je ne sais quel parfum d'encensoir,
 Tandis que, — bruit qui platt à l'âme émerveillée, —
 La brise frémissante agitait la feuillée.....

DÉSIRÉ CADILHAC.

(La suite à un prochain numéro.)

BULLETIN LITTÉRAIRE.

ÉTUDES SUR LE TIMÉE DE PLATON, par M. Henri MARTIN, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Rennes (Ouvrage couronné par l'Académie française). — Paris, Ladrangé, 2 vol. in-8°.

Voici un de ces ouvrages qui, chez nous, sont souvent exposés à attendre fort long-temps qu'on les reconnaisse pour ce qu'ils valent, et dont le mérite eût bien pu ne nous être révélé que par quelque témoignage venu d'outre-Rhin, si l'Institut ne se fût empressé de devancer par son suffrage celui de nos savans voisins, auxquels rien n'échappe en fait d'œuvres vraiment scientifiques. Un des prix Monthyon, destiné aux meilleures traductions, vient d'être décerné au livre de M. Martin, qui contient bien, en effet, une traduction avec un beau texte, soigneusement édité, du Timée de Platon; mais cette traduction et ce texte, remplissant à peine une moitié du premier volume, sont suivis de notes et de commentaires d'une étendue et d'une importance telles que le principal semble ici disparaître et s'effacer dans la richesse de ses accessoires. Ce que l'Institut a couronné dans cet ouvrage, n'est donc au fond qu'un de ses moindres titres, et il en a beaucoup d'autres d'une plus haute valeur scientifique et littéraire. Nous ne nous contenterons pas, en effet, d'y signaler une espèce d'encyclopédie d'érudition et de science proprement dite, à propos d'une œuvre de l'antiquité qui y prêtait sans doute on ne peut mieux, puisque le Timée de Platon n'est pas moins en définitive qu'une espèce de cosmogonie considérée dans son principe, dans l'histoire et dans tous les détails de son développement; mais nous n'hésiterons pas à dire que c'est là un véritable et précieux monument élevé à l'histoire de la philosophie, dans une monographie complète d'un des points les plus importants du platonisme. L'histoire de la philosophie, telle qu'on la conçoit de nos jours et avec les progrès

qu'elle est évidemment appelée à faire plus tard, constitue une phase toute nouvelle et appartenant en partie à l'ère moderne, dans les destinées de la philosophie elle-même. N'y eût-il là qu'une sûreté, soit contre le retour personnel et stérile de vieilles théories qui ont déjà fait leur temps et dit plus ou moins bien tout ce qu'elles avaient à nous dire, soit contre l'inconvénient de perdre des momens précieux pour la science et d'user les forces de quelque intelligence supérieure à refaire péniblement une découverte d'Archimède, ce serait déjà un assez grand service à rendre à l'esprit humain. Mais l'histoire de la philosophie fait de bien plus hautes promesses encore à la science; car, en lui mettant entre les mains, pour ainsi dire, tous les systèmes développés dans les plus larges proportions du temps et de l'espace, non-seulement elle lui rend plus facile l'étude des élémens qui les constituent, des liens qui les unissent et des lois suivant lesquelles ils s'engendrent; mais elle lui prépare ainsi une psychologie en grand, destinée à servir de contrôle à la psychologie née des observations individuelles et plus ou moins solitaires de la conscience humaine. C'est une épreuve nécessaire qui devra désormais servir comme auxiliaire et comme complément indispensable à la méthode Cartésienne, et l'on aura ainsi, dans la philosophie, le concours de l'individu et de l'espèce, de l'homme de génie et de l'expérience de l'humanité tout entière. Mais, pour en venir là, il faut que tous les matériaux qui nous restent du passé et de la philosophie antique surtout, nous soient donnés dans toute leur pureté, c'est-à-dire, dégagés non-seulement de la rouille du temps, mais encore de toutes les superfétations mensongères, nées des préventions d'école ou de système; tâche qui n'est encore que très-imparfaitement accomplie dans la plupart des ouvrages récents sur l'histoire de la philosophie. Malgré les mérites divers et partiels de ces ouvrages, l'histoire de la philosophie reste encore à faire, et l'on peut dire qu'il n'en existe que des ébauches, parmi lesquelles les monographies particulières sont peut-être celles qui ont le mieux préparé la tâche pour l'avenir, et dont la place est le plus sûrement marquée d'avance dans le grand édifice de cette histoire, si jamais il s'achève; ce qu'il n'est permis ni d'affirmer, ni de nier, surtout pour se dispenser de concourir à la tâche ou d'applaudir aux travaux qui la font avancer. C'est à ce titre qu'une place nous semble assurée d'avance au savant travail de M. Martin, et une des plus éminentes comme à tout ce qui appartient au platonisme, et dans

le platonisme à la doctrine du *Timée* en particulier. Il y a, en effet, dans Platon deux espèces de dialogues, les uns tous de méthode, pour ainsi dire, et dans lesquels suivant de plus près les traditions socratiques, il semble n'employer sa dialectique qu'à éveiller dans l'âme l'instinct de l'idéal, et à donner à la pensée les ailes du spiritualisme; les autres, plus dogmatiques, c'est-à-dire, dans lesquels il aborde, pour y pénétrer plus ou moins avant, les conceptions renouvelées des écoles pythagoriciennes ou éléatiques, ou quelque combinaison nouvelle des uns et des autres. Tels sont en particulier les dix livres de la *République* et le *Timée*, qui contiennent, ce dernier surtout, l'expression dogmatique la plus étendue et la plus élevée que Platon ait donnée à sa philosophie. C'est donc là qu'on est le plus sûr de pénétrer au cœur du platonisme, pour ainsi dire, et de le placer au point de vue qui doit en dominer toutes les parties, et par conséquent en faire mieux juger l'ensemble. Ici la monographie s'agrandit outre-mesure, et si l'on ne veut pas descendre de cette hauteur, ou fermer les yeux aux immenses perspectives qui se découvrent alors, il faut bien, dans le sein du platonisme et au-delà, voir rayonner la lumière de toute la philosophie ancienne, et par-delà encore embrasser l'horizon entier de la philosophie depuis Thalès jusqu'à nos jours. Comment enfin, quand on a sous les yeux le platonisme et toute la philosophie, surtout la philosophie spiritualiste, ne pas voir apparaître encore et la religion et son expression divine la plus élevée, le christianisme? Tel est, en effet, l'immense horizon qui se déroule autour du platonisme; telle est la portée de lumière de ce phare élevé par la raison humaine au sein de la philosophie antique; et M. Martin est monté tout au sommet de ce phare, et cet horizon il l'a mesuré et il en a décrit les parties les plus saillantes avec exactitude et sans prétention, comme il l'avait contemplé sans vertige, et ce sont toutes les idées recueillies et jugées par lui avec tout le sang-froid de l'observateur le plus exercé, le plus aguerri, dans ces hautes régions de la pensée, qu'il nous apporte avec son texte grec et sa traduction, sous le titre modeste d'*Étude sur le Timée de Platon*.

Dans ce dialogue, qui fait suite aux dix livres de la *République*, par un procédé tout contraire à celui de Socrate son maître, qui avait fait descendre la philosophie du ciel sur la terre, Platon ramène la pensée de l'homme, du spectacle de la société humaine à l'étude de la nature, c'est-à-dire, de l'univers, et la fait remonter ainsi de la

terre au ciel pour lui faire considérer le monde , non pas seulement tel qu'il se présente en ce moment aux regards de l'homme , ce ne serait là, suivant Platon et suivant Héraclite , contempler qu'une des phases passagères et fugitives de son existence , mais surtout dans son origine et dans sa fin dernière ; problème qui , s'il était résolu n'en laisserait , comme l'on voit , aucun autre à résoudre , et n'aboutirait à rien moins qu'à rendre la science de l'homme , sinon sa puissance , égale à celle de Dieu . Que cette solution soit loin d'être donnée par le platonisme comme par toutes les autres doctrines philosophiques anciennes ou modernes ; qu'on ne soit même guère plus avancé sur ce point aujourd'hui qu'il y a deux mille ans , c'est , hélas ! ce que nous ne savons tous que trop bien . Il est même très-naturel de se demander si une telle solution est possible avec l'imperfection bien évidente de notre intelligence et surtout des organes dont elle dispose ; mais qu'on se hâte de répondre que non , et que , sur cette réponse , on cherche de suite à s'endormir dans l'indifférence du scepticisme ; c'est ce que ne semble pas permettre la dignité de la raison humaine , c'est du moins ce que l'on n'aura le droit de faire , si cela même est possible , qu'après avoir bien définitivement mesuré la portée de l'intelligence humaine et de ses organes , et cette haute science de notre ignorance ne pourra nous être donnée légitimement , que par la double psychologie de l'observation actuelle et de l'histoire de la philosophie .

A l'œuvre donc , Messieurs les penseurs , pour continuer , vous Messieurs les observateurs , la tâche des Descartes , des Reid , des Kant , et nous ajouterons avec une larme , des Jouffroy ; vous , Messieurs les érudits , celle des Brucker , des Tiedman , des Tennemann , des Richter et autres ; à l'œuvre surtout , vous qui , sur chaque doctrine , êtes en mesure de nous en tracer l'histoire comparée dans l'antiquité et dans les temps modernes . C'est à ce dernier appel que répond , de la manière la plus complète , l'œuvre de M. Martin ; et après avoir vu quelle est l'étendue du problème abordé dans le *Timée* , dire qu'il n'est pas une des doctrines importantes de ce dialogue , à laquelle il ne demande d'où elle vient , où elle va , quelles discussions elle a soulevées chez les anciens , et quelles doctrines identiques ou analogues se sont produites chez les modernes , c'est assez dire , par là même , que nous parcourons ainsi avec l'auteur à peu près le domaine entier de l'histoire comparée de la philosophie , et cela avec des garanties toujours nouvelles à chaque pas , de la science non moins que de l'impartialité et de la parfaite

bonne foi de notre guide. En effet, le procédé constant de M. Martin est d'aborder directement le germe, l'élément vraiment philosophique de chaque théorie, en la dégageant de tout ce qui n'y est qu'accessoire ou parasite, sans se laisser effleurer par aucune de ces émotions que font naître fort souvent, au grand détriment de la raison, les hautes conceptions de la métaphysique. Il apporte à son analyse une main froide et sûre, comme l'opérateur impassible pour qui il n'y a ni dégoût physique, ni impression morale, capable de déranger la marche de son scalpel ou de troubler le coup-d'œil imperturbable de la science. On voit que ce n'est pas un homme qui sort de la caverne de Platon; ses yeux sont habitués à regarder la lumière en face, et toute l'éblouissante poésie du platonisme ne semble pas y produire le plus léger clignement, si ce n'est peut-être celui d'une ironie qui n'expire pas toujours silencieuse sur ses lèvres. Aussi faut-il voir comme il chevauche sans sourciller au milieu des *idées archétypes*, des *essences*, des *entéléchies*, et de toute cette fantastique famille éclore du cerveau des métaphysiciens, venant souvent du délire et y conduisant. Ce sang froid est une vertu de savant et de philosophe, qui arrive, ce nous semble, au plus haut degré de valeur morale, quand notre courageux commentateur, abordant la physique, la chimie, l'anatomie, la médecine même au point de vue de Platon, examine et décrit avec une incomparable patience archéologique, dans toutes leurs étranges configurations comme dans les bizarres amalgames de leurs éléments, tous ces embryons infirmes de la science, dont les plus viables, au moment où les prend M. Martin, ont plus de deux mille ans encore d'incubation à subir dans le cerveau des penseurs avant d'éclore, et dont plusieurs ne sont que des espèces de monstres destinés à un irrévocable avortement. Cette immense galerie de tératologie intellectuelle, dont l'aspect seul pourrait donner le cauchemar, notre savant la parcourt et s'y promène d'un pas tranquille, et, comme un habile médecin au milieu d'aliénés plus ou moins en voie de guérison, interroge gravement chacun de ces monstres et en recueille des observations utiles à la science et à ses progrès.

En général, quelle que soit la question qui se rencontre sur son chemin, M. Martin ne l'abandonne et ne lâche prise qu'après l'avoir épuisée; et il est telle de ces questions qui pourrait faire la matière d'un volumineux ouvrage, celle de la musique des anciens, par exemple, et notamment le problème tant controversé de leur science musicale en

fait d'harmonie. M. Martin établit très-bien, ce nous semble, par des considérations tirées de la science moderne, que cette harmonie était chose à peu près nulle comme effet artistique. Telle est encore la fameuse question de l'Atlantide, dont il nous donne un exposé historique des plus complets, terminé par des conclusions qui pourront désappointer plus d'un curieux. Le véritable nom de cette contrée imaginaire, suivant M. Martin, est celui d'*Utopie*; nom grec qui, ajoute-il, semble fait tout exprès pour indiquer le seul degré de latitude, sous lequel aient jamais pu se produire les poétiques merveilles de la grande île Atlantide. (Tom. I^{er}, pag. 332.)

Voltaire disait un jour avec l'outrecuidance qui lui est habituelle dans les hautes questions de philosophie : « Le Dieu de Platon est-il » dans la matière? en est-il séparé? O vous, qui avez lu Platon attentivement, c'est-à-dire, sept ou huit songes creux cachés dans quelques galetas de l'Europe, si jamais ces questions viennent jusqu'à vous, je vous supplie d'y répondre! » Le ton plus envieux que spirituel de cette question, prouve seulement que Voltaire ni son fournisseur ordinaire d'érudition, n'avaient voulu prendre la peine de lire seulement le dialogue du Timée, car ils y auraient trouvé la solution qu'ils demandaient. Rien de plus concevable, du reste, que cet injurieux dédain, s'il est vrai, comme l'a dit Joseph de Maistre, que Platon soit la *Préface humaine de l'Évangile*. Toujours est-il que les songes creux dont parle Voltaire, au nombre d'un peu plus de 7 ou 8, Dieu merci, sont aujourd'hui la lumière et la gloire de notre littérature, et que leurs *galetas* se sont assez généralement transformés en salons brillants ou en tel immense auditoire, dont l'Europe, il n'y a pas plus de douze ans, recueillait évidemment les moindres échos. Cette question est d'ailleurs dans l'histoire de la philosophie ancienne, bien moins importante que celle de la création, dont M. Martin, dans ses notes (tom. II, pag. 179 à 233), a comparé la solution platonicienne à celle du dogme chrétien, d'une manière victorieusement décisive en faveur de ce dernier.

Nous ne finirions pas, si nous voulions indiquer toutes les graves questions abordées et toujours épuisées, quand elles ne sont pas résolues, dans ce savant commentaire, toutes celles qui sont relatives aux nombres, par exemple. Contentez-vous de remarquer que M. Martin, qui évidemment n'a d'engagemens pris avec aucun maître, ni avec aucune école, sait parfaitement dire à chacun, sans amertume,

mais aussi sans complaisante rélicence, sa façon de penser. L'Allemagne n'y trouvera peut-être pas son compte, elle qui s'est un peu trop habituée dans ces derniers temps à nous regarder avec une sorte de dédain du haut de sa métaphysique transcendante, et dont nous avons bien aussi mérité d'abord les mépris par nos éloges exagérés. M. Martin ne se gêne pas, en effet, pour qualifier de fantastiques ses systèmes trop vantés. Il n'a pas besoin non plus de grandes précautions oratoires, pour dire en face à telle doctrine indigène qui a fait tout récemment tant de bruit, *qu'à défaut de la vérité, elle a pour elle le talent du maître et le naïf enthousiasme d'un petit nombre de disciples.* (Tom. II, pag. 218.) Tout cela est dit avec une logique que le sourire effleure parfois, mais où le fiel ne pénètre jamais.

En résumé, nous le répétons, l'ouvrage de M. Martin n'est pas seulement une excellente traduction du Timée de Platon, avec un très-bon texte en regard; ses notes et ses commentaires ne sont pas seulement une espèce d'encyclopédie d'érudition sérieuse et savante; mais le tout est sans contredit un beau présent fait à l'histoire de la philosophie. L'auteur eût pu dire comme Montaigne : *Ceci est un livre de bonne foi*; à quoi le lecteur ne peut manquer d'ajouter : et d'incontestable savoir.

ÉMILE DELAUNAY,

Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes.

CHRONIQUE.

Paris, le 15 Décembre 1844.

A. M. GRAS, gérant de la *Revue du Midi*.

Un de ces jours derniers, Monsieur (il faut que je vous conte cela), j'ai été pris subitement par une belle passion de campagne, par une rage d'idylle et de bucolique : mais où aller ? — au bois de Boulogne ? — C'est trop près, et d'ailleurs les maçons y règnent en maîtres, depuis qu'on a abattu les vieux chênes pour élever à leur place des fortifications. A Fontainebleau ? Mais sa forêt est trop loin et son château trop royal. Je désirais quelque chose de plus champêtre. J'étais en veine de verdure et de repos ; je voulais (passez-moi le mot) *florianiser* un peu, bien que les bords de la Seine ne soient pas ceux du Lignon, et que Segrais ne soit pas le plus grand de tous les poètes. Je suis allé au Raincy, domaine de la famille d'Orléans, que le Roi possède à deux lieues de Paris, et que personne presque ne connaît. — Une fois arrivé là, j'ai été, je vous le jure, singulièrement surpris, en me trouvant transporté dans un petit monde enchanté. Je revis tout ensemble dans ce parc, Windsor avec ses sentiers tracés au hasard, ou, pour mieux dire, à peine tracés, — Greenwich avec ses gazons, ses collines, ses troupeaux de daims qui errent à l'aventure en bramant et qui s'enfuient à peine devant vous. C'était charmant ! A chaque détour d'allée, à chaque coin de bois, je jouissais d'une apparition inattendue. Ici, ce sont des chalets russes, bâtis en troncs d'arbres superposés comme les cabanes des paysans moscovites, avec de grandes planches festonnées en losanges et en trèfles, pour façades et pendentifs ; plus loin, un petit lac artificiel, avec un pavillon chinois sur ses bords : ailleurs, ce sont des rivières factices, des rochers en plâtre et en lattes peintes avec de l'ocre jaune, qui vous offrent des débris de bains. Là-bas, une ferme pleine d'activité, tout en vous jetant au loin l'odeur des vaches qui paissent et le cri de la poule qui chante, se dissimule sous une apparence de forteresse ornée de tourelles. Il n'y a pas jusqu'à des colonnes toutes neuves, qui, posées devant vous comme antiques restes d'un vieux château, ne viennent vous apporter une émotion poignante et traverser de graves pensées vos sensations les plus douces. Joignez à cela la teinte pâle et mélancolique que l'automne communique à tous les objets : la feuille des ormes qui se dore, le pin qui semble se verdier encore sous l'atteinte des premiers frimas, le platane qui se dégarnit et laisse à découvert les nids de corbeaux qui garnissent son faite ; le peuplier qui s'effile, s'amincit et s'élance vers le ciel comme une flèche. Au-dessus de cette forêt à demi dépouillée déjà de sa couronne, un soleil pâle se promène dans un ciel brumeux et terne. Autour de vous, les oiseaux chantent d'une façon plaintive : sous vos pieds les feuilles craquent et se brisent, ou voltigent devant vous, rougies et rouillées, sous la première brise d'hiver. Puis, çà et là, du haut de collines, vos regards plongent, à travers les interstices du brouillard, dans la direction de Paris, sur des plaines

que dominent de tristes montagnes , au sommet desquelles , vous avisez une ceinture de murailles toutes blanches. Ce sont de puissantes forteresses qui dorment en attendant que le canon les réveille.

Je ne saurais vous rendre l'impression que m'a causée ce spectacle. J'ai erré toute une journée sous ces arbres , au milieu de ces gazons , à travers ces grands et timides troupeaux de daims et de chevreuils , qui , au moindre bruit de l'homme , s'arrêtent immobiles , le cou raide , l'oreille au guet , dans l'attitude de la crainte. Il y eut un moment où , engagé dans un épais fourré assez pareil à une forêt vierge , je me rappelai subitement ces deux héros Mohicans de Cooper , qui m'ont tant frappé dans ma jeunesse. Je me vis , comme eux au milieu des vastes forêts du Nouveau-Monde , à travers les savanes , et , devant moi , se dressa le fantôme de la *Longue-Carabine*. A un autre endroit (c'était un carrefour avec des allées immenses et d'admirables charmillles fort anciennes) , il me sembla assister à la chasse royale. Sur sa haquenée passait la Reine , aussi rapide que Lénore de la ballade allemande ; elle allait à plein galop , suivie de ses pages , de ses varlets , de ses damoiselles et le faucon au poing. Ça et là couraient , en jappant , les *brachets* tachetés , et bas sur pattes ; puis les *limiers* au museau effilé , aux reins souples et agiles ; les *danois* anglais à la queue raide et pointue , etc. ; si bien qu'en rêvant de la sorte , je traversai le parc dans sa longueur ; je pris alors un petit sentier , et , au bout d'une demi-heure , après avoir passé devant un étang pittoresque qu'on appelle l'*Étang des sept îles* , je tombai au beau milieu d'un village coquet , propre , délicieux , entouré de bois tout verts : c'était Montfermeil.

Je ne connaissais de Montfermeil que sa *Laitière* , représentée jadis au Vaudeville , quand j'étais encore enfant , sous les traits de la spirituelle *Minette* , qui se repose aujourd'hui de ses succès au théâtre dans sa luxueuse demeure de la rue de Rivoli. Je m'imaginais , par conséquent , que Montfermeil était un village idéal , qui avait pris naissance je ne sais où , dans l'imagination peut-être du romancier qui l'a chanté ; mais , à coup sûr , je ne me figurais Montfermeil ni comme cela , ni là. Imaginez de petites maisons bourgeoises aussi blanches , aussi roses , aussi vertes , autant colorées enfin , que des maisons hollandaises. Chacune d'elles possède un jardin situé dans une position charmante ; et il y a de ces parterres qui bordent les rues , de sorte que vous avez l'air de vous promener dans un parc , sur de belles allées sablées. Vous traversez le village au hasard , et soudain , à un coude de la route s'offre à vous le plus délicieux aspect que puissent vous présenter les environs de Paris. En effet , vous êtes sur une hauteur ; à vos pieds se découvre , à moitié caché sous la verdure de grands arbres centenaires , le petit village de Chelles , célèbre par son antique abbaye dont on aperçoit encore les ruines : autour de lui se déroulent des prairies et murmurent de frais ruisseaux. Au loin , à l'horizon , de blancs châteaux se dessinent sur la crête des montagnes , et plus près de vous , une multitude de collines , s'étagant , s'escaladant l'une l'autre , se fuyant ou se rapprochant d'une manière pittoresque , affectent les formes tourmentées et bizarres des Alpes. C'est la Suisse en miniature : ce sont les Pyrénées en diminutif.

Satisfait des merveilles de la nature , j'ai voulu admirer celles de l'art. Je suis allé à St-Denis visiter l'antique abbaye où nos pères déposaient dans les *grandes chroniques* les grands exploits de leurs épées. — Oh ! quels amers pensers vous assaillent à l'entrée de ce seuil qu'ont passé , morts et vivans , tous nos rois ! Quels retours sur la puissance humaine , à la vue de cet escalier du tombeau , au dernier degré duquel un mort attend l'autre et où Louis XVIII repose sans successeur !... Regardez au fond du sanctuaire. Voici la vieille oriflamme , cet aigle de nos aïeux ! Ce n'est plus le même étendard dont la vue seule mettait en fuite les Saxons devant Charlemagne ; ce n'est plus le guidon de saint Louis , que défendaient Joinville et les sept.

bons chevaliers ; car l'oriflamme a été renouvelée de siècle en siècle ; mais , Dieu aidant , si elle se relevait de nouveau , portée par une main intrépide , elle ferait baisser devant elle tous les drapeaux de l'Europe. — Je suis descendu dans la Nécropolis royale. Quel peuple immobile de statues , et comme ces victorieux et ces régneurs , si fiers et hardis de leur vivant , sont silencieux et muets après la mort ! Certes c'est une revue funèbre , que celle dans laquelle on voit , en un clin-d'œil , passer devant soi les races souveraines , depuis les mérovingiens jusqu'à Louis XVI ! Ce qui me frappa le plus au milieu de ces monumens , ce fut le tombeau de François I^{er} , dû à Jean Goujon. Avec quelle grâce et quel génie , cette infortunée victime de la Saint-Barthélemi ne fouillait-elle pas le marbre ! Que ces soudards qui combattent à Cérisoles et à Marignan sont bien des vainqueurs ! Comme ils posent et se drapent , tout fiers d'être les dominateurs de l'ancienne reine du monde.... en attendant Pavie , ce Waterloo du roi-chevalier.

De Saint-Denis , passons à une demeure moins triste , moins royale : je veux dire à l'hôtel Pimodan , qu'habita Lauzun et où va s'établir cet hiver , en compagnie d'un de nos plus ingénieux romanciers , la plus gracieuse actrice de la Comédie française , M^{lle} Doze. M. Roger de Beauvoir , en homme de goût et de tact , a fait respecter , dans les appartemens *du beau Lauzun* , toutes les anciennes peintures et les vieilles ornements. Il y a là des amours de Vanloo et de Boucher , des pages de Lebrun et de Lesueur. Et puis — (idée de financier que n'aurait pas eue Lauzun , qui n'avait loué cet hôtel que pour se mettre à son balcon et envoyer , de l'autre côté de l'eau , des baisers à Mademoiselle , alors habitante de l'Arsenal , — idée bizarre , sortie du cerveau de quelque La Popelière), — le plafond , les murailles , les fenêtres , les cheminées , tout était couvert d'or. Cela produit aujourd'hui à l'œil , quoique fané et roussi , un effet singulier , qui rappelle celui qu'on éprouve à Rotterdam , en visitant l'intérieur de ces grands hôtels de négocians hollandais des XVII^e et XVIII^e siècles , enrichis par le commerce avec Batavia , et qui jetèrent autour d'eux , pour montrer leur prodigalité , des sommes immenses. — L'hôtel Pimodan a , surtout , un petit boudoir orné de portes à panneaux secrets s'ouvrant dans la muraille , qui est un vrai chef-d'œuvre de goût , de disposition et de luxe ! Ah ! si ces murailles pouvaient parler , que d'indiscrétions elles commettraient !....

Après avoir ainsi péroré du profane , Monsieur , je rougis d'arriver subitement au sacré ; mais , que voulez-vous ? l'art difficile des transitions est un grand art qui se perd comme tous les autres. Et d'ailleurs , je vous écris au courant de la plume , c'est-à-dire , sans prétention de style et dans le seul but de vous donner quelques nouvelles de Paris. Donc , sachez que je suis allé entendre à St-Eustache , M. l'abbé Berteaud (aujourd'hui Mgr. l'évêque de Tulle) ; à St-Roch , M. l'abbé Coquereau , que vous avez eu , comme Mgr. de Tulle , à Montpellier , et enfin , à St-Jacques-du-Haut-Pas , M. l'abbé Lacordaire. Cette Trinité de talent et d'éloquence m'a causé une vive impression. Le premier de ses membres , Mgr. Berteaud , est , comme jadis , hardi , coloré , imagiste ; il parle avec abondance et d'inspiration. Le second , M. l'abbé Coquereau , moins emporté et moins enthousiaste que son rival , est plus sobre , plus réglé , plus cicéronien ; il a de savantes recherches de style qui paraissent naturelles , tant il met d'art à les laisser tomber du haut de la chaire ; mais , il s'écarte rarement , même dans ses momens de plus vive ardeur , de la langue solennelle et cadencée du siècle de Louis XIV. Quant à M. l'abbé Lacordaire , quelles paroles puis-je employer pour vous peindre cette naïveté touchante , cette simplicité émouvante qui vont au cœur et à l'âme ? Comment vous rendre la dialectique serrée et puissante de ce vaste esprit qui , prenant l'idée , comme avec une main de fer , la presse , la tord , l'exprime et en fait suinter le sang et la vie ? Et puis , quels tonnerres de courroux , quels trésors de colères et de pardons !... Ah !

Monsieur ! que la parole ainsi dirigée, ainsi rendue, est une admirable chose ! Pour mon compte, je vous l'avoue, bien mieux qu'un tambour qui bat la charge ou que les éclats du canon, elle me ferait marcher au combat.

Je suis, Monsieur, votre très-dévoué serviteur,

ACHILLE JUBINAL.

Le *Revue du Midi*, depuis qu'elle existe, a reçu bien souvent des lettres d'encouragement. La plupart étant destinées par leurs auteurs à rester confidentielles, nous n'en faisons point mention ; toutefois, nous ne résistons point au plaisir d'en citer une qui nous a été adressée récemment, parce qu'elle prouve que les idées, soutenues par notre Recueil ont frappé juste :

« Monsieur, ... Je ne saurais vous dire avec quel plaisir je viens de lire les quelques lignes pleines de verve et d'imagination, que vous avez consacrées, dans un des derniers Numéros de la *Revue du Midi*, aux spéculateurs littéraires de notre époque, à ces *hommes-plumes*, comme vous les appelez, qui font de leurs œuvres une ignoble marchandise. Continuez, Monsieur, élevez votre voix contre ces profanateurs d'une chose divine; proclamez la puissance de l'art, tout en flétrissant quiconque en abuse; c'est la mission que vous vous êtes imposée : elle est belle.

« Je n'ai point l'honneur de vous connaître personnellement ; mais qu'importe ? Tout étrangers que nous sommes l'un à l'autre, il est des liens qui nous rapprochent : comme vous je suis honnête homme ; comme vous je suis jeune et plein de foi dans l'avenir ; comme vous, enfin, je sens le besoin d'opposer une digue à ce torrent qui menace de renverser l'édifice encore inachevé de notre jeune littérature.... C'est à ce titre, Monsieur, que j'ose unir ma voix à la vôtre.

« Il y a douze ans qu'Auguste Barbier écrivait sa magnifique satire sur la décadence des arts en France, et qu'il fouettait de son vers sanglant les écrivains sans pudeur qui profanent le sanctuaire de la littérature, en en faisant tour à tour un temple de débauche et une boutique d'usurier. Sa muse, irritée, les accablait de sa généreuse indignation ; sa voix éclatante et forte empruntait les accens de l'âpre Juvénal, pour dénoncer la honteuse cupidité et le dévergondage de ces ignobles trafiquans de la pensée humaine. Mais, hélas ! le poète chantait au désert ; la foule, chez qui l'on a dégradé le sens moral, la foule n'écoute plus qui condamne ses vices et lui parle de vertu. Ce qu'elle affectionne aujourd'hui, ce sont les *Voyous* littéraires (passez-moi l'expression) ; ce sont les faiseurs de drames impurs, les fabricans en grand de romans cyniques et obscènes. Ceux-là sont ses fils chéris, ceux-là sont les rois qu'elle proclame et qu'elle divinise ! Qu'importe, au reste, qu'ils soient dévorés de la soif du gain ? Qu'importe que, pour un peu d'or, ils vendent leur dignité d'hommes, leurs devoirs de citoyens, Dieu ? Qu'importe qu'ils mettent leur honneur et leur conscience en gage pour un peu de bruit ? — L'honneur ! vous diront-ils effrontément ; mais c'est là un mot vide de sens ; un hochet d'enfant, un *écusson*, comme s'exprime le joyeux sir John Falstaff : « *un écusson bon tout au plus pour les temps de chevalerie, inutile de nos jours !* » La conscience ! — Pauvre fou, qui vient nous parler de conscience alors que tous les cœurs sont de pierre, alors qu'il faut le cynisme dans toute sa hideuse nudité pour faire frissonner ce cadavre qu'on appelle la Société ! »

»Misérables ! si cette Société est morte, c'est vous qui l'avez tuée.... Mais non ! vous vous trompez. Votre scalpel infâme l'a mutilée, il est vrai ; mais les cris désolans qu'elle pousse de temps à autre attestent qu'elle existe encore. Cessez de la fouler aux pieds, de la traîner dans la fange, et vous la verrez bientôt se relever jeune et belle, forte et pleine de vie. Oui, épurez vos cœurs et vous la verrez vous rouvrir ses bras maternels, car les hommes de génie lui sont chers ; ils sont les enfans bien-aimés, et le Ciel (nous ne l'ignorons pas) a imprimé sur vos fronts le sceau du talent. Cessez donc de la calomnier, cette Société qui vous demande grâce et mettez à la restaurer le même zèle que vous avez mis à essayer de l'anéantir.

»Mais je m'oublie, Monsieur ; je voulais seulement vous témoigner le plaisir que vous m'avez procuré, et je me laisse entraîner par ma propre indignation. C'est que vos paroles chaleureuses ont fait vibrer dans ma poitrine une corde sensible ; c'est qu'il est difficile de contenir sa colère, alors qu'on voit ces mains spoliatrices et sacrilèges se porter sur l'autel de l'art et en flétrir la sainteté par leur seul contact. Pardonnez-moi donc, Monsieur, si j'ai abusé de votre patience, et veuillez agréer les hommages respectueux de votre très-humble serviteur,

» V. V..... »

—Nous recommandons vivement à nos Lecteurs, tant à cause de ses doctrines sociales que de ses travaux littéraires, la *Revue indépendante*. Ce Recueil, qui a su, en peu d'années, se placer au premier rang de notre publicité, acquiert tous les jours une importance nouvelle. MM. Arago, Michelet et Quinet viennent de se rattacher, d'une manière spéciale, à sa rédaction, et, dans ses derniers Nos, on trouve à côté de vers magnifiques dus à M. de La Prade, de savans articles d'économie politique, de M. Louis Blanc (l'auteur de *Dix ans de règne*) ; d'ancienne littérature française, par M. Jubinal ; de littérature espagnole, par M. Damas-Hinard, traducteur de Calderon et de Lope; enfin, d'ingénieux aperçus critiques, par MM. Faure, Génin, Aycard, etc. La *Revue indépendante* doit, dit-on, commencer d'ici à peu de temps, la publication d'un nouveau roman de Georges Sand, aussi étendu que *Consuelo*.

— Ce mois-ci, Montpellier a vu revenir, pour peu de temps dans ses murs, un de ses plus jeunes et déjà de ses plus illustres enfans. Nous voulons parler du jeune Raynaud de Wilback, qui a obtenu à Paris le second grand prix de musique. On sait que ce jeune artiste est né aveugle, et qu'aujourd'hui encore, malgré tous les efforts de la science, il ne voit que difficilement. Cela ne l'empêche pas de composer des ouvertures pleines de verve et de feu, et de toucher l'orgue aussi bien que Danjou et Benoit. En ce moment, notre jeune compatriote se rend à Rome, accompagné de son père ; il doit, dit-on, cette année, faire exécuter à St-Louis-des-Français, une Messe de sa composition. Espérons qu'à son retour d'Italie, il n'éprouvera pas auprès des théâtres lyriques de Paris, les mêmes désagréemens qui ont forcé tant de ses prédécesseurs à quitter la carrière musicale.

— M. Bérard, notre savant et habile chimiste, a repris récemment, dans l'amphithéâtre de l'École de médecine, son Cours annuel à l'usage des dames. Jamais nous ne l'avions vu autant fréquenté et aussi assidûment suivi. Plus de cent jeunes personnes se pressent, tous les dimanches, autour de l'éloquent Professeur, qui sait

leur rendre claires et lucides toutes les notions de la science qu'il enseigne avec tant de profondeur à son auditoire de la semaine. Disons également que jamais les Cours de la Faculté des lettres de Montpellier n'avaient été suivis par un plus grand nombre de dames que cette année. Il y a redoublement de zèle parmi elles. Est-ce un reproche indirect adressé aux hommes ? — Il tomberait à faux ; car tous les soirs , l'amphithéâtre de la Faculté des lettres est rempli d'une foule compacte d'auditeurs, empruntée à nos écoles , au barreau , au professorat lui-même ; aussi, pouvons-nous dire , sans exagération , que , de toutes les Facultés nouvelles , la Faculté des lettres de Montpellier est celle qui , depuis sa création , a obtenu le plus grand et le plus constant succès.

—M. Léon Boitel , l'excellent directeur de la *Revue du Lyonnais*, qui compte déjà plus de onze années d'existence , vient de publier , mû par un louable sentiment de patriotisme , une édition magnifiquement exécutée , des Œuvres de Louise Labé , lyonnaise , dite la belle Cordière. Cette édition dont nous avons sous les yeux une épreuve , n'a été tirée qu'à deux cents exemplaires seulement. Avis aux bibliophiles et aux amateurs de raretés. La *Revue du Midi* en rendra compte prochainement.

Le genre de périodicité de la *Revue du Midi* la met quelquefois en arrière pour rendre compte de certaines solennités littéraires dont elle tiendrait pourtant beaucoup à dire un mot. C'est ainsi qu'elle n'a pu , dans son dernier N^o , parler , malgré le vif désir qu'elle en avait , de la séance solennelle de rentrée des Facultés de médecine , des sciences , des lettres de Montpellier , et surtout du Discours prononcé à cette occasion par M. Théry , le nouveau et habile recteur de notre Académie. Aujourd'hui , la *Revue du Midi* ne peut que constater le succès obtenu par la parole brillante et facile de M. Théry , qui est à la fois un administrateur distingué et un écrivain remarquable. M. Théry , à qui l'on doit , si nos souvenirs sont exacts , un ouvrage intéressant sur l'*Éducation* , et un autre , plein d'observation et de style , sur la *Critique littéraire* , a montré dans son Discours , une dignité et un esprit de conciliation dont malheureusement les traditions semblaient se perdre à Montpellier. « *Pris par la main aux portes de notre ville* , comme il l'a dit lui-même , par une sympathie hospitalière , » il a cru devoir répondre à cet accueil de notre famille scientifique par des expressions de bienveillance et de gratitude qui lui ont conquis l'assentiment général. Nous ne doutons pas que M. Théry ne réhabilite promptement dans l'esprit des hauts dignitaires de l'Université , notre corps enseignant et nos remarquables institutions scientifiques et littéraires , qui étaient depuis long-temps sans défen-

seur. M. le Recteur a du moins promis solennellement d'être avec persévérance l'interprète de nos professeurs auprès du Gouvernement : il tiendra sa parole, nous en sommes convaincu, et en cela il montrera qu'il est non-seulement, comme son Discours nous l'a prouvé, un homme de goût et de raison ; mais encore un homme de cœur et de loyauté, ami du progrès et de la justice.

A. J.

GRAS, *Propriétaire-gérant.*

TABLE DES MATIÈRES

Du Tome Second de la Deuxième Série.

Première Livraison.

	Pag.
Théorie de l'orgueil moderne, par M. Eusèbe de Salles.....	1.
Souvenirs d'Égypte; herborisations au désert, par M. Raffeneau-Delille.....	12.
Des amphithéâtres antiques et surtout de celui de Capoue, par M. Aug. Pelet.....	23.
Détails sur le siège de Gironne en 1843, par M. Justin de L..	34.
Listz, par M. Achille Jubinal.....	53.
Poésie. — L'Orient en 1844, par M. Méry.....	56.
Chronique.....	63.

Deuxième Livraison.

De l'état des sciences chez les Juifs au moyen-âge, par M. Bedarride.....	69.
Voyage en Crimée, par M. Massot.....	98.
Illustrations artistiques et littéraires: — M. le Baron Taylor, par M. Achille Jubinal.....	115.
Poésie. — Brune et blonde, par M. Désiré Cadilhac.....	123.
Chronique.....	125.

Troisième Livraison.

Études sur les poètes latins modernes: le père Vanière, par M. Gaston de Flotte.....	134.
Illustrations artistiques et littéraires; — M. le baron Taylor (suite et fin), par M. Achille Jubinal.....	146.
Examen du Cours d'antiquités monumentales de M. de Caumont, par M. de Lamothe.....	162.
Poésie. — Pauline, par M. Etienne Hénau.....	186.
Bulletin littéraire.—Histoire-musée de la République française.	183.
— L'établissement de la fête de la Conception, de Wace...	183.
Chronique.....	193.

Quatrième Livraison.

Pag.

Un banquet au ^{xv} ^e siècle , par M. Paulin Paris.....	197.
L'Italie en 1844, par M. Anatole de Laforge.....	204.
Détails sur le siège de Gironne en 1843 (suite) , par M. Justin de L.....	237.
<i>Poésie.</i> — Le lai de la châtelaine , par M. Van Hasselt.....	252.
<i>Bulletin littéraire.</i> — Le chantier , par M. Poncy.....	263.
<i>Chronique</i>	367.

Cinquième Livraison.

La Géographie galante , par M. Joncières.....	262.
De Paris au Canigou (suite) , par M. Achille Jubinal.....	270.
Détails sur le siège de Gironne en 1843 (suite et fin) , par M. Justin de L.....	288.
<i>Poésie.</i> — Les trois fantômes , par M. Alfred des Essarts.....	303.
<i>Bulletin littéraire.</i> — La Théodicée de Platon et d'Aristote , de M. Jules Simon , par M. Ch. Labitte.....	314.
<i>Chronique</i>	318.

Sixième Livraison.

La mère Saguet , par ***.....	325.
Adam de la Halle , par M. Paulin Paris.....	334.
Le poème du Cid , par M. Achille Jubinal.....	346.
Un poète ignoré , par M. Gustave Brunet.....	361.
Deux lettres inédites du général Torrijos.....	364.
<i>Poésie.</i> — Impressions de voyage , par M. Désiré Cadilhac.....	366.
<i>Bulletin littéraire.</i> — Études sur le Timée de Platon , par M. Th.- Henri Martin.....	371.
<i>Chronique</i>	378.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

